This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

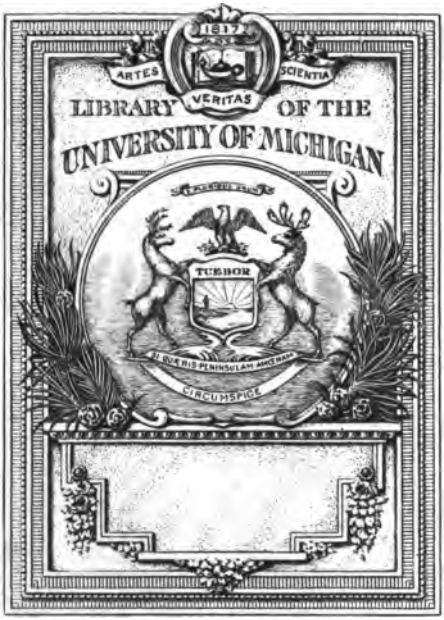
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

ŒUVRES BADINES,

COMPLETTES,

DU COMTE DE CAYLUS.

AVEC FIGURES.

TOME SEPTIÈME.

ŒUVRES BADINES,

COMPLETTES,

DU COMTE DE CAYLUS.

AVEC FIGURES.

PREMIERE PARTIE.

TOME SEPTIÈME.

A AMSTERDAM,

Et ſe trouve à PARIS,

Chez VISSE, Libraire, rue de la Harpe, près de la rue Serpente.

M. DCC. LXXXVII.

848
C385
1787
v.7

Gen Lib
Gen lib
Libr J. Hin.
2-6-67
603003-013
add vol

LES
MANTEAUX.
RECUEIL.

SECONDE PARTIE.

AVIS DE L'IMPRIMEUR,

Imprimé en tête de l'édition de 1746.

LA plus grande partie de mes confrères trop ardens & trop avides, impriment assez indistinctement tous les ouvrages qui leur sont offerts, sans les faire examiner par des personnes éclairées. Pour moi qui trouve mieux mon compte à meubler de livres les cabinets des curieux que d'en emplir mon magasin, je n'ai jamais manqué de consulter. Il est vrai que j'ai le bonheur d'avoir depuis longtemps à ma disposition un savant, sur le jugement duquel je puis compter; il a lu tous les manuscrits, les chartres, les diplomes, les vieilles chroniques, tous les titres les plus enfumés; toutes les pièces enfin, de quelque nature qu'elles soient, sont gravées dans sa mémoire, & au moyen de cette étude suivie, il est parvenu à se former un goût sûr & délicat;

ſes déciſions ſont ſans appel, je lui ai envoyé les *Manteaux* en manuſcrit, il étoit alors à la campagne, & ſa réponſe, que j'inſére ici, eſt preſque une diſſertation, où l'on verra le jugement qu'il porte ſur cet ouvrage, la critique judicieuſe qu'il en fait, & les moyens qu'il m'a fournis pour enrichir cette édition.

LETTRE DE M. Z***.

» Vous ne courez pas grand riſque, » mon ami, d'imprimer les *Manteaux;* » le titre ſeul eſt ſéduiſant pour tout » littérateur qui aime la recherche des » mœurs & des uſages antiques. Mais » quelle a été ma ſurpriſe de trouver » un recueil de nouvelles hiſtoriques, » genre d'ouvrage proſcrit, avec raiſon, » de nos ſavans, qui ne peut plaire même » à des eſprits ſuperficiels que par des » tableaux animés des paſſions, par la » connoiſſance qu'il donne des hommes, » par la grace du ſtyle, par la fécondité

» de l'imagination ; & qui eſt d'autant
» plus pernicieux, que la vérité diſparoît
» ſous les ornemens qui lui ſervent d'en-
» veloppe. Si l'idée que préſente le
» titre avoit été remplie, ce recueil
» auroit été placé avec honneur à la
» ſuite de ces précieuſes diſſertations
» ſur les différentes eſpèces de *robes* (*),
» de *veſtes*, d'*habits* & d'*agraffes*, ſur les
» *chauſſures*, les *chapeaux*, les *bonnets*,
» & toutes les autres eſpèces de *couvre-*
» *chefs* ; de même que ſur les *maſques*
» & les *pantouffles* ; ſur les *portes*, les
» *clefs*, les *ſerrures* & les *ſonnettes*, le

(*) Ald. Manut. de togâ Romanorum. id. de tunicâ.

Barthol Bertholinus, & Jo. Bapt. Dominius de utraque pœnulâ.

Od. Ferrarius & Albert. Rubinicus, de re veſtiariâ.

Joan. Bapt. Caſelius, de fibulis.

Theoph. Raynaldius, de Pileo, cæteriſque capiti tegminibus.

Ottho. Sperlingius, de crepidis veterum.

Gaſp. Sagittarius, de januis veterum.

Laur. Joan. Molin, de clavibus veterum.

Mario Colles, de perſonis & larvis.

» *poil* & la *barbe*, dont on ne peut trop
» relever les avantages. Mais l'auteur
» ne me paroît pas avoir assez de fonds
» pour traiter sa matière, il ne fait qu'ef-
» fleurer son sujet ; pour vouloir être
» court, il néglige ce qui étoit essentiel
» à dire, il confond les objets. Au lieu
» de citations, d'autorités, il a recours
» à la fiction. Quand il seroit permis de
» mettre la table des matières dans une
» préface, a-t-on jamais mis une préface
» dans une table des matières ? Vous
» pouvez cependant suppléer à ce qui
» manque à cet ouvrage, en y ajoutant
» une seconde partie, qui contiendroit
» un recueil de pièces instructives, sous
» le titre de *Preuves*. Le goût de la lit-
» térature de notre siècle exige qu'on en
» mette à la fin des livres, sur-tout à la
» fin des livres d'histoire ; l'on auroit tort
» de vous disputer que celui-ci ne tient
» pas au genre historique ; on a recueilli
» des faits de la plus grande antiquité ;
» l'auteur même auroit pu remonter

» jusqu'au déluge, & citer le *Manteau*,
» dont la piété de Sem & de Japhet fit
» usage pour couvrir la nudité de leur
» père Noé. D'ailleurs, la narration est
» semée de portraits, de réflexions, de
» maximes. Si ce n'est pas là le véri-
» table caractère de l'histoire, je ne m'y
» connois pas; enfin on entre dans quelque
» détail des révolutions qu'a éprouvées
» successivement un vêtement si utile;
» c'est du moins un commencement d'his-
» toire des *Manteaux*. Ce seroit en effet
» trop exiger, que de demander celle de
» tous les hommes qui en ont porté.
» Vous approuvez sans doute mon projet,
» mais vous jugez avec raison que l'au-
» teur ne se prêtera pas à l'exécuter.
» Obtenez son consentement, & sans
» rien changer à son ouvrage qui fera
» la première partie, je m'offre de vous
» fournir les matériaux de la seconde,
» le contraste qui se trouvera entre les
» deux pourra être piquant; le livre
» excitera du moins la curiosité des savans

» & des gens du monde, les premiers ne
» seront pas fâchés d'avoir le droit de
» lire des fadaises qu'ils mépriseront sans
» doute, & dont ils s'amuseront peut-
» être; les autres se trouveront engagés,
» sans y penser, dans une lecture solide
» qui leur inspirera du goût pour l'étude.
» Qu'importe, après tout, que l'ouvrage
» réunisse leurs suffrages ou leurs cri-
» tiques, si votre édition est vendue assez
» rapidement pour en préparer une se-
» conde. *Ainsi soit-il.*

LE MANTEAU

OU

PALLIUM.

Par rapport aux Monumens antiques.

LE *Pallium* ou *Manteau* étoit un vêtement fort ordinaire aux Grecs, & il ne fut guère en uſage à Rome avant le temps des Antonins. Quintilien le compare à la toge par ſa longueur, & on ſait que la toge deſcendoit juſqu'aux talons. Inſtit. Orat, XI. c. 3.

Quelques auteurs ont prétendu que le Pallium étoit une pièce d'étoffe quarrée, & d'autres qu'elle étoit taillée en rond ou demi-rond; c'eſt qu'il y en avoit de deux ſortes; ſuivant le temps & les lieux. La manière de le porter varioit auſſi; il y avoit des gens qui le retrouſſoient au-deſſus du genou, & d'autres qui le laiſſoient traîner juſqu'à terre. Ces deux excès étoient Lib. X. c. 11.

taxés de négligence ou d'impolitesse. Ælien se moque d'un homme de son temps qui, se faisant raser la tête jusqu'au sang, nourrissoit une barbe épaisse, & avoit un *manteau* qui ne lui venoit qu'aux genoux. D'un autre côté, Thaïs, dans l'eunuque de Térence, dit à Chrémès, *ramasse ton manteau*; & Donatus, autre acteur de la même scène, ajoute qu'il faut que Chrémès soit bien sot, ou bien ivre pour le laisser traîner ainsi.

Acte IV, scène 6.

Les Romains, qui tenoient à honneur d'avoir reçu des Grecs, les arts, les loix & le culte de la plupart de leurs divinités, avoient une aversion marquée pour leur habillement: on remarque que quand quelqu'un de leurs généraux prenoient le Pallium, ce n'étoit qu'après être sortis de l'Italie. Un des chefs de l'accusation intentée contre C. Rabinius Posthumus, fut d'avoir paru en *manteau* à la cour de Ptolomée Auletes. Et Cicéron, qui plaidoit pour lui, le défend sérieusement sur cet article. Auguste fut si choqué de la liberté que prirent quelques Romains de paroître devant lui en *manteau*, qu'il les défendit aussi-tôt par une ordonnance expresse.

Orat. pro C. Rabinio.

Ces pallium ou *manteaux* étoient ordinairement de laine; le luxe en amena de soie dans la suite; la plupart étoient blancs, & ce n'étoit guère que dans le deuil, ou autres

Sueton. in Aug. cap. 98. n°. 5.

circonſtances douloureuſes qu'on en prenoit d'un brun foncé, quelquefois même noir. Les nouveaux mariés avoient ſeuls le droit d'en porter de différentes couleurs, & les ſophiſtes affectoient de les avoir teints en pourpre.

Le *manteau* étoit le premier apanage des philoſophes, de même que leur barbe : un d'eux, à qui Hérodius Atticus demandoit de quelle profeſſion il étoit, lui répondit : *ne le voyez-vous pas ?* A quoi l'autre repliqua : *je vois bien la barbe & le manteau*, mais je ne vois pas le philoſophe. On prétend que leurs différentes ſectes ſe reconnoiſſoient à la différence des *manteaux ;* ce qui eſt vrai, c'eſt que les plus auſtères & les plus cyniques en portoient de plus bruns, de plus ſales & de plus déchirés : il n'eſt donc pas étonnant de les voir toujours repréſentés avec cet habillement ſur les marbres, ſur les médailles & ſur les pierres gravées antiques.

A. Gellius noct. Attic. l. 9. c. 2.

Ce qui eſt plus digne de remarque, c'eſt de trouver ſur les mêmes monumens, les dieux & les héros repréſentés auſſi avec des *manteaux*. Tel eſt Jupiter ſur une des plus belles agates du cabinet du roi, gravée & expliquée dans le premier tome des Mémoires de l'Académie des belles-lettres. Son *manteau* auſſi court que celui d'un petit-maître de robe ou de l'abbé de France le plus coquet, ne lui va qu'aux

Partie hiſt. page 273.

genoux. Apollon en a un qui descend tant soit peu plus bas dans une autre pierre gravée, dont Beger nous a donné le dessein à la page 56 du premier tome du *Thesaurus Brandeburgicus*; & une belle cornaline gravée par Dioscoride, qui y a mis son nom, représente Mercure de face & debout, avec un *manteau* semblable à celui que porte Jupiter sur l'agate du cabinet du roi.

Apud Baronem Stosch.

Triftan, t. 2, pag. 133.

Patin Num. imp. page 201.

Thelesphore fils d'Esculape, & particulièrement honoré à Pergame, est représenté sur quelques pierres gravées & sur plusieurs médailles du temps d'Adrien, de L. Verus & d'Elagabal, avec un *manteau* qui descend communément jusqu'à mi-jambe & quelquefois plus bas; il a d'ailleurs cette singularité, qu'il paroît tenir à une espèce de capuchon qui lui couvre une partie de la tête, & forme exactement le *bardocucullus* de nos moines.

Buonarotti, planch. VI.

On trouve sur une médaille consulaire de la famille MAMILIA, l'histoire d'Ulysse qui arrive chez lui & qui est reconnu par son chien; & ce héros est représenté avec un *manteau* tout pareil à ceux de Jupiter, d'Apollon & de Mercure, que nous avons décrits ci-dessus. On lui voit le même habillement dans un bas-relief de marbre, dont le savant Buonarotti a donné le dessein & l'explication à l'entrée de son ouvrage sur les médailles antiques.

Patin. fam. Rom. p. 163.

Vaillant. fam. Rom. in MAMILIA.

LES MANTEAUX DES SAINTS.

MANTEAU D'ÉLIE.

PAR-DESSUS ſes habits, le prophète Elie portoit une mélote. Le mot de mélote chez les Grecs ſe prend pour la peau de toutes ſortes d'animaux quadrupèdes, comme remarque Henry-Etienne en ſon tréſor de la langue grecque. Néanmoins, à proprement parler, il ſignifie une peau de brebis, à laquelle eſt jointe ſa laine & ſa toiſon : *Melota eſt pellis corpori ovis detracta una cum lana*, dit Cornelius à Lapide ſur ce lieu de l'apôtre. Le mot de mélote vient du grec Μῆλον qui ſignifie brebis, & partant mélote ſignifiera la dépouille d'une brebis avec ſa peau : or, que la mélote de notre Elie ait été faite de peau de brebis, les pères l'enſeignent ; tant ceux qui ont dit ci-deſſus, qu'Elie étoit couvert de peaux de chèvres & de brebis, que ceux qui en termes exprès appellent une mélote du nom de peau de brebis. Théodoret expliquant le fait de

qu'il l'appelloit à être de sa famille & de son institut. Quand Ruth voulut témoigner à Booz qu'elle désiroit être sa femme & faire un même ménage avec lui, elle le pria d'étendre son *manteau* sur elle, *expande pallium tuum super famulam tuam :* & je dis qu'Elie mit son *manteau* sur Elisée, pour montrer qu'il l'appelloit à son institut & à mener une vie semblable à la sienne : & comme son institut étoit monastique, il faut dire qu'il l'appelloit à l'état religieux. C'est ce que veut dire Sanctius sur ce passage des Rois : *Injecto pallio, in suam sibi societatem ascivit, quasi ejusdem secum instituti participem*, &c. *Unctio fecit prophetam Elisæum : Pallium autem conturbanalem & monachum*, ibid. pag. 99. *recto.*

MANTEAU DE SAINT FLORENT.

IL arriva que le roi Dagobert étant en son palais à Kircheim, envoya ses gens à la chasse dans cette forêt-là, qui étoit proche. Eux, avec une grande meute de chiens, coururent presque tous sans faire rencontre d'aucun gibier : ce qui les étonna merveilleusement ; mais beaucoup

davantage, quand ils abordèrent la cellule de saint Florent, & qu'ils y trouvèrent un si grand nombre de bêtes de toutes espèces, dont les unes paissoient, les autres étoient couchées, les autres se promenoient, & toutes avec une telle privauté, qu'elles ne s'émurent en aucune façon, bien qu'elles se vissent environnées d'hommes & de chiens qui aboyoient après elles. De quoi s'indignant contre le saint, qu'ils trouvèrent en son travail manuel au milieu de de ces bêtes, ils lui ôtèrent sa robe qu'ils pensèrent emporter. Ils ne connoissoient pas quels étoient les mérites d'un si saint personnage, qui, au lieu de crier ou de se fâcher contre eux, courut après leur porter sa hache: mais ils n'allèrent pas loin sans reconnoître leur faute, d'autant qu'étant arrivés à un certain marais par où il leur falloit passer, leurs chevaux s'arrêtèrent tout court, en sorte qu'il ne fut pas en leur pouvoir de les faire passer outre. Dieu permit qu'ils reculèrent plutôt que d'avancer. Pensant en eux-mêmes d'où pouvoit procéder cet accident, ils s'avisèrent que peut-être c'étoit une punition de Dieu, pour avoir ôté le vêtement de ce bon-homme qu'ils venoient de quitter; ils rebroussèrent donc chemin, & vinrent à la rencontre de saint Florent qui couroit après eux: ils lui rendirent sa robe, &

depuis pourſuivirent leur chemin ſans aucun empêchement. Cette rencontre méritoit bien que le roi en fût averti. Chacun courut à l'envi l'un de l'autre, à qui en ſeroit le premier porteur. Auſſi-tôt le roi envoya un cheval à ſaint Florent, & le pria de monter deſſus pour le venir voir. Le ſaint obéiſſant au commandement du roi, s'achemina pour l'aller trouver, ſans toutefois ſe ſervir de ce cheval, ſe contentant de ſon âne, qu'il avoit coutume de mener; mais voici d'autres merveilles. Il n'eut pas plutôt mis le pied ſur le ſeuil de la porte du palais, que la fille du roi, ſourde & muette dès ſa naiſſance, recouvra l'ouïe & la parole enſemble, remuant miraculeuſement [illegible]angue pour ſaluer ſaint Florent, l'appellant par ſon nom, qui avoit été juſqu'alors inconnu à un chacun. Ce n'eſt pas tout : il n'avoit aucun ſerviteur avec lui : comme il fut prêt d'entrer dans la chambre du roi, ne ſachant à qui donner ſon *manteau* pour le garder, il le jetta ſur un rayon du ſoleil qui paſſoit par une vitre, & miraculeuſement ce *manteau* ſe tint ſuſpendu en l'air ſur ce rayon, comme ſur une perche, tant qu'il demeura à parler au roi, & juſqu'à ſon retour. Le roi en demeura ſi ravi, que pour ce reſpect, reconnoiſſant par-là, la ſainteté du Saint, il lui donna une grande partie de cette forêt pour

y bâtir un monastère, & y ajouta plusieurs villages pour son entretenement. Il se nomme aujourd'hui le monastère de Hasten, & il jouit à présent de tous ses revenus & priviléges.

[Extrait des vies des Saints, composées en espagnol par Ribadeneyra, traduites en françois par Gautier; Paris, 1686, in-fol. Tome second, page 431.]

Comme je ne veux rien rapporter dont on puisse contester la vérité, on ne doit point exiger de moi que je fasse mention du *manteau* de sainte Ursule. Il est vrai que tous les tableaux qui représentent cette sainte, lui donnent un *manteau* d'une ampleur excessive. Les onze mille vierges, les autres compagnons de son martyre, & les religieuses qui reconnoissent cette sainte pour leur patrone, en sont couvertes, & s'y trouvent rassemblées comme sous un pavillon; mais c'est une imagination de peintre qui n'a rien de réel, & qui ne peut être regardée, tout au plus, que comme une allégorie. J'ai consulté tous les légendaires, tous les auteurs des vies des saints, Ribadeneyra, François Horœus, & en particulier M. Baillet écrivain judicieux & bon critique, aucun d'eux ne dit absolument rien sur ce *manteau* mystérieux.

Je n'ai rien trouvé non plus dans ces auteurs qui puiſſe autoriſer ce qu'on entend dire tous les jours, au ſujet du *manteau* de ſaint Martin. On prétend qu'étant encore ſoldat, il ôta ſon *manteau*, le coupa en deux, & en donna la moitié à un pauvre tout nu, qui lui demandoit l'aumône. Je ne conteſte point le fait, mais je ſoutiens que le vêtement qui fut diviſé n'étoit point un *manteau*; c'étoit une caſaque, ſorte d'habit militaire en uſage chez les ſoldats romains, ainſi qu'on le peut voir dans la vie du ſaint, écrite par Sulpice Sévère; on ne doit donc pas trouver mauvais ſi je ne fais pas entrer ce *manteau* en ligne de compte.

J'en dirai encore moins ſur le *manteau* de ſaint François, qui n'a rien de plus remarquable que le *manteau* de tous les autres moines, ſi je n'étois obligé de parler des diſputes que cette partie de l'habit du ſaint excita parmi ſes diſciples peu après ſa mort. Ils vouloient tous être regardés comme de parfaits modèles de leur ſaint fondateur, & dans cet eſprit, les uns prétendoient que le *manteau* dont ils ſe couvroient, devoit deſcendre juſqu'au jarret, tandis que d'autres, à la tête deſquels étoit le fameux frère Elie, & qui affectoient de mener une vie plus auſtère & plus ſainte, écourtoient ſi fort leur *manteau*, que ſaint Antonin dans

ſa chronique, 3e partie, tit. 2. chap. 19, dit qu'il ne leur venoit que juſqu'aux feſſes. Les eſprits s'échauffèrent, on en vint aux injures; on ſe prodigua les titres d'hypocrites, de faux frères; & peut-être eût-on été plus loin, ſi une autorité ſupérieure n'eût impoſé ſilence, & laiſſé la liberté de rogner ou d'alonger ſon *manteau*, & de ſe dire ou cordelier ou capucin. Quant à ſaint François de Paule, il paſſe pour conſtant qu'il a traverſé un bras de mer ſur ſon *manteau*; les auteurs que j'ai lus, & Ribadeneyra lui-même convient du fait; mais ils diſent tous qu'il l'a paſſé ſur ſes habits: la vraiſemblance eſt pour le *manteau*, mais je ne puis le rapporter autrement que les auteurs.

LE MANTEAU,

OU

LE PALLIUM,

Par rapport au Clergé.

LE *Pallium*, selon l'auteur du cérémonial romain, est un ornement que les sousdiacres du pape sont chargés de faire de la laine de deux agneaux, à laquelle cependant on supplée d'autre laine, quand celle qu'ils ont fournie n'est pas suffisante ; mais ces deux agneaux ont été offerts dans l'église de sainte Agnès de Rome, au moment de l'*Agnus Dei* du jour de sainte Agnès.

Lorsque le *Pallium*, est fait, on le porte sur le tombeau des saints apôtres Pierre & Paul durant une nuit. Après quoi les sousdiacres le reprennent & le gardent jusqu'à ce qu'on l'envoie à ceux auxquels on le destine. Il s'attache sur d'autres ornemens avec de grosses épingles.

Primitivement il se mettoit sur les épaules sans épingles. C'est ainsi qu'il étoit il y a onze

cents ans, du temps de saint Grégoire; & il étoit alors de fin lin blanc.

Quelques uns croient que saint Silvestre reçut ce droit de Constantin le Grand.

Il y a eu des temps où les patriarches le donnèrent aux évêques de leur patriarchat.

Il y en a eu aussi où les évêques d'une province le donnoient à leur métropolitain lorsqu'ils le sacroient.

Depuis il ne fut donné qu'aux métropolitains qui alloient à Rome, & qui le demandoient. Enfin on a vu par la suite le demander par un autre, *instanter*, *instanti's*, *instantissimè*.

On a regardé comme illicites les ordinations faites par les métropolitains, avant qu'ils eussent le *Pallium*.

Les archevêques prennent rang entr'eux, selon le temps qu'ils ont reçu le *Pallium*; & certains évêques qui l'ont eu, se sont faits qualifier d'archevêques, tels que ceux de Metz.

Il y a des jours & fêtes limités pour le port du *Pallium*. Le pape assignoit quelquefois ces jours.

Un archevêque ne peut pas le porter hors de sa province, excepté en Espagne, où les métropolitains ne sont point contraints à cet usage.

Il n'y a que le pape qui s'en ſert par-tout & toutes les fois qu'il officie.

Cependant quelquefois, par grace ſpéciale, les papes ont permis de s'en ſervir *ad libitum*; mais on croit que dans ce cas, il y en avoit de deux ſortes; l'un pour tous les jours avoit été donné pour récompenſe, & l'autre à l'ordinaire des métropolitains.

Les archevêques l'ont reçu avec reſpect dans un plat d'argent préſenté par un évêque.

Etant transférés à une autre métropole, il leur faut un autre *Pallium*; & ils ne peuvent ſe ſervir de celui que laiſſe l'archevêque mort ou transféré; cependant il y a eu des exceptions pour les archevêques éloignés.

Si on dégrade un archevêque, on lui ôte le *Pallium*; cela ſe faiſoit dès les premiers temps.

Des évêques régionnaires l'ont ſouvent eu.

Chez les Grecs tous les évêques ont le *Pallium*.

Dans les Gaules le *Pallium* n'eſt connu que depuis le ſixième ſiècle.

L'archevêque d'Arles eſt le premier qui l'ait reçu.

La forme eſt celle d'une bande de trois doigts qui entoure les épaules comme de petites bretelles, ayant des pendans longs d'une palme

par devant, & par derrière, avec des petites lames de plomb arrondies aux extrémités, couvertes de soie noire, avec quatre croix rouges.

Quelques Archevêques ont entouré leurs armoiries du *Pallium*, en forme de collier d'ordre.

Le *Pallium* ne se portoit point aux processions.

MANTEAUX

DES DUCS ET PAIRS,

ET DES PRÉSIDENS A MORTIER.

J'AVOIS toujours imaginé qu'il me seroit facile de trouver les éclaircissemens que ces *Manteaux* pouvoient exiger, soit sur leur origine, soit sur leur parité, soit enfin sur leur différence; je n'ai rien vu de satisfaisant dans les livres qui ont rapport à ces matières. Je regardois le procès des ducs & du parlement, comme une pièce qui m'instruiroit suffisamment; mais l'un & l'autre parti n'ont point fait usage de ces moyens pour flatter leur vanité, ou pour humilier celle de leurs adversaires; procédés qui se rencontrent assez ordinairement dans les procès. Le point de critique dont il s'agit est assez peu important par lui-même; mais cependant, comme on en examine tous les jours qui ne sont pas plus intéressans, j'ai été étonné que personne ne l'ait encore entrepris. Malgré le piquant d'une matière neuve, je suis bien éloigné de vouloir m'y attacher; je me contenterai

seulement de rapporter tout ce que j'ai pu ramasser sur ces espèces de *manteaux*, & de renvoyer le lecteur curieux aux sources. Il peut en attendant lire, s'il veut s'ennuyer, les extraits qui suivent. Ils sont justes, faits avec soin; cependant je ne les regarde encore que comme une indication très-imparfaite, mais suffisante dans un ouvrage de la nature de celui-ci.

EXTRAIT

De l'histoire de la Pairie, par M. le Laboureur; manuscrit tiré de la bibliothèque du Roi, sous la cote 133.

CHAP. XII. *De l'institution du premier Président du Parlement de Paris, & des grands Présidens, autrement appellés les Présidens à Mortier, & de leur habit.*

Après avoir fait l'histoire de l'institution du parlement; après avoir fait voir que dans son origine, il n'y avoit que des personnes des deux anciens ordres de l'état, des clercs & des nobles qui y fussent admis, ce qui a mérité, par excellence à ce corps illustre, le nom de cour de France & de cour des pairs; & que ce parlement, composé de personnes titrées que le

prince choisissoit, se renouvelloit très-fréquemment, jusqu'à ce que, par la nécessité des affaires, il fût rendu sédentaire & perpétuel vers l'année 1320, M. le Laboureur remarque que peu à peu les chevaliers, obligés d'aller à la guerre, se dispensèrent d'assister à ces assemblées, sur-tout depuis qu'ils ne furent plus présidés, comme ils l'avoient été autrefois, par les plus grands seigneurs du royaume; qu'alors il se forma une espèce de conseil appellé *l'étroit conseil*, qui suivoit la cour & avoit le secret de l'Etat, tandis que le parlement étoit uniquement destiné à juger les procès des particuliers. Il montre encore que pendant très-long-temps, il n'y eut à la tête de cette compagnie que des conseillers qui exerçoient la présidence par commission, & que cette place importante ne fut donnée à titre d'office que vers l'an 1349. Le premier qui la posséda à ce titre, fut Simon de Bussy; & les collégues qui lui furent donnés pour présider à chacun des divers parlemens qui se tenoient à chaque année, peuvent être regardés comme les premiers d'entre les présidens à mortier. Successeurs des pairs du royaume & des chevaliers, qui en étoient la principale noblesse, ils devinrent les héritiers des honneurs & des prérogatives qui appartenoient à ces derniers; le droit de présidence les en revêtit, &

c'eſt auſſi ce qui les mit en poſſeſſion du même habit dans les ſéances, lequel leur a, avec le temps, communiqué la qualité de chevalier, dont il eſt la marque expreſſe, & cet habit, auſſi bien que la place qu'ils tiennent dans cette auguſte compagnie, les rendent ſans difficulté d'un rang très-honorable après la pairie.

Il eſt ſans doute que les préſidens, ainſi établis dans l'ordre de l'ancienne chevalerie, ſont capables de toutes les graces & de tous les honneurs qu'on peut acquérir dans la profeſſion des armes. Quelques-uns ont cru que c'étoit l'ancien habit royal, & cette penſée eſt bien digne de l'idée qu'on doit avoir d'un *corps* ſi illuſtre; mais l'expérience du contraire m'oblige de dire qu'il n'y a aucune convenance. Car l'habit royal étoit d'une écarlate violette, tant la tunique ou veſte que l'épitoge ou *manteau*; & outre qu'il étoit ſans manches, il étoit ou ſemé ou bordé de bandes en broderie de fleurs de lis d'or. Cet épitoge ou *manteau* royal ſe portoit diverſement, fendu par-devant ou ſur l'une des épaules, & poué par l'endroit du col, ou agraffé d'un fermail de pierreries; il n'étoit point trouſſé, ou rebraſſé ſur le côté gauche qui eſt le côté de l'épée, parce que nos rois n'en portoient point dans les ſéances royales; & c'eſt pour ce ſujet particulièrement qu'on ne les voit point armés

dans leurs ſceaux, où ils ont voulu paroître en habit de paix, comme juges & arbitres de leurs ſujets : mais dans les actes que nous avons d'eux comme ſeigneurs de Gènes ou ducs de Milan, qui étoient des dignités ſéparées & inférieures à la royauté ; au lieu de la cire jaune dont ils ont hérité de la ſeconde race, auſſi-bien que du droit de l'empire & que les rois électifs de la Germanie, ſoi-diſans empereurs, ont emprunté d'eux, ils ont ſcellé en cire rouge comme les barons anciens ou ſeigneurs particuliers, non aſſis & en habit royal, mais armés & à cheval.

Or, que nos rois dédaignaſſent de porter l'épée dans leur royaume, il paroît par le témoignage d'Alberic, auteur de près de quatre cents ans, qui dit, ſous l'an 1193, que le roi d'Angleterre avoit corrompu des aſſaſſins d'Orient pour le tuer (*) ; il ſe contenta de peur, de ſurpriſe, de porter à ſa main une petite maſſe d'armes, & prit des gardes autour de ſa perſonne qu'il arma de même ; & de-là vient l'inſtitution des ſergens d'armes qui portoient des maſſes, & qui ſont aujourd'hui repréſentés par les gardes-du-corps.

Les barons & les chevaliers, tout au contraire des rois, ſcelloient armés de toutes pièces pour déſigner le ſervice de leurs fiefs, qui les

(*) *Philippe II.*

rendoient hommes du roi ; ils ne quittoient jamais leur épée, & la portoient plutôt à la cour, plus pour le ſervice du prince que pour la défenſe particulière de leurs perſonnes. Mais quant à leur habit, ils le rendoient le plus conforme qu'ils pouvoient à l'habillement du prince, duquel il eſt naturel à tous les François d'épier les inclinations pour s'en faire une mode. C'eſt un effet de l'amour qu'ils ont pour leurs ſouverains, qui de leur part ont pris plaiſir à cette généreuſe émulation, & qui l'ont plutôt entretenue que condamnée ; c'eſt ce qui a introduit ce grand luxe à la cour de France, & de-là vient qu'on continue encore de les imiter en tout ce que l'on peut.

Cela n'étoit pas autrefois dans un uſage, ou plutôt dans un abus ſi général qu'il eſt aujourd'hui ; chaque condition avoit ſes habits, & il n'y avoit que les chevaliers qui puſſent être vêtus comme le roi ; parce qu'il n'y avoit que les chevaliers qui puſſent prendre de l'or & porter des *manteaux*. Les écuyers ne portoient aucun ornement ; & s'ils prirent de l'argent avec le temps, c'eſt que le roi le permettoit ſur les habits qu'il leur donnoit aux fêtes de cour ; mais quand ils ſe préſentoient pour recevoir l'ordre de chevalerie, c'étoit avec une longue tunique de couleur brune & modeſte, toute

unié; & ce fut en cette même ſorte que Louis duc d'Anjou, roi de Sicile, & Charles ſon frère, ſe préſentèrent, l'an 1389, devant le roi Charles VI, qui les fit chevaliers à Saint-Denis, ſelon l'hiſtoire de ſon règne que j'ai traduite & donnée au public.

Le *manteau* ainſi réſervé pour les chevaliers, devint ſi bien le ſymbole & le ſigne de la chevalerie, que nos rois même s'accoutumèrent à faire préſent de ces *manteaux* aux nouveaux chevaliers qu'ils honoroient de l'accolée aux fêtes ſolemnelles & aux jours qu'ils tenoient cour plénière. Pour les rendre plus honorables, ils les diſtribuoient le plus ſouvent d'écarlate vermeille qui étoit la couleur la plus approchante de leur habit; mais parce qu'ils étoient obligés de porter une épée ſous ce *manteau*, il fallût par néceſſité, pour n'en être point embarraſſé, qu'on relevât ou retrouſſât le côté de l'épée, & il paroît relevé de la même ſorte aux *manteaux* des préſidens à mortier.

Ces *manteaux* ſe donnoient tous les ans pour l'été & pour l'hiver, par le roi, aux principaux ſeigneurs du royaume & aux chevaliers de ſa maiſon; & cela s'appelle livrée, ou livraiſon de *manteaux*, du mot de *liberatio palliorum*; qui faiſoit un chapitre dans les comptes de la dépenſe ordinaire de leur maiſon.

L'ancien parlement étant compoſé de ces chevaliers & ſeigneurs de la maiſon du roi, ils y entroient par honneur avec cet habit ou *manteau ;* & c'eſt pour cette raiſon-là qu'on appelle indifféremment du mot de *pallium*, le *manteau* & la robe, dont la délivrance s'eſt continuée juſques dans le quatorzième ſiècle ; mais elle fut enfin appréciée à cent ſols, qui étoient dix livres, qu'on payoit pour les deux ſaiſons à chaque préſident ou conſeiller, outre les gages ordinaires de chaque jour de leur ſervice. J'ai exprès fait cette différence entre *manteau* & robe, parce qu'elle eſt de conſéquence en ce ſujet ici ; car il faut ſavoir que quand les chevaliers ceſsèrent de compoſer le parlement que l'on traite de noſſeigneurs, en mémoire de cette ancienne chevalerie repréſentée par les préſidens ; parce que le chevalier étoit ainſi appellé par ſes ſupérieurs, & même par ſes égaux auſſi-bien que par ſes inférieurs ; depuis, dis-je, qu'il fut non-ſeulement ſédentaire, mais perpétuel, on y introduiſit des perſonnes de lettres, leſquelles, n'ayant point le caractère de chevaliers, n'en purent porter l'habit, mais prirent la robe qui garda le mot de *pallium* dans les comptes de la dépenſe des rois, où l'on confondit l'un & l'autre ſous l'ancien chapitre ; alors on vit le parlement bigarré ; les chevaliers qui y reſtoient

portèrent le *manteau*, & ils étoient distingués par la qualité de messire & de monseigneur, affectée aux seuls chevaliers, d'avec ceux qui ne l'étoient point, & qui n'étoient encore qualifiés que maîtres, fussent-ils même présidens à mortier, ou premiers présidens.

Peut-être m'opposera-t-on à l'égard des premiers présidens, que j'entreprends sur la créance vulgaire; que le premier président est chevalier né, & que c'est pour cette raison qu'il porte l'empreinte de l'accolée sur son *manteau*, comme étant fait chevalier en vertu de ses lettres. J'avoue que cela est bien pensé, parce que cela devroit être; je demeurerai d'accord même que cela est vraisemblable, en ce qu'il y auroit à redire qu'un magistrat, non chevalier, présidât & primât des conseillers qui seroient chevaliers, dans une séance où l'on n'admettoit originairement que des seigneurs & des chevaliers. Mais cela n'a pas toujours été vrai, & je le prouverois par l'exemple de messire Jean de Popincourt, qui ne fut chevalier que long-temps après qu'il fut premier président, & qui peut-être est le seul qui ait reçu cette accolée de la main du roi; dont j'ai la preuve par l'exemple de maître Robert Mauger, qui fut toujours maître en vertu de ses degrés, & jamais messire, ni sa femme madame, parce qu'il n'étoit point chevalier.

valier. Par celui de Philippe de Morviller, qui, quoique gentilhomme, fut long-temps maître & premier préſident avant que d'être chevalier & meſſire; & de pluſieurs autres premiers préſidens que je m'abſtiendrai de citer.

Il réſulte de ce diſcours que la robe des préſidens du parlement dérive de ces *pallia militum*, ou *manteaux* de chevaliers que le roi donnoit aux chevaliers de ſa maiſon, parmi leſquels il choiſiſſoit ceux qui devoient tenir ſon parlement; & comme ils tenoient à honneur de paroître en cet habit de la cour du roi, quand ſa majeſté venoit en ſon parlement; c'eſt la raiſon pour laquelle le parlement prend encore la robe rouge quand il plaît au roi d'y venir tenir ſon lit de juſtice: comme étant non pas l'habit, mais l'ancienne livrée de nos rois. Les préſidens y paroiſſent en habit de chevaliers, dont ils ont été bien conſeillés de garder le caractère, qu'on ne leur peut plus conteſter; & les conſeillers ſous celui des anciens chevaliers dont ils occupent la place, leſquels on diſtinguoit par le titre de monſeigneur & de monſieur, d'avec les clercs & gradués, qui ont confondu dans la ſuite des temps en une même perſonne, la qualité de monſieur-maître, comme pour la même raiſon l'on a continué à tout le parlement la qualité de noſſeigneurs du parle-

ment, en mémoire de la séance des pairs, & du choix qu'on faisoit de plusieurs chevaliers pour composer avec eux l'ancien parlement de France. Ainsi tous les avantages de ce même parlement lui viennent de la chevalerie ancienne ; & comme il ne peut porter ses prétentions plus haut, les pairs étant d'un ordre supérieur à la chevalerie, qui leur a de tout temps fait mépriser la qualité de chevalier, comme l'un de leurs moindres attributs, en ce qu'ils étoient seigneurs des chevaliers ; il est sans doute que le parlement faisant une action de chevalerie dans sa fonction de juge, elle est subordonnée de fait & de droit à celle des pairs.

CHAP. XVIII. *Des Couronnes & autres marques, tant de la Pairie, que des autres dignités de la Couronne & de la Cour de France.*

J'obmets tout ce que l'auteur rapporte concernant les droits attribués aux seuls nobles ou chevaliers d'avoir des armoiries, de porter l'écu penché, de le timbrer du casque ou du volet appellé vol banneret, pour me renfermer dans ce qu'il observe au sujet du *manteau* ducal.

Depuis, dit-il, que par un désordre digne de l'attention du roi, les qualités & les marques

d'honneur ſont arbitraires, & qu'on n'eſt plus obligé comme autrefois de mériter la qualité de chevalier de la reconnoiſſance du ſouverain, tous les nobles, & même pluſieurs roturiers ſont, comme il leur plaît, chevaliers, marquis, comtes & vicomtes : perſonne ne veut plus du titre de baron, jadis confondu avec celui de pair de France ; l'on n'uſurpe pas ſeulement la couronne ducale qui eſt à l'abandon ; mais ſi l'on trouve un écu de ſes ancêtres avec le volet ou *mantelet* de chevalerie, on étend ce mantelet pour en faire un *manteau* d'hermines, quoique ce ſoit la ſeule marque qui reſte à la pairie de France.

C'eſt un article que je ſuis obligé de toucher, puiſque j'écris de ſes droits ; & je le touche avec tant de modération, que perſonne de ceux qui pourroient y être intéreſſés ne m'en doit ſavoir mauvais gré, puiſqu'il s'agit de parler du *manteau* ducal, & qui n'eſt pourtant en effet que le *manteau* de la pairie confondue avec la duché, parce qu'on ne fait plus de pairs qui ne ſoient ducs. C'eſt aſſez de dire que c'eſt la marque de la fondation du ſacre, où les pairs officient avec cet habit qui ne ſert en nulle autre cérémonie, pour faire voir qu'il n'appartient qu'aux pairs d'en décorer leurs armes ; comme par la même raiſon il

n'appartient qu'aux ducs de prendre la couronne de fleurons. D'ailleurs c'eſt un habit royal, parce que la fonction eſt royale, & ſi chaque dignité a ſa marque dans les armes par un uſage moderne qui eſt reçu & approuvé, n'eſt-il pas très-juſte que la plus ſublime dignité de l'Etat ait la ſienne? Cela s'eſt même établi en Allemagne, où l'on a mépriſé l'uſage des couronnes; car les électeurs ont chargé leurs armes des marques de la fonction aſſignée à leur électorat le jour du couronnement des empereurs, & cette marque n'eſt propre qu'à la perſonne ſeule de l'électeur. Sur ce fondement, qui m'a ſembléinconteſtable, l'on peut dire que les ducs non pairs de France, en prenant ce *manteau*, uſurpent les marques de la pairie, & il ne doit pas convenir avec plus de raiſon aux princes qui ne ſont pas du ſang de France, puiſque ce n'eſt qu'en vertu de la pairie unie à leur qualité qu'ils ont commencé à ſe parer du *manteau* de pair, & qu'ils ne ſont en poſſeſſion de ce *manteau* & de la couronne ducale qu'en vertu de l'un & l'autre titre; par conſéquent, ce n'eſt pas un ſimple ſigne d'une nobleſſe extraordinaire; & quand tout le monde en ſera déſabuſé, comme il le doit être, il ne ſera pas plus injurieux de s'abſtenir de cette uſurpation vaine, que de celle du cordon bleu

& des colliers de l'ordre du roi, qui rendroient un homme ridicule s'il les prenoit de son autorité sur sa personne & sur ses armes, fût-il présomptif héritier de la couronne, s'il n'étoit fils de roi.

J'estime qu'il n'y a rien de plus facile que de régler cet abus, si l'on renvoie chacun aux marques de sa dignité. Les princes du sang, les ducs & les pairs auroient seuls le *manteau* de pair joint à la couronne de duc; les ducs seuls auroient la couronne ducale, & ainsi des marquis, des comtes, des vicomtes & barons, si l'on ne veut point toucher à leur entreprise, pourvu qu'ils le fassent à bon titre.

Extrait du traité de la noblesse, par M. de la Roque. Rouen, 1734, in-4°. pages 19 & *suivantes.*

La chevalerie étoit estimée de si grand prix, que ceux qui en étoient honorés, recevoient anciennement une finance *pro pallio novæ militiæ;* cela se voit à la chambre des comptes dans les rôles des années 1248, 1287, 1288; & dans le livre intitulé *Jornale thesauri*, qui commence le premier août 1326, & qui contient plusieurs cédules de la finance reçue par les chevaliers, &c.

Extrait de M. Ducange.

L'on pouvoit eſpérer que le traité manuſcrit de M. Ducange, *du droit des armes*, qui contient cinquante-huit chapitres, l'un deſquels traite *des ornemens extérieurs des écus, timbres & caſques*, auroit fourni des éclairciſſemens ſur le ſujet de ces *manteaux*; mais ce manuſcrit eſt ſi délabré, que n'en pouvant rien tirer qui forme une ſuite; & ne pouvant, quant à préſent, avoir la communication des autres manuſcrits de M. Ducange qui ſont à Vienne dans la bibliothèque de la reine de Hongrie, l'on ſe contente de propoſer quelques idées établies ſur des principes tirés de M. Ducange.

L'on ne ſait ſur quoi peut être fondé ce qu'on lit dans le dictionnaire de Furetière, que l'uſage des *manteaux* fourrés d'hermines n'a guère plus d'un ſiècle, & que celui des préſidens eſt bien plus moderne. Quoique l'on ne trouve rien de poſitif ſur ce ſujet dans M. Ducange, ſon ſilence paroît une preuve négative; car, cela ſuppoſé, il en auroit preſque vu l'origine de ſon temps. Bien loin de cela, on peut appuyer une opinion contraire, ſur différens paſſages qu'il fournit. Il obſerve que dans l'antiquité la plus reculée, les caſques & heaumes des chevaliers étoient enrichis de

figures de bêtes farouches, soit pour ornement, soit pour effrayer l'ennemi. Plutarque, parlant de la bataille des Cimbres contre Marius, proche Verceil, rapporte que leurs casques parurent relevés de figures de toutes sortes d'animaux, qu'ils avoient mis pour paroître plus grands & plus effroyables aux yeux des Romains. Si de là nous passions aux anciens Gaulois, nous verrons que leur vêtement le plus ordinaire a été la cotte d'armes, qui avoit la forme de la tunique de nos diacres, & que, quand les François s'établirent dans les Gaules, ils quittèrent une sorte de *manteau* qui leur étoit particulier, pour prendre cette cotte d'armes sur laquelle ils firent éclater leur magnificence, en la faisant ordinairement de drap d'or & d'argent, & de riches pannes, ou fourrures d'hermines, de martes, &c. L'abus de ces dépenses vint à un tel excès, sur-tout dans les voyages d'outremer, que Philippe-Auguste & Richard roi d'Angleterre entreprirent d'y remédier l'an 1190. Deux parlemens d'Angleterre firent les mêmes défenses en 1334 & en 1363; dans la suite les chevaliers, pour se distinguer, diversifièrent leurs cottes d'armes, en découpant les draps & les fourrures, & firent empreindre ces mêmes figures sur leurs écus. C'est de là vraisemblablement que les

héros ont emprunté les métaux, les couleurs & les pannes qui entrent en la compoſition des armoiries. Quelques-uns néanmoins continuèrent à porter leurs cottes d'armes ſans découpure, & conſervèrent la même couleur dans leurs écus ; voilà pourquoi les comtes & les ducs de Bretagne portèrent l'hermine ſimple ; on pourroit en rapporter d'autres exemples, mais ils ſeroient inutiles ici.

Ces cottes d'armes étoient vraiſemblablement attachées au caſque par des liens ou des agraffes ; peut-être même qu'elles couvroient le caſque ou armure de tête, & en cela elles auroient mieux imité la peau naturelle des animaux, telle qu'Hercule & les anciens héros l'ont portée, & que nous la voyons encore dans les médailles de Trajan, d'Adrien & de Commode. Ceci une fois établi, il eſt aiſé de concevoir que le caſque ou heaume ayant été ajouté à l'écu, on y a laiſſé pendre la cotte d'armes qui faiſoit partie de l'armure complette, & même une partie ſi eſſentielle, que ſouvent on ne comptoit les combattans à la guerre que par le nombre des cottes d'armes. L'uſage ayant depuis converti ces cottes d'armes en *manteaux*, on en a pareillement orné l'écu d'armoiries ; & j'imagine que les ducs & princes ſouverains l'ont retenu plus particu-

lièrement, parce que le *manteau*, outre qu'il repréſentoit la cotte d'armes, étoit encore le principal & le plus apparent de leurs habillemens de cérémonie. Le gloſſaire de M. Ducange, au mot *mantum*, fournit des choſes qui pourſoient venir à ce ſujet; il fait voir que l'inveſtiture des plus grandes dignités ſe faiſoit par le *manteau*. Le vieux cérémonial (comme ſe doit gouverner un duc en bataille) dit, que le duc doit être à cheval, & ſon cheval couvert de ſes armes, & lui-même armé de ſa cotte d'armes, &c. Le cérémonial françois, au ſacre de Charles VIII, dit: les pairs ſéculiers y étoient vêtus de manteaux ou tocques de pairie, renverſés ſur les épaules comme un épitoge, &c. M. Ducange ne doute pas que les ducs n'ayent paru avec leurs couronnes dans les occaſions de cérémonie, & particulièrement dans les cours plénières & ſolemnelles de nos rois; cette opinion ſemble porter celle du *manteau*.

A l'égard du chancelier & des préſidens, la choſe eſt maintenant fort ſimple; puiſque, ſuivant la tradition reçue, leur mortier, avec ſes accompagnemens, n'eſt que la repréſentation des ornemens royaux que nos rois leur communiquèrent en leur abandonnant leur palais de Paris, pour en faire un temple de juſtice.

Le mortier eſt une ſorte de couronne, dont les rois de la première race ont uſé, & qu'ils avoient imitée d'après les empereurs de Conſtantinople qui en avoient une ſemblable ; ce diadème a paſſé dans la ſeconde & dans la troiſième race. Saint Louis paroît avec cet ornement aux vitres de la Sainte-Chapelle de Paris.

J'ajouterai aux recherches de M. Ducange, celles que fournit le père Meneſtrier jéſuite, dans ſon *Origine des ornemens des armoiries, imprimée à Lyon* en 1680. Il dit, pages 130 & ſuivantes :

C'eſt de l'ancien uſage des tournois qu'eſt venu celui des *manteaux* qui ſont nommés dans les anciens manuſcrits *blaſons, enſeignes d'armes & houſſes d'écu.* Dans un manuſcrit *de la manière des anciens tournois* que m'a communiqué M. Ducange, il eſt dit : *doivent les héraults crier que l'on boutte hors les bannières, blaſons & houſſes d'écu, ou enſeignes d'armes ; par quoi on puiſſe tournoyer en accord.*

Il n'y a guère plus d'un ſiècle que l'uſage s'eſt introduit de mettre les *manteaux* fourrés d'hermines & armoyés ſur les replis autour des armoiries pour les princes & pour les ducs. Le plus ancien que j'ai vu en armoiries, eſt autour des armoiries des ducs de Lorraine,

dans l'armorial allemand. L'Etat d'Angleterre, parlant des armoiries de ce royaume, dit : un riche *manteau* de drap d'or, d'hermines & de vair les couvre.

Aujourd'hui tous les ducs & pairs les mettent autour de leurs armoiries fourrés d'hermines avec les figures de leurs blasons sur les deux replis des côtés. Les pairs ecclésiastiques portent aussi le *manteau* depuis ce siècle seulement. Les présidens, depuis une vingtaine d'années, mettent aussi ce *manteau* autour de leurs armoiries; mais ce n'est pas un *manteau* armoyé comme celui des ducs & pairs. C'est un *manteau* d'écarlate doublé d'hermines & de petit gris, qui est le *manteau* qu'ils portent en cérémonie quand ils sont au parlement en robes rouges. Celui des premiers présidens a trois galons d'or sur le repli gauche, pour marque de la chevalerie qui est attachée à leur dignité.

Celui du chancelier est de drap d'or, & ne doit pas être armoyé; les cardinaux princes mettent en France le *manteau* armoyé de leurs armoiries.

Les armoiries du cardinal Georges d'Armagnac, qui fut légat d'Avignon, sont en ce pays-là sur quelques ornemens d'église avec le *manteau* armoyé, depuis l'an 1520. Peut-

être le fit-il parce qu'il étoit resté le dernier de sa maison.

Le cardinal de Richelieu porta un pareil *manteau* ayant pris la qualité du cardinal duc.

Le cardinal Mazarin l'a porté depuis, & M. le cardinal de Bouillon le porte à présent.

L'usage de ces manteaux n'a guère passé aux autres pays, & ils sont rares allieurs qu'en France. Le même auteur s'explique à peu près de la manière dans la *méthode abrégée du blason, imprimée à Lyon* en 1661, page 49. Voyez ce qu'on y lit concernant le *manteau* des ducs.

Les ducs & pairs enveloppent leurs armes d'un *manteau* doublé d'hermines, armoyé au dehors des pièces de leurs blasons sur les replis; ils les accostent aussi de deux palmes, s'il n'est entouré de quelque ordre.

Et dans *son véritable art du blason*, Lyon, 1671, page 285; il s'explique ainsi par rapport aux *manteaux* des présidens:

Les premiers présidens des parlemens, particulièrement celui du parlement de Paris, mettent derrière leur écu un *manteau* d'écarlate fourré d'hermines & de petit gris par bande en rayons, & sur le repli du côté gauche trois galons d'or en forme de boutonnières à longues queues, pour marque de chevalerie,

le mortier bordé de velours de deux galons d'or en cimier. Les préſidens à mortier placent pareillement l'écu de leurs armes ſur un *manteau* d'écarlate fourré de petit gris, & portent le mortier de velours noir avec un ſeul galon d'or ſur le bord d'en haut. L'origine des trois galons d'or ſur le *manteau* du premier préſident vient de ce qu'anciennement les enfans, pour ſuccéder aux bénéfices de leurs pères, ſe faiſoient faire chevaliers; & pour les diſtinguer des autres en qualité de fils de chevaliers, durant la vie de leurs pères, ils portoient ſur l'épaule des nœuds lambeaux ou labeaux, nommés en latin *laquei*. Quand ils étoient faits chevaliers, on leur coupoit les bouts de leurs lambeaux. Le galon du *manteau* du premier préſident eſt un reſte de cet uſage: cette obſervation eſt tirée d'un ancien livre intitulé *de la Chevalerie ancienne & nouvelle, du P. Meneſtrier. Paris*, 1683.

Il réſulte de toutes les obſervations précédentes, qu'on ne peut point diſputer à MM. les ducs ni à MM. les préſidens le droit de porter le *manteau*, & que chacun a le ſien qui lui appartient en propre. On a vu dans le dernier ſiècle deux frères qui ont brillé depuis parmi les ducs, être fort embarraſſés de n'avoir à eux deux qu'un ſeul *manteau*: ce qui obligeoit l'un de garder la

chambre, tandis que l'autre alloit au louvre faire ſa cour au prince, ayant ſur ſes épaules un vêtement, ſans lequel il auroit ſans doute couru riſque de ſe morfondre dans la foule des courtiſans. Voyez, *Mémoire du parlement contre les ducs.*

LES

BLANCS MANTEAUX,

Ordre de Saint Benoît, Prieuré.

Il y a apparence que les *Guillemins*, à préſent nommés *Blancs-Manteaux*, ont été premièrement de l'ordre de ſaint Auguſtin; mais que depuis ils ont pris l'ordre de ſaint Benoît comme le plus auſtère, & ont ſeulement retenu la forme de l'habit, la ceinture large de cuir, avec la groſſe boucle des Auguſtins.

Quant à l'origine de ce mot *Blancs-Manteaux*, il vient de l'habit blanc que portoient certains religieux appellés ſerviteurs de la Vierge Marie, vulgairement dits *Blancs-Manteaux*, leſquels ayant acheté une maiſon qui relevoit du Temple, Amaury de la Roche, lors commandeur des chevaliers templiers en France, en l'an 1258, leur permit de faire en ce lieu un cimetière, & d'y conſtruire une chapelle avec une maiſon propre pour y demeurer. Renault de Corbeil, évêque de Paris, y conſentit auſſi-bien que le curé de ſaint Jean en Grève, & Robert abbé du Bec: voilà quelle a été la première origine de ce prieuré des *Blancs-Manteaux*.

Quant aux Guillemins qui poſſédoient ce prieuré, ils habitoient auparavant à Mont-rouge près Paris, & l'ordre de ces frères ſerviteurs de la Vierge Marie ayant été aboli au ſynode à Lyon ſous le pape Grégoire X, Boniface VIII, l'an 1297, le 15 des Kal. d'août, & Philippe-le-Bel roi de France au mois de février 1298, donnèrent ledit monaſtère aux frères hermites de ſaint Guillaume; & ceux qui le poſſédoient furent contraints de l'abandonner, & de prendre l'ordre de ſaint Guillaume.

Ce monaſtère eſt de la fondation de ſaint Louis, & il s'eſt maintenu avec ſes religieux dits *Blancs-Manteaux*, juſqu'en l'an 1618, que les bénédictins de la congrégation de ſaint Maur & de Cluny y furent appellés par le conſentement des pères Guillemins, & furent établis cette année en ce monaſtère par permiſſion de Henri de Gondy, cardinal évêque de Paris.

Le couvent des Blancs-Manteaux de Paris, de ſable à ſix beſans d'or, 3, 2, 1.

Le prieur & couvent des bénédictins dits *Blancs-Manteaux*, 60 liv. ſur la recette générale des finances de Paris, par l'édit d'août 1720.

A eux pour autre partie ſur id. 172 liv. 17 ſ.

LA RUE FROIDMANTEAU.

Le petit fief de Frementeau ou Froidmantel appartient au chapitre de Saint-Honoré. Il ne comprend guère que la rue de ce même nom, située vis-à-vis le cul-de-sac de l'Opéra. Il y a apparence qu'il a donné son nom à cette rue ; le territoire de ce fief fut réglé par la chambre du Trésor, au mois d'avril 1584, & par le parlement de Paris, au mois de mars 1610.

Regiſtre vert du châtelet, fo. 147. Sauval, t. 3, pag. 632, il a été crié que toutes femmes diſſolues tenant bordel à Paris, aillent demeurer & tenir leurs bordeaux aux lieux publics à ce ordonnés & accoutumés, ſelon l'ordonnance de S. Louis ; à ſavoir à l'abreuvoir de Maſcon, en la rue Froidmantel, près le Clos Bruſnel-en-Glatigny, en la rue Chapon, & en Champ-flory.

Je ne puis plus trouver le livre où j'ai lu que le nom de Froidmanteau tiroit ſon origine de ceux que l'on dévaliſoit autour de ce fief, & depuis dans cette rue, dont les habitantes n'attirent pas ordinairement la meilleure compagnie d'une ville,

& qui de plus, ſe trouvant alors dans un pays perdu, conduiſoit à la rivière.

Au reſte Paris eſt un pays trop libre pour avoir des rues abſolument conſacrées à quelque choſe que ce ſoit, pendant long-tems, à l'imitation de quelques villes d'Italie; il eſt vrai qu'on a forcé les femmes publiques à habiter des endroits indiqués, mais cette contrainte ne ſubſiſte plus, le terrein ſe trouveroit trop limité, & tous les quartiers préſentent aujourd'hui indifféremment tous les ſecours dont on peut avoir beſoin; les honnêtes femmes & celles qui ne le ſont pas, ſe trouvent abſolument confondues, & cette confuſion fort utile pour les unes & pour les autres, rend la ſociété de Paris fort commode & fort agréable.

EXTRAIT

DE

DIFFÉRENS AUTEURS

IMPRIMÉS ET MANUSCRITS,

ET

PRINCIPALEMENT DES DICTIONNAIRES.

MANTE. Grand voile noir, traînant jusqu'à terre, que les dames portent dans les cérémonies, & sur-tout dans le deuil. *Peplum.* Ce voile, mais d'une couleur différente, est en usage au théâtre.

MANTE. On appelloit ainsi balandrans, capes de Béarn à long poil, & autres couvertures, que portoient des voyageurs.

MANTE. On appelloit de ce nom, la couverture que les Bohémiens, qui couroient autrefois toute l'Europe, portoient sur l'épaule, & qui ne leur couvroit qu'un bras.

MANTE. *Manus*, *Mantum*. Habillement fort court dont les Espagnols se servoient, qui ne couvroit pas les mains.

MANTE. Grande couverture de lit, faite de laine, appellée par quelques-uns *passe-grande*, *fleuron* ou *passe-passe*. Leur différence consiste à la longueur, à la largeur, & à être marquées de cinq ou six points, suivant les statuts des tapissiers. On en fait à Montpellier, à Avignon & à Paris.

MANTE PAPALE. Chape de laine avec un chaperon, par laquelle le premier des diacres investissoit le pape du souverain pontificat, en lui disant : *ego investio te de papatu, ut præsis urbi & orbi.*

MANTEAU. *Pallium*, *Lacerna*. Vêtement qu'on se met sur les épaules par-dessus l'habit, quand on veut aller par la ville ou à la campagne. Ac. Fr.

Il faut convenir que l'on n'en porte presque plus aujourd'hui à Paris ; la considération que l'on a pour les perruques, empêche à-présent de mettre son chapeau, ce qu'on est obligé de faire quand on est couvert d'un Manteau ; ainsi les parapluies de poche l'ont emporté sur les Manteaux, & l'on ne rencontre plus, pour ainsi dire, que les chevaliers de l'ordre qui se font suivre par un laquais

chargé de leur Manteau, ou qui les portent ainsi que des vieux seigneurs, qui pour se donner un air de considération, en portent aux spectacles & dans leurs carrosses.

MANTEAU. En termes de blason, est la représentation de la cotte d'armes du chevalier, qu'on met derrière son écu, & qu'on chamarre de ses armoiries. Ces anciens Manteaux, qui étoient ouverts sur le côté, & qui descendoient plus bas que le nombril, en manière de juppe volante, avoient les manches racourcies à l'endroit du coude.

Les princes non souverains & les ducs & pairs de France en couvrent leurs écus, & ce Manteau est fourré d'hermines. Ce n'est que depuis un siecle, qu'on a mis en usage les Manteaux fourrés d'hermines, ils sont armoyés sur le repli.

Ceux des présidens ne sont pas de la même sorte, ils sont d'écarlate doublée d'hermines & de petit-gris : l'usage en est plus moderne. François I & Charles IX mettoient un grand Manteau de gueules, rebravé d'argent, sur leurs armoiries. Les Manteaux sont appellés dans les anciens manuscrits blasons, enseignes d'armes & trouves d'écu.

MANTEAU que les Romains portoient sur leur robe, se nommoit *epirogé*; ce mot est encore présentement en usage, & se dit du vêtement des

présidens à mortier, & de l'habit que les ecclésiastiques mettent par-dessus leurs autres habits.

MANTEAU employé dans le vieux langage pour une mesure ou lé d'étoffe.

MANTEAU, terme de fauconnerie, la couleur de la plume des oiseaux de proie, ainsi on dit : le faucon a le Manteau tout bigarré.

MANTEAU de cheminée, ce qui paroît de la cheminée dans une chambre ; on appelloit autrefois Manteau le haut de la cheminée qui empêche que la fumée n'entre dans la chambre, *camini testitudo*. Les anciens Manteaux étoient faits en hotte, comme celui de la grand'chambre du palais de Paris, qui est ce qu'on appelle aujourd'hui faux-Manteau; depuis on les a faits avec de grands ornemens d'architecture. On les a réduits ensuite à une petite saillie, où l'on mettoit quelques bas-reliefs, & à une corniche sur laquelle on posoit des bustes & des porcelaines. Aujourd'hui ils ne sont plus ornés que par des glaces ; & quoique dans le vrai, ce soit un contre-sens, il est pardonnable à cause de son agrément. Selon l'usage moderne, le Manteau de la cheminée ne veut plus dire que la partie inférieure, composé du chambranle : il étoit ainsi nommé, parce qu'il couvroit la hotte & le tuyau de la cheminée.

Les Italiens le nomment *nappa*, & M. de Cambray, dans ſa traduction du Palladio, a employé le mot de nape pour ſignifier le Manteau de la cheminée.

On appelle, ſelon Daviler, Manteau de fer, la barre de ce métal, qui ſoutient la platte-bande, ou l'anſe du panier de la fermeture d'une cheminée.

MANTEAUX de porte, les deux pieces d'une porte qui s'ouvre des deux côtés, c'eſt ce que depuis on a nommé vantaux.

MANTEAU royal, eſt un riche habit de cérémonie, qui s'attache ſur l'épaule droite, & ſe releve ſur la gauche, traînant devant & derrière juſqu'à terre. Il eſt chargé en France de fleurs de lys d'or en broderie & doublé d'hermines. Le roi le porte en ſon ſacre & en d'autres occaſions; au reſte, il faudroit avoir été roi pour parler ſainement de cette illuſtre parure. Les préjugés ſur une telle matière ne ſont ni ſages ni bons à débiter. L'auteur ſe contente de deſirer ardemment avec tous les François, que ſon roi porte ſon Manteau avec autant de gloire qu'il a fait ces dernières campagnes, & autant d'années que le prince ſon biſaïeul.

MANTEAU, eſt auſſi une eſpece de robe de

chambre, que mettent les femmes par-dessus leurs corps de jupes, & qui est relevé par derrière ; de façon qu'il n'a point d'autre nom que celui de Manteau trouſſé. Les robes abattues en ont fait tomber la mode, elle ne ſe conſerve plus qu'au théâtre, & pour les filles à marier.

MANTEL, vieux mot qui ſignifie Manteau ; & qui ne peut plus avoir d'uſage que dans le burleſque. C'eſt peut-être de lui que le mot Manteau eſt dérivé : On trouve en effet *mantellum* dans Plaute ; mais l'étimologie eſt trop ſimple pour plaire aux érudits, ils aimeront mieux ſans doute la puiſer dans le grec ancien μάντιον ſuivant Perionius, dans le grec du bas-âge μάνδυας, ſuivant Servius dans un mot latin, de *manticetum*, dans le compoſé de deux mots latins *manus & tegere ab quòd manus tegit tantùm*. Voyez Iſidore. De Mantel en langage celtique, bas-breton & flamand ; enfin, de Mandré, en perſan.

MANTELÉ, terme de blaſon, qui ſe dit d'un écu chargé d'une eſpece de chappe un peu étendue dans la pointe, qui prend naiſſance des angles de la pointe de l'écu, & finit au tiers vers le chef. Lions mantelés.

EMMANTELÉ, terme de fauconnerie. Voyez

le Manteau, terme de chasse, Corneille emmantelée.

MANTELET, est depuis quelques années fort en usage, pour signifier un petit Manteau de drap écarlate, de velours ou d'autre étoffe de soie, que les femmes mettent sur leurs épaules pour se garantir du froid.

MANTELET, en terme de blason, espece de lambrequin large & court, dont les chevaliers couvroient leurs casques & leurs écus, que quelques auteurs ont nommé camail.

MANTELET, se dit du pavillon des armoiries, quand elles ne sont pas couvertes de leurs chapeaux.

MANTELET. Terme de guerre, parapet portatif, dont se couvrent les pionniers.

MANTELET. Signifie aussi les cuirs qui s'abattent sur les portières & aux côtés d'un carrosse ou d'un coche.

MANTELET. C'est un petit Manteau violet que portent les évêques sur leur rochet, lorsqu'ils sont devant le pape ou le légat.

MANTELINE, petit Manteau que les femmes portent à la campagne.

MANTILLE, c'eſt une mode qui vient d'Eſpagne. La Mantille que les dames ont tant portée cet hiver ſur leurs épaules, eſt une eſpece de grand fichu à trois pointes, dont celle de derrière eſt arrondie. On les fait ordinairement de velours ou de drap écarlate, bordées d'un galon; c'eſt un ornement très-utile pour garantir du froid le col, la gorge & les épaules ..... Mercure de mai 1726.

Le Mantelet a ſuccédé à la Mantille, & il en eſt différent, en ce qu'il eſt tout rond, comme les Manteaux des hommes, & qu'il n'a pas de pointe.

Id. MANDILLE. Manteau que portoient, il n'y a pas long-tems, les laquais, qui leur étoit particulier & qui les faiſoit diſtinguer des autres valets. Il étoit fait de trois pieces, dont l'une leur pendoit ſur le dos, & les deux autres ſur les épaules. Quand on veut reprocher à quelqu'un ſa baſſe naiſſance, on lui dit que ſon père a porté la Mandille, qu'il a été laquais.

MANDILLE, *Sagum*, étoit autrefois d'uſage pour les ſoldats, ſergens, huiſſiers, hocquetons, &c.

PORTE-MANTEAU, eſt une petite piece de menuiſerie attachée au mur ou dans une armoire, qui eſt propre à y attacher des Manteaux, des chapeaux & des habits longs. On le dit auſſi de pieces d'étoffes, taillées en rond en forme de valiſe, dans leſquelles on enveloppe les choſes néceſſaires en voyage, & qu'on met ſur la croupe du cheval, quand on va en campagne. Ils ſont d'ordinaire de la livrée de celui à qui ils appartiennent.

PORTE-MANTEAU. Officier chez le roi. *Pallii geſtator.* Il y a douze Porte-Manteaux qui ſervent par quartier; ils prêtent ſerment de fidélité entre les mains du premier gentilhomme de la chambre. Leur fonction eſt de garder les hardes que le roi quitte pour les reprendre, comme ſon chapeau, ſes gants, ſa canne, ſon manchon, ſon épée, &c. Ils le reçoivent immédiatement du roi, en l'abſence du grand chambellan, du premier gentilhomme ou du grand-maître de la garde-robe. A certaines cérémonies, quand le roi a un Manteau de parade, c'eſt au Porte-Manteau à le lui ôter, ou à le reprendre, en l'abſence des officiers qu'on vient de nommer. Il y a un Porte-Manteau de ſervice chez M. le Dauphin. Il y a auſſi un Porte-Manteau chez Madame, & c'eſt lui qui porte la queue de Madame.

Je n'ai pu remonter plus haut ſur ces charges

qu'en l'année 1585, c'est-à-dire, en rapportant plusieurs réglemens, arrêts du conseil donnés en leur faveur & en leur occasion.

Réglement général fait par le roi Henri IV, le 1 Janvier 1585, sur tous les états de sa majesté.

L'ordre que le roi veut être tenu par ses Valets-de-chambre, Porte-Manteau, &c.

Les deux Porte-Manteaux servans six mois, se rendront sujets auprès de sa majesté avec le Manteau, chapeau, & ce qui lui est nécessaire, & seront, dès les cinq heures du matin, en la chambre d'état, & entreront, quand sa majesté sera éveillée, en la chambre d'audience, & pourront après entrer, quand la cape & l'épée entrera dans la chambre royale, & ne faudront de se trouver en tous lieux où sa majesté aura besoin de prendre son chapeau, sans la faire attendre, & le bailleront pour le présenter à sadite majesté, au maître de la garde-robe, s'il y est, ou aux autres princes, MM. les ducs de Joyeuse ou d'Epernon, officiers de la couronne, & ceux des affaires de sa majesté, ou à un des gentilshommes de la chambre qui sera en quartier; ou sinon le baillera lui-même.

Arrêt du conseil, sans date, mais de l'an 1643, intervenu sur le différend d'entre les Ecuyers & les Porte-Manteaux du roi, par lequel sa majesté veut que ses écuyers portent son épée par-tout où elle marchera à cheval ou en carrosse à six chevaux,

& ſes Porte-Manteaux, quand elle marchera de ſon pied en bas de ſoie, ou qu'elle montera en carroſſe à deux chevaux ſeulement.

PORTE-MANTEAUX de quartier, 12.

Gages par le tréſorier de ſa maiſon. . 660 liv.
Récompenſe pour le quartier. 120
Bouche à la table des valets-de-chambre : celui qui ſert chez M. le Dauphin a pour ſon quartier. 450

PORTE-MANTEAU ordinaire, 1.

Gages par le tréſorier de la maiſon. .1320
Récompenſe 120 liv. par quartier. . . 480
Table au ſerdeau, & à manger pour ſon valet.

BREVET

De bouche à cour pour le ſieur Labé de Montgival, Porte-Manteau ordinaire.

Aujourd'hui 22 février 1720, le roi étant à Paris, mettant en conſidération les ſervices que le ſieur Labé de Montgival, ſon Porte-Manteau ordinaire, eſt tenu de lui rendre, & la dépenſe qu'il

eſt obligé de faire à la ſuite de ſa majeſté, pour n'avoir pas bouche à cour, ſa majeſté, de l'avis de monſieur le duc d'Orléans, régent, lui a accordé & permis d'avoir bouche à cour pour pain, vin & viande au ſerdeau de ſa maiſon, en la même manière que ſes gentilshommes ſervans. Voulant que ſes ſucceſſeurs en ladite charge jouiſſent pareillement du même droit; & pour témoignage de ſa volonté, ſa majeſté m'a commandé d'expédier ce préſent brevet, qu'elle a ſigné de ſa main, & fait contreſigner par moi conſeiller ſecrétaire d'état, & de ſes commandemens & finances.

Signé PHELYPPEAUX.

RÉFLEXIONS HISTORIQUES *SUR* LES MANTEAUX.

NOUS avons vu nos bons bourgeois de Paris avec un Manteau de camelot de Bruxelles ſur les épaules, doublé de panne ou de velours pour les plus étoffés ; cet habillement étoit un meuble de famille, paſſoit du père au fils, & faiſoit partie d'une ſucceſſion.

Le luxe qui gâte tout, mit à la mode les Manteaux de drap écarlate ; on vouloit des vêtemens qui ſe renouvellaſſent plus ſouvent. Les vers qui s'attachent à la laine & qui la rongent, la crotte qui les tache, ſervit de prétexte honnête pour faire la fortune des teinturiers des Gobelins. Les militaires, pour ſe diſtinguer, endoſſèrent la Brandebourg, eſpece de Manteau plus étroit, & lui firent quelque tems après ſuccéder la Roquelaure, tous deux enfans du Manteau, mais plus nobles que leur

père, & qui affectèrent de porter des noms de terre ; & l'on vit paroître sur l'un & sur l'autre le galon, la broderie, le bouton & la boutonnière d'or.

Le Manteau rouge alla se confiner dans la garde-robe des vieux barbons ; pour le Manteau gris, il fut abandonné aux frères postulans des Chartreux, messagers de Bretagne & de Normandie, aux étudians dans les Universités d'Allemagne & des Pays-Bas, & à quelques savans qui s'en servent encore. Enfin il ne fut plus question de Manteau, de Brandebourg ni de Roquelaure chez les personnes d'un certain monde. On prétexta qu'il étoit incommode & dangereux pour la santé, de laisser les uns & les autres dans une anti-chambre, quand on alloit rendre des visites ; car il avoit été jugé que le Manteau étoit un habillement messéant, & qui ne pouvoit paroître devant les personnes auxquelles on devoit du respect. Le Manteau fut donc proscrit, & l'on convint que, courrier, comme homme de ville, pourroient se faire voir en tous lieux avec la Redingotte crottée, & les femmes, d'un état à porter des Capottes, dégoûtantes de pluie. La Redingotte est une espece de Hongreline ou de Manteau plus étroit, mais ayant des manches larges, dont les Anglois ont autrefois tiré la mode de France.

Car il n'y a pas cinquante ans que nos cochers

&

& nos laquais en portoient encore, nous l'avons enſuite repris de ces mêmes Anglois qui nous ont donné le ton ſur la Redingotte, comme ſur bien d'autres choſes, & l'on a vu pouſſer en France la délicateſſe au point de ne pas trouver bien faite toute Redingotte qui n'étoit pas faite à Londres.

SUPPLÉMENT.

Le Manteau étoit appellé chez les Hébreux *Gaïlom*, *Takerik*, *Phatil*, *Meïl*, *Maataphot*, au pl. *Maathé*; *Ketonet*, &c. chez les Chaldéens & Syriens, *Kittin*, *Meil*, *Meïlo* & *Kittouno*; *Koutino*, *Martouto*, *Schouſchipho*, *Talekeſcheto* & *Talekouſcheto*, & enfin *Redido*. Ce dernier mot ſignifie auſſi une cape de femme, que les Grecs appellent καλύπτρα; les Chaldéens lui donnoient encore le nom de *Sarebolim* qui revient au grec χλαμύδες. Quoique l'Arabie ſoit un Pays fort ſec & chaud, les Arabes ne laiſſent pas d'avoir pluſieurs mots pour exprimer celui de Manteau, tels que *Rida*, *Ridan* ou *Ridaduan* & *Ritaf*. Les Ethiopiens en ont moins, parce que les Manteaux étoient ſans doute moins en uſage chez eux, ou peut-être parce que la langue égyptienne eſt moins riche que la langue arabe. Cependant ils s'en ſervoient auſſi. Les Perſans en ont à-peu-près autant que les Arabes. Les Syriens qui ont infiniment tiré des Grecs, qui les ont gouverné long-tems, & qui ont tiré d'eux preſque tous leurs noms d'arts, de ſciences, de juriſprudence & de coutumes, ont ſans doute pris une grande partie des mots rapportés ci-deſſus du

terme grec χιτὼν ou χιθὼν comme l'écrivoient les Ioniens, à moins qu'on ne veuille faire venir le mot grec de l'hébreu *Ketonet*. On objectera peut-être que le mot χιτὼν se prend assez souvent pour une chemise ou pour un vêtement de dessous. Témoin ce bel endroit du II livre de l'Iliade, où le sage Ulysse menace l'insensé Thersite de lui ôter tous ses habits & même sa chemise, φίλα εἵματα κλαῖναν τε ἠδὲ χιτῶνα & de lui découvrir, devant l'assemblée des Grecs, ce que l'on doit cacher. Menace qu'il n'effectua pas par bonheur, & qu'il commua en quelques coups de sceptre (ou de bâton) effectifs, qui firent rire tous les Grecs, à l'exception du malheureux Therfite qui en pleura à chaudes larmes.

Mais le mot de χαλκοχίτων qui se trouve dans le même chant, & qui signifie une cuirasse, fait voir qu'il se prend aussi pour un habillement de dessus, & le mot de χιτὼν se trouve pris dans bien des sens différens dans Démosthènes, Plutarque, Théophraste, Orphée, Hésychius, Eustate & Athenée. Mais tous ces sens rentrent presque toujours dans celui de Manteau.

Les Latins appelloient le Manteau *Pallium*, mot qui ne vient ni de celui de *Pellis*, ni de celui de *Palam*, parce que le Manteau est un habillement très-visible; ni même du grec παλλειν, secouer, remuer, agiter; ce qui convient cependant assez

aux Manteaux qu'on traite à-peu-près de la ſorte; le mot de *Pallium* vient du mot hébreu *Pala* ou *Phala*, cacher, couvrir, être couvert, être caché; d'où les Chaldéens & les Syriens ont tiré les termes de *Peleto*, *Pileato*, qui ſignifient une parabole, une énigme, une choſe dont le ſens eſt caché, eſt inintelligible ou fort obſcur, ce qui pourroit ſe dire de la plupart de nos poéſies modernes.

On pourroit rappeller à ce même mot *Pala*, ceux de *Palais* & *Pallier* en notre langue. C'eſt en effet au Palais & dans les Palais plus qu'en aucun lieu du monde que la vérité & la vertu ſont le plus cachées, & que l'impoſture & le vice ſont palliés davantage, & couverts de prétextes ſpécieux qui leur ſervent comme de Manteaux.

Les Grecs, outre les mots rapportés ci-deſſus, en avoient encore pluſieurs pour exprimer celui de Manteau, tels ſont ceux de τριβών, venant de τριβω, uſer, frotter, & de περιβλημα, venant de περιβάλλω, environner, ceindre, couvrir, &c. ἱμάτιον, μαντιον, ἀμφίεσμα, &c. Les Grecs de nos jours l'appellent φερράϊόλο, mot pris de l'italien, & φερεντζες; Μὲ τὴν ἀφορμην ſignifie chez eux ſous le Manteau, ſous prétexte.

Les Eſpagnols lui donnent le nom d'*Herrervelo* qui revient à-peu-près à celui de φερράϊόλο. Un Eſpagnol ne ſort guère ſans *Capa* ou ſans *Manteo*.

Enfin, pour en venir à notre langue, le mot

de Manteau, ou de Mantel comme on disoit autrefois, paroît d'abord venir du celtique Mantel, qui est resté dans l'allemand, dans l'anglois & dans presque toutes les langues du nord; ou peut-être de *Mattul* ou *Mottul* en saxon; cependant on doit le faire venir aussi de l'orient, & même du fond de l'Arabie. *Mana*, chez les Arabes, signifie donner, *Minat*, signifie don & présent. Et personne n'ignore que dieu fit présent à nos premiers pères, au sortir du paradis terrestre, de Manteaux pour les couvrir & pour les préserver du froid & des injures de l'air. Ainsi la divinité elle-même a fait les premiers Manteaux, & c'est la première chose qu'elle ait faite depuis la création de l'homme. Les tabliers, au contraire, quoique un peu plus anciens, ne sont que d'invention humaine. C'est sans doute cette considération qui a fait prendre aux tailleurs, pour leur fête, celle de la Trinité.

Quant à la lettre *L* qui se trouve à la fin du mot de *Mantel* ou *Mantello*, on peut fort bien la prendre pour un diminutif du mot arabe *Alla*, dieu. Ainsi Mantel vient directement de l'arabe *Minat illa*, présent de dieu. Le changement ou le retranchement des voyelles ne fera aucune difficulté à ceux qui sont au fait des langues orientales, & qui savent par conséquent, combien les points voyelles y éprouvent de vicissitudes & de changemens, ce qui

ne ſauroit manquer d'être infiniment commode aux faiſeurs d'étymologie.

Tout ce que l'on ſait de la forme des Manteaux des anciens, (1) c'eſt qu'il y en avoit de carrés, tels que celui de la ſorcière de Pétrone; de pentagones, d'hexagones, de couſus & de non couſus. Ce ſont de grandes queſtions, ainſi que celles qu'on peut faire ſur le Manteau des prophetes, que les faux-prophetes imitoient au mieux, faute de pouvoir imiter le reſte.

A ce ſujet je rapporterai quelque choſe de ſingulier, touchant les Manteaux de Mahomet; il n'eſt pas fait mention de Manteau dans l'Alcoran, quoiqu'il y ſoit parlé aſſez ſouvent des dépouilles: ce qu'il y a de certain au moins, c'eſt qu'il n'y a pas de Surate qui en porte le nom.

Mais en récompenſe, les hiſtoriens de la vie de Mahomet, parlent de deux Manteaux de ce faux-prophete, qui devinrent auſſi fameux chez ces peuples, que l'oriflamme de S. Denis parmi nous. Le premier de ces Manteaux devint célebre à l'occaſion ſuivante.

Un certain Caab, poëte, (2) qui étoit un des proſcrits dont on devoit verſer le ſang à la

(1) V. Laz. Baifius & Oct. Ferrarius de re veſtiaria, & alii.

(2) Gagnier, vie de Mahomet t. 2, p. 208.

priſe de la ville de la Mecque, vint trouver un jour Mahomet, lorſqu'il étoit dans la moſquée, & après avoir fait ſa profeſſion muſulmaniſte, il ſe mit à chanter les louanges de Mahomet en vers pompeux, ce qui fit tant de plaiſir au prophete, que tirant ſon Manteau de deſſus ſes épaules, il le jetta ſur celles de Caab, comme le prix de ſa poéſie & de ſa foi. Caab garda précieuſement ce Manteau juſqu'à ſa mort. De ſon vivant le Calife Moavie lui en offrit dix mille drachmes, Abulfeda dit quarante mille drachmes. Quand il fut mort, le même Moavie envoya ſon corps à ſes héritiers avec vingt mille drachmes, & il reçut d'eux le Manteau. Enfin, ce Manteau dans la ſuite ne ſervit plus qu'aux Califes dans les jours ſolemnels juſqu'à Moſſafeim-Billah, le dernier qui fut tué par Trolagu, & le Manteau & le bâton du prophete furent brûlés, & les cendres en furent jettées dans le Tigre. Voilà en abrégé ce qui concerne le premier Manteau du prophete.

Quand au ſecond, il en fit préſent aux habitans d'Ayla au tems de la guerre de Tabuc. Les hiſtoriens rapportent que ce Manteau revint en la poſſeſſion des Califes dans la ſuite, qu'Abulabbas Al-Saſſah, le racheta d'eux pour la ſomme de trois mille dinars.

Ahmet Ben Joſeph, croit que c'eſt le Manteau qui fut en la poſſeſſion des Sultans Ottomans,

celui-là même qu'ils poſſedent encore aujourd'hui ; (1) & dont la jouiſſance leur procure de grandes bénédictions : il rend la ſanté aux malades, lorſqu'on leur donne à boire de l'eau dans laquelle il a trempé. Jugez ſi ce Manteau eſt précieux !

Auſſi ſultan Murad Kan, fils de Selim Kan, l'enferma-t-il dans une caſſette d'or du poids de cent mille ducats, qu'il fit faire exprès.

Enfin le Manteau de Mahomet (2) avoit ſix coudées de long, ſur trois & un empan de large ; & Mahomet fut enſeveli dans ſon Manteau.

On trouve dans Pétrone des Manteaux qui ſervoient à eſſuyer Trimalcion dans le bain. (3) Ces Manteaux étoient d'une laine très-fine. Il eſt fait mention dans ce même auteur d'un vieux Manteau où l'on avoit couſu beaucoup de pieces d'or.

Eraſme nous apprend dans un de ſes adages, que la tunique eſt plus proche que le Manteau, ce qui marque la différence qu'il faut faire des amis.

La toge, quoique différente du Manteau, faiſoit une partie de ſes fonctions : tout le monde en portoit, excepté les criminels condamnés & les exilés, au rapport du ſavant Alexander ab Alexandro. (4)

---

(1) Gagnier, t. 2, p. 223.
(2) Gagnier, ib., p. 362.
(3) Gagnier, ib., p. 387.
(4) Gen. Dier. L. 5.

Je ne m'étonne plus ſi Ovide ſe plaignoit ſi fort du froid dans le pays de ſon exil, qui étoit cependant auſſi tempéré que le nôtre.

Le ſieur de Sigognes a fait une piece intitulée: ode ſur le Manteau d'un courtiſan. Il avoit uſé trente doublures ſelon le poëte, ce qui prouve qu'il étoit de l'antiquité la plus reculée. Cette piece ſe trouve dans le II vol. du cabinet ſatyrique.

Le ſieur de Provins avoit, au rapport de Regnier, ſatyre 14:

A ſon grand balandran changé ſon Manteau court.

Ce ſieur de Provins n'étoit pas des plus ſages de ſon ſiecle. Le balandran étoit une eſpece de Manteau que portoient les gens de guerre.

Ajoutez au proverbe, Rognonet d'un Manteau ne fit qu'un bonnet; encore fut-il trop petit: ce qui eſt bien à remarquer.

La regle de S. Benoît n'ordonne pas à beaucoup près de porter de ſi petits ni de ſi mauvais Manteaux, elle recommande au contraire que les Manteaux de voyage des religieux ſoient d'une étoffe un peu plus épaiſſe & plus forte que celle des habits des moines, afin de mieux réſiſter à la pluie & au froid.

Je ne ſaurois quitter les Manteaux ſans rapporter un article important du gloſſaire du droit françois, par

M. Euſebe de Laurière, Paris, Guignard, 1704, in-4°. t. 2, pag. 92. » DROIT DE MANTEAUX pour » lequel appartient la ſomme de 10 liv. par cha- » cun an, à chacun ſecrétaire de la maiſon & » couronne de France, qui eſt gagé ſelon l'édit » du roi Henri II, de l'an 1554; comme auſſi les » conſeillers de parlement prenoient gages & Man- » teaux accoutumés, & dont eſt fait mention » par une ordonnance du roi Charles VI, de l'an » 1388; & encore de préſent les conſeillers d'é- » gliſe en parlement, ont ce droit de Man- » teaux ».

Voyez encore ſur les Manteaux les gloſſaires de du Cange, *med. & infimæ græcit. & latinatis* aux mots grecs & latins qui ſe trouvent dans ce ſupplément, & dans l'extrait des dictionnaires.

NOTICE
SUR
LE COURT MANTEL
A L'OCCASION DU CONTE
DU
MANTEAU
MAL TAILLÉ.

Le conte du Manteau mal taillé eſt copié ſur le manuſcrit de la bibliotheque du roi, N°. 7980. Ce manuſcrit eſt un petit in-4°. contenant 25 feuillets, écrits ſur vélin à longues lignes, d'une écriture du milieu du XVI ſiecle.

Le ſtyle naïf & élégant de ce petit ouvrage n'eſt pas plus ancien que le tems auquel le manuſcrit a été copié; & il eſt fort probable que ce conte eſt le même que celui dont parle du Verdier, pag. 890 de ſa bibliotheque, ſous ce titre : Le Manteau mal taillé, conte très-plaiſant, imprimé

à Lyon par François Didier, ſans date, ſans nom d'auteur & ſans indication de format. François Didier imprimoit à Lyon en 1577 & 1578, (1) ce qui revient à-peu-près au tems de l'écriture du manuſcrit.

Les exemplaires imprimés ont échappé à toutes les recherches qu'on a pu faire : ils nous auroient appris ſi l'imperfection apparente du manuſcrit de la bibliotheque du roi, finiſſant par ces mots : *Sachez que on l'appelloit....* eſt une imperfection réelle, ou ſi elle a été faite à deſſein, comme on pourroit le ſoupçonner.

Mais on peut aſſurer avec certitude que cette aventure, écrite en proſe vers 1550, a été imaginée long-tems auparavant, & dès le XIII ſiecle. Elle ſe trouve en vers ſous le titre de court Mantel, fol. CXI du manuſcrit de la bibliotheque du roi, N°. 7615 ; & dans le N°. 6793 de la même bibliotheque, à la ſuite du roman de Floiremont.

Le N°. 7615 eſt un in-4°. écrit ſur vélin, à deux colonnes, d'une écriture de la fin du XIII ſiecle, contenant pluſieurs pieces de poéſies de divers auteurs : il a appartenu au préſident Fauchet, qui en a fait grand uſage dans ſon livre intitulé : Recueil de l'origine de la langue & poéſie françoiſe, rime & romans. Le N°. 6973 eſt d'une écriture plus

(1) Voyez pluſieurs volumes des Amadis.

moderne & du XIV siecle. C'est un in-fol. sur vélin, à deux colonnes, qui contient le roman de Floiremont, & celui du court Mantel, tous deux en vers, quoique les vers y soient écrits de suite comme de la prose.

Le titre de Manteau mal taillé est sans doute plus exact que celui de court Mantel. Pour justifier celui-ci, il faudroit que le Manteau n'eût point eu d'autre effet que de se raccourcir; mais le Manteau devenoit trop court ou trop long, à proportion que celles qui l'essayoient, étoient plus ou moins coupables.

» La fée (1) fist ou drap une oeuvre
» Qui les fauces dames deceuvre.
» Ja dame qui l'ait afublé
» S'ele a de riens meserré
» Vers son seignor, se ele l'a
» Li Mantiaus bien ne li serra:
» Et des pucelles autre si,
» Cele qui vers son bon ami
» Aura mespris à nul endroit,
» Ja puis ne lui sera adroit,
» Qu'il ne soit trop cors ou trop long.

On lit dans l'autrre manuscrit un *oure*, *autressi*,

(1) Vers 201 du N°. 7615.

&c. *meffait* au lieu de *meſpris* : le dernier vers eſt ainſi,

» Qu'il ne ſoit trop lons ou trop cors.

Ce qui peut ſervir à prouver que le court Mantel du N°. 7615 a été corrigé ou changé en pluſieurs endroits dans le N°. 6973, par rapport au langage, aux expreſſions, aux rimes ; on y trouve même de la variété & des additions dans les faits & dans les circonſtances.

Mais quoique le N°. 6973 ſoit plus ample, (1) il y a cependant pluſieurs omiſſions qu'on ne doit vraiſemblablement reprocher qu'au copiſte. Quelle raiſon auroit-on pu avoir de ſupprimer après ce vers,

» Si les mena au renc ſeoir. (2)

les raiſons de conſolation que le N°. 7615 donne aux chevaliers dans leur malheur ?

» Mais auques les reconfortoit,
» Ce que li uns ne pooit mie
» Dire de l'autre vilenie

(1) Il contient 726 vers, & l'autre n'en a que 664.
(2) Vers 610 qui revient au vers 480 du N°. 7615.

» Que li même n'y partiſt.
» . . . . . .
» Moult ne ſont mal parti li gas,
» Quand chacuns en porte ſon fais
» . . . . . .
» Si vous doit ſe reconforter,
» Ne l'un l'autre ne peut moquer.

Dans un autre endroit, le vers,

» Si ſe vont as oſtels couchier.

eſt ſuivi de ceux-ci,

» Sors les tables ſont li ſablier,
» Et li doublier, & li coutel,

Par où l'on voit que l'emploi du tems n'eſt point indiqué, depuis l'heure où l'on va ſe *couchier* le ſamedi, juſqu'à celle ou le lendemain, (1) après que le roi & la reine eurent entendu le ſervice, d'un côté l'on prépare les tables pour le dîner du roi, tandis que la reine ſe retire

» En ſa chambre encourtinée,
» Les pucelles toutes o li;

(1) Suivant le N°. 7615.

Le manuscrit du court Mantel, N°. 7615, n'est pas plus exempt d'imperfections. *Keus* propose à *sa mie d'afubler le Manteau*, elle s'en défend par ces vers;

» Et la demoiselle li dit, (1)
» Sire, fait-elle, cil vous pleust,
» Je vousise que autre l'eust
» Afublé premierement;
» Que j'en voy, loians plus de cent
» Dont chacune a si grant bonté;
» Ne quier faucer lor loyauté,
» Ne nulle ne l'ose saisir,
» Si nes voloye dementir.

Malgré sa résistance elle essaya le Manteau; mais l'essai qu'elle en fit & l'effet qu'il produisit ne sont pas marqués; le vers qui suit immédiatement commence le détail d'une autre épreuve.

» Li rois prist par la dextre main
» La mie monseignor Yvain.

C'est peut-être aussi le copiste qu'il faut accuser de ce que, dans ce manuscrit, il n'y a que la reine

(1) Vers 388 & suivans.

reine, la mie à Hector, celle à Keus, celle à Perceval qui soient citées pour avoir fait l'essai fatal du Manteau. Dans le manuscrit, N°. 6973, la reine, la mie à Hector, celle à Keus, nommée Androete, celle à Gauvain, celle à Perceval, celle à Agravain, celle à Yvain, enfin celle à Ydier, sont convaincues successivement d'avoir trahi plus ou moins leurs engagemens.

Si dans celui de la fin du XIII siecle, Gauvain & Yvain sont envoyés seuls par Artus pour aller chercher la reine & les dames; dans l'autre, l'on trouve Keus le sénéchal joint aux premiers; on juge aisément par les vers mêmes que c'est une correction dont il seroit, à la vérité, inutile de chercher, & peut-être difficile de pénétrer les raisons.

» Gauvain alez y errament, (1)
» Entre vous Yvain ou toi.
» . . . . . .
» Gauvains allez-y erramment, (2)
» Et Keus, & Yvain, trestuit troi.

Il y a beoucoup d'autres différences assez considérables; mais je me bornerai à comparer le N°. 7980, avec celui des deux contes en vers,

(1) Vers 230 du N°. 7615.
(2) Vers 198 du N°. 6973.

d'après lequel le conte en proſe a été plus particulièrement copié : c'eſt le N°. 6973. Encore ne rapporterai-je que les changemens qui méritent le plus d'attention, ſans m'arrêter à ceux que le langage des ſiecles différens a pu ou dû produire. Un *valles* ou *vallet* eſt remplacé par le terme de *jeune gentilhomme* & de *meſſager* ; le mot *malle* ſupplée à celui d'*aumônière* ; ce ſeroit un gloſſaire qu'il faudroit faire à cet égard, & je ne me ſens pas le courage de l'entreprendre.

Je me reſtreins donc à quelques obſervations.

1°. On ne trouve point, dans le manuſcrit en vers, l'envoi *à la demoiſelle ſa couſine ſa mie* ; le poëte entre d'abord en matière :

» D'une aventure qui avint
» A la cor le roi qui tint
» Bretaigne & Angleterre quitte ;
» Si come (com) ge l'ay trovée eſcripte,
» Vous en dirai la vérité.
» A la penthecoſte, en eſté,
» Tint li rois Artus cort plenière.
» Onques rois, en nulle maniere
» Nule ſi riche cort ne tint.
» De maint lontaing pays y vint
» Maint roi, & maint duc, & maint conte
» Si comme (com') l'eſtoire nous raconte.

La fin eſt auſſi différente.

» Et quant li mangiers fut feni, (1)
» Carados a le congié pris.
» Si s'en alla en ſon pays
» Liez, joyans o lui ſa mie;
» En Gales en une abaye
» Miſtent eſtoyer le beau Mantel
» Qui or eſt trouvez de nouvel.
» Li romans faut; vees cy la fin;
» Or vous dovez boire du vin.

EXPLICIT.

2°. Dans le N°. 6973 on chercheroit en vain la deſcription de la malle qu'apporta le meſſager, & celle du Manteau qui étoit enfermé dans cette malle; il y eſt dit ſimplement,

» Li valles priſt une aumoniere, (2)
» Si en a hors trait un Mantel.

Et plus bas,

» Li dras eſt d'un vermeil ſamiſt. (3)

Le N°. 7980 eſt plus circonſtancié; la malle y

(1) Vers 718.
(2) Vers 160.
(3) Vers 222.

est de fin velours cramoisi, &c. le Manteau d'un riche pourpre tout *battu à or*, &c.

3°. Dans le premier, on ne lit point le nom de la reine, ni celui du lieu où se passe l'aventure. On les apprend dans le second. Genievre, Kamalot sont nommés. Cette ville de Kamalot, si connue par les romans de la table-ronde, n'est point une ville imaginaire, inventée par nos anciens romanciers. Camden en indique la position dans la province appellée aujourd'hui Sommerset. *IVELLUS, vulgò IVELL qui oritur inter Durotriges, & quàm primùm Somersettensem, agrum ingreditur, EVELL forum frequens suo nomine donat, rivulumque recipit, ad quem CAMALET mons aclivis & ascensu difficilis.... Incolæ ARTHURI palatium dicunt.* (1)

4°. L'ordre dans lequel les épreuves se font, n'est pas le même dans les deux manuscrits. Dans celui qui est en vers, la mie à Perceval qui succede à la mie à Gauvain, est suivie de la mie à Agravain, & ensuite de la mie à Yvain. Si dans le conte en prose la mie à Gauvain fait aussi l'essai la première, la mie à Yvain vient après & avant celle à Perceval, & il n'est pas question de la mie à Agravain. De plus, l'effet du Manteau, dans la forme

(1) Camd. Britan. fol. 135. Lond. 1600, in-4°. pag. 187.

qu'il prend pour s'accourcir ou pour s'allonger, n'eſt pas le même par rapport aux perſonnes.

Hazardons une conjecture ſur la ſuppreſſion de ce qui concerne la mie à Agravain; il n'y a que ces dix vers dans l'original.

» La mie Agravain l'orguillor (1)
» Qui étoit tant contrallior
» L'afubla par fort aventure;
» Ne li vint pas à la ceinture:
» Or li dit Keu tout en riant,
» Deu ſi bon mantel à enfant!
» Par le col prent li & ſa mie:
» Or vous baiſez par compagnie,
» Que bien vous eſtes éprovées
» Plus bas que l'oil fuſtes hurtées.

On a pu lire dans le manuſcrit la mie à Gauvain; en ce cas, l'auteur en proſe auroit eu raiſon de ne la point faire reparoître, puiſqu'elle avoit déja eſſayé le manteau; mais il auroit dû peut-être corriger le manuſcrit même, & ſubſtituer le mot Agravain. Le ſurnom d'*orgueillor*, qui caractériſe ce chevalier dans tous les romans de la table-ronde, paroît l'indiquer.

Il me reſte à remarquer que l'auteur-poëte ne

(1) Vers 473 & ſuivans.

donne aucunes vues à la pucelle qui avoit envoyé porter le mantel à la cour du roi Artus. L'auteur en proſe ſuppoſe que la fée Morgain, auſſi envieuſe de la beauté de Genievre, que jalouſe de meſſire Lancelot du lac, qui la mépriſoit, & qui aimoit la reine, avoit enchanté & envoyé ce manteau, dans l'eſpérance que la reine, devenant ſuſpecte par l'eſſai qu'elle en feroit, Artus, en ſe vengeant d'une femme infidelle, la vengeroit d'une rivale odieuſe. Ces motifs ſont fondés ſur ce qu'on lit dans Triſtan, dans Lancelot du lac, des amours de Genievre & de Lancelot, de la jalouſie de la fée, & de la perſécution qu'éprouvèrent ces deux amans de la part de Morgain.

J'ajouterai, par rapport à ce qui fait le fond de l'ouvrage, que ce n'eſt qu'un traveſtiſſement de la coupe enchantée, conte que l'Arioſte a rendu ſi célebre, que La Fontaine a mis en vers, & dont il a compoſé depuis une comédie en proſe, qui parut ſous le nom du comédien Champmêlé. L'idée de la coupe enchantée eſt ſans doute plus ancienne que l'Arioſte. Elle eſt probablement l'original du court Mantel & du Manteau mal taillé.

Pour éclaircir ces faits, il ſuffira de joindre ici un extrait du roman de Triſtan. Ce roman a été compoſé dans le XII ſiecle. L'auteur qui ne s'annonce que comme traducteur, ſe nomme dans une eſpece de prologue qui ſe trouve au commencement

de plusieurs manuscrits de cet ouvrage. « Je, » *dit-il*, chevalier & sire du chastel du Gat, voi- » sins prochains de Salesbieres, comme chevalier » amoureux, emprens à translater de latin en » françois une partie de celle histoire (du S. » Graal), non mie pour ce que je sache gram- » ment françois, ains appartient plus de ma lan- » gue & ma pallure à la maniere d'Engleterre, » que à celle de France, comme cil qui fu en » Engleterre nes, mais telle est ma volonté, & » mon proposement que je, en langue françoise, » le translaterai au mieux que je pourrai.... Et » ferai assavoir ce que le latin devise de l'histoire » de Tristan. » Il ne composa qu'une partie de cette histoire qui fut continuée par Hélie de Bourron.

C'est dans la première partie de ce roman que l'on apprend (1) que Morgain envoya, par une damoyselle accompagnée d'un chevalier & d'un écuyer, un cor d'yvoire à la cour du roi Artus. Morgain l'envoyoit par les mêmes motifs que l'auteur du Manteau mal taillé lui suppose à l'occasion du Manteau ; » C'étoit, *dit l'auteur de Tristan*, » pour (qu'Artus pût) conoistre toutes les bonnes » dames de sa court, & si la roine avoit jeu avec » un autre chevalier, le sauroit son mari par le » cor. On le faisoit remplir de vin, & on le don-

(1) Fol. 63 & suiv. Paris. in-fol. Gott. Ant. Verard.

» noit aux dames à boire; celle qui ſon ſeigneur » avoit fauſſé, ne y pouvoit boire que le vin ne » répandît ſur elle; & celle qui ne l'aura pas » fauſſé, y pouvoit boire ſans répandre. »

Il ſeroit inutile d'inſiſter ſur le rapport qui ſe trouve entre le cor & le Manteau : il ne ſeroit pas plus néceſſaire de raçonter l'effet que le cor produiſit. L'épreuve ne s'en fit pas à la cour du roi Artus, mais à celle de Marc, roi de Cornouaille, & la haîne de Morgain contre Genievre & Lancelot ne penſa être funeſte qu'à Triſtan & à ſon amante la reine Yſeult, femme du roi Marc.

Fin des Manteaux.

LE

POT-POURRI,

OUVRAGE NOUVEAU

DE

CES DAMES

ET

DE CES MESSIEURS.

AVERTISSEMENT.

Imprimé en tête de l'édition de 1748.

Le public paroît fatigué de brochures ; cependant il demande des nouveautés : pour me soumettre à son goût, je lui donne en un volume ce que j'aurois pu mettre en quatre parties séparées ; ces pieces étant de différens genres & de différens auteurs, le titre de Pot-Pourri m'a paru convenir à ce recueil. En effet, la société n'est qu'un Pot-Pourri perpétuel ; on questionne, on ne répond point ; on raisonne, on n'agit guère ; on n'entend que des propos sans idées, & l'on ne voit que des idées sans liaison ; les principes ne semblent faits que pour préparer des inconséquences ; les têtes sont légères, les sentimens sont rares, les foiblesses sont fréquentes, & pour peu qu'on réfléchisse sur ce que l'on sent, sur ce que l'on pense & sur ce que l'on fait, il n'est presque personne qui ne soit obligé

de se reconnoître pour un vrai Pot-Pourri. Voilà ce qui m'a déterminé à donner un titre si moral à un recueil d'ouvrages aussi graves. Je n'en connois point les auteurs ; tout ce que je demande, c'est d'en connoître les lecteurs : si les uns m'ont trompé, je ne puis m'en dédommager qu'en attrapant les autres.

APHRANOR

ET

BELLANIRE.

HISTOIRE TIRÉE DES ANNALES DU PÉROU.

L'INÉGALITÉ, les caprices, les graces, les talens, l'esprit, la beauté, tout est de mode, excepté l'amour véritable. Cependant, on n'a jamais tant fréquenté son temple, mais on ne l'y trouve plus, & l'on ne s'en amuse pas moins; on traite ce dieu comme beaucoup d'honnêtes-gens, chez qui on ne se divertit jamais plus, que lorsqu'ils n'y sont pas.

Autrefois, (car par malheur pour moi je suis un homme d'autrefois, & l'on ne m'en estime pas plus) autrefois donc, on n'alloit dans ce temple qu'en secret, & avec la plus grande circonspec-

tion, à préſent on y va avec des flambeaux. La première fois que ce dieu s'en apperçut, il diſparut avec le ſien, & ne laiſſa que ſon bandeau; la fantaiſie s'en empara, ſe plaça à la porte, & depuis ce tems elle le met ſur les yeux de tous ceux qui ſe préſentent pour entrer. On croit ſans doute que Bellanire voulut y faire un petit voyage; elle n'auroit pu en être tentée que par un mouvement de curioſité : or, je ne ſens pas ce qu'il y a de ſi curieux à voir dans un temple où l'on a toujours les yeux bandés. La ſuite nous apprendra ſi la princeſſe penſoit comme moi.

Elle paſſoit pour être fille d'Orizalchus, grand inca du Pérou : mais je n'en répondrois pas; car il étoit, dit-on, fort jaloux d'un certain Muzilanor, qui étoit pourtant monſieur ſon frère, & de plus, grand-prêtre du ſoleil.

La reine Zélénide étoit fort dévote, elle étoit preſque toujours au temple; on prétendoit que c'étoit pour le prêtre, moi, qui ai l'eſprit bien-fait, je penſe que c'étoit pour le dieu. En tout cas, ſi Muzilanor étoit le père de la princeſſe, je ne crois pas que cela vaille un errata; qui ſait même ſi on ne s'y tromperoit pas encore, & ſi Bellanire n'étoit pas, comme tant d'autres, un ouvrage de ſociété?

Il eſt certain qu'elle avoit de beaux traits, mais on pouvoit dire en la voyant : voilà le nez de

celui-ci, voilà la bouche de celui-là, voilà le tour du visage de monsieur un tel, voilà le menton de monsieur son cousin ; en un mot, elle avoit un visage qui paroissoit appartenir à quatre ou cinq personnes, excepté à monsieur son père l'inca.

Son caractère paroissoit être comme sa figure, un composé de quatre ou cinq caractères contradictoires, ce qui faisoit une fort belle & fort maussade créature.

De son côté, Muzilanor avoit un fils nommé Aphranor, qui ne lui appartenoit peut-être pas plus que Bellanire à Orizalchus. Cependant, les présomptions parloient en sa faveur, il étoit vain, dissimulé, impertinent, intéressé ; en un mot, il sentoit le prêtre. Après que ces deux bons sujets-là eurent été quinze ans, l'un, entre les mains de Muzilanor, & l'autre, entre les mains de Zélénide, ils s'apperçurent tous deux que leur talent n'étoit pas d'élever des enfans, ils voulurent réparer la sottise de leur éducation. Muzilanor crut y réussir en confiant la jeunesse d'Aphranor à un salamandre de ses amis, nommé Telmais ; & Zélénide, en confiant celle de Bellanire à une sylphide, qui avoit beaucoup fréquenté les hommes, & qui avoit été trop souvent trompée pour ne pas instruire une fille à devenir trompeuse.

Le projet de l'inca étoit de marier sa prétendue fille à son prétendu neveu. On consulta l'oracle

sur cette alliance ; l'oracle répondit qu'il étoit impraticable, à moins qu'on ne vît arriver trois choses qui paroissoient impossibles ; la première est, qu'Aphranor cessât d'être un sot ; la seconde, qu'une princesse abominablement laide devînt aussi belle que Bellanire ; & la troisième, que Bellanire & Aphranor se rencontrassent dans le temple de l'amour vrai. Ce dernier article me paroît aisé, dit aussi-tôt l'inca, il n'y a qu'à les envoyer tout-à-l'heure dans ce temple. En savez-vous les chemins ? répliqua la reine. Qui ? moi, madame ? reprit Orizalchus ; je suis fait pour entretenir les chemins, mais je ne suis pas obligé de les savoir ; je me souviens seulement que vous voulûtes autrefois m'y conduire, mais vous m'égarâtes ; il est vrai, à ce qu'on m'a dit depuis, que je revins chez moi tout seul avec ma courte honte : mais je suis bien sot, continua-t-il, de ne pas demander à Telmais où est ce temple. Il est bien loin, répondit Telmais. Sans doute, dit la reine à la sylphide, vous savez où il est situé ? Il est bien près, répliqua-t-elle. Oh ! il est bien près, il est bien loin, s'écria la reine ; accordez-vous donc tous deux. Pour moi, dit Orizalchus, je suis de l'avis du salamandre, je pense qu'il est bien loin. C'est, répartit Telmais, parce que vous l'avez cru si loin que vous n'y êtes pas arrivé. Eh bien ! reprit la reine, n'avois-je pas raison de dire qu'il étoit bien près ? C'est préci-

sément,

ciſément, dit la ſylphide, parce que vous l'avez jugé ſi près, que vous n'avez jamais pu le trouver. En vérité, pourſuivit Zélénide d'un air irrité, je ne vous conçois pas, vous vous contredites dans le même moment, vous êtes de trop beaux eſprits pour moi.

Nous nous entendons bien, reprit la ſylphide, le temple de l'amour vrai eſt bien près des hommes, parce que rien ne les en détourne, leur gloire, leur vanité, leur bonheur ſont leurs guides, leur réputation naît de leur plaiſir, ils vont à ce temple par projet, & non par mode. Les femmes, qui ont tous les préjugés contre elles, vont bien plus lentement, elles doivent toujours faire ſerment de ne jamais y aller; même quand elles ſont en chemin, elles doivent marcher à ſi petites journées, qu'elles s'imaginent ſe promener, & non pas voyager; il faut même, lorſqu'elles ſont arrivées, qu'elles croient être dans le temple de l'éternité, & qu'elles ne s'appercoivent de leur mépriſe, que lorſque la porte du temple eſt fermée.

Ah! s'écria la reine, voilà bien un ſyſtême de ſylphide; pour moi, je vous avoue que la promenade m'a toujours ennuyée à mourir. Et moi, dit l'inca, les voyages à grandes journées m'ont toujours excédé de fatigue. Cela étant, dit le ſalamandre, vous faites bien de nous remettre vos

enfans : tant que vous leur auriez ſervi de guides, ils n'auroient pu jamais ſe rencontrer dans le temple de l'amour vrai. Eh bien ! reprit l'inca, prenez-en donc ſoin, je ne m'en embarraſſe plus; je prévois ſeulement que mon neveu arrivera dans le temple avant deux fois vingt-quatre heures, & deſſéchera d'ennui en y attendant ma fille qui n'y viendra que lorſqu'elle ne pourra plus avoir d'enfans. Et, ce n'eſt pas mon compte, je vous en avertis, car j'aime mieux qu'ils aient des enfans ſans amour, que de l'amour ſans enfans. C'eſt aſſez diſcourir, dit la reine, ils n'ont pas de tems à perdre; ma chère fille, je prends congé de toi, & je te ſouhaite d'heureuſes promenades.

Après de ſi tendres adieux, la ſylphide s'envola dans ſon char avec Bellanire ; le ſalamandre dans le ſien avec Aphranor, l'inca alla végéter dans le palais, & la reine alla faire ſa prière dans le temple du ſoleil, où Muzilanor, ſelon ſa coutume, fit tout pour le mieux.

Après qu'Aphranor eut voyagé deux jours dans le char de feu du ſalamandre, ſans en pouvoir tirer un mot, il ne put s'empêcher de lui dire : Monſieur, je vous trouve bien froid, & je trouve votre char bien chaud. Je vous entends, répondit Telmais, ma voiture vous incommode, & ma perſonne vous ennuie ; vous attendez peut-être de moi des leçons. Oh ! pour des leçons, reprit

Aphranor, je vous en dispense volontiers ; mais j'attendois du moins de la conversation. Vous vous êtes trompé, dit le salamandre, je suis très-silentieux : J'en suis fâché, répliqua Aphranor, car je suis très-grand parleur. Consolez-vous, poursuivit le salamandre, nous ne vivrons pas long-tems ensemble, nous allons bientôt nous quitter. Comment, nous quitter ! répartit Aphranor, vous vous êtes chargé de mon éducation. C'est, répondit le salamandre, en vous abandonnant à vous-même, que je vais en prendre soin ; les avis, les maximes, les préceptes glissent presque toujours sur un homme de votre âge ; on ne cesse d'être un sot qu'à force de faire des sottises, vous avez toutes les dispositions possibles pour vous instruire de cette façon. Afin que vous n'y trouviez point d'obstacles, je vais changer votre figure, & vous en donner une charmante, cela prêtera de la grace à tous vos ridicules ; plus vous serez à la mode, plus vous acquerrez de l'expérience en peu de tems ; & pour lors vous vous direz à vous-même ce qu'il seroit inutile de vous dire à-présent. Il le toucha alors de sa baguette ; Aphranor en perdant ses traits, sans perdre sa façon de penser, devint le plus joli sot du monde, & le salamandre disparut à ses yeux.

Ce prince, en voyant qu'il n'avoit plus sa figure, réfléchit qu'il feroit aussi bien de ne pas garder son

nom, & résolut de prendre celui de Zémire. Dans le moment qu'il formoit ce projet, il rencontra une jeune personne qui étoit un prodige de beauté & de bêtise, & qui avoit pour compagne un prodige de laideur & d'esprit. Aphranor l'aborda d'une façon légère, & lui fit avec grace un compliment dans lequel il n'y avoit pas l'apparence de bon-sens. Elle en fut enchantée, & parut rassembler toutes les puissances de son ame pour répondre. Oh! pour cela .... monsieur .... vous avez bien raison. Elle a de l'esprit comme un ange, s'écria aussi-tôt Aphranor. La compagne qui croyoit que le prince railloit, voulut saisir la conversation, & parla avec toute la finesse imaginable. Le prince la regardant avec dédain, dit à l'autre: Voilà avez-là une amie qui me paroît étrangement babillarde. Il est vrai, répondit-elle, c'est la fille d'une de mes gouvernantes, car je suis princesse au moins. Je le crois bien, reprit le prince; mais pour cette bonne personne-là, n'a non plus l'air d'être la fille de quelqu'un. Et dites-moi, je vous prie, peut-on savoir où vous allez? Je voyage pour me former, répondit la princesse. Vous vous moquez, dit le prince, il faut voyager pour vous faire voir, vous trouverez toujours des gens qui vous formeront tant que vous voudrez. Et vous, ma belle enfant, dit-il au prodige de laideur, quel est votre projet? Monsieur, répondit-elle, je vais

Vous avez-là une amie, qui me paroit étrangement babillarde.

Cp. Marillier, inv. A. Duvaud, sc. Jm. Inv. sc.

dans les pays étrangers chercher à m'établir. Eh bien, répartit le prince, c'eſt un ſervice que vous rendez au vôtre.

La converſation ſe ſoutint quelque tems dans ce goût-là. Je ſuis perſuadé que le lecteur s'imagine que la belle princeſſe étoit Bellanire, & la laide étoit la ſylphide : c'étoit tout le contraire.

La ſylphide ne fut pas plutôt dans ſon char avec Bellanire, qu'elle lui demanda lequel elle aimoit mieux, d'être parfaitement belle, & parfaitement bête, ou complétement laide avec beaucoup d'eſprit. La princeſſe trouva l'alternative embarraſſante, & demanda vingt-quatre heures pour y réfléchir. Le lendemain elle tint ce diſcours à la ſylphide. Madame, il eſt bien joli d'être belle, mais il eſt humiliant d'être bête. Eh bien ! répondit la ſylphide, je vais vous rendre laide. Arrêtez, je vous prie, s'écria Bellanire. Je vois, pourſuivit la ſylphide, que vous vous déterminez pour la beauté ; cela ſuffit ; je vais vous arracher un cheveu, & vous n'aurez pas le ſens-commun. Mais, madame, dit la princeſſe, en l'arrêtant encore, ſi j'ai de l'eſprit, faut-il abſolument que je ſois laide ? Oui, répliqua la ſylphide, ſi vous voulez avoir de l'eſprit comme un ange, il faut que vous ſoyiez laide comme un démon. Mais pourſuivit-elle, ſeriez-vous bien aiſe qu'on vous admirât ? Oui, dit la princeſſe. Il faut donc être belle, reprit la ſylphide.

Mais aimeriez-vous mieux qu'on vous aimât ? Ah ! sans doute, répondit la princesse. Il faut donc être laide, dit aussi-tôt la sylphide. Vous m'étonnez, répartit la princesse. Je vous parle vrai, dit la sylphide, il n'y a que les laides qui sont sures d'être sincèrement, solidement, passionnément aimées. Premièrement, on ne leur fait point de déclaration sans avoir la tête absolument tournée, ce qui est un grand avantage pour une femme, & il n'y a que des gens d'esprit qui en soient amoureux ; au lieu qu'il n'y a que des sots, qui, par sottise & par air, le deviennent d'une belle bête. D'ailleurs, l'habitude des yeux affoiblit également la beauté & la laideur. L'une, devient insipide quand on la voit sans plaisir ; l'autre, devient dangereuse quand on la voit sans peine.

Je n'avois jamais imaginé, dit la princesse, que la laideur fût essentielle pour faire une grande passion. C'est que vous n'avez point d'expérience, répartit la sylphide ; il n'y a rien de si heureux pour une femme que d'être laide. Mais je dis laide à l'excès. Quand elle a de l'esprit, sa difformité devient un trésor pour son amour-propre. Le premier moment est contre elle, j'en conviens, mais les momens qui suivent la dédommagent bien. Elle perd la victoire avec sa figure, qui est l'effet du hasard ; mais elle la rappelle, la remporte & la fixe par le charme de son esprit, qui est un lien

dépendant d'elle-même. Les qualités de son cœur, la solidité de son caractère, la douceur de sa société, deviennent un bandeau qui cache son visage, & un flambeau qui éclaire son mérite.

Oh! je ne balance plus, s'écria Bellanire. Je meurs d'impatience d'être laide; la peinture que vous venez de faire m'en donne une extrême impatience. Madame, je vous prie de me rendre promptement laide, autant qu'on le peut être. Volontiers, dit la sylphide. Elle lui posa la main sur le visage, marmota quelques paroles, & lui présenta un miroir, en lui disant: J'espère que vous aurez tout lieu d'être contente. Ah! s'écria Bellanire, avec transport; ah, que je vais faire de passions! je suis abominable. Ainsi ce fut par la plus grande coquetterie, qu'elle se détermina à être laide.

Maintenant, dit la sylphide, je vais prendre la figure que je vous aurois donnée si vous aviez voulu être belle, & je feindrai d'être aussi bête que vous l'auriez été; vous verrez que je ferai beaucoup de conquêtes, & que je ne ferai pas une passion.

Ce fut peu de tems après ces changemens, qu'elles rencontrèrent le prince dont je vais reprendre la conversation. La princesse le trouvoit fort sot, & il trouva la princesse fort laide. Peut-on savoir, lui demanda-t-elle, où vous allez? Où je vais?

répondit-il ; ah ! parbleu, je vais où certainement je ne vous trouverai pas, je vais au temple de l'amour. Comment ! dit la princeſſe, à qui l'eſprit tenoit lieu d'expérience, vous allez au temple de l'amour, de deſſein prémédité ? Sans doute, dit le prince, je prétens devenir amoureux.

Ah ! croyez-moi, dit la princeſſe, on ne le devient que lorſqu'on ne veut pas l'être. Savez-vous bien, reprit le prince, que voilà une déclaration détournée que vous me faites ? mais je ſuis obligé de vous avertir, que toutes vos avances ne vous avanceront de rien. Paſſe pour cette princeſſe ; il n'eſt pas poſſible de la voir ſans l'aimer. Bon ! dit la ſylphide ; comment voulez-vous me perſuader votre amour ? vous ne m'avez pas ſeulement demandé mon nom ? C'eſt un garçon qui ne ſait pas vivre, dit Bellanire. Je vous avoue, répondit le prince, que je n'ai pas oſé prendre cette liberté. Il eſt certain, répliqua Bellanire, que ſi c'eſt une liberté que de demander le nom de quelqu'un, il y en a d'autres qui méritent la préférence ſur celle-là.

Le prince s'approcha alors de la ſylphide, en lui diſant : C'eſt dommage que la fille de votre gouvernante ſoit ſi affreuſe ; elle ne manque pas d'eſprit, mais en vérité elle eſt trop laide, elle abuſe de la permiſſion. Ha, ha, répondit la ſylphide avec un air chagrin, vous ſavez donc qu'on

lui a donné la permiſſion d'être laide ? Le prince la regardant, en hauſſant les épaules, s'approcha de Bellanire ; il faut avouer, lui dit-il, que votre princeſſe eſt au plus belle, mais elle eſt auſſi trop bête. Bellanire lui répondit par de grands éclats de rire. Je ne vois pas, dit le prince, ce qu'il y a là de ſi riſible. Voilà une jolie rencontre que je fais, deux perſonnes, dont il y en a une qu'on n'oſe pas regarder, & l'autre avec qui on ne peut parler. Meſdames, continua-t-il bruſquement, je vous ſouhaite un bon voyage, mais comme je ſuis preſſé de finir le mien, ne trouvez pas mauvais que je ne vous accompagne pas dans le vôtre.

Eh bien ! dit la ſylphide à Bellanire, ne trouvez-vous pas que je doive être fort flattée de l'admiration que je lui ai cauſée ? Je n'en ſuis pas ſurpriſe, dit Bellanire, vous poſſédez le talent de la bêtiſe, à un degré ſi éminent, qu'il n'y en a aucun portrait qui l'emporte ſur vous. Vous aimez donc mieux reſter comme vous êtes ? pourſuivit la ſylphide. Sans contredit, répartit la princeſſe ; je me mire dans ma laideur, depuis que je vois votre ſottiſe. Puiſque vous penſez ainſi, dit la ſylphide, je puis vous laiſſer le ſoin de votre conduite ; des affaires indiſpenſables me rappellent dans le royaume des ſylphes. Mais je veux, avant de vous quitter, vous marquer ma confiance. Voilà deux petites phioles ; ſi vous voulez éprouver par vous-même,

à quel point la beauté eſt inutile ſans eſprit; frottez-vous le viſage avec trois gouttes de cette eſſence, vous deviendrez belle à ravir, & bête à impatienter. Lorſque vous vous verrez tentée de revenir à l'eſprit, aux dépens de la figure, prenez trois gouttes de cette autre phiole, vous redeviendrez ce que vous êtes à-préſent. Je dois ſeulement vous avertir de prendre garde de caſſer la première phiole; car la liqueur en s'évaporant, vous rendroit votre figure naturelle; il eſt vrai que s'il ſe trouvoit avec vous quelqu'un de transformé, l'enchantement ceſſeroit, & il paroîtroit ſous ſes véritables traits.

La ſylphide, après cette inſtruction, quitta la princeſſe, en lui recommandant de changer de nom, & de s'appeller Phyliride. Phyliride la remercia, & la pria de ne l'abandonner jamais.

Elle marcha quelque tems, n'ayant point de honte d'être laide, parce qu'elle ne rencontroit perſonne. Peu de tems après, elle vit un étranger l'aborder, la regarder, la conſidérer, & s'écrier avec joie: Ah! le voilà trouvé à la fin; c'eſt un tréſor pour notre reine que cette fille-là; aſſurément, continua-t-il en s'adreſſant à elle, il faut que vous ſoyiez bien heureuſe pour être auſſi laide; car, ce n'eſt pas vous flatter, mais je n'ai jamais vu rien d'auſſi laid que vous. Je ne vois pas, répliqua Phyliride, qu'il y ait là de quoi tant vanter

mon bonheur. Comment ! reprit-il ; vous ne savez pas apparemment que vous allez devoir la plus grande fortune à votre laideur ? Oui, sans doute, continua-t-il, je n'ai point vu de visage plus propre à faire une dame d'honneur. Il y a trois ans que, par ordre de la reine, je cours le monde pour trouver une femme aussi hideuse, pour obtenir l'amitié de la princesse sa fille : je n'ai rencontré que des laideurs auxquelles on s'habitue ; mais la vôtre aura toujours la grace de la nouveauté. Qu'il me tarde que la princesse vous voie ! vous êtes laide à faire plaisir.

Certainement, dit Phyliride, je sens cette préférence comme je le dois, j'en suis pénétrée de reconnoissance ; mais oserois-je vous demander le nom de la reine & de la princesse sa fille ? Je vais vous satisfaire, dit cet homme. Notre reine s'appelle la reine Inconséquente, & monsieur son mari, le prince Sans-Conséquence. Voilà des noms, dit Phyliride, qui promettent beaucoup. Je réponds qu'ils tiennent parole, répondit l'étranger. Et la princesse ? reprit Phyliride. Elle s'appelle, répartit l'étranger, la princesse aux Passades. Apparemment, dit Phyliride, c'est une principauté qu'on lui a donnée pour ses menus plaisirs ? Elle a bien son agrément, répliqua l'étranger, mais elle n'est pas avantageuse pour l'établissement d'une princesse ; comme la nôtre est fort belle, elle a beaucoup

d'amans, & comme elle a un bon caractère, elle a beaucoup de bontés pour eux ; mais elle a le malheur de n'en pouvoir garder aucun, ſes dames d'honneur lui en ont tant enlevé, qu'elle s'eſt réſolue de n'en avoir plus qu'une ſeule, qui fût d'une figure à ne lui point faire craindre de rivalité.

En s'entretenant ainſi, ils arrivèrent au palais de la reine Inconſéquente. Tout y annonçoit le caractère de celle qui l'habitoit ; les tapiſſeries étoient de velours, & les portières, de toile peinte ; les lits avoient quatre couvertures d'aidredon, il n'y avoit point de rideaux ; on ne faiſoit jamais de feu, & les cheminées étoient garnies d'écrans ; toutes les portes étoient fermées avec des paravents par-deſſus, & toutes les fenêtres étoient ouvertes.

Phyliride fût étonnée de cet arrangement ; elle remarqua qu'il n'y avoit pas un ſiege, pas même un tabouret ; elle en demanda la raiſon à ſon guide. C'eſt, lui répondit-il, parce que la reine, qui eſt la bonté même, veut qu'on ſoit toujours aſſiſe devant elle.

On s'aſſied donc à terre ? dit Phyliride. Il faut, reprit le guide, que vous ayiez bien de l'eſprit, pour avoir pu deviner cela.

Enfin ils parvinrent à l'appartement de la reine, qui avoit une robe de taffetas vert, garnie de queues

de martres zibelines : comme il faiſoit froid ce jour-là, elle étoit avec ſa fille à ſon balcon, environnée de trente courtiſans, dont ving-ſix ſe plaignoient d'avoir une fluxion de poitrine, c'étoit l'infirmité courante.

Tous, en appercevant Phyliride, s'écrièrent : ah, la vilaine créature! Approchez, lui dit la princeſſe aux Paſſades, vous avez une phyſionomie qui me revient aſſez; & je veux bien vous faire ma dame d'honneur. Princeſſe, répondit Phyliride, j'en ai autant qu'un autre. Elle avoit réſolu, pour mieux réuſſir à la cour, de ne pas faire paroître la moitié de ſon eſprit; il n'y a que les gens riches qui ont ſoin de cacher leurs revenus. Elle entra en charge dès le jour même, & ne manqua pas d'étudier avec ſoin le caractère de la reine, de la princeſſe & du roi.

La reine étoit vertueuſe par ſyſtême, & par ſon inconſéquence ordinaire, ne l'étoit guère par pratique; elle penſoit fort bien, & ſe conduiſoit fort mal; elle vouloit avoir des amis, & ne pouvoit avoir que des amans; ſon cœur étoit froid, & ſon imagination étoit vive; l'un & l'autre ſe croiſoient preſque toujours, de ſorte qu'il y avoit des momens où elle ſe croyoit tendre, mais l'imagination varioit, & pour lors elle ſe détachoit ſans regret de celui auquel elle s'étoit attachée d'inclination. Elle n'alloit point à l'opéra, parce qu'elle

n'aimoit pas la danſe, & donnoit très-fréquemment des bals où elle ſe mettoit en nage à force de danſer. Elle haïſſoit ſon mari, parce qu'elle le trouvoit ſot, & elle aimoit un homme beaucoup plus ſot, parce qu'il n'étoit pas ſon mari; de façon que ſi ç'eût été l'amant qui eût été le mari, ç'eût été le prince Sans-Conſéquence qui fût devenu l'amant.

Au reſte, ce prince étoit très-bien nommé; il diſoit des choſes libres, & ne prenoit point de libertés; étoit toujours de l'avis de ſa femme, qui n'étoit jamais du ſien : c'étoit un homme admirable pour faire préparer des tables de jeu, pour donner à tirer, pour ramaſſer les éventails qui tomboient, pour dire qu'on fît ſouper, pour ſervir au commencement du repas, & pour s'endormir à la fin. En un mot, de tous les valets-de-chambre de ſon palais, il étoit le premier, le plus aſſidu, le plus ſoumis, & le plus maltraité.

A l'égard de la princeſſe aux Paſſades, il y avoit deux ſentimens ſur l'étymologie de ſon nom; les uns prétendoient qu'elle s'appelloit ainſi, parce qu'elle étoit le fruit d'une paſſade; les autres ſoutenoient que ce nom lui venoit de ce qu'elle les aimoit. Ceux qui connoiſſoient la princeſſe donnoient raiſon aux ſeconds. Il faut cependant dire à ſon avantage, que ſi elle changeoit ſi ſouvent d'amans, c'étoit par principe d'éducation. Madame

ſa mère, la reine, lui avoit répété bien des fois, que la fille d'un roi, d'un prince, d'un duc, & même d'un marquis, devoit fuir avec ſoin tous ceux qui lui diroient un ſeul mot d'amour, & qu'elle ne devoit faire accueil qu'à ceux qui lui marqueroient de l'eſtime. Peu de tems après, elle donna des preuves de ſa docilité. Deux petits meſſieurs devinrent amoureux d'elle; le premier lui fit une déclaration dans toutes les formes, dans laquelle le mot d'amour & de je vous adore étoit répété à chaque phraſe : elle en fut très-offenſée, & le bannit pour jamais de ſa préſence.

Le ſecond, lui dit ſimplement, que ſes ſentimens étoient fondés ſur la plus parfaite eſtime; ſa vertu en fut ſi fort attendrie, qu'elle le rendit heureux. Mais, par malheur pour lui, il s'aviſa, dans l'ivreſſe de ſon bonheur, de lui dire que rien n'égaloit le tranſport de ſon amour. La princeſſe fut auſſi-tôt révoltée, & lui dit fièrement : Je voudrois bien ſavoir pour qui vous me prenez, monſieur? Voilà des propos bien ſinguliers, & qui ne me conviennent en nulle façon; juſqu'à ce moment vous vous étiez tenu dans les bornes du reſpect, & vous m'en manquez? Sortez de chez moi, & ſachez que je prétens qu'on m'eſtime, & qu'il ne me convient pas qu'on m'aime.

Voilà ce que c'eſt que d'avoir des principes, & l'on peut juger par-là combien l'éducation eſt né-

ceſſaire à des enfans. Phyliride ſe conduiſoit très-bien avec elle, & obtint bientôt toute ſa confiance. Phyliride, lui dit-elle un jour, je voudrois bien entretenir ce ſoir en particulier un jeune étranger, & je vous charge de l'introduire dans mon appartement. Madame, dit Phyliride, ſans doute que ce jeune étranger vous eſtime? Il me l'a aſſuré, répondit la princeſſe, & vous ne ſauriez croire combien je ſuis ſenſible à cette impreſſion. C'eſt que madame eſt bien née, répartit Phyliride. Et vous Phyliride, continua la princeſſe, vous eſtime-t-on auſſi? Madame, dit Phyliride, avant que j'euſſe eu la petite-vérole, on m'eſtimoit beaucoup. Voilà qui eſt bien étonnant, dit la princeſſe, je n'aurois jamais cru que l'eſtime & la petite-vérole euſſent quelque choſe à démêler enſemble. Je le croyois comme vous, répondit Phyliride, mais l'expérience m'a convaincue du contraire, & depuis ce malheureux tems, on ne m'eſtime plus. Eh bien, moi, répliqua la princeſſe, je ne vous en eſtime pas moins, & je vous en aime davantage.

La toilette finit, le ſoir arriva, le jeune étranger ſe préſenta. Le lecteur s'imagine que ce jeune étranger étoit Aphranor avec ſa nouvelle figure & ſon nouveau nom, & le lecteur ne ſe trompe pas.

Phyliride & lui furent étonnés de ſe reconnoître; il lui demanda des nouvelles de la belle imbécille;

Phyliride

Phyliride lui promit de la lui faire voir, mais en grand secret, parce que la princesse ne souffroit point de belles personnes à sa cour. Le prince, qui alors s'appelloit Zémire, quitta Phyliride pour aller estimer la princesse. On attend peut-être une description de ce qui s'y passa; mais je me suis imposé la loi de ne blesser en rien la bienséance; il faut être assez voluptueux pour n'être jamais trop libre. Phyliride, pendant ce tems, eut recours à la phiole de beauté; elle perdit sur-le-champ sa laideur & son esprit, il ne lui en resta que ce qu'il falloit pour lui faire sentir qu'elle en avoit eu, & qu'elle n'en avoit plus.

Zémire, en sortant de chez la princesse, fut très-étonné de trouver la belle bête; & comme il étoit pour lors plus en état de rendre hommage à l'esprit qu'à la beauté, il regretta Phyliride; il commençoit à ne la plus trouver si laide, & il trouvoit toujours l'autre aussi sotte.

Phyliride reprit le lendemain sa figure ordinaire, & son esprit augmenta encore par son enjouement, lorsque Zémire lui confia que la belle princesse l'avoit excédé d'ennui. Oui, disoit-il, je serois charmé de la voir pourvu, qu'elle ne parlât point, & je consentirois à vous regarder, pourvu que vous parlassiez toujours. Eh bien, reprit Phyliride, il y a un accommodement; je ferai peindre la belle princesse, je vous donnerai son portrait, & vous le

regarderez pendant que je vous entretiendrai ; par ce moyen vous verrez la princeſſe ſans l'entendre, & vous m'entendrez ſans me voir, c'eſt, à ce que je crois, un bon marché pour tous les trois. Ce projet fut exécuté ; le prince regarda attentivement le portrait pendant la première converſation ; le lendemain il partagea ſes regards entre le portrait & Phyliride ; une autrefois Phyliride les eut pour elle ; quelques jours après, Zémire ne ſe ſervit plus du portrait ; enfin il le rendit à Phyliride, c'étoit l'équivalent d'une déclaration : Ah ! qu'on eſt flattée d'être aimée quand on eſt laide !

Les entretiens de Phyliride éclairoient de plus en plus Zémire ſur ſes ridicules, & Phyliride faiſoit uſage de ſon eſprit pour ſe corriger de ceux qu'elle avoit eus ſous la figure de Bellanire. Mais il falloit, pour leur perfection, les expoſer en perſpective, & animer ces mêmes défauts ſous leurs yeux : c'eſt ce qui leur arriva.

La princeſſe aux Paſſades prit la réſolution d'aller dans un lieu qu'on nommoit le tourbillon des coquettes. Ce n'eſt point un voyage pour lequel il faille avoir recours à l'art de quelque magicien, ou au char de quelque fée ; on y va ſouvent de plain-pied, c'eſt y être arrivé, que d'y vouloir aller. On mit Phyliride de la partie, afin qu'on s'en moquât, mais elle étoit laide, toutes les coquettes devinrent ſes amies. La princeſſe aux Paſſades

étoit belle, toutes les coquettes furent ſes ennemies. On lui jugea un vilain caractère, parce quelle avoit de beaux yeux. On eut par-conſéquent une bonne opinion de l'ame de Phyliride.

C'eſt-là qu'on voyoit les fêtes ſans gaieté, les intrigues ſans myſtère, l'éclat ſans plaiſir, & le bonheur ſans reconnoiſſance.

Les jours & les momens étoient enveloppés dans une viciſſitude de riens, qui emportoient l'eſprit ſans remplir le cœur; on ne ſe préſervoit de l'ennui, qu'en n'étant jamais avec ſoi-même, on ne ſe garantiſſoit d'un attachement qu'en en variant ſouvent l'objet. Les femmes étoient plus imprudentes que faciles, plus galantes que tendres, plus diſſipées que vives. Elles avoient des amans, plus par air que par goût, & ſe rendoient par complaiſance plus que par ſenſibilité. Voilà pourquoi elles cherchoient ſans ceſſe le plaiſir, & ne le trouvoient jamais. Les foibleſſes ſans paſſion ſont toujours ſans volupté.

Leur jeuneſſe, qui étoit un mélange perpétuel de conquêtes flatteuſes & de ruptures humiliantes, de démarches haſardées & d'imprudences ennuyeuſes, leur ménageoit, par le vuide de réflexion, le paſſage inſenſible & honteux d'un printems inutile à une automne indécente. Elles n'avoient plus le même viſage, & avoient toujours les mêmes goûts; elles avoient manqué le plaiſir, parce qu'elles

ne l'avoient pas connu ; elles le manquoient, parce qu'elles l'effrayoient. L'esprit, qui, comme les étoffes, a des couleurs pour tous les âges, n'en avoit point changé pour elles ; elles vouloient toujours badiner, & elles ignoroient que rien n'a l'air si vieux que le badinage d'une vieille, que les mines deviennent des grimaces, les agrémens, des ridicules ; & qu'il faut prendre le parti de parler raison, quand on ne peut plus la faire perdre. Délaissées, désœuvrées & raillées, la rivalité les avoit divisées, & le dépit les avoit réunies ; elles s'occupoient tristement à médire entre elles ; elles croyoient se venger du plaisir, en le censurant dans les autres ; elles déchiroient les femmes qu'elles envioient, critiquoient les hommes qu'elles desiroient, & concluoient par dire, que de leur tems les uns étoient plus galans, & les autres plus modestes.

Telles étoient les femmes du tourbillon des coquettes.

Les jeunes-gens n'y réussissoient qu'à force de faux airs, on comptoit leurs bonnes fortunes, & non-pas leurs agrémens ; ils n'acquéroient une femme qu'en en déshonorant dix autres. Ils avoient de l'impudence au lieu de sentiment, du libertinage au lieu d'esprit, & de l'étourderie au lieu d'imagination. Il ne faut point s'étonner s'ils étoient à la mode, ce tourbillon étoit le temple dont j'ai

parlé au commencement de cette hiſtoire, où l'on n'entroit qu'avec un bandeau ſur les yeux.

On juge aiſément que Zémire ne conſerva pas long-tems ſon crédit auprès de la princeſſe aux Paſſades, qui étoit en pays de recrues; en effet, il fut bientôt quitté. Il reçut ſa diſgrace avec douceur & avec affliction, ſe détermina à ne jamais revoir la princeſſe, & à en dire toujours du bien. Les mauvais propos qu'on tient contre une femme vous décréditent plus qu'elle; on eſt plus puni que vengé, quand on ceſſe d'être honnête-homme.

Elle fit tant de ſottiſes, qu'on fut trop heureux à la fin de lui faire épouſer, par convenance, un petit prince qu'elle n'avoit jamais vu. Il étoit raconteur, ſot & glorieux, avoit le viſage long, le ventre gros & les jambes courtes; ſon viſage étoit l'image des hiſtoires qu'il contoit, ſes jambes étoient l'image de ſon eſprit, & ſon ventre le portrait de ſon amour-propre. Je n'ai pas oüi dire ce que devint la princeſſe avec lui, je crois qu'elle s'endormit.

Zémire s'attachoit de plus en plus, & Phyliride aimoit beaucoup plus qu'elle n'eût voulu. Quand une laide fait tant que d'aimer, elle aime avec fureur; la crainte, preſque certaine de ne pas plaire, la fait réſiſter long-tems à ſa paſſion, & lorſqu'elle n'en peut triompher, il faut que ſon amour ſoit plus fort que ſon amour-propre.

Phyliride connut la force du sien, par l'excès de sa jalousie. Elle apprit, avec une douleur égale à son étonnement, que Zémire plaisoit beaucoup à une princesse du tourbillon, nommée Bellanire; elle ignoroit qu'il y eût au monde une princesse qui portât son nom; mais elle fut bien plus surprise en voyant qu'elle portoit aussi son visage. Elle en fut frappée : elle retrouvoit ses traits, sa démarche, sa voix; & ce qui la rendoit plus honteuse, elle retrouvoit tous ses défauts. A chaque imprudence que Bellanire commettoit, à chaque sottise qu'elle disoit, Phyliride rougissoit; & Phyliride rougissoit souvent. Elle ne regrettoit que sa figure, parce qu'il paroissoit que Zémire la trouvoit à son gré. Elle étoit un jour sur le point de lui en parler, lorsque Bellanire survint & troubla leur entretien : Bellanire fit tomber la conversation sur les figures. Croiriez-vous bien, dit Phyliride, qu'autrefois la mienne étoit absolument semblable à la vôtre? Tout ce que je puis vous dire, répondit Bellanire, c'est que si vous l'avez troquée contre celle que vous avez à-présent, vous avez fait un mauvais marché : Mais, poursuivit-elle, il est déja tard, & je m'étonne qu'Aphranor, à qui j'ai donné rendez-vous ici, ne soit pas encore arrivé. Aphranor! s'écria Zémire. Quoi! Aphranor est ici? dit en même-tems Phyliride? Sans doute, répartit froidement Bellanire, Aphranor est ici;

vous voilà tous deux confondus. Zémire, en seriez-vous jaloux ? Vous auriez tort en vérité, car c'est bien le petit monsieur le plus plat que je connoisse. Il a l'esprit vain, le cœur sec, & les manières gauches ; ses ridicules n'ont point l'aisance du naturel ; il y a cependant trois ans qu'il est dans le monde, à ce qu'il dit, mais je crois que c'est une prétention, il n'a pas non-plus l'air d'avoir trois ans de fatuité sur la tête, il paroît n'être un fat que d'hier. La vérité du portrait imposa silence à Zémire. J'en ai entendu parler sur ce ton-là, dit Phyliride, on ne le loue que sur sa figure. Vous avez raison d'en dire du bien, reprit Bellanire, car imaginez-vous qu'il prend le parti de la vôtre, il m'a priée de vous le présenter ; en un mot, il est amoureux de vous. Amoureux ! s'écria Zémire d'un air inquiet ; dans l'instant Aphranor parut, Phyliride le reconnut. Il fut plus Aphranor que jamais, & le pauvre Zémire fut couvert de confusion. Est-il possible, disoit-il en lui-même, que j'aie été aussi avantageux, aussi sot ! Je ne puis pas m'y méprendre, c'étoit-là ma façon de penser, ma manière de m'exprimer, j'étois étourdi, glorieux, indiscret ; c'est moi que je trouve en lui, mais heureusement ce n'est plus lui que je retrouve en moi.

Ces quatre personnages restèrent encore une heure assemblés ; Bellanire & Aphranor dirent des

impertinences; Phyliride & Zémire firent des réflexions.

Il ne fut bientôt plus question que des airs, des prétentions & des travers de Bellanire & d'Aphranor; chaque jour donnoit lieu à des scènes nouvelles, tous les yeux étoient fixés sur eux, tous les autres n'avoient en comparaison que des ridicules subalternes : on ne leur faisoit pas l'honneur de s'en appercevoir.... C'est ce que j'ai desiré toujours après avoir fait une sottise, ce qui m'est arrivé souvent, c'est que quelqu'un en fît une plus éclatante qui fît oublier la mienne.

Zémire devint vraiment inquiet d'Aphranor; Phyliride en étoit flattée. Rassurez-vous, lui disoit-elle, l'amour qu'il feint pour moi n'est qu'une ruse. Un petit-maître veut paroître ne tirer parti de la laideur, que pour se mettre en réputation auprès de la beauté. L'événement la démentit, car elle fut tout-à-coup enveloppée d'un nuage, Zémire la perdit de vue, mais il entendit la voix d'Aphranor, qui lui crioit : Zémire, je t'enleve Phyliride, ce n'est pas une conquête digne de toi, je te dédommage assez en te laissant Bellanire.

Quoique Zémire ne fût pas un sot, il en eut bien la mine, lorsqu'il vit qu'on lui enlevoit Phyliride sans qu'il pût s'y opposer.

Voilà qui est beau, dit Bellanire qui survint, de laisser ainsi enlever ses amies! cela vous fera

beaucoup d'honneur dans le monde, & quand on ſaura cette hiſtoire, vous ferez joliment votre chemin auprès des femmes. Madame, répartit Zémire, permettez-moi de vous apprendre que vos plaiſanteries ne ſont pas bonnes ; je ne veux faire de chemin que pour retrouver Phyliride. J'ai peur, répliqua Bellanire, que vous n'en ayiez beaucoup à faire. Voilà pourquoi je pars tout-à-l'heure, dit Zémire en s'en allant. Il me ſemble qu'on peut ſe quitter plus joliment.

Il étoit très-affligé d'être à pied, & d'avoir à attraper un char qui voloit très-légèrement : il auroit bien voulu diſpoſer de celui de Telmais. Telmais, Telmais, s'écria-t-il, m'avez-vous abandonné ? Telmais parut auſſi-tôt, mais il étoit à pied comme lui; je ne t'abandonne point, dit Telmais, je viens te donner des conſeils. Eh, monſieur ! lui répondit Zémire, ce n'eſt pas-là ce que je demande ; vous devenez parleur quand je ne veux rien entendre, & vous venez à pied quand j'ai beſoin qu'on me mene. Mais, continua-t-il, puiſque vous voulez me donner des avis, où me conſeillez-vous d'aller ? Dans le temple de l'amour vrai, répliqua Telmais en diſparoiſſant. Me voilà bien plus avancé ! dit Zémire ; il y a dix ans que je cherche ce temple ſans pouvoir le rencontrer ; j'ai trouvé bien des temples de l'amour, & je n'y ai vu que des femmes qu'on doit aimer ſans in-

quiétude, ſervir ſans aſſiduité, & quitter ſans chagrin. Il n'y a que ce temple de l'amour vrai, dont tout le monde me parle & que perſonne ne peut m'indiquer ; il faut aſſurément que ce dieu-là ſoit mal logé. En faiſant ce monologue ſur les temples, il en apperçut un avec cette inſcription : Temple de l'amour défendu. Ce titre le piqua, il voulut y entrer ; il y vit un monde infini, il fut tout étonné de reconnoître ce temple, il aborda le prêtre. Il me ſemble, lui dit-il, que je ſuis déja venu ici, mais il n'y avoit perſonne. Vous ne vous trompez pas, lui répliqua le prêtre, ce temple s'appelloit alors le temple de l'amour permis : il fut d'abord très-fréquenté, la volupté douce & tranquille ordonnoit les fêtes, la ſympathie apportoit les offrandes, il n'y avoit d'autres prêtres que les amans, ils avoient la gloire des ſacrifices, & les victimes en partageoient le plaiſir. Les princes, les rois, les dieux mêmes y venoient dépouillés du faſte de leur titre & de l'éclat de leur grandeur ; de ſimples bergers étoient auſſi élevés qu'eux, mais en récompenſe, ils étoient auſſi heureux que de ſimples bergers. Les eſprits ſe rapportoient, les goûts ſe répondoient, les cœurs vrais & ſenſibles donnoient & recevoient des chaînes en même-tems. La défaite & la victoire étoient également douces, il n'y avoit point de vaincu qui n'aimât ſon vainqueur, la perſuaſion étoit le prix de la ſincérité,

le triomphe, le prix de la constance, & la confiance intime, le prix durable du triomphe.

Tel fut ce temple dans son origine ; mais insensiblement la langueur s'y introduisit ; on étoit trop sûr d'être aimé pour s'efforcer de plaire. Le plaisir cessa d'être une faveur, le bonheur devint une habitude, les liens fragiles de la reconnoissance remplacèrent imperceptiblement les chaînes de l'amour, les égards succédèrent aux sentimens, on ne fut plus fidele que par variété ; l'ennui survint, on se l'avoua, on se sépara, & l'amour permis resta seul dans son temple.

Il y seroit resté long-tems, sans un expédient auquel il eut recours. Il invita un nouveau dieu, qu'il nomma l'hymen. Il fit un point-d'honneur aux humains d'y venir prendre des chaînes involontaires. L'estime, l'amitié, le rapport d'humeur, la douceur de l'esprit, l'étude approfondie des caractères furent traités de chimères ; l'ambition, la richesse, la bizarrerie en formèrent la convenance & les nœuds ; on s'imposa aveuglément des liens indissolubles ; on jura de s'aimer avant de s'être vus, de s'estimer avant de se connoître ; l'empire même fut partagé inégalement, & l'esclave n'eut pas seulement le choix du maître ; dès-lors on vit paroître sur la scène deux crimes qui avoient l'air de deux vertus ; la haîne, pour un mari souvent très-haïssable, & l'amour, pour un amant souvent très-aimable.

Vous auriez peut-être cru par-là le temple de l'amour abſolument abandonné ; ce fut-là ce qui le repeupla. On ne fit que changer l'inſcription ; les femmes, par vengeance, y vinrent trouver leurs amans ; les époux, par le même eſprit, y vinrent chercher des maîtreſſes. On ſe trompa mutuellement, mais on voulut que la tromperie marchât accompagnée de la décence ; la licence régna ſous les apparences du joug, la liberté devint entière, & les chaînes parurent ſubſiſter. En un mot, l'hymen fut un dieu qui ne ſervit qu'à faire valoir les revenus de l'amour. Mon révérend père, dit Zémire, voilà une hiſtoire fort ſavante, vous ne reſſemblez point à la plupart des gens de votre état, qui connoiſſent mieux le revenu que l'origine de leurs fondations. Votre ſcience me fait eſpérer que vous pourrez me dire où eſt ſitué le temple de l'amour vrai. Le temple de l'amour vrai ? répondit le prêtre, je ne connois pas cela, j'en crois le miniſtre bien pauvre, cela m'a tout l'air d'un bénéfice à portion congrue. Eh bien, dit Zémire, puiſque vous ne connoiſſez pas ce temple, je n'ai plus beſoin de reſter dans le vôtre. Vous y viendrez peut-être, répliqua le prêtre, lorſque vous aurez épouſé Bellanire. Qui ? moi ! reprit vivement Zémire, j'épouſerai Bellanire ! c'eſt préciſément ce que je ne veux point. Vous l'aimez cependant beaucoup, dit le prêtre. J'aime Bellanire ? répartit

Zémire : mais vous vous y connoissez ! les prêtres croient toujours savoir tout. Je sais, du moins, répondit le prêtre, que vous croyez aimer Phyliride, & que vous aimez Bellanire. Allez mon pauvre père, dit Zémire, croyez que je sais cela de meilleure part que vous.

Zémire se trompoit, car ce prétendu prêtre étoit Telmais, qui savoit très-bien que Phyliride étoit Bellanire, & qui étoit tout aussi-bien informé du lieu où elle étoit. Mais il ne mit pas Zémire dans le secret, aussi fit-il bien du chemin, bien des réflexions tristes, & bien des rêves malheureux, avant que d'arriver dans un desert où l'on ne voyoit que des bois & des rochers. Il y rêva, y soupira, s'y ennuya, & s'y endormit ; tout cela est en regle. Mais il fut réveillé par une voix languissante & souterreine, qui disoit ces mots : Oh ciel ! c'est aujourd'hui qu'il faut que j'épouse Aphranor, & que je renonce à Zémire ! Est-ce une illusion ? s'écria Zémire ; n'entends-je pas la voix de Phyliride que je cherche par-tout, & que je ne trouve que dans mon cœur ? Quoi ! lui répondit Phyliride, quoi, Zémire c'est vous ? ... Eh ! venez-vous être le témoin de mon malheur ? fuyez promptement, vous ne pourriez triompher d'une puissance supérieure qui m'a enchaînée dans cette grotte, & qui ne m'en délivrera que pour me faire épouser Aphranor. A ces mots, Aphranor descendit dans un char

à côté de Bellanire, la grotte s'ouvrit ; malgré ses chaînes & ses larmes, Phyliride parut tout aussi laide qu'à son ordinaire, & Zémire tout aussi amoureux. Zémire, dit Bellanire, tu cherches par-tout le temple de l'amour vrai, & tu n'as trouvé que celui de l'hymen ; tu vas épouser Bellanire, & toi Phyliride, c'est Aphranor qui va recevoir ta main. Non, répondit-elle, non je ne puis aimer, je ne veux épouser que Zémire. Eh bien, tu le peux, dit Bellanire, mais à une condition : je suis accoutumée à ma beauté, & je commence à connoître mes défauts ; si tu veux, par le moyen d'un génie qui me protege, me céder ton esprit, je te céderai ma figure, & tu épouseras Zémire. Non, répliqua Phyliride, je n'y consens point ; & si Zémire m'aimoit mieux avec ta figure, je ne le jugerois plus digne de recevoir ma main ; il ne tient qu'à moi de devenir belle, cette phiole m'en donne le pouvoir, mais je ferois privée de mes bonnes qualités. Seigneur, continua-t-elle en s'adressant à Zémire, vous l'avez éprouvé, c'est moi qui étois la belle bête. Ah ! s'écria Zémire, pour vous mettre dans l'impuissance de le redevenir, je prends cette phiole & je la brise à mes pieds. La liqueur s'évapora aussi-tôt, & dans le même instant Phyliride parut sous les traits de Bellanire, Zémire sous ceux d'Aphranor, & on reconnut la sylphide & Telmais dans ceux qui paroissoient être Bellanire & Aphranor.

Eh bien! dit Telmais à Aphranor, je vous avois bien dit que vous épouseriez Bellanire aujourd'hui. C'est donc vous, répondit Aphranor, qui étiez ce prêtre de l'amour défendu? Il est vrai, réplique Telmais. Tout ce que je vous demande, répartit Aphranor, c'est de n'y pas mener Bellanire. Mais, poursuivit-il, expliquez-nous ce que veut dire cette mauvaise plaisanterie de nous avoir ôté nos figures pour vous en revêtir? C'est à cette supercherie que Bellanire & vous devez vos vertus; Aphranor, vous n'auriez pu voir vous-même vos défauts, il falloit vous en faire rougir en vous les exposant dans votre propre ressemblance. Et vous, Bellanire, si vous aviez été belle vous n'auriez jamais songé à autre chose; il falloit vous rendre laide pour vous faire sentir la nécessité des vertus & des talens: maintenant vous la connoissez, & vous êtes digne de la beauté, & vous en jouissez; n'oubliez jamais qu'elle n'est qu'un ornement, & non pas un mérite. Tout cela est fort beau, dit Aphranor, je vois bien deux points de l'orable accomplis, je ne suis plus un sot, & une princesse horriblement laide, qui étoit madame, est devenue aussi belle que Bellanire. Mais ce temple de l'amour vrai, où le trouverons-nous? Ah! pouvez-vous le méconnoître? s'écria Telmais. Le temple de l'amour vrai est partout où se trouvent deux amans qui s'adorent sincèrement. Ce dieu est plus attiré par l'espece que

par la multitude des hommages, il se plaît dans la solitude, les sacrifices les moins solemnels sont les plus doux à ses yeux. L'amour connu n'est qu'un titre, il n'y a que l'amour caché qui soit un bonheur. Tout vous inspire ici le caractère de l'amour vrai ; ce gazon où vous êtes est le trône de l'amour, il en est le gage, il en est le lien ; cette forêt épaisse n'est pour ainsi dire qu'amour ; c'est l'amour seul qui paroît l'avoir élevée, il y cache ses miracles dans le sein du mystère ; c'est ce mystère qui l'a engagé à vous y appeller, à vous y attendre ; par-tout il vous cherche, il vous poursuit, il se présente à vous, & il vous dit avec tendresse : Eh ! où courez-vous pour me trouver ? Venez à moi. Ah ! Aphranor, continua Telmais, l'amour vous environne de toutes parts, il vous appelle, il vous cherche, il vous pénetre jusqu'au plus profond de votre ame ; & vous demandez encore où il est ! Aphranor & Bellanire se regardèrent, leurs yeux leur dirent que le temple de l'amour vrai étoit dans leurs cœurs. Telmais & la sylphide les unirent & les ramenèrent chez leurs parens, qui furent très-étonnés & très-satisfaits de les voir amans, époux aimables & honnêtes-gens.

MÉLAZIE

MÉLAZIE.

NOUVELLE.

En arrivant à Paris, mon premier soin fut d'aller trouver Alcidon, ce jeune homme si brillant, que vous avez vu dans notre pays. Il n'y fit pas un long séjour; cependant, je pris pour lui une amitié dont vous m'avez souvent plaisanté, & vous avez assez vécu avec lui pour savoir que sa figure & son esprit le rendent fort agréable pour le monde. Aussi je puis vous jurer que tel vous l'avez connu dans la province, recherché de toutes les femmes, tel il a vécu depuis le tems qu'il nous a quittés. Enfin, de tout ce que j'ai vu dans cette belle & grande ville, il est si bien ce qui m'a le plus étonné, que je profite du loisir dont je jouis pour quelques jours dans une campagne délicieuse, pour écrire la dernière aventure d'Alcidon; je ne la veux point oublier, & j'espère vous en communiquer la lecture quand j'aurai le plaisir de vous revoir, ou vous l'envoyer si ce plaisir est retardé.

Alcidon me reçut avec plus de démonstrations

d'amitié que vous ne l'aviez imaginé, & que je ne l'avois ſoupçonné moi-même; car l'accueil & l'amitié dépendent abſolument à Paris des liaiſons. Répandu comme il étoit dans le monde, je ne comptois pas en être ſi bien reçu; mais le cœur veut aimer, il a des beſoins, & l'amitié fut toujours la conſolation de l'amour malade. Il faut tout dire, j'étois étranger, Alcidon pouvoit me confier pluſieurs choſes, dont l'aveu auroit pu le faire rougir devant les gens de ſon pays; par-conſéquent il me donna la préférence ſur ſes autres amis, ou plutôt ſes connoiſſances. Je m'apperçus bientôt qu'il étoit peu ſatisfait, je fus etonné; le tourbillon des plaiſirs dans lequel il vivoit me paroiſſoit devoir produire le contraire; & quoiqu'il n'en convînt point encore avec moi, je démêlai qu'il ne faiſoit que s'étourdir. J'avois appris qu'il vivoit alors avec Lucilie, une des plus belles femmes de Paris; je lui en parlai, & il en convint; je l'en félicitai, & voici à-peu-près ce qu'il me répondit : Lucilie eſt une des femmes la plus courue, & certainement elle le mérite, car on ne peut lui refuſer la taille & la beauté; mais que fait la beauté pour une maîtreſſe? Retranchez la nouveauté & la première ſatisfaction de la vanité, deux jours après la jouiſſance, toutes les femmes généralement ſont égales; ajoutez ſeulement à cette vérité, que celles qui ſont déclarées ſi belles par le public, ne font que joindre

beaucoup d'incommodités à leur commerce; si on a le malheur d'être né jaloux, il faut se contraindre absolument pour les raisons suivantes : La jalousie n'est point du bon air, & la conduite d'une belle femme est aussi éclairée que celle des rois; non-seulement mille jeunes-gens prennent son parti, & savent accabler de ridicules l'amant préféré, mais presque toutes les femmes de Paris disent : On prend un amant pour son plaisir, & non pour ajouter une nouvelle contrainte à celles que l'on peut avoir. D'un autre côté, une femme, comme Lucilie, qui se trouve placée dans les premiers rangs de la beauté, se complaît ordinairement en elle-même, ses charmes & ses conquêtes sont des lauriers sur lesquels elle se repose; il semble même que ces belles femmes saluent leur beauté, comme on dit que certaines dévotes font la révérence à leur bon ange : enfin, l'état de belle exige un *decorum*, dont elles sont sans cesse occupées. Je conviens, avec étonnement, de ces réflexions, lui dis-je; mais si vous voyez Lucilie comme vous me la dépeignez, vous ne l'aimez donc pas? comme cela, me répondit-il. Elle m'a pris, il y a trois mois, pour m'enlever à une de ses amies à qui il semble qu'elle ait résolu de ne pas laisser un amant, & je crois qu'elle ne me garde que dans la crainte de me voir retourner à elle; mais elle a tort, personne n'est malheureux, abandonné, perdu au point de retourner à ce qu'il

a quitté, ce ſeroit une marque de foibleſſe que le monde ne pardonneroit pas. Cependant, je m'explique pour vous mettre au fait des uſages que vous ignorez. On peut conſerver des droits ſur une femme qu'on a eue, on ſe retrouve dans pluſieurs circonſtances, quelques reſtes de goût font oublier quelquefois qu'on ne vit plus enſemble; mais ces ſortes de politeſſes ne doivent avoir aucune ſuite, & ne ſont jamais comptées, d'autant qu'elles ne donnent aucun droit de part & d'autre.... Ces judicieuſes regles du monde & du bel uſage ne m'empêchèrent point de ſuivre mon objet, & de lui dire : Si vous êtes convaincu de ce que vous m'apprenez ſur le compte de Lucilie, à votre place je la quitterois. Vous en parlez bien à votre aiſe, me répliqua-t-il; il eſt donc bien facile de quitter, à votre avis? Je n'ai rien en vue, autant vaut la garder, cela durera juſqu'au premier goût de traverſe qui prendra à l'un ou à l'autre; pour lors nous aurons une raiſon d'autant plus légitime de nous quitter, qu'elle donnera lieu à nos amis d'attaquer, de défendre, de critiquer ou de blâmer; en un mot, de parler. Entre nous, pourſuivit-il, nous n'en ſommes, ma foi, Lucilie & moi, que ſur le cérémonial; ce qu'il durera, je l'ignore. Que vous êtes heureux! dit-il en me regardant; vous ſavez vous occuper, vous n'avez pas beſoin des autres, par-conſéquent le monde vous eſt ſoumis, & n'eſt qu'une diſſipation

pour vous ; pour moi, j'attends les plaiſirs avec impatience, je m'en fais une idée qu'il leur eſt impoſſible de remplir ; les ſpectacles ne m'amuſent que par rapport aux loges, d'ailleurs, ils m'ennuient. Cependant, le croiriez-vous ? je crains de les voir finir, dans le dégoût où je ſuis du plaiſir qui leur doit ſuccéder. En effet, d'abord qu'ils ſont finis, je vais ſans affaire & ſans objet voir des gens qui me ſont indifférens, & qui partagent mon indifférence après avoir parlé de la nouvelle ou de l'événement du jour ; je me rends dans la maiſon où je dois ſouper, on me fait jouer ſans miſéricorde, & tout ennuyé que je ſuis du jeu, je le préfère peut-être encore à la converſation qu'il me faudroit avoir. On ſoupe avec promptitude ; on fait, il eſt vrai, la meilleure chère du monde, mais elle paſſe comme un éclair, & on ſe trouve à table ſans cette cordialité ni cette joie qu'elle doit inſpirer, & ſans leſquelles elle ne peut être un plaiſir. L'empreſſement de la quitter n'a cependant aucun autre objet que celui d'achever les parties, ou bien d'en recommencer de nouvelles. La ſeule choſe qu'il y ait d'agréable à cette ſociété mal-entendue, à laquelle cependant on s'accoutume comme à tout le reſte, c'eſt d'être avoué pour l'amant de la femme qui vous donne à ſouper, ou qui vous a mené dans la maiſon où on vous en donne. Enſuite on veille à toute force ; en général ce n'eſt pas pour

le plaisir d'être ensemble, ni pour la liberté de la conversation, car aujourd'hui on n'est plus à l'abri des visites, long-tems même après minuit. Vous le dirai-je avec vérité ? on veille dans la crainte de s'éveiller de trop bonne heure le lendemain... Si bien, lui dis-je, que sans la messe du dimanche & les spectacles, qui font souvenir qu'on est soumis à une heure, successivement le dîné deviendroit le soupé. En vérité, je le crois, me répondit-il. ... : Ces portraits du monde & de la vie que menoit Alcidon, me prouvèrent sans peine que son cœur éprouvoit le dégoût des plaisirs, & que sans avoir la force de changer de vie, il ne pouvoit quitter celle qu'il avoit suivie jusques-là. Je me trouvai fort embarrassé ; quels conseils donner à un homme en cet état ? Aussi je pris le parti d'attendre & de le laisser se convaincre par lui-même, & j'espérai que la première idée vive, telle qu'elle fût, le feroit sortir de sa langueur. Quelques jours après, j'eus cette satisfaction, mais elle ne fut pas de durée. Il m'envoya prier de passer chez lui, j'y courus ; je ne l'avois vu depuis mon séjour à Paris si content & si gai. Enfin, me dit-il du plus loin qu'il me vit, mon affaire est rompue avec Lucilie, elle a pris Télamon ; je ne m'y étois pas trompé, j'ai fait le jaloux, le fâché ; voilà ses lettres & son portrait que je renvoie, avec un adieu qu'elle ne sacrifiera certainement pas, car il est tourné en congé de ma

part, & en politeſſe piquante ſur le plaiſir que je lui ai bien voulu faire en me laiſſant prévenir en apparence; je renvoie le tout à une de ſes amies, la plus indiſcrette des femmes. C'en eſt fait, me voilà ſoulagé, je n'en entendrai plus parler. Elle étoit préparée, ſans doute, à cet événement, car elle avoit mon paquet tout arrangé dans ſa poche. Je lui ai dit des choſes vives, elle m'en a répondu d'aſſez piquantes; nous n'avions pour témoin qu'une de ſes amies que je connois très-parfaitement, & qui va paſſer la journée à conter & à broder les détails de notre rupture. Je ſuis content, elle va faire un bruit enragé, & j'aurai du moins, pendant deux ou trois jours, des choſes à dire à tous ceux que je rencontrerai. Vous ne doutez pas, continua-t-il, que je n'aille dès aujourd'hui voir toutes les connoiſſances de Lucilie, que je ne prenne congé d'elles, & que je ne les remercie des bontés qu'elles ont eues pour moi dans le tems que j'ai vécu dans leur ſociété. Je conterai les faits à celles qui n'en ſont point encore inſtruites, je me juſtifierai devant celles à qui on les aura appris à mon déſavantage; en un mot, j'ai de l'occupation pour quelques jours.... Je le félicitai de ſa joie, mais il m'interrompit pour me dire: Graces à dieu, me voilà libre, je prendrai du monde ce qui me conviendra, & je pourrai me livrer abſolument à vous; j'aurai ſoin de vos plaiſirs, vous en aurez

de mon esprit : ce qu'il y a de bien assuré c'est que nous serons inséparables. Les femmes sont incommodes, ajouta-t-il ; sans se soucier de vous, elles veulent vous occuper. Nous dînâmes ensemble, la conversation roula sur de pareils propos, & je le laissai sortir pour aller exécuter ses importans projets. Ils réussirent parfaitement, le bruit de sa rupture passa ses espérances ; chaque partie intéressée, sous prétexte d'avoir le procédé pour soi, dit le diable de l'autre ; & les prétendus amis qui s'étoient mis à la traverse pour empêcher les suites & rétablir le calme, ne servirent qu'à augmenter l'aigreur, par les redites & les rapports sur lesquels leur fécondité ne se contraignit point.

Tout cesse, & cette petite scène eut son cours ; Alcidon se livra à moi, du moins il se persuada qu'il n'étoit occupé que de moi, & de l'envie de suivre mes conseils ; il se prétendit philosophe du moment qu'il n'eut plus de femmes, & fit en ce point comme cent mille autres hommes ou femmes qui s'arrogent ce titre pour s'être promenés seuls un jour, ou s'être renfermés pour la lecture d'un roman. Nous fîmes en effet quelques promenades solitaires, dans lesquelles je le voyois dévoré par l'ennui ; j'en aurois éprouvé un pareil sans la curiosité qui m'engageoit à l'étudier.

Du plus loin qu'il appercevoit une femme, il m'entraînoit de son côté pour la voir ; sa curiosité

étoit peu satisfaite, & il lui échappoit à tous momens de dire : Mais il n'y a personne ici, & le diable ne connoîtroit pas ceux qui s'y trouvent. Nous allions aux spectacles, mais les chef-d'œuvres des scènes, & ceux de l'harmonie ne l'occupoient ni le touchoient. Voilà, me disoit-il dans les plus beaux endroits, madame une telle, où donc est un tel? je ne les vois point, seroient-ils déja brouillés? Ce n'est pas tout, il croyoit de son devoir de me nommer tous ceux qui rempliſſoient la salle. Je le priois quelquefois de me laisser écouter. Bon! me disoit-il, vous avez vu cela mille fois, vous le verrez quand vous voudrez; l'aventure que je veux vous conter s'oubliera, & vous ne la saurez jamais si je ne vous en instruis. Par complaisance j'écoutois, & ne connoissant point les parties intéressées, j'étois peu satisfait. Cependant Alcidon, honteux de son ignorance, (car le monde a ses remords) me pria de lui prêter des livres un peu sérieux; j'y consentis; je crus que les historiens le pourroient amuser, mais il me dit quelques jours après, en me les rendant : J'ai fait tous mes efforts pour les lire, ils ne m'ont point amusé, mon esprit s'évapore, les faits ne peuvent fixer mon imagination; de plus, qui m'assurera de la vérité de tous ces beaux livres, quand ils ne mentiroient pas? que m'importe à moi ce que ces Grecs ou ces Romains ont fait ou n'ont point fait? Vous avez raison en

un sens, lui dis-je, ils vous sont parfaitement inutiles; mais tout le monde les connoît, on peut en parler devant vous, vous êtes donc condamné à dire des sottises ou à garder le silence : Je ne ferai ni l'un ni l'autre, me répondit-il, j'avouerai mon ignorance, & je parlerai toujours. Ne vous y trompez pas, lui répondis-je, il n'est pas trop aisé d'être un aimable ignorant; pour y parvenir, il faut avoir du naturel, des goûts, & sur-tout une gaieté que l'on soit capable de communiquer; ces dons du ciel ne sont pas communs, & sont peut-être plus difficiles à pratiquer comme il faut, que toutes les sciences ensemble. En voilà assez pour vous donner une idée de la vie que nous menions, & de l'inutilité de mes conseils. Quoiqu'Alcidon eût de l'esprit, il étoit gâté par celui de la mode & des airs, & il ne répondoit aux choses solides & convaincantes que je lui disois, que par une épigramme ou par une plaisanterie sur ma sagesse & sur ma raison. Enfin, ce n'étoit point à moi à le corriger, un plus grand maître le pouvoit perfectionner; & comme dans la suite de cette histoire, il n'est presque plus question de moi, c'est lui qui va vous faire le récit de son aventure, d'autant que les interruptions de deux personnes continuellement en scène, tiennent trop du dialogue, & coupent trop souvent ce qu'on a entrepris de conter.

HISTOIRE DE MÉLAZIE

ET

D'ALCIDON.

Désœuvré, plein d'ennui, je ne regrettois point Lucilie, mais n'ayant plus d'occupation des femmes, je me trouvois dans une solitude complette au milieu de Paris; tout le monde me paroissoit occupé en jouissant, tandis qu'allant & venant sans objet, tout me sembloit revêtu des couleurs & du caractère de l'ennui. Dans cette situation, suivant la pente pour les objets lugubres que la tristesse de l'ame engage à suivre machinalement & sans aucune réflexion, j'allai au catafalque de la dauphine espagnole. Placé dans l'enceinte, j'apperçus une petite personne, sans rouge, dont le maintien étoit honnête, & dont le regard étoit séduisant à l'excès. Ce fut d'abord par oisiveté, & par la malheureuse habitude de lorgner à tort ou à travers, que j'avois dans ce tems-là, que je m'attachai à la considérer. Je fus peu-à-peu surpris du feu, du velouté & de la langueur qui tout à la fois régnoient dans ses yeux; occupé par réflexion de la réunion d'un si grand nombre de contrastes, je fus charmé de voir

que ces beaux yeux avoient remarqué l'impreſſion qu'ils m'avoient faite. Je formois le projet de la ſuivre à la fin de la cérémonie, & de ſavoir ſon nom & ſon état, quand un homme, aux côtés duquel j'étois aſſis, lui fit une profonde révérence. Il étoit bien mis, & j'augurai bien de ſa condition par le reſpect qu'on lui avoit témoigné; car dans les commencemens d'un goût, l'ame eſt ſi attentive qu'il n'eſt point de minuties qu'on n'obſerve, & dont on ne donne une explication. Il me fut aiſé de trouver un prétexte pour attaquer cet homme de converſation, & d'apprendre le nom de cette jeune perſonne; je ſus qu'elle étoit fille, qu'elle ſe nommoit Mélazie, & qu'elle étoit d'une très-bonne famille que je connoiſſois. On craint toujours que la curioſité ne décele l'impreſſion qu'on a reçue; ainſi je me retins, & je n'oſai pouſſer mes queſtions plus loin; je ne m'appliquai plus que du ſoin & du plaiſir de lorgner de toutes mes forces. Je crus m'appercevoir que la petite perſonne avoit démêlé la curioſité que j'avois eue ſur ſon compte, je m'imaginai même qu'elle me regardoit avec plus de complaiſance; que ne s'imagine-t-on point quand l'amour s'établit dans un cœur? La cérémonie finie, je voulus ſuivre & retrouver Mélazie, mais on étoit ſi preſſé de ſortir, que la foule m'empêcha de la rencontrer. En un mot, elle m'échappa; cependant je ne ſortis que le dernier de Notre-Dame, occupé

de la singularité de ses beaux yeux, & frappé de leur modestie. Quelle conquête à faire ! m'écriai-je. Je passai le reste du jour plus heureux, car j'étois occupé & mon cœur n'étoit plus dans l'inaction.

Sachant le nom de Mélazie, il me fut aisé de savoir sa demeure, & d'envoyer le lendemain un de mes gens pour s'informer de son caractère & de ses liaisons. J'appris qu'elle étoit fille, maîtresse de son bien, qu'elle logeoit avec une vieille tante, dont elle étoit plus amie que nièce, & quoique sa conduite ne dépendît que d'elle-même, je sus qu'elle sortoit peu, qu'elle étoit très-peu répandue, qu'elle n'alloit même à une église voisine que fort matin, & qu'enfin dans les beaux jours, elle alloit se promener à la plaine de Grenelle ou dans des endroits écartés. Voilà, dis-je, en moi-même, tous les caractères & toute la conduite d'une personne qui a une passion ; j'en aurai le cœur net, je connoîtrai mon heureux rival ; il est absent sans doute, & son éloignement réduit Mélazie à un genre de vie si peu conforme à son âge, ainsi qu'à ses beautés. Qu'il est heureux ce rival ! mais je traverserai son bonheur, ou je confirmerai tous les maux que je crains. Résolu d'aller le lendemain à l'église qu'on m'avoit indiquée, je fus me promener le soir au Luxembourg. Je rêvois en faisant mille projets, qui tous avoient rapport à Mélazie ; je marchois seul,

il étoit nuit, & passant sans y faire attention auprès d'un banc sur lequel il y avoit trois femmes & un homme, j'entendis celui-ci qui disoit : Si je ne me trompe, c'est Alcidon. Je me retournai & je reconnus à la voix un de mes amis, dont les conseils & les sentimens m'étoient précieux, mais dont jusques-là je n'avois pu faire usage ; il m'arrêta, me présenta à ces dames, & me força de demeurer avec elles. Je fus frappé de leur esprit, & bientôt piqué de curiosité pour savoir à qui j'avois affaire ; malgré la simplicité de leur conversation, & la quantité de coëffes & de mantelets noirs dont elles étoient empaquetées, le son de voix & tout ce que dit la plus petite me firent impression ; mais elle me parut ce que dit Molière,

Un abrégé des merveilles des cieux.

En reconnoissant Mélazie, qu'une des deux autres dames appella par son nom, malgré toutes les idées dont elles m'avoient trouvé occupé, le peu d'apparence de ces femmes, [illegible]obscurité qui m'empêchoit absolument de les distinguer ; enfin, par un reste de coquetterie, j'étois demeuré debout faisant la belle jambe, accompagnant mes discours de gestes d'épaules, de ricannemens & de questions sous-entendues. Mais soit que j'eusse honte de faire ainsi le petit-maître, soit que j'imaginasse que le

caractère de Mélazie vouloit être différemment attaqué, je m'assis à-côté d'elle, je lui dis tout ce qui me parut capable de la faire parler, & je l'écoutai avec avidité; car j'avoue que son esprit me séduisit par un caractère de réserve & de modestie que je n'avois jamais rencontré dans aucune autre jolie personne. Elle est petite, disois-je, mais elle peut croître: & que sert la taille? les graces suffisent, jamais elles ne furent grandes. Je lui demandai la permission d'aller chez elle, elle me la refusa. Qu'y viendriez-vous faire? dit-elle, vous ennuyer, vous moquer de moi? Cette réponse me fournit des protestations qui l'étonnèrent. Mais vous ne me connoissez donc pas? dit-elle. Alors je lui dis l'impression qu'elle m'avoit faite à la première vue, je lui citai le lieu, je lui rappellai toutes ses actions, & je finis par le détail de tout ce que mon laquais m'avoit appris. Vous m'étonnez, répondit-elle, vous me paroissez dans l'ignorance, il vaut mieux que j'aie le mérite de vous en tirer. Ah! ne me parlez point, lui dis-je avec empressement, je ne me doute que trop de l'aveu que vous voulez me faire, je l'ai prévu; vous êtes engagée, & votre genre de vie ne m'annonce que trop un rival que vous comptez toujours me préférer. Un rival! s'écria-t-elle en riant; on ne m'a jamais aimée, je vous le jure; ceci devient très-plaisant, continua-t-elle, vous me paroissez sincère.... J'en convins

avec ferment. Eh bien, me dit-elle, je vous donne rendez-vous ici, demain au même endroit, à la même heure, & je vous en dirai davantage ; je veux au moins pendant vingt-quatre heures jouer le rôle d'une jolie femme. Ensuite elle m'ordonna avec un extrême sérieux de la quitter, & me défendit de la suivre ; je lui obéis exactement, & je me séparai d'elle avec une confusion d'idées que rien ne peut décrire. Je courus le lendemain matin chez mon ami, & je l'abordai en lui disant : Je viens vous parler de Mélazie. Il est sévère, & sans me donner le tems de lui en dire davantage, il me répondit : Vous n'y pensez pas, Alcidon ; Mélazie ne mérite point vos plaisanteries, elle est respectable, & si vous voulez la persécuter, soyez persuadé que je n'aurai point à me reprocher d'y avoir contribué. Quoi ! repris-je avec vivacité, vous ne me conduirez pas demain chez elle ? Non certes, me dit-il : premièrement je la connois fort peu, en second lieu, je ne veux aucune part dans vos extravagances. Je me sentis prêt à le brusquer, je le quittai plus piqué que je ne l'avois jamais été, & j'attendis le soir avec toute l'impatience des desirs & de la curiosité. Ce que mon ami m'avoit dit avoit pris une sorte de rapport avec les surprises qu'elle m'avoit témoignées. Après bien des variétés dans mes idées, je m'arrêtai à croire que c'étoit une plaisanterie dont ils étoient convenus

pour

pour m'éprouver & se divertir. Depuis quatre heures j'attendois dans le Luxembourg, & il ne pouvoit être nuit que sur les neuf.

J'allois, je venois, je regardois de tous les côtés, j'étois dans une continuelle agitation, & je ne sais comment elles firent pour me surprendre, mais je ne les vis point arriver sur le banc indiqué. J'y trouvai la même compagnie que la veille ; nous connoissant tous un peu davantage, le début de la conversation fut aussi plus vif & plus enjoué. Je fis valoir l'obéissance avec laquelle j'avois exécuté les ordres qu'on m'avoit donnés la veille, je peignis l'effort que j'avois fait sur moi pour ne l'avoir point été chercher le matin dans l'église voisine de sa maison. Je vous en sais gré, me dit-elle, vous m'auriez ôté le plaisir singulier que je me promets aujourd'hui avec vous. Et quel est-il donc ce plaisir ? repris-je avec vivacité ; celui sans doute de me faire enrager ? Non, répondit-elle ; celui d'un aveu que je ne croyois jamais me trouver à portée de prononcer, & qui seroit inutile dans toute autre circonstance. Vous m'aimez, continua-t-elle, vous êtes charmé de ma figure, enchanté de mon esprit, ma taille sans doute vous séduit. Je l'accablai d'assurances & de protestations. Souvenez-vous toute votre vie, dit-elle en m'interrompant, de ce qui vous arrive avec moi, & que ce petit événement serve à vous empêcher d'en agir jamais avec tant

de légèreté : vous vous engagez à moi pour votre vie, dites-vous, mais je vous rends votre parole; vous ignorez à quel point la nature m'a contrefaite. Vous ? m'écriai-je : Oui, moi ; & perſonne, tranchons le mot, n'eſt plus boſſue. Ces mots me firent concevoir dans l'inſtant ce qu'il y avoit d'obſcur dans ſes diſcours de la veille, & dans ceux que mon ami m'avoit tenus le matin. Si vous ne m'en impoſez point, lui dis-je d'un air tout interdit, votre aveu diminue cette infirmité, & votre caractère acquiert ce que votre beauté y pourroit perdre ; je vous conjure au moins (car je ne ſuis pas trop convaincu) de me permettre de vous voir demain chez vous. J'y conſens, me répondit-elle, & ces dames ainſi que votre ami, ſeront témoins d'un examen peu commun, & d'une inconſtance dont il ne ſeroit pas juſte de vous faire des reproches. Notre converſation languit enſuite, je fis mes efforts pour la ſoutenir ; Mélazie reconnut mon embarras, & propoſa de nous retirer. Vous ne m'avez point vue, me dit-elle, je puis encore employer l'autorité que vous m'avez donnée ſur vous, je vous ordonne donc, Alcidon, aux mêmes titres que je fis hier, & pour la dernière fois, de nous quitter ; demain je prendrai le ton qui convient à ma figure, à mon genre de vie & au vôtre. Je ne répliquai point, & nous nous ſéparâmes.

Si j'avois été agité juſques-là, je ne me trouvai

pas dans une situation plus tranquille, ce coup de massue m'avoit accablé; il est vrai que l'impression de ses beaux yeux, & celle des agrémens de son esprit ne se présentoient plus à moi de la même façon, cependant je ne pouvois les oublier; j'étois honteux de mon erreur, mon cœur & mon esprit en étoient blessés, & je fus cent fois déterminé à ne point faire une visite dans laquelle je ne pouvois jouer qu'un rôle ridicule; je redoutai la vue de mon ami. Enfin, la singularité de l'aventure, & peut-être un reste d'espérance qu'on ne m'avoit fait un tel aveu que pour m'éprouver & me surprendre, me déterminèrent à me rendre chez elle dans le trouble & l'état d'un criminel qu'on mene à l'échafaut. Mais dieu, qu'elle vue! je vais en faire le portrait avec une exactitude qui tiendra du scrupule. Sur son séant, elle n'avoit qu'un pied & demi de hauteur, il est vrai qu'elle étoit coëffée fort bas; ses yeux étoient toujours beaux, mais tout le visage que je n'avois vu à Notre-Dame que de bas en haut, étoit long; car ordinairement la nature donne à cette partie une longueur qu'elle retranche à d'autres, comme elle avoit fait au col, par exemple; il étoit si court, que le dos & l'estomac faisoient sous son menton une espece de fraise des plus amples: il ne fut jamais de peau plus blanche & plus nette, ni de cheveux plus parfaits, soit par leur longueur, la façon dont ils étoient plantés & la

& la nouveauté dont me paroiſſoit la converſation dans laquelle on penſe, on inſtruit, & on plaît par des détails & des analyſes agréables & légères. Cette idée me réuſſit, & la vérité de mes aveux amuſa & me tira d'affaire. Ma viſite fut longue, & je ſortis avec une ſatisfaction de moi-même qui m'étoit inconnue. Juſques-là, dans le monde, je m'étois cru de l'eſprit par ſimple amour-propre, dans ce moment je diſtinguois celui que j'avois d'avec celui qu'on m'avoit donné, c'eſt un des avantages de la bonne compagnie; celle-ci me mit bientôt en état de me donner des raiſons de mon ſentiment. Il eſt vrai que mon ignorance me fit encore plus de honte quand je fus ſeul & à portée d'y réfléchir, je ne trouvai plus de raiſon pour l'excuſer; mon premier ſoin fut de m'entretenir avec mon ami ſur l'état où je me trouvois; j'en tirai de grands ſecours; je lui demandai des livres & je les lus avec avidité; je continuai mes viſites chez Mélazie. La liberté avec laquelle je pouvois en uſer, pour entrer & ſortir me devint attrayante, bientôt il me fut impoſſible de me paſſer de ſa maiſon; chaque jour j'acquérois des connoiſſances, & je ſentis pour Mélazie une amitié dont elle aimoit à recevoir des preuves. Je penſois ſans contrainte avec elle, elle ſe plaiſoit à examiner les replis de mon cœur, elle s'amuſoit des détails de ma vie paſſée, & ſous prétexte de s'inſtruire elle-même ſur ce qu'elle

n'étoit point à portée de connoître, elle m'engageoit, quand nous étions seuls, à lui faire des récits du monde & des procédés des femmes; elle portoit des jugemens qui, sans avoir l'air du précepte, rectifioient les miens, & me dessilloient insensiblement les yeux. Non-content de la voir tous les jours, & souvent plusieurs fois, je pris l'habitude de lui écrire; ses réponses me firent sentir des graces dans le style qui m'ouvrirent encore l'esprit sur un article auquel je n'avois jamais pensé. Ses amies étoient d'ailleurs fort aimables, leur goût & l'usage raisonnable du monde les rendoit infiniment recommandables; le savoir de mon ami étoit aussi agréable que son caractère étoit bon; quelques autres personnes qui venoient encore chez Mélazie, pensoient & agissoient comme les autres, on y causoit enfin. Aucun auteur, non-plus qu'aucun de ceux dont l'esprit est le métier ou l'état, n'étoient reçus dans cette maison, par-conséquent on y vivoit tranquille; on ignoroit dans Paris qu'une telle société existât, elle eût été bien fâchée de faire parler d'elle. En six mois, les changemens qui se firent en moi furent si considérables que je m'en apperçus moi-même par le dégoût & le mépris que je sentis de plusieurs choses que j'avois aimé & estimé; c'est l'avantage des sages réflexions, que de ramener sur lui-même celui qui les fait, & de le faire penser sur son propre compte, comme il feroit sur

celui d'un autre. Que devins-je au bout de ce tems ; quand je m'apperçus que Mélazie m'occupoit, peut-être moins vivement que les premiers jours de notre connoissance, mais plus solidement ; & qu'enfin elle m'étoit devenue de cette nécessité qui absorbe tout ? Il n'étoit plus tems de faire résistance. Cependant, voulant avoir recours à ce cruel moyen, je fus plus réservé avec Mélazie, je la vis moins ; son amitié en fut allarmée, mais sa douceur n'en fut point altérée, & je remarquai les efforts qu'elle fit sur elle pour ne m'en rien témoigner. Ne pouvant moi-même soutenir une situation si importune, je résolus de ne lui point cacher mes sentimens ; je les lui déclarai. Mais comment furent-ils reçus ? Avec amitié, avec intérêt, mais avec un refus décidé. Je ne puis ni ne dois connoître l'amour, me dit-elle, des propos tendres feroient un trop cruel contraste avec ma figure, & si je vous écoutois, Alcidon, vous seriez le premier à me donner en vous-même des ridicules qui seroient bien mérités ; demeurons amis, croyez-moi, & ne m'obligez point à me séparer de vous. Si j'avois eu de l'amour-propre autrefois, il faut convenir que dans ce moment ce qui m'en restoit se trouva furieusement humilié. Comment ! disois-je, c'étoit moi qui balançois si je pouvois me déterminer à l'aimer, & c'est elle qui me refuse ! & comment encore ? avec cette façon vraie qui détruit toute ;

espérance. Tant-mieux, continuai-je, j'aurois fait une folie, je m'en serois promptement dégoûté, c'est une amie que je me conserve, je lui suis obligé. Ces sentimens ne m'occupèrent pas long-tems, mon cœur se révolta par la résistance, & je me trouvai sans secours; car je n'osai découvrir mon amour à personne, pas même à mon ami. Enfin je fus obligé de convenir avec moi-même que j'aimois sans espérance, que j'adorois une bossue, moi que l'expérience de tant de jolies femmes avoit persuadé qu'il me suffisoit de me déclarer à celle-là, pour être reçu à bras ouverts & pour être accepté avec transport. Que devins-je! je me révoltai & j'aimai davantage. Je le dis si long-tems & si souvent, malgré l'importunité qu'il me parut que je causois à Mélazie, qu'elle me dit un jour: J'ai pour vous toute l'amitié qu'on peut avoir, mais croyez-moi, Alcidon, votre amour est une fantaisie qui vous passera, & à laquelle je ne puis, ni ne dois me prêter; elle me feroit assurément perdre un ami sans me conserver un amant. Je répondis tout ce que le sentiment peut répondre à des doutes dont il se trouve offensé; je l'assurai que la perte de l'amant étoit douteuse, & que celle de l'ami étoit assurée; enfin, je persévérai. Vous ne savez pas, me dit-elle quelque tems après, à quoi vous vous engagez; une femme ordinaire vit de son amour-propre, persuadée de son mérite, elle ne

met point en doute l'amour qu'on a pour elle ; elle peut seulement douter de l'espece & du degré du sentiment, mais toujours elle compte inspirer des desirs; tandis que tous les objets que je vois, tout ce que je lis, tout ce que j'entends, me rappelle à moi-même, & me fera toujours douter d'un amour que j'aurai l'injustice de vouloir qui soit égal au mien, aussi-tôt que j'aurai fait la folie de m'y abandonner. Vous me rendrez donc injuste, méfiante, attristée de l'état auquel la nature m'a réduite : quelle vie & pour vous & pour moi ! Car dans le commerce d'une telle passion, chacun des intéressés doit penser & sentir pour deux. Je convins de tout, & à ces bonnes raisons je n'opposai que mon amour. Menacez-moi, lui répondis-je ; des plus rudes épreuves, mettez-les à exécution, je m'y soumets, mon amour est devenu ma vie : mais ne m'ôtez pas l'espérance. Touchée de la vivacité & de la sincérité de mes instances, je fus enfin reçu & écouté comme amant. Quel plaisir n'éprouvai-je pas à rassurer les doutes de son cœur ! L'amour-propre lui étoit inconnu, je ne craignois point les rivaux, je n'éprouvois aucune contrainte de sa part, elle lui eût été inutile, mon cœur me ramenoit sans cesse auprès d'elle. Enfin, une aventure qui m'allarma par réflexion, avança plus mes affaires que tout ce que j'avois fait jusques-là. Je me trouvai à un souper brillant dont je n'avois pu me dis-

penser. On ne me voyoit plus dans le monde, mon absence, ma retraite, ma prétendue philosophie furent le sujet de la conversation; je fus traité comme un déserteur, on me nomma le Caton moderne, on continua, on répéta les mêmes plaisanteries, & je les entendis sans peine. Mais enfin, une belle dame, après avoir demandé silence, dit: Vous n'y êtes point du tout, une seule chose explique vos doutes sur Alcidon, & met l'affaire au clair. Voyons, voyons, s'écria-t-on, instruisez-nous. Je ne savois où elle en vouloit venir, je ne disois mot, j'écoutois comme les autres. Après s'être fait long-tems presser, elle dit: Ne voyez-vous pas qu'il est amoureux de la belle Mélazie? Toute la table partit d'un grand éclat de rire, je rougis jusqu'au blanc de l'œil; mais prenant des forces de mon amour, sans me déconcerter, je fis l'aveu de mes sentimens pour elle, de mon estime, de mon amour, des obligations que je lui avois; & je m'exprimai avec l'éloquence & le feu que l'excès d'une passion peut seul donner: je crois que ce ne fut pas sans tomber sur le corps des rieurs & des critiques qui prirent le parti du silence. Quand j'eus mis fin à cette brillante sortie, on fut quelque tems sans parler, on remit la conversation sur d'autres matières, le soupé finit, & après avoir regardé jouer pendant quelque tems, je sortis désespéré de mon indiscrétion; elle n'étoit pas d'une nature à

pouvoir être avouée à Mélazie, ainsi les remords qu'elles me causoient étoient mille fois plus sensibles. Cependant, le discours que j'avois tenu fit du bruit, & quelque tems après fut rapporté à Mélazie par une de ses parentes ; le moment de cette explication me parut cruel, & je l'attendois depuis long-tems. J'avois voulu réparer le tort que je me reprochois, par un redoublement d'attentions, mais la chose étoit difficile, le courant de ma vie en étoit depuis long-tems un redoublement. Enfin Mélazie me dit un jour : Je suis fâchée contre vous, Alcidon. Vous ? lui dis-je d'un air interdit. Oui, reprit-elle, de voir que vous avez pu me cacher quelque chose. Ah ! Mélazie, ne me fâchez point mauvais gré d'un emportement de mon cœur.... Ce n'est point aussi ce que je vous reproche, c'est votre réserve ; car dans le cas où je suis, ne voulant aimer que vous, ni être aimée que de vous, votre indiscrétion ne me fâche point, au contraire elle me rassure, elle est une preuve plus forte de vos sentimens qu'aucune que vous m'ayiez donnée, elle m'assure que l'amour-propre est vaincu ; & s'il m'étoit possible d'être plus à vous, j'y serois dès ce moment. S'il vous étoit possible, dites-vous ? Que de présens vous avez à me faire, ma chère Mélazie, que de faveurs vous restent à m'accorder ! Vous n'y pensez pas, Alcidon ; comment ! vous vous êtes persuadé que je vous accorderois des faveurs ? Sans doute, répliquai-je ;

je vous aime trop pour ne l'avoir pas eſpéré. Et le même ſentiment m'empêchera toujours de vous rien accorder, me répondit-elle : ſi je croyois faire votre bonheur ou vos plaiſirs, qui pourroit me retenir ? Quand le cœur eſt une fois donné, le reſte eſt une ſuite légère : mais que trouveriez-vous dans ces faveurs ? des bizarreries de la nature dont je ſuis la victime, qui conduiroient ſans doute votre cœur au dégoût. Que deviendrois-je alors ? Non, les ſeuls plaiſirs du cœur me ſont permis.... Eh ! n'avez-vous pas voulu vous les interdire ? ſans moi, ſans ma conſtance, vous ſeroient-ils connus ? Je ſuis né heureuſement pour vous les faire connoître en vous aimant uniquement, & par une ſuite de l'amour, je dois vous en faire éprouver les plaiſirs au milieu des tranſports que vous me cauſerez. Je redoublai les baiſers qu'elle m'accordoit depuis long-tems, je pris ſa gorge que je trouvai charmante en elle-même, mais ſéparée par une éminence conſidérable ; ma main en ſuivant les chemins ordinaires ne trouvoit rien de ce qu'on rencontre machinalement ; j'en étois étonné, mais l'amour y ſuppléoit ; j'adorois, ſes beaux yeux me brûloient, tout étoit jouiſſance. Enfin elle ſe donna à moi, & je fus long-tems ſans pouvoir abſolument profiter de ma conquête ; mes peines furent payées par les plus tendres retours, & je fus le plus heureux & le plus ſatisfait des amans.

Je lui suis trop attaché, à cette délicieuse Mélazie, pour n'oser décrire ses prétendus défauts ; depuis long-tems ils ne servent qu'à m'attacher, & la jouissance a redoublé mes desirs ; je m'en éloigne avec regret, je la retrouve avec transport, & je la desire plus que je n'ai jamais fait aucune femme ; enfin, j'avoue que je jouis avec elle des plus grands plaisirs de l'humanité. J'oblige vivement tout ce que j'adore, Mélazie me sait gré de tout ce que je fais pour elle ; je la mets au monde, puisqu'elle me doit des plaisirs & des sentimens sur lesquels son imagination même n'avoit osé s'abandonner. Heureux par son bonheur & par le mien, je n'ai rien à desirer. Je voudrois la déterminer au mariage, c'est envain que je lui en fis la proposition. Peu scrupuleuse, elle ne veut point changer d'état, elle est persuadée qu'un mari ne peut jamais flatter long-tems, & que cette liaison entraîne toujours avec elle une idée de contrainte dont le cœur est blessé. D'ailleurs, elle ne veut point avoir d'enfans, non par ménagement pour sa santé, qui seroit sans doute en grand risque, mais dans la crainte de me donner une postérité que je ne pourrois aimer, & dont la difformité me feroit rougir. Telle que soit sa volonté, je m'y conformerai ; un amour aussi vif & la réunion de tant de sentimens m'attachent à elle pour la vie : quelque suite que notre engagement puisse avoir, l'amitié la plus tendre

eſt au moins l'avenir que nous pouvons enviſager.

Cette hiſtoire eſt le précis véritable & exact des converſations, des épanchemens de cœur & des confidences d'Alcidon ; je rapporte ſeulement les faits généraux en témoin oculaire, car je paſſe avec ces amans heureux une vie que j'eſpère terminer avec eux.

LA PRINCESSE MINON-MINETTE, ET LE PRINCE SOUCI,

CONTE.

IL y avoit une fois un jeune roi nommé Souci, qui fut élevé par la fée Girouette. Sans ceſſe elle paſſoit d'un avis à un autre, d'un ſentiment à un deſir, d'une volonté déterminée à un doute; ainſi rien ne pouvoit être fixe dans ſa conduite, & par-conſéquent dans une cour où elle étoit maîtreſſe abſolue. Elle avoit réſolu de tenir (ſelon l'uſage) le jeune roi dans la dépendance, ſans lui donner aucune ouverture d'eſprit; elle changea d'avis, & lui abandonna le gouvernement : mais l'autorité permet

permet rarement de réparer les défauts de l'éducation. Cependant la fée emportée par des idées nouvelles, partit pour les aller mettre à exécution, après avoir formé un conseil dont le choix se fit avec promptitude, & donné la charge de premier ministre au bon-homme Tope, qui n'avoit jamais contredit personne, & que par-conséquent Girouette avoit trouvé un des hommes les plus admirables.

Le jeune Souci avoit un extérieur agréable, mais l'envie de plaire, qui seule en donne les moyens, lui manquoit, & ce défaut rendoit ses manières peu prévenantes. Il avoit un fonds d'esprit, mais privé de toute sorte d'éducation, il étoit gauche & timide, sans avoir la moindre idée du monde & de la réflexion.

Girouette avoit dit une fois, sans avoir pensé depuis à dire le contraire : Est-ce qu'il faut qu'un enfant réfléchisse ? Il faut le rendre timide. On avoit si parfaitement exécuté ses ordres, que tout lui paroissoit nouveau, & que les choses les plus simples le surprenoient.

Le conseil qu'elle avoit choisi à la hâte, quand le prince s'étoit trouvé majeur, étoit dans le même goût ; & quand on y ouvroit un avis, les conseillers, ainsi que le prince, répondoient ah, ah. Quoique cette réponse n'ait jamais rien avancé, bien des gens l'emploient encore aujourd'hui en

beaucoup d'occasions qui n'ont rien de surprenant.

Les décisions de ce conseil & la négligence d'un roi, qui ne travailloit jamais avec ses ministres, fut la source d'un grand désordre. Cependant on ne peut nier que Souci n'eût beaucoup de courage; car, dans une révolte assez générale qui s'éleva, le peuple armé menaçoit le palais, & le prince cependant proposa à son premier ministre de jouer du flageolet; il y consentit sans peine, d'autant que l'air étoit assez convenable à la situation; c'étoit celui-ci,

Quand ils auront tout dit
N'auront plus à rien dire,
O lire, &c.

On ne peut jamais répondre de ce qui échauffe ou tranquillise le peuple. Les révoltés instruits de la sécurité du prince, ne doutèrent point qu'il n'eût des ressources, & peut-être même des intelligences parmi eux; ainsi la méfiance se joignant à l'admiration du sang-froid du roi, tous les esprits se calmèrent sans aucune effusion de sang, & Tope s'en applaudit; son histoire peut trouver sa place en cet endroit.

Presque dans toutes les cours, les ridicules ont été souvent la source des fortunes, aussi Girouette après s'être amusée du caractère de ce bon-homme,

l'avoit goûté. A tout il répondoit *tope*; si bien que le nom lui en étoit demeuré. En reconnoissance d'un service qu'il avoit autrefois rendu à une fée, & dont je n'ai jamais bien su le détail, il en avoit reçu plusieurs éponges qui retenoient les paroles; ainsi, quand il devoit aller au conseil, il prenoit l'éponge de cette assemblée, il la pressoit dans son oreille sans faire semblant de rien, & souvent il avoit rencontré de fort bons avis.

Quand la révolte fut appaisée, le conseil résolut de marier le roi. Plusieurs princesses lui furent proposées. La fée, qui avoit voulu terminer cette affaire avant son départ, apres avoir beaucoup varié sur le choix, & roulant quelqu'autre projet dans sa tête, dit au roi & à toute sa cour, qu'elle croyoit la princesse Diafane plus convenable; mais que ne voulant rien prendre sur elle, c'étoit au roi & à son conseil à examiner & à faire toutes les démarches nécessaires. Le bon ministre approuva d'abord cette alliance, & s'écria : Tope. Mais quelques éponges sur les mariages, qu'il alla chercher dans son tiroir, lui représentèrent une si grande quantité de oui & de non, qu'il abandonna cette affaire, & déclara qu'il diroit tope à tout ce qu'on feroit, & même qu'il le signeroit. Dans cet embarras, il y avoit dans cette cour une charge de grand discoureur, occupée par un sujet distingué; on le chargea de parler sur cette affaire : il y consen-

tit avec joie, & il dit tant de choſes pour & contre, qu'on ne put encore s'arrêter à aucun avis. Cependant ceux qu'on avoit envoyés pour connoître le caractère & la figure de la princeſſe Diafane, rapportèrent qu'elle étoit grande & bien faite, mais fort légère, s'appuyant peu ſur ſes écuyers, qui n'avoient d'autre attention auprès d'elle que celle de la retenir contre les efforts du vent. On avoit eu dix exemples du riſque qu'il lui avoit fait courir; il eſt vrai que tous les poëtes de ſa cour avoient célébré ſans hyperbole la façon dont elle avoit traverſé les eaux ſans ſe mouiller les pieds, & les prairies ſans offenſer les fleurs. Mais quelque flatteur qu'il ſoit de remarquer dans ſa ſouveraine quelques-uns des attributs accordés à la divinité, ſes ſujets craignoient de la perdre; des poids dans ſes ſouliers ou dans ſes poches l'auroient trop incommodée, on prenoit le parti de ne la point faire ſortir quand il y avoit du vent; & pour plus grande ſureté, ſes écuyers tenoient chacun un cordon de ſoie qui lui ſervoit de ceinture, telle à-peu-près que nous en voyons encore aujourd'hui à nos eccléſiaſtiques; il eſt à préſumer que c'eſt de cette néceſſité que quelques-uns ont emprunté cette parure.

Le grand diſcoureur s'échauffa ſur le rapport de ces émiſſaires, & finit par dire qu'il y avoit à tout cela du plus ou du moins. Le roi imagina que c'étoit

un ridicule qu'on vouloit donner à cette princeſſe, & toute la cour fut du même avis. On réſolut que Souci feroit un voyage pour en juger par lui-même, ſous le nom de ſon propre ambaſſadeur. L'expédient n'étoit pas nouveau, même dès ce tems, mais il étoit bon, & convenoit à la ſituation. De plus, il y a bien des choſes qu'on eſt obligé d'employer quoiqu'elles aient déja ſervi.

On peut juger de la magnificence de l'ambaſſade par le rang de l'ambaſſadeur. Il laiſſa gouverner ſon royaume par ſon premier miniſtre, qui, ſelon ſa louable coutume, ſigna & répondit tope à tout; auſſi le bon-homme fut-il aimé de tout le monde, & bien des gens, ſans avoir rien à lui demander, alloient ſimplement le conſulter ſur leurs affaires, pour avoir le plaiſir de s'entendre applaudir. Le roi fut reçu à la cour de Diafane avec la même magnificence qu'il y parut. Après la première audience, il en demanda une particulière, pour, diſoit-il, être en état de rendre à ſon maître un compte plus particulier ſur une affaire auſſi importante, à laquelle, ajouta-t-il poliment, il craignoit que la prévention du premier coup-d'œil n'apportât encore trop d'illuſion. On connoiſſoit l'ambaſſadeur pour ce qu'il étoit, mais on feignoit de l'ignorer : rien n'eſt auſſi plaiſant dans les cours que ces ſortes de ſecrets publics. Pour éviter l'embarras du cérémonial, dont on étoit fatigué, le roi

proposa que cette seconde entrevue se fît dans un jardin. La princesse eut quelque peine à y consentir, mais voyant que le plus beau tems & le plus calme ne lui laissoit aucune raison de refus, elle fut bien aise d'avoir cette politesse pour le roi qui l'avoit proposé. A-peine avoient-ils fait les premières révérences, qu'un petit vent commença à ébranler la princesse, dont les écuyers s'étoient éloignés par respect; le roi voulut aller à elle, le vent qu'il fit en l'approchant, joint à un autre qui s'éleva, l'éloigna de lui; il courut après elle, en disant: Ah, ah! Eh quoi donc, princesse, vous me fuyez? Mon dieu, non, lui dit-elle; courez un peu plus vîte, vous m'arrêterez, & je vous serai bien obligée: aussi voilà ce que c'est, continua-t-elle avec humeur, d'être venus se parler dans un jardin, comme si on ne se parloit pas mieux & plus surement dans une chambre bien fermée. Cependant le roi couroit, mais le vent alloit plus vîte, il étoit si bien augmenté que la princesse fut en un moment à l'extrémité du jardin, & malheureusement devant un saut-de-loup qui donnoit sur la campagne, elle le franchit comme un oiseau; le roi s'arrêta sur le bord, en disant plus d'une fois: Ah, ah, & suivit quelque tems des yeux la belle Diafane emportée dans la plaine, tantôt en ligne droite, tantôt en tournant. Bientôt il la perdit de vue, & la cour & le peuple, accablés de ce mal-

heur, coururent dans la plaine, à pied & à cheval, pour secourir leur princesse, qui véritablement étoit en risque, car le vent qui l'emportoit, augmentoit à chaque instant, & précédoit un orage épouvantable. Le roi, demeuré seul avec sa suite, rentra dans le palais, faisant des réflexions sur l'extraordinaire légèreté de sa prétendue : il ne fut pas si touché des inconvéniens d'une telle alliance, que frappé du ridicule d'avoir une femme qui prenoit mieux le vent qu'un cerf-volant. Sans plus attendre, il détermina son départ, il montoit à cheval au moment qu'on ramenoit la princesse dans un carrosse : elle avoit été trouvée à deux lieues de l'endroit d'où elle étoit partie, mouillée jusqu'aux os, & plaquée contre une meulle de foin qui se trouva par bonheur sur sa route. Souci, prétextant la crainte de l'incommoder & l'envie de la laisser sécher, lui fit faire des complimens, & partit.

Mécontent de cette aventure, & ennuyé des mauvaises plaisanteries qu'on faisoit sur l'ambassade, sur la princesse & sur l'entrevue ; dégoûté d'ailleurs d'être environné d'une foule de gens qui sans cesse interprétoient toutes ses actions, comme si un roi n'en pouvoit faire de simples ou d'indifférentes ; il résolut de voyager seul. Pour cet effet, il renvoya toute sa cour, & ne réserva qu'un écuyer, dont il fut séparé bientôt après.

Ces réflexions & ce goût pour la solitude ne

lui étoient pas venus sans inspiration ; la fée Aveline avoit des desseins sur lui, aussi on assure qu'elle lui avoit soufflé ce projet dans l'oreille, après avoir soufflé bien d'autres choses ; car elle avoit fait naître l'orage, & avoit commandé le vent qui avoit si mal-mené la pauvre Diafane. Elle vouloit encore, ce qui étoit bien plus difficile, le rendre digne de la belle Minon-Minette qu'elle avoit élevée, & qui méritoit, par ses charmes & son esprit, d'épouser le roi le plus accompli de l'univers. Pour parvenir à ses fins, sachant qu'il n'y avoit pas le moindre fonds à faire sur la fée Girouette, & connoissant les bonnes dispositions du beau Souci, qui n'avoient besoin que d'être cultivées, d'abord qu'il fut séparé de sa cour, elle égara son écuyer, & le soir même, pendant qu'il dormoit dans une forêt, au pied d'un arbre, elle lui déroba ses armes & son cheval, persuadée que dans une telle situation il ne déclareroit point sa naissance, qu'il chercheroit à plaire & à réussir par lui-même, & qu'enfin si son caractère & sa figure, dégagés de toute parure & de toute illusion, convenoient à Minon-Minette, qui n'étoit point dans la confidence, elle n'auroit plus qu'à travailler à une alliance sortable d'ailleurs. A son réveil, le roi surpris & affligé du vol qui lui avoit été fait, chercha long-tems, mais inutilement ce qu'il avoit perdu : le besoin de manger interrompit ses recherches, & il se mit en chemin

s'abandonnant au hasard. A-peine avoit-il fait quelques pas, qu'il rencontra Aveline sous la figure d'une petite vieille, chargée d'une bourrée énorme par sa grosseur. Elle ne fut pas long-tems sans succomber sous un tel poids ; il lui demanda si elle ne s'étoit point fait de mal, elle lui répondit que non, & il passa son chemin. Et ma bourrée, lui cria-t-elle, où est donc la politesse ? Vraiment, vraiment, vous êtes un jeune-homme bien élevé. Que savez-vous donc faire ? Moi ! rien, lui répondit-il. Je n'en doute pas, répliqua-t-elle, vous ne savez pas seulement charger une bourrée ; oh bien, approchez-vous, je suis plus savante que moi ; je vous la chargerai très-bien. Le roi rougit de ces reproches, dont il sentit en partie la vérité ; & prit en effet la bourrée. Aveline, charmée de cette première épreuve, le suivit toujours sous la figure de vieille, en lui parlant, tantôt lui adressant la parole, tantôt se parlant à elle-même, enfin rognonant comme font presque tous les vieillards. Je voudrois, dit-elle, que tous les rois en eussent porté autant ; seulement une fois, ils sauroient ce qu'il en coûte de peines pour chauffer leur four. Souci trouva du bon-sens dans ce souhait, & la compassion pour les malheureux entra dès ce moment dans son cœur. Mais où allons-nous comme cela, ma bonne ? Nous allons au château du démon blanc, si vous n'avez rien à faire je vous y donnerai de l'occu-

pation. A quoi pouvez-vous m'occuper? reprit-il; si c'eſt à manger vous ſerez ſatisfaite. Vous me diſiez tout-à-l'heure que vous ne ſaviez rien faire; je vous ai cru d'abord, mais à-préſent je ne vous crois plus : vous voyez qu'il n'y a qu'à ſe préſenter à l'occupation, vous commencez à être ſavant. Savant! dit-il, voilà ma foi un beau ſavoir que de porter une bourrée. Vous ne le ſavez pas trop encore, point d'orgueil, s'il vous plaît, interrompit la veille, c'eſt le commencement de vos études; tranquilliſez-vous; vous vous occupez, vous ſoulagez la vieilleſſe, vous êtes poli pour les femmes, & vous appellez cela rien pour une première leçon? Le roi, peu touché de ces éloges & de ces belles inſtructions, étoit au moment, par impatience & par fatigue, de laiſſer-là la bourrée, quand une jeune perſonne, plus belle que le plus beau jour, vêtue ſuperbement & couverte de diamans, accourut à eux, en diſant : Ma bonne mère, je venois au-devant de vous, pour vous aider ſi vous étiez trop fatiguée. Voilà un jeune-homme, lui répondit la vieille, qui ne ſe fera pas prier pour vous céder la bourrée : vous voyez qu'on ne la peut porter de plus mauvaiſe grace. Voulez-vous me la remettre, monſieur? lui dit-elle. Le roi, piqué d'honneur, n'eut garde d'accepter ſes offres, & marcha plus légèrement, animé par la préſence de la princeſſe, dont chaque inſtant lui découvroit des graces & des

beautés. Mais surpris d'un événement dont il ne pouvoit arranger les liaisons, il voulut au moins, par une assez platte vanité, faire entendre qu'il n'étoit pas fait pour porter des bourrées : on voyoit aisément qu'il n'y étoit pas accoutumé. Il parla du vol de son cheval & de ses armes, il cita ses domestiques, mais il n'osa parler de son royaume : ses soins furent inutiles, on ne faisoit pas semblant de l'entendre. Ils arrivèrent enfin au château, dans lequel ils n'apperçut qu'une très-belle maison qui ne présentoit rien de singulier ; on lui montra l'endroit où il devoit poser sa bourrée. Honteux d'avoir fait une pareille entrée dans cette maison, & craignant d'être reconnu, le roi se feroit promptement éloigné, si les charmes de la princesse qui commençoient à faire leur effet, ne l'eussent arrêté. Minon-Minette, sans lui faire aucune honnêteté, étoit entrée dans la maison, & la vieille de son côté s'étoit retirée dans une petite chambre au rez-de-chaussée. Le prince, demeuré seul, abandonné à ses réflexions, étoit assez embarrassé de sa personne, quand un domestique vint lui demander s'il ne vouloit pas se reposer dans le sallon ; il le suivit & se trouva dans une très-belle piece remplie de livres, d'instrumens de musique, de masques & d'habits de comédie. Il se plaça dans un coin, & successivement il vit arriver différentes personnes de l'un & de l'autre sexe, qui seules, ou séparément, firent usage de

ces différentes choſes, ſans lui rien dire, & ſe contentant de le ſaluer froidement. La belle Minon-Minette parut enſuite, ſuivie d'une compagnie d'autant plus agréable, qu'elle étoit compoſée de gens qui tous avoient des talens, leur conſervation étoit en cela plus agréable; car, ſoit l'attention à laquelle il a fallu ſe ſoumettre pour les acquérir, ſoit les liaiſons qui ſe trouvent d'un art à l'autre, il eſt certain que les talens nourriſſent l'eſprit, indépendamment de la reſſource dont ils ſont eux-mêmes. On ne fit aucune attention au roi, & quand on vint dire qu'on avoit ſervi, on ſe parla bas; il remarqua qu'on l'examinoit & qu'on balançoit ſi on le feroit mettre à table; cette humiliation le piqua. Enfin on lui propoſa une place peu diſtinguée, la princeſſe lui diſant froidement: Monſieur, mettez-vous-là. Le dîné fut agréable, chacun brilla par ſes agrémens; le roi voulut parler, quelques femmes relevèrent ce qu'il dit, & firent quelques plaiſanteries dont il ſentit vivement la force. Mais à chaque inſtant Minon-Minette faiſoit plus d'impreſſion ſur ſon cœur; il ſentoit le ridicule de ſa poſition, il ne ſavoit rien faire au milieu de tant de jeunes-gens doués de tous les talens agréables, & de tout l'uſage brillant du monde. Quelle honte pour lui, & quelle envie de tirer quelque choſe de ſon propre fonds! il y faiſoit en-vain des efforts. Un roi n'a jamais parlé ſans être écouté & applaudi;

quelle différente ſituation! Après le dîné, la compagnie forma un concert délicieux, il convint en lui-même, & rougit de ſon ignorance. La veille il croyoit tout ſavoir, & le lendemain il vit clairement qu'il ignoroit tout; Il joignit à cette cruelle conviction la timidité, la honte & l'embarras d'un homme qui devient amoureux, & qui n'eſt point accueilli. Il ne faut pas tant de motifs à un amant pour aller chercher la ſolitude; auſſi deſcendit-il dans les jardins, il y rêva, il y ſoupira, il y maudit ſon ſort, il y forma cent projets de départ & d'oubli, & finit par aller chercher la petite vieille, dans le deſſein de s'inſtruire, de lui faire des queſtions, de ſe mettre au fait; du moins de parler de la belle Minon-Minette. Il la trouva dans une ſalle baſſe, qui filoit ſa quenouille; il l'aborda avec la politeſſe & l'air intéreſſé que donne l'amour qui croit avoir beſoin de quelqu'un. Hé bien, lui dit la vieille, on ne reconnoît point mal ici le ſoin que vous avez pris de porter ma bourrée; on vous a fait dîner à table : tous ces gens-là ont bien de l'eſprit, n'eſt-il pas vrai? Comment vous en êtes-vous tiré? Pas trop bien, répondit le roi; mais Minon-Minette eſt bien belle; convenez, ma bonne mère, que tous ceux qui l'environnent ſont amoureux d'elle; peut-on la voir ſans l'aimer? Tant-pis pour eux, répliqua la vieille, car elle n'a jamais aimé; elle a toujours déſeſpéré, rebuté ceux qui

ſe ſont attachés à ſon char. Et c'eſt pour cela, interrompit le roi avec vivacité, qu'on a nommé ſa maiſon le château du démon blanc. Vous y voilà, reprit la veille. Tous mes rivaux, ajouta le roi, ſans doute ſont princes, rois, ou fils de rois? Non, il y en a dans le nombre qui ne ſont que de ſimples particuliers, que leur mérite & leur eſprit égalent aux ſouverains. Voilà les plus dangereux, s'écria le prince. Un roi, plus aimable que puiſſant, pourſuivit la vieille, pourra ſeul la toucher. Vous me déſeſpérez, interrompit Souci; cependant j'aimerai, je me rendrai digne du cœur de la princeſſe, je lui ſacrifierai tout mon amour-propre; rang, dignités, mes ſentimens & mes attentions continuelles ſauront réparer tout ce qui me manque. Dites-moi ce qu'elle aime. Les talens l'amuſent, reprit-elle, le naturel eſt ce qui la touche: allez, retournez auprès d'elle, je vous ſais gré de votre confidence. Que puis-je vous offrir, dit le roi, dans la ſituation où je ſuis? voulez-vous que demain j'aille chercher votre bourrée? Votre offre me ſuffit, lui répondit la vieille; prenez ce peloton, il vous ſera quelque jour d'une grande utilité. A quoi peut me ſervir un peloton de fil? dit le roi en lui-même; cette bonne femme radote aſſurément. La bonne Aveline ne fit pas ſemblant de lire ſa penſée, & ajouta: Quand ce peloton n'aura plus de vertus, vos peines ſeront finies. C'eſt donc

le fil de ma vie? dit-il en le prenant. C'eſt celui du malheur de votre amour, ajouta-t-elle. Il la quitta & revint dans la ſalle où l'on alloit commencer une comédie. La belle Minon-Minette étala tous ſes charmes dans la juſteſſe & la préciſion de ſes rôles; elle danſa comme elle chanta, c'eſt-à-dire, à merveille. Le roi, charmé & enivré de ſes talens, étoit outré de n'en point avoir, il enviоit le bonheur de ceux qui, ſur la ſcène, lui diſoient des choſes tendres; à chaque inſtant il étoit plus mécontent de lui-même. On ſoupa avec la joie & la gaieté que les talens ſatisfaits produiſent à leur ſuite; on fit quelques plaiſanteries au roi, on lui demanda s'il ne vouloit pas déclarer ce qu'il ſavoit faire: Minon-Minette taxa ſes refus de modeſtie; un autre dit qu'il les examinoit pour les écraſer tous le lendemain par les talens qu'il ſauroit leur découvrir. Le roi cependant étoit ſur les épines, car les rieurs n'étoient ni ne pouvoient être pour lui; on peut aſſurer que jamais roi ne s'étoit trouvé à pareille fête. Enfin une dame fort agréable le pria de leur apprendre au moins ſon nom; il lui répondit qu'il ſe nommoit Souci. La femme qui lui avoit fait la queſtion pourſuivit ainſi: Souci! en cauſez-vous? Non, dit-il, j'en éprouve. Cette réponſe auroit pu intéreſſer pour lui; mais quand on a réſolu dans le monde de tomber ſur quelqu'un, rien n'arrête, ſur-tout quand on croit ce quelqu'un plus foible.

Ainſi on accabla le prince de plaiſanteries, & ſon nom fut l'amuſement du ſoupé. Le roi fut piqué, offenſé & déconcerté. Voir rire de ſon nom eſt une choſe que les gens du monde ne ſavent pas ordinairement ſoutenir ; l'ironie & la plaiſanterie n'ont jamais entré dans l'éducation des rois. Cependant, ménagé par la belle Minon-Minette, il lui fut plus aiſé de prendre ſur lui & de ne rien répondre ; mas cet effort lui coûta beaucoup. Après qu'on eut bien ri, plus mécontent de lui-même peut-être que des autres, en ſortant de table, emporté par un premier mouvement dont il ne fut pas le maître, il partit, réſolu de ſe guérir d'un amour dont il devoit eſpérer ſi peu, car les chagrins d'une paſſion malheureuſe éloignent de l'éclat du monde, & conduiſent à la ſolitude. La fée Grimace, qui avoit élevé le prince Fluet, conſulta Girouette ſur la princeſſe qu'elle lui feroit épouſer. Celle-ci, qui ne conſultoit jamais ſes livres pour ſe conduire, lui dit qu'il n'y en avoit aucune qui fût préférable à la belle Minon-Minette ; auſſi Grimace réſolut de ne rien épargner pour la lui faire épouſer. Elle arriva donc à la cour de cette beauté, où elle fut reçue comme une fée le devoit être par une autre fée auſſi polie que la bonne Aveline. Elle n'avoit mené Minon-Minette à la campagne que pour lui faire juger du roi Souci avec plus de tranquillité, & ſur le prétexte de lui faire voir un petit-

maître

maître humilié : ainſi, d'abord qu'il eut pris ſon parti, elles abandonnèrent le ſéjour du château, & vinrent reprendre dans la capitale leurs occupations ordinaires. Fluet fut préſenté, il étoit aſſez joli, mais ſi délicat que le plus foible excès de danſe ou de chant l'obligeoit à demeurer pluſieurs jours dans le lit. Il avoit des talens & des connoiſſances, mais excepté la douce conſidération qu'il avoit pour lui-même, tout étoit petit. Minon-Minette produiſit ſur ſon cœur l'effet ordinaire à ſes charmes, mais ſon diſcernement reconnut dans ſa plus juſte étendue le mérite de ce nouvel amant. L'amour mécontent s'anime & s'irrite dans le cœur le plus foible. Le prince, peu ſatisfait de la beauté qu'il aimoit, lui fit des reproches, & lui témoigna des regrets aſſez ordinaires, & qu'on n'auroit jamais imaginé capables de le mettre en danger & d'expoſer ſa petite perſonne ſacrée; cependant il s'échauffa ſi fort, qu'il fut obligé de garder le lit plus de quinze jours. Grimace éprouva les plus cruelles alarmes, elle ne douta point de ſa mort, ou de l'altération de ſon tempérament, & ſe fâcha ſi fort contre Aveline, qu'elle lui dit que ſa belle éleve étoit une mijaurée, qui s'admiroit tout le jour, qui étoit charmée de ſentir qu'elle étoit agréable, pour faire enrager l'univers. Elle ajouta que cela méritoit punition, qu'une belle perſonne devoit plutôt qu'un autre prendre ſon parti pour laiſſer les autres s'établir ſans diſtraction; elle

finit par jurer par sa dent qu'elle ne seroit heureuse ni tranquille qu'elle n'eût trouvé le pont sans arche, & l'oiseau sans plume. La colère redoubla mille fois les grimaces dont ses plus simples réflexions étoient ornées ; mais quand par son art elle eut découvert l'amour de Minon-Minette pour le beau Souci, elle résolu son départ, méditant toutes sortes de vengeances. Aveline ne put soupçonner ses mauvais desseins. Les bons caractères ne sont pas méfians. Les grimaces de la fée déguisoient absolument ses sentimens, de façon qu'elle la vit partir tranquillement & sans regret avec son petit protégé.

Cependant le roi Souci se reprocha plus d'une fois son départ, il sentit que les peines de l'absence sont les plus cruelles. Il eut la consolation dans son malheur de retrouver ses armes & son cheval; l'un & l'autre lui furent d'un grand secours, & Aveline avoit su le prévoir.

Après avoir traversé plusieurs déserts, il arriva dans un pays habité malheureusement pour la géographie. Les royaumes n'étoient connus en ce tems que par le nom de leurs rois, ainsi on ne sait pas aujourd'hui la véritable position des terres. A-peine étoit-il sur la frontière de ce pays, qu'il fut arrêté & conduit enchaîné comme un criminel à la capitale. Pour toute réponse aux plaintes qu'il fit d'un procédé si injuste, on lui répondit qu'il étoit dans les états du roi de Fer. Le prince le reçut sur son

trône noir, au milieu d'une cour en pleureuses & en deuil de tous ses parens qu'il avoit fait mourir. Il lui dit : Jeune-homme, que viens-tu faire dans mon pays ? Le hasard m'y a conduit, lui répondit-il ; si j'échappe à tes cruautés, ton exemple me servira à traiter différemment mes sujets. Ah, ah, tu me parois bavard, s'écria ce roi féroce, je saurai t'occuper. Que sais-tu faire ? Je saurai te vaincre si tu veux accepter le combat que je te présente. Les hommes les plus durs en apparence ont toujours été les plus faciles à réduire & à modérer, quand on leur tient tête ; alors sous les noms de raison, de générosité ou de conviction, ils ont souvent caché la foiblesse de leur cœur & la molleſſe de leurs sentimens. Le roi, qui aimoit à jouer le redoutable, tout autant qu'à l'être en effet, frémit à la seule proposition d'un combat singulier, descendit de son trône, lui tendit la main en lui disant : Je n'ai trouvé que toi qui fût digne de mon amitié. Tu es indigne de la mienne par ta barbarie, tu ne m'inspires que de l'horreur, répondit le prince ; les rois doivent exemple, le silence de ma part auroit l'air d'une approbation. Cet emportement étoit un peu fort, on pourroit même le trouver déplacé, mais il semble que la jeuneſſe doive néceſſairement abuſer pour apprendre à connoître la mesure des procédés. Cependant le roi de Fer s'écria : C'eſt trop auſſi m'inſulter dans ma propre cour ;

en attendant que je ſache ſi tu ne m'en impoſes point, car tout le monde eſt rempli d'aventuriers qui ſe diſent rois pour tromper le public, je ſaurai t'apprendre à parler : qu'on le mette dans le bijou ; c'eſt le nom qu'il avoit donné à une priſon favorite dont il avoit arrangé & ménagé toutes les horreurs. Elle n'avoit point aſſez d'étendue pour s'y coucher, elle n'étoit point aſſez élevée pour y demeurer debout, & cette petite chambre de fer étoit pendue à quatre groſſes chaînes dans un ſallon voûté, où l'on faiſoit ſucceſſivement éprouver par art des froids rigoureux & des chaleurs inſupportables : on ouvrit cent différentes ſerrures pour y faire entrer Souci. Girouette, occupée de quelque nouvelle idée, ne penſoit ſeulement pas à ſon exiſtence ; c'en étoit fait du malheureux Souci, ſi Aveline, qui avoit obſervé ſes démarches, ne lui eût fait entendre une voix dont le ſon le charma, car il crut reconnoître celle de Minon-Minette, qui lui dit : Et le peloton ? Il le prit par ſoumiſſion, ſans ſavoir à quel uſage il le pourroit employer, il lia un des barreaux de ſa petite maiſon de fer, & ſans aucun effort il le coupa en autant de morceaux qu'il voulut ; il répéta cette opération autant qu'elle lui fut néceſſaire, il ſortit du bijou & ſe trouva dans le ſallon ; il vint enſuite faire la même manœuvre à une fenêtre de cette piece, ſur laquelle il monta, mais il apperçut à

quelques toiſes du ſallon un grand mur fort élevé qui lui ôta toute eſpérance de liberté; il ne ſavoit quel parti prendre. A bout d'idées, réſolu de s'abandonner à toutes les cruautés du roi de Fer, il voulut au moins le priver d'un tréſor auſſi conſidérable que ſon petit peloton; & comme ordinairement on s'adreſſe au ciel pour remercier les abſens, il le jetta en l'air en diſant à la vieille : Je ſuis plus malheureux que tu n'es puiſſante, tiens, je te remercie. Le peloton ſe devida, & par un bonheur, que la fée détermina ſans doute, le bout du fil lui demeura dans la main, il ſentit de la réſiſtance; & jugeant que le peloton s'étoit arrêté quelque part, il aima mieux ſe confier à la fragilité d'un fil qu'à la cruauté du roi. Il étoit ſi jeune & ſi ingambe, qu'il ſe trouva bientôt fort au-deſſus du grand mur, en ſe balançant il le franchit, & le fil le conduiſit enſuite à terre, où le peloton, qu'il eut grand ſoin de devider, le vint promptement retrouver; il le mit dans ſa poche, & remerciant mille fois la généreuſe vieille, il ſortit de la ville. L'étonnement & la fureur du roi furent extrêmes, quand au point du jour il ne trouva point ſon priſonnier dans le bijou; chaque examen redoubloit ſa ſurpriſe; il fit tuer le gouverneur de la priſon avec tous les geoliers, & fit partir ſes gardes, la garniſon de ſa capitale, & même le peuple, avec ordre de lui ramener le prince mort ou vif. Mais avec le ſecours

du peloton, il avoit passé une rivière des plus larges & des plus rapides, & s'étoit jetté dans une immense forêt, qui le mit en peu de tems hors des états de ce roi barbare.

Ces épreuves ne suffisoient pas encore à Aveline pour l'instruction du beau Souci ; elle s'attachoit d'autant plus à le rendre un homme de mérite, que sa figure avoit fait impression sur le cœur de la belle Minon-Minette, & que loin de trouver plaisant de le voir dans sa première entrevue chargé d'une bourrée, elle en avoit été touchée, ainsi que de toutes les humiliations qu'il avoit souffertes dans le château du démon blanc. Aveline vouloit la rendre heureuse par le mérite de son amant ; persuadée qu'un amour bien placé ne sauroit être trop violent, elle voulut augmenter les sentimens qu'elle avoit reconnus, elle lui déclara donc la naissance de celui qui la touchoit ; & voulant redoubler ces mêmes sentimens par la compassion, elle lui contoit, sans oublier la moindre circonstance, tous les détails des peines & des inquiétudes que souffroit son amant ; elle insistoit principalement sur le regret qu'il avoit de l'avoir quittée, & sur la façon dont son idée étoit présente à son esprit : Minon-Minette la conjura cent fois de le secourir. Il a son peloton, dit-elle, il faut l'accoutumer à chercher des ressources dans son esprit. Mais il n'y pense pas, reprit-elle, faites-lui du

moins entendre ma voix; ce fut en effet celle de Minon-Minette que la fée porta jusqu'à lui, & qui lui dit : Et le peloton ? Enfin la princesse ne respira qu'après que Souci eut passé le fleuve, & qu'il n'eut plus à redouter le roi de Fer. Dès ce moment la princesse résolut de déclarer la guerre à ce roi cruel, & de joindre ses forces à celles de Souci, qui prendroit le commandement des deux armées.

Cependant le prince étoit à pied, plus malheureux de son amour que de ses autres infortunes. Aveline lui fit trouver des fruits dont elle augmenta la saveur & les sucs, pour le mettre en état de résister à une fatigue qu'elle croyoit nécessaire pour former son tempérament. Minon-Minette trouvoit ce procédé un peu dur; aussi, après avoir rougi & éprouvé toutes les contrariétés que l'esprit fait souffrir à une jeune personne en écrivant une première lettre à son amant, elle conjura la fée de la lui faire tenir. Aveline y consentit, & sans demander à la voir, elle la fit tomber d'un arbre sur lequel il cherchoit sa subsistance; il l'ouvrit par une curiosité naturelle, & trouva qu'elle contenoit ces mots : *Prince, espérez; qui a pu échapper au roi de Fer, peut attendrir un démon blanc.* Quelle joie pour un amant qu'une telle lettre ! Elle lui étoit nécessaire pour soutenir la vie fatigante & retirée qu'il menoit, & sur-tout pour calmer les inquiétudes

de ſon amour. Enfin il arriva dans un pays plus ouvert, & ſe trouva dans une prairie de la plus grande beauté; elle étoit terminée par des rochers couverts de mouſſe, qui formoient un admirable point-de-vue; on diſtinguoit quelques ouvertures au midi, devant leſquelles il apperçut pluſieurs perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, marchant doucement, ou poſées dans des attitudes tranquilles. Il en approcha, & trouva des vieillards qui l'accueillirent & lui offrirent leurs ſecours. Surpris d'en voir un ſi grand nombre, il apprit qu'il étoit arrivé à la caverne de la vieilleſſe. Cette divinité triſte, mais la plus deſirée & à laquelle on offre plus de vœux, avoit fait choix, pour demeurer auprès d'elle, des plus anciens du monde, mais auſſi des plus aimables. Peu conteurs, & de bonne-foi ſur leur vie paſſée, ils avoient acquis la ſolidité du jugement ſans rien perdre de leur gaieté naturelle; une attention, une marque d'amitié de la jeuneſſe les charmoit, ils l'aimoient & s'y intéreſſoient, par-conſéquent un ſeul procédé flatteur lui attiroit les bons conſeils qu'elle pouvoit deſirer. La ſatisfaction d'avoir bien vécu étoit leur jouiſſance, & la condamnation de ce qu'ils avoient eux-mêmes pratiqué étoit la reſſource de leur indulgence; en un mot, les paſſions éteintes les mettoient en état de n'être plus que de bons livres qui réuniſſoient un agréable expoſé, & une diction ſéduiſante à

l'avantage de répondre aux objections. Leur genre de vie étoit réglé, & quoique, pour ainsi dire, ils vécussent du passé, ils jouissoient encore du présent : malgré la température de la caverne qu'ils habitoient, ils venoient encore jouir des faveurs d'un astre qu'on admire dans tous les tems, & qu'on goûte sur la fin d'un âge qui ressent son éloignement, son retour, son absence, enfin toutes ses influences.

La vieillesse paroissoit sur un trône antique prêt à s'écrouler, & qui rappelloit l'ancienneté des tems; il étoit long & peu élevé, pour éviter la fatigue d'y monter; il étoit orné d'un lit pour le rendre supportable à une souveraine aussi décrépite. Mais à tous momens importunée par les demandes & les prières de tous ceux qui vouloient obtenir ses bontés, ou la continuation de ses faveurs, ces dernières étoient les plus vives & les plus ardentes; elle en tiroit vanité, parce qu'ils ne lui demandoient que ce qu'ils connoissoient. Mais elle avoit tant vu périr d'humains, qu'elle étoit peu sensible aux sollicitations; semblable aux autres souverains, on peut dire qu'elle n'aimoit rien. Un nombre infini de chemins conduisoient à son empire ; ceux de la valeur, de la richesse & de l'oisiveté étoient peu battus, mais en général tous ces chemins étoient traversés & interrompus par les vices, les débauches, les folies & les erreurs; la jeunesse les voyoit

de ſi loin, qu'elle ignoroit leur exiſtence; le haſard les avoit préſentés à preſque tous ceux qui les avoient ſuivis, & ſouvent les précautions en avoient écarté ceux qui de bonne heure s'étoient flattés de les rencontrer. Le roi profita du ſéjour qu'il fit avec eux, & de leur amitié, pour ſe corriger de mille défauts qu'il avoit regardés juſques-là comme des perfections. Quels ſecours en effet un bon eſprit ne peut-il pas tirer de ces livres vivans, quand ils joignent, comme ceux-ci, la douceur à l'expérience! Le roi ſentit & connut tout ce qu'ils valoient, il profita de leurs vieux talens: ils avoient le plaiſir de les voir exécutés par un jeune prince qui dévoroit leurs leçons pour ſe rendre digne de ce qu'il aimoit, & qui n'étoit occupé que des moyens de leur plaire & de reconnoître par ſes procédés les obligations qu'il leur avoit. Cependant pluſieurs fois dans le jour il eſſayoit ſon peloton, mais il retomboit toujours & ne s'attachoit point en l'air, car il n'avoit point encore acquis le degré de perfection & d'agrément qui devoit le rendre digne de la belle Minon-Minette. Les nouvelles qu'il en recevoit aſſez fréquemment adouciſſoient un peu les rigueurs de cette longue abſence. Il trouvoit écrit, tantôt ſur un rocher, tantôt ſur l'écorce d'un arbre, ou ſur une fleur: *Elle ſe porte bien, elle vous aime, elle voudroit vous voir, votre abſence l'ennuie*; & c'eſt depuis ce tems que

l'on dit que tout parle aux amans dans la nature. Devenu plus hardi par ces témoignages flatteurs, il fit des réponſes, dans leſquelles il témoigna tout l'excès de ſon amour. Il augura bien de ſes premières lettres, car les ayant poſées ſous des fleurs, il ne les trouva plus quelques momens après, & bientôt il reçut des réponſes qu'il ne put attribuer qu'à l'objet de tous ſes vœux, & dont il ne put remercier que la même vieille qui lui avoit fait préſent de l'admirable peloton.

Cependant les préparatifs de la guerre que Minon-Minette avoit réſolue de déclarer au roi de Fer, ne purent ſe faire avec aſſez de ſecret, & Grimace en fut inſtruite; elle étoit encore moins amie de ce prince que piquée contre Minon-Minette.

Aveline avoit juſqu'ici paré quelques-unes de ſes mauvaiſes intentions; enfin la princeſſe réſolue de ſe mettre à la tête de ſon armée, pour s'accoutumer à la fatigue, voulut monter à cheval tous les jours & aller à la chaſſe. Aveline approuva ſon deſſein, en lui recommandant expreſſément de ne jamais ſortir de ſes états ſi elle n'étoit avec elle. La princeſſe lui promit d'y faire attention; mais un jour qu'elle étoit montée ſur ſa belle haquenée blanche, occupée des idées tendres que lui donnoit une lettre qu'elle avoit reçue de Souci, peu ſavante d'ailleurs ſur les frontières de ſon état, tout d'un coup elle apperçut à quelques pas d'elle une mai-

ſon feuille-morte, dont la vue lui fut d'un mauvais augure; ſe ſouvenant alors des conſeils d'Aveline, elle voulut tourner la bride de ſa haquenée, mais elle étoit demeurée immobile. La princeſſe ſentit enſuite qu'une force ſupérieure la mettoit à terre, ſes efforts furent inutiles ; elle voulut prendre la fuite, mais elle trouva de tous côtés une réſiſtance qu'elle ne put ſurmonter, & qui la força de prendre le chemin de la maiſon feuille-morte. A-peine étoit-elle auprès de la porte que Grimace, parut. Vous voilà donc à la fin, belle Minon-Minette, il y a long-tems que je vous guette, & que mon trébuchet vous attend; venez-ici, ma mignone, ah, je vous apprendrai à vouloir faire la guerre à mes amis, les choſes ne ſe paſſeront pas à votre fantaiſie; vous lui demanderez pardon à genoux, à ce roi, & pour obtenir la paix, vous le prierez de vous faire l'honneur de vous épouſer : en attendant, ſervez-moi, s'il vous plaît. La princeſſe fut réduite, pour ce ſoir-là, aux plus bas emplois du ménage ; du pain noir fut ſon unique ſoupé, & un peu de paille fut le lit qu'on lui préſenta. Le lendemain, ſur le midi, pour l'expoſer à la plus grande chaleur du jour, on l'envoya garder les dindons de la fée. Elle auroit trop ſouffert dans une telle occupation, ſon teint en auroit été du moins altéré, ſi par le plus grand bonheur elle n'avoit trouvé dans la campagne un éventail; ce

meuble manquoit à tout le ridicule d'une gardeuse de dindons, qui d'ailleurs avoit des habits magnifiques. Elle ne fut pas auſſi frappée de la ſingularité de la découverte, qu'elle fut touchée de ſon utilité : en effet, l'éventail lui fut non-ſeulement d'un grand ſecours, mais il lui cauſa la plus grande joie ; car en l'ouvrant, elle y trouva une lettre de ſon amant, alors elle reſſentit la protection de la fée. L'amour & l'amitié ſatisfaits à la fois ſe réunirent pour lui donner de l'eſpérance & la ſoulager dans ſes peines. Mais le ſoulagement eſt bien court & bien rare quand on eſt ſoumis à des gens injuſtes.

Grimace, étonnée de voir qu'après pluſieurs jours du plus grand ſoleil, la princeſſe conſervoit l'éclat de ſon teint ſans la plus foible altération, examina toutes ſes actions, & ſurpriſe de lui voir un éventail, elle voulut l'en priver ; mais il lui étoit moins utile encore que cher à ſon cœur. Donnez-moi cet éventail, lui dit-elle en fureur. Vous m'ôterez plutôt la vie, lui répondit la princeſſe ; & ne ſachant comment ſe garantir de la violence à laquelle Grimace ſe diſpoſoit, elle le mit ſous ſes deux pieds, il y fut à-peine, qui l'enleva. Grimace frémit de l'inſulte que l'on faiſoit à ſon autorité, mais le pouvoir d'Aveline devint ſupérieur au ſien à cauſe de la droiture de ſes intentions. Pendant que cette méchante fée éprouvoit une colère impuiſſante, Minon-

Minette parcouroit l'air sur son éventail. Le roi Souci, de son côté, ayant essayé son peloton, voyageoit, dans le même élément, au bout de son fil; les deux voitures se rencontrèrent, & la princesse cria : Voilà l'oiseau sans plume, & le pont sans arche. Quoique leur entrevue se passât en l'air, elle ne leur fut pas moins sensible; l'éventail s'étendit, le prince y fut reçu ainsi qu'Aveline, qui parut en même-tems; elle approuvoit leur amour, & ne les empêcha point de s'en donner les plus tendres assurances. Leur conversation ne fut pas longue, ils mirent pied à terre en présence des deux armées, qu'Aveline avoit eu soin de faire rassembler; l'élite des deux royaumes les composoit, elles reconnurent leurs princes avec transport, & marchèrent sous leurs ordres avec une si grande ardeur contre le roi de Fer, que ses états furent bientôt conquis, & qu'il se trouva réduit à défendre sa capitale, dans laquelle il se renferma avec Grimace. Le siége fut vif; mais la grimace & la dureté ne sont pas redoutables : le roi & la fée furent obligés de se rendre prisonniers de guerre, & servirent d'ornemens au char des vainqueurs. Le roi de Fer, qui vouloit vivre à quelque prix que ce fût, brigua l'emploi de garder les moutons du roi Souci; il l'obtint, mais ce ne fut qu'après avoir prêté serment de les traiter avec douceur. Il y a des auteurs qui assurent que Grimace fut changée

en pelotte, connue en effet sous son nom, & qu'elle fut continuellement piquée d'épingles : mais le plus grand nombre, & je suis de ce sentiment, veut qu'Aveline ait donné la liberté à Grimace, en lui conseillant de faire le mariage de Fluet & de Diafane : elle suivit son conseil. Aveline, après avoir réuni les nouvelles conquêtes aux états de ses protégés, les rendit heureux en présence de Girouette, qu'on eut beaucoup de peine à trouver dans le monde, & qui fut bien étonnée de trouver tant de besogne faite. Souci gouverna par lui-même & très-bien, après avoir donné au bonhomme Tope la charge de son premier maître-d'hôtel. Le bonheur de Souci & de Minon-Minette fut constant & de longue durée, il les conduisit enfin dans la caverne de la vieillesse, dont ils furent l'exemple & l'admiration, après avoir laissé leurs royaumes à leurs beaux enfans.

HISTOIRE
DE
BEDIHULDGEMAL,
FILLE DU ROI DES ESPRITS,
ET
DE SEIFULMULOUK,
FILS DU ROI D'ÉGYPTE.

TIRÉE D'UN MANUSCRIT ARABE.

ON lit dans l'hiſtoire de l'ancienne Égypte, que le roi Haſm, fils du roi Ahuand, faiſoit obſerver une diſcipline très-exacte dans ſes nombreuſes armées, que ſes richeſſes étoient immenſes, & que le nombre de ſes ſujets étoit ſi grand, qu'on ne pouvoit le compter; en un mot, que ſa puiſſance étoit

étoit redoutable, car il avoit quatre cens villes fortes avec un nombre infini de palais & de jardins royaux.

Ce prince étoit si bon & si juste, qu'on trouve dans les annales d'Égypte un événement de son regne, qui donne une idée de son caractère.

Un jeune-homme nommé Ahmenttevail, dont la beauté étoit raviſſante, & peu capable, à cauſe du vin qu'il avoit bu, de ſentir les conſéquences de ce qu'il faiſoit, ſe purifia dans un canal qui lavoit le pied d'un des palais du roi; une des plus belles eſclaves de ce prince l'apperçut, & ſa beauté fit une telle impreſſion ſur ſon cœur, qu'elle lui jetta une pomme. Ahmenttevail la ramaſſa & fut à ſon tour frappé de l'éclat des charmes les plus piquans. Son viſage auſſi brillant que le ſoleil, le brûla dans le moment au milieu des eaux. Elle lui demanda ſon nom & le lieu de ſa demeure, il ſatisfit ſa curioſité; & quand elle lui eut à ſon tour appris qu'elle ſe nommoit Aziz, elle ſe retira. Quelques jours après, la belle Aziz lui fit ſavoir par un eunuque le tems & le lieu qu'elle avoit choiſi pour le voir; il vola plus promptement au rendez-vous que le faucon ne fend les airs, & ſon empreſſement fut payé par des plaiſirs impoſſibles à décrire. Leur commerce fut quelque tems ſecret.

Le roi demanda un jour à ſes courtiſans, quel étoit le mêt qui leur paroiſſoit le plus exquis, il y

en eut un qui l'assura que des petits oiseaux cuits avec du sucre, du poivre, du gérofle, du piment, du saffran avec de l'huile d'amande douce, étoit la meilleure chose qu'on pût manger. Le roi, surpris de ce mélange, parut douter de sa bonté. Le courtisan courut chez lui faire le ragoût qu'il avoit annoncé, & le porta au roi, qui le trouva si bon qu'il en envoya une partie à la belle Aziz; celle-ci de son côté le partagea avec Ahmenttevail, & celui-ci pria un de ses amis d'en venir manger avec lui. Mais il fut bien étonné de trouver, dans le corps d'un de ces petits oiseaux, un diamant magnifique. Ce faux ami, né jaloux du bonheur de tous les autres hommes, se douta de la vérité, & rendit compte au roi & du ragoût & du diamant, jugeant aisément que lui seul pouvoit être intéressé à cette aventure, & qu'il reconnoîtroit l'esclave qui le trahissoit. Ce rapport fit tout l'effet que ce méchant homme avoit prévu, & le roi ordonna qu'on amenât Ahmenttevail en sa présence. En arrivant devant le trône, il apperçut la belle Aziz, debout & dans l'abattement de la plus grande douleur. Le roi, après avoir fait retirer tout le monde, se tourna du côté de son esclave, & lui dit : Tu es bien ingrate, quelle raison a pu t'engager à me trahir ? Quoi ! les égards que j'ai eus pour toi, les préférences que je t'ai accordées, & les bienfaits dont je t'ai comblée

n'ont pu toucher ton cœur ! Comment, du moins, n'as-tu pas redouté mon courroux ? Prince, lui répondit la belle Aziz, deux choſes m'ont fait manquer à mon devoir, le deſtin le vouloit ainſi, & l'amour s'eſt emparé de mon cœur ; en cet état, je l'avoue, j'ai oublié vos bienfaits, & je n'ai point redouté votre courroux, un cœur rempli d'amour connoît-il quelque danger ? Je ſuis coupable, puniſſez-moi, je le mérite, depuis long-tems je ſuis préparée à votre vengeance. Cette réponſe & ce mépris de la mort étonnèrent le roi Haſm ; il réfléchit quelque tems, & s'adreſſant à Ahmenttevail, il lui demanda d'où il étoit. Je ſuis de votre capitale, lui répondit-il. Tu n'ignores donc pas qui je ſuis ? continua le prince ; qui peut t'avoir rendu aſſez téméraire pour aimer une de mes femmes ? Je connois, reprit Ahmenttevail, la grandeur de ma faute, je conviens que la cruauté que tu dois exercer ſur moi, eſt légitime ; mais j'ai conçu pour ton eſclave la plus violente paſſion, elle a répondu à mes vœux, je n'ai plus rien à deſirer dans ce monde, je m'attends à ſouffrir les plus grands ſupplices ; mais je mourrai content, puiſque j'ai poſſédé un ſi grand bien. Le roi fut interdit de cette réponſe, il ordonna cependant qu'on lui amenât l'eunuque qui avoit favoriſé la belle Aziz ; malheureux ! lui dit-il, à qui j'avois confié mon honneur & la garde de celle que j'aimois le plus, pourquoi

m'as-tu trahi ? Elle m'a gagné par ſes préſens, lui répondit-il, y a-t-il quelqu'un que les richeſſes ne puiſſent corrompre ? Haſm alors ordonna que l'on fît venir le faux ami d'Ahmenttevail ; il lui reprocha d'avoir trahi l'amitié, & d'avoir rendu ſa honte publique, & donna ordre qu'on le conduisît au ſupplice, & ſe tournant enſuite vers les trois coupables, je vous pardonne, leur dit-il, à cauſe de votre ſincérité, je donne la liberté à l'eunuque, & la belle Aziz à Ahmenttevail. Il accompagna cette belle action d'un riche préſent qui fit la fortune de ces heureux amans qu'un mariage unit à jamais.

Un prince auſſi généreux ſur les propres ſentimens de ſon cœur, & qui ſavoit autant vaincre ſes paſſions, rendoit ſes ſujets heureux, & n'avoit d'autre chagrin ſur le trône que celui d'avoir perdu tous ſes enfans, que la mort lui avoit enlevés. Après avoir réfléchi ſur la rapidité du tems qu'il avoit déja vécu, & s'être bien convaincu qu'il ne pouvoit plus eſpérer de ſucceſſeur, il forma la réſolution d'abandonner les affaires de ſon royaume, & de ſe retirer dans un endroit écarté de ſon palais ; il ſe couvrit de mauvais habits, mit ſur ſa tête un vieux bonnet, & défendit, ſur peine de la vie, qu'on le vînt interrompre pendant les premiers quarante jours qu'il vouloit paſſer dans la ſolitude, & dans le recueillement de la prière. Cette conduite étonna tout le monde, & le peuple commençant

à murmurer, trois de ses grands visirs, du nombre desquels étoit Edrenouck, pour lequel il avoit le plus de bontés, résolurent de s'exposer à toute la sévérité du roi, plutôt que de lui laisser ignorer le danger que sa retraite lui faisoit courir. Ils forcèrent la garde des eunuques, & parvinrent jusqu'à la retraite du roi, qu'ils trouvèrent en prières. Prince, lui dirent-ils en se prosternant à ses pieds, nous vous apportons nos têtes, nous désobéissons à vos ordres sacrés, que ne méritons-nous pas ? mais aussi que ne devons-nous pas faire pour sauver des jours aussi précieux que les vôtres ? quelle réflexion, quelle crainte doit empêcher vos visirs de vous instruire de ce qui se passe ? Sachez donc que vos peuples sont prêts à se soulever, & que vos armées sont au moment de se révolter. Hasm les regarda d'abord avec étonnement, ensuite avec bonté, il les fit relever, & leur dit : Vous vous avouez coupables, je vous pardonne votre témérité ; mais, que m'importe que mon royaume me soit enlevé, il y a trop long-tems que je regne ; de quoi me sert la soumission de tant de peuples, si je n'ai point d'enfans qui puissent hériter de mes états ? Seigneur, lui dirent alors les Visirs, votre humilité devant le seigneur est un devoir dont vous pouvez vous acquitter sur le trône, & qui lui sera d'autant plus sensible, qu'il est plus rare à la place où vous êtes ; mais songez qu'il n'est point de retraite

paisible pour un roi qui a régné, comme vous, trop bien & trop long-tems; tout usurpateur doit le priver de la vie en lui arrachant la couronne. Croyez-nous donc, ne désespérez pas des bontés du tout-puissant, régnez & gouvernez votre royaume aussi sagement que vous avez fait jusqu'ici. Le roi qui commençoit à être frappé de leurs raisons, acheva de se déterminer, par les astrologues qu'ils envoyèrent chercher, & qui assurèrent le roi qu'il auroit un enfant, mais que ce ne pouvoit être qu'avec la princesse Cathan, fille de Heumr, roi de l'Arabie heureuse. Le roi avalant à longs-traits le miel de l'espérance, oublia toutes les résolutions qu'il avoit formées, fit aux astrologues & à ses trois visirs des présens dignes de sa grandeur, & donna tous les ordres nécessaires pour faire partir incessamment Edrenouk pour aller demander la belle Cathan. Il voulut le faire paroître en Arabie avec un éclat qui répondît à sa grandeur; il fit tirer de son trésor la charge de cinquante chevaux, des plus belles étoffes de toile d'or; il choisit cent esclaves, les plus beaux des deux sexes, qu'il chargea chacun d'une bourse qu'ils devoient présenter au roi Heumr, avec un beau collier de perles, & sept diamans qui brilloient la nuit, pour être offerts à la princesse. Ces magnificences ne lui paroissant point encore suffisantes, il fit prendre dans ses écuries cinq cens de ses plus beaux chevaux, parmi lesquels

il y en avoit cent d'Arabie, il les fit couvrir de harnois d'or massif ornés de pierreries. Cette magnifique ambassade étoit si nombreuse, qu'en arrivant sur les frontières de l'Arabie heureuse, elle épouvanta tous les peuples. Le roi Heumr lui-même fut alarmé des récits qu'on lui en fit, on l'assuroit qu'une armée formidable d'Égyptiens venoit fondre sur ses états; il envoya, pour s'instruire de la vérité, un officier de sa garde, qui fut reçu avec toute la magnificence possible, & renvoyé chargé de présens par Edrenouck, qui fut accueilli & ne reçut que des fêtes & des acclamations de tous les peuples jusqu'à la ville capitale, auprès de laquelle il établit son camp. L'ambassadeur eut promptement audience, & présenta la lettre de son maître. Voici ce qu'elle contenoit :

Lettre d'Hasm, roi d'Égypte, à Heumr, roi de l'Arabie heureuse.

« Ma gloire est obscurcie, il manque quelque » chose à mon bonheur, & le grand prophete ne » me promet tout ce que je desire, qu'en obte- » nant l'alliance du grand & à jamais célebre » Heumr, roi de la superbe Arabie heureuse. » Edrenouck mon premier visir vous témoignera, » seigneur, que la princesse Cathan est la houri » la plus précieuse de mon bonheur. »

Le roi de l'Arabie porta la lettre à son front ; & reçut les présens qu'Edrenouck lui présenta, avec la vénération qu'ils méritoient, & lui répondit : J'obéirai au commandement du roi votre maître. Il fit revêtir l'ambassadeur d'une magnifique pelisse, le fit manger à ses côtés, & lui fit servir tout ce que l'Arabie avoit de plus rare. Edrenouck fut toujours logé dans le palais, & traité avec une magnificence sans égale, pendant que le roi Heumr fit préparer des présens plus magnifiques que ceux qu'il avoit reçus. Et voici la réponse qu'il fit au roi d'Égypte.

Lettre d'Heumr, roi de l'Arabie heureuse, à Hasm, roi de l'Égypte.

« Si j'avois cent filles plus belles les unes que » les autres, vous seriez le maître de choisir ; je » n'en ai qu'une, je vous l'envoie, souverain » seigneur, disposez-en comme vous pouvez faire » de tout ce que le grand dieu m'a donné. »

Il remit à Edrenouck la dot de sa fille, qui consistoit en sept cens éléphans chargés des plus belles étoffes de Bengialé, de Kiambaï, & d'un nombre infini de raretés dont on ne pouvoit estimer la valeur. L'équipage de sa fille étoit superbe, il y joignit des esclaves sans nombre, & le visir Edrenouck arriva

sans aucun accident sur les frontières d'Égypte.

Halim envoya au-devant de la belle princesse d'Arabie tous les seigneurs de la cour, pour l'accompagner jusqu'à son palais. Ce bon prince fut enchanté en la voyant, & son cœur ému ressentit tous les feux de l'amour, & quelques-uns de sa jeunesse; il l'épousa le jour même de son arrivée. Bientôt elle devint grosse, & malgré toutes les inquiétudes que ressent un vieux mari pendant la grossesse de sa femme, la reine mit au monde un fils. Cet événement pensa coûter la vie au roi, tant sa joie fut immodérée; les fêtes, les présens, en un mot, les trésors de l'Égypte ouverts furent les moindres preuves du contentement parfait que le roi ressentoit de cette faveur du ciel.

Cependant le hasard voulut que le même jour il naquît un fils au visir Edrenouck. Le roi fit mettre ce grand ministre à sa table, & lui dit après le repas : Faites apporter votre fils dans mon palais, je veux confier la nourriture du mien à votre femme, je donnerai le vôtre à la mienne, & quand mon fils sera roi, son frère de lait deviendra son visir. La volonté du roi fut exécutée, son fils fut nommé Seifulmulouk, & celui du visir, Saïd.

Les astrologues qu'on avoit fait assembler pour assister à la naissance du prince, tirèrent son horoscope, & trouvèrent que les premières années de sa jeunesse seroient remplies d'aventures fâcheuses

& extraordinaires, L'idée de ces malheurs troubla le roi pendant quelques momens, mais la joie d'avoir un fils, qu'il desiroit depuis si long-tems, lui persuada que les astrologues pouvoient se tromper; car la confiance ou la méfiance qu'on a dans les superstitions, dépendent beaucoup de la situation du cœur.

Seifulmulouk & Saïd furent élevés dans le palais avec tous les soins que peuvent prendre de tendres mères, qui s'aimant mutuellement, inspirèrent à leurs enfans dès le berceau la plus tendre amitié. Ils vécurent dans le sérail jusqu'à l'âge de sept ans, alors on les en fit sortir pour apprendre toutes les sciences, tous les jeux & tous les exercices. Quand la raison eut dissipé en eux les ténebres de l'enfance, le roi se plaisoit à leur entretien; il étoit presque toujours avec eux, & lorsqu'il pouvoit se déterminer à ne pas regarder Seifulmulouk, ce n'étoit que pour voir Saïd. Ce jeune-homme méritoit d'aussi tendres sentimens; il étoit si bien-né, il témoignoit tant d'attachement pour celui qui devoit être son maître, que malgré l'amitié dont le prince lui donnoit des preuves, il ne sortoit jamais de la soumission & du respect qui lui convenoit. Seifulmulouk avoit de son côté toutes les perfections que peut donner un heureux naturel joint à l'éducation la plus complette; mais l'amitié qu'il avoit pour Saïd en étoit & la preuve & le triomphe.

Le prince Seifulmulouk avoit à-peine dix-huit ans, que le roi qui n'étoit occupé que des présens qu'il pouvoit lui faire, se souvint d'un vieux coffre qu'il avoit fait mettre autrefois dans son trésor. Il en fit la description à son trésorier, lui donna ordre de l'apporter; il fut obéi, & dit au prince: Emportez-le, il renferme des choses que l'on m'a dit être très-précieuses, il y en a même quelques-unes qui doivent avoir appartenu au prophete Salomon. Le prince de retour dans son appartement, en fit l'ouverture, & trouva qu'il renfermoit des étoffes d'or, des vases, & des bassins du même métal, avec une bague de la plus grande beauté, sur laquelle il y avoit des caractères hébraïques gravés, & qu'il trouva juste à son doigt. Il étoit seul quand il examina les richesses de ce coffre, ainsi Saïd ne put savoir l'effet que produisit sur son cœur un portrait qu'il trouva dans le fonds de ce coffre. D'abord qu'il l'eut considéré, il avala le poison subtil de la plus violente passion, il tomba dans une mélancolie dont le roi & toute la cour furent bientôt extrêmement inquiets; la solitude suffisoit à son cœur, & Saïd, ce cher ami qui couchoit toujours avec le prince, fut un jour bien étonné de ne le point trouver à ses côtés en s'éveillant; son inquiétude fut d'autant plus forte, qu'il étoit alarmé du secret que le prince lui faisoit de sa mélancolie. Il se leva plein d'inquiétude, &

trouva le prince dans son cabinet, baigné de larmes; il lui fit les plus tendres instances pour obtenir sa confidence, mais elles furent inutiles. Cependant, le changement arrivé dans l'humeur du prince faisoit d'autant plus craindre pour sa santé qu'elle commençoit à paroître altérée. Le roi s'écrioit à tous les instans : La prédiction des devins commenceroit-elle à se vérifier ? Mais qu'a-t-il, que peut-il avoir ce fils si cher ? Car il ne répondoit rien à toutes les questions qu'on lui faisoit, il paroissoit même qu'elles ne lui causoient que de l'importunité. Dans ce cruel état, le roi fit assembler son conseil sur cette importante affaire ; il fut résolu qu'on ordonneroit des prières publiques, & qu'on attacheroit sur le prince quantité de passages de l'alcoran. Ces remedes, quoique très-bons & très-usités, n'ayant apporté aucun soulagement, on assembla les plus célebres médecins, qui convinrent unanimement que le mal n'avoit que la mélancolie pour principe, & que le danger du prince étoit d'autant plus grand que la médecine n'avoit point de remede pour cette incommodité. Enfin, le prince paroissant en danger de sa vie, tous les grands du royaume s'assemblèrent, & convinrent que Saïd demanderoit au prince, avec de nouvelles instances, le sujet de son chagrin ; ajoutant que s'il ne pouvoit obtenir cet aveu, il falloit qu'il fît semblant de se tuer. Le roi approuva cet avis. Saïd, après

avoir renouvellé inutilement ſes inſtances auprès de Seifulmulouk, lui dit enfin : Quoi, ſeigneur! vous m'aimez, vous croyez que les ſentimens de l'amitié vous ſont connus, & vous pouvez refuſer d'inſtruire un ami qui peut au moins vous ſoulager dans votre peine ſi vous daignez lui en faire confidence! non, s'écria-t-il, je ne le vois que trop, & je ne voulois pas me le perſuader, l'amitié n'eſt pas faite pour les princes; je veux me punir de l'avoir reſſentie pour vous, & d'être ainſi la dupe de mon cœur. A ces mots, il tira ſon poignard; il étoit ſi véritablement touché, que l'hiſtoire aſſure qu'il ſe ſeroit en effet percé ſi le prince ne ſe fût jetté ſur lui avec tranſport, & ne lui avoit ſaiſi le bras. Cher Saïd, n'attentez pas ſur vos jours, s'écria-t-il, que deviendrois-je ſi je vous perdois? Vous ſerez ſatisfait. Son viſage alors ſe couvrit d'une rougeur qui dénotoit l'embarras de ſon cœur. Mais comment avouer, reprit-il, un ſentiment qui me fera perdre votre eſtime & celle de tous les gens ſenſés! Regardez le ſujet du trouble de mon cœur, lui dit-il en lui montrant le fatal portrait. Saïd applaudit à ſon choix, flatta ſa paſſion, & lui dit; Il n'y a point de princeſſe, il n'y a point de femme dans l'univers, que l'on puiſſe refuſer au prince de l'Égypte. Mais elle m'eſt inconnue, reprit Seifulmulouk, je ne connois que ſon portrait, il y a peut-être cent ans que cette beauté n'exiſte plus;

jugez de ma honte & de ma douleur. Saïd comprit alors le myſtère de la conduite du prince, & prévoyant tout l'embarras que cette triſte aventure alloit lui cauſer, il examina avec une extrême attention la boëte qui renfermoit cette divine peinture ; au milieu des fleurs & des ornemens qui entrelaçoient les pierres précieuſes dont il étoit orné, il découvrit quelques caractères ; car ſi l'on a vanté les yeux de l'amour, l'on peut avec autant de vérité célébrer ceux de l'amitié. Saïd, bien convaincu d'avoir reconnu des caractères, ſe perſuada qu'il en pourroit avoir l'explication ; après bien des recherches, il trouva un ſavant retiré dans une montagne auprès de Memphis, qui lui dit : Ces caractères apprennent que c'eſt le véritable portrait de Bedihuldgemal, fille du roi d'Irem. Saïd avoit cependant averti le roi Haſm de tout ce qui s'étoit paſſé, & la meilleure ſanté du prince avoit indiqué le ſoulagement que ſon ami lui procuroit. Il lui fit part enſuite de la découverte qu'il avoit faite du nom & du pays de la princeſſe. Où la trouver ? s'écria le prince avec douleur ; qui ſait ſi elle reſpire encore ? peut-être n'a-t-elle jamais exiſté ; il ſe peut faire encore qu'elle ſoit un eſprit, j'ai quelque idée d'en avoir entendu parler ſur ce ton ; jamais elle ne voudra de mon fils. Fatal portrait ! continua-t-il, comment s'eſt-il trouvé dans ce coffre ? je me ſouviens qu'un ſage, peu de tems après la naiſ-

ſance de mon malheureux fils, pour reconnoître quelque plaiſir que je lui avois fait, m'en fit préſent comme d'une choſe ſingulière, & qu'il me recommanda de le garder avec ſoin. Que ferons-nous, mon cher Saïd?.... Il lui répondit : Je flatterai toujours ſa paſſion, en lui promettant d'envoyer de tous les côtés du monde pour apprendre des nouvelles de cette princeſſe, peut-être vous en ſaurez en effet, peut-être auſſi que dans cet intervalle le prince ſe guérira d'une paſſion auſſi légèrement fondée. Le roi Haſm approuva ce conſeil, & fit partir deux cens perſonnes diſtinguées pour aller à la recherche de Bedihuldgemal. Cette démarche produiſit quelque calme dans l'eſprit du prince, il promit en ſon particulier un chameau chargé d'or, & des honneurs ſans nombre à celui qui lui en apporteroit des nouvelles.

Le viſir Edrenouck, ſenſible à l'état où l'amour du prince réduiſoit le roi, & plus ſenſible encore aux malheurs inévitables, ſi l'Égypte perdoit Seifulmulouk, voulut eſſayer de ramener ſon eſprit par des exemples convaincans. Il lui fit demander audience, & le pria d'écouter le récit d'une hiſtoire arrivée au prince de Koraſſan. Seifulmulouk y conſentit par politeſſe, & le viſir prit ainſi la parole :

HISTOIRE

DE

NAZ-RAYYAR,

GOUVERNEUR DE BABYLONE,

ET

D'UN PRINCE DU KORASSAN.

Il y avoit dans le Koraſſan un roi prudent & éclairé, dont le fils ſe diſtinguoit par une ſageſſe conſommée. Ce prince apperçut un jour, en revenant de la chaſſe, beaucoup de monde aſſemblé dans une des places de la ville; il en demanda la raiſon, & il apprit que ceux qui ſe préparoient à partir pour la Mecque, attiroient la curioſité du peuple en attendant la grande caravane qui devoit paſſer inceſſamment. Ce récit réveillant dans ſon cœur le ſaint deſir qu'il avoit toujours conſervé de faire un voyage recommandé par la loi, il pria ſur-le-champ le roi ſon père de trouver bon qu'il ſe

se joignît à la caravane. Cette proposition lui causa la plus vive douleur, ce fut en-vain qu'il essaya de le détourner d'un pareil dessein. Il fit donc préparer tout ce qui convenoit à un homme de son rang; dans le peu de tems qui lui restoit, il embrassa son fils en répandant un torrent de larmes, & lui recommanda de voir à Babylone Naz-Rayyar son ami, & gouverneur de cette ville. Le voyage du prince fut heureux dans les commencemens, mais il s'écarta de la caravane, quand il fut auprès de Babylone; des voleurs l'attaquèrent & le blessèrent, ceux qui l'accompagnoient le portèrent à Babylone chez Naz-Rayyar; le prince s'acquitta de la commission du roi son père, & Naz-Rayyar eut tous les soins imaginables de sa guérison : indépendamment de l'hospitalité qu'il exerçoit avec zele, parce qu'elle est recommandée par le saint prophete, que n'auroit-il point fait par rapport au souvenir que le roi lui conservoit ? De plus, il reconnut les qualités personnelles de ce jeune prince. Les richesses de Naz-Rayyar étoient si grandes, qu'on ne pouvoit les compter, & sa bonne réputation étoit encore plus considérable que ses richesses; il ne négligea rien de tout ce qui pouvoit amuser ou dissiper le prince pendant sa convalescence.

Un jour le prince, en revenant du bain & prêt à rentrer dans la maison de son ami, leva les yeux

& fut frappé de la beauté d'une femme qu'il apperçut à la fenêtre d'une maiſon qui ne lui parut avoir aucune communication avec celle de Naz-Rayyar. Il conçut pour elle un ſi violent amour, que ſon ame portée toute entière dans ſes yeux, ſuſpendit toutes ſes autres fonctions, & le rendit immobile; Naz-Rayyar, que le haſard conduiſit dans le même endroit, le trouva dans cette ſituation. Les queſtions qu'il lui fit le tirèrent d'un état qu'il attribua d'abord à la chaleur du bain, que ſa ſanté ne lui permettoit pas encore de ſoutenir; mais le prince lui dit : Vous vous trompez, mon cher Naz-Rayyar, lorſque j'y penſois le moins, je ſuis tombé dans des filets dont il eſt impoſſible que je m'arrache, je ſens que je mourrai, ſi je ne poſſede la beauté dont le premier coup-d'œil m'a réduit dans la ſituation où vous m'avez trouvé. Alors il lui dépeignit la femme qu'il avoit vue, & lui montra la fenêtre à laquelle elle avoit parue. Elle appartient à un des voiſins, lui dit-il, ſans doute vous devez la connoître, ainſi vous pouvez aiſément trouver les moyens de m'en rendre poſſeſſeur. Naz-Rayyar, quoiqu'un peu ému de ce diſcours, ſans que le prince pût s'appercevoir de l'altération de ſon cœur, lui dit : Ne déſeſpérez pas de votre guériſon, dans quatre mois vous ſerez ſatisfait. Quoique le terme lui parût long, cette réponſe mit le prince au comble de la joie, &

l'espérance s'empara de son cœur. Cependant Naz-Rayyar fit appeller sa femme, car c'étoit elle en effet dont le prince lui avoit parlé, & lui dit : Nous ne pouvons plus vivre ensemble, il faut nous séparer ; prenez chez moi, non-seulement tout ce que vous m'avez apporté, mais encore tout ce qui est à votre gré, & retournez chez votre père. Cette femme accoutumée à l'amour d'un mari qui ne vivoit que pour elle, & qui éprouvoit les mêmes sentimens pour lui, & qui s'attendoit à le trouver aussi tendre & aussi empressé qu'il l'étoit encore quelques momens auparavant, fut accablée d'un discours qui la pénétroit si vivement, & auquel elle étoit si peu préparée. Qu'ai-je entendu, mon cher Naz-Rayyar ? s'écria-t-elle avec douleur ; comment, en aussi peu de tems, votre cœur a-t-il changé, & comment ai-je pu mériter votre haîne ? me soupçonnez-vous de quelqu'infidélité ? Non, reprit Naz-Rayyar, je ne vous reproche rien, mais le destin veut notre séparation, croyez que ce n'est pas sans douleur que je m'y soumets ; obéissez-moi pour la dernière fois, & n'abusez pas de l'état où je suis, un rien pourroit déranger ma vertu, & la résolution que j'ai prise. Sa femme fit encore quelques efforts pour le ramener, mais voyant qu'ils étoient inutiles, elle prit les mille pieces d'or qu'elle avoit apportées en dot, & se retira chez son père, nommé

Bezzas, un des plus riches marchands du pays. Le malheur de sa fille le pénétra de douleur. De quel crime es-tu donc coupable ? lui demanda-t-il. D'aucun, lui répondit-elle, ou du moins je l'ignore. Bezzas accourut chez Naz-Rayyar, pour lui demander le sujet de son divorce. Si ma fille est coupable, je la punirai, lui dit-il ; si elle ne l'est pas, pourquoi nous faites-vous un affront si sanglant ? Naz-Rayyar lui protesta de nouveau qu'il n'avoit rien à lui réprocher, il ajouta même qu'il ne l'avoit jamais tant aimée, & qu'enfin son cœur étoit percé du glaive de la séparation. Bezzas ne pouvant tirer d'autre éclaircissement, ne douta point que la tête de son gendre ne fût dérangée, & se retira fort peu satisfait.

Cependant Naz-Rayyar, en attendant que les quatre mois que la loi prescrit pour les divorces fussent expirés, faisoit tout son possible pour amuser l'impatience du prince, & sembla redoubler encore ses attentions pour lui. Quand ce tems fut arrivé, il dit au prince : C'est à présent que je vais exécuter la parole que je vous ai donnée ; celle dont votre cœur est épris, est la fille de Bezzas, un des plus riches marchands de cette ville, vous connoissez sa beauté, je vous réponds de sa vertu ; j'ai ici une femme qui n'attend que vos ordres pour en faire la demande, mon trésor vous est ouvert, vous pouvez en prendre ce qu'il vous

plaira. Le prince, pénétré de reconnoissance, embrassa mille fois son ami, il se conduisit par ses conseils, & il obtint la fille de Bezzas, qui rendit d'autant plus de graces à dieu, quand on lui fit la demande de sa fille, qu'on ne lui demanda point de dot, & qu'il s'écria dans les transports de sa joie : Seigneur, je vous remercie d'avoir donné à ma fille, que Naz-Rayyar avoit injustement répudiée, un mari qui le retient lui-même à ses pieds.

Le prince, pour rendre toute la ville témoin de son amour, fit les préparatifs de ses noces avec un éclat & une magnificence d'autant plus grande, que tous ses officiers venoient d'arriver du Korassan avec des chameaux chargés d'or, pour le reconduire avec l'éclat de son rang : non-seulement il reçut de quoi payer tout ce qu'il avoit emprunté de Naz-Rayyar, mais une grande quantité de présens considérables que le roi lui envoya en reconnoissance de l'accueil qu'il avoit fait à son fils, & des soins qu'il s'étoit donnés pour lui. Naz-Rayyar fit de son côté un présent considérable au prince, qui le força d'accepter le diamant magnifique qu'il portoit ordinairement à son doigt; tout cela se passa la veille des noces. Le matin qu'elles devoient être célébrées, le prince reçut un billet de Naz-Rayyar, il étoit conçu en ces termes :

« Tout ce que j'ai de plus cher est à vous, dis-

» poſez-en, vous partez pour le Koraſſan, per-
» mettez-moi, prince, de n'être pas témoin de
» votre départ, & d'aller où quelques affaires
» m'appellent néceſſairement : aſſurez le roi votre
» père d'un attachement inviolable, & d'une re-
» connoiſſance à toute épreuve. »

Le prince fut ſurpris de ce billet, il en fut même affligé, il ſembloit que l'abſence de ſon ami diminuât ſon bonheur ; mais les choſes étoient trop avancées, & ſon amour étoit trop violent pour différer juſqu'au retour de Naz-Rayyar, dont l'abſence n'étoit point limitée. Il dit à tous ſes officiers qu'il partiroit le lendemain, & monta ſur un trône avec ſon épouſe. Dans le moment que la cérémonie du mariage fut célébrée, la fille de Bezzas, voyant ſa vanité ſatisfaite, reſſentit quelques mouvemens de joie, ſon amour-propre en quelque façon vengé, lui fit dire, en paſſant la main ſur ſon viſage : Je vous remercie, ô mon dieu, Naz-Rayyar eſt bien puni. Le prince fut étonné de ces paroles, & quand tout le monde fut retiré, il dit à ſon épouſe : Ne me déguiſez rien, je veux ſavoir ce que vouloit dire ce qui vous eſt échappé quand je vous ai placée ſur le trône. Elle refuſa d'abord de ſatisfaire ſa curioſité, mais enfin le prince lui ayant dit qu'il ne paſſeroit point avec elle des jours tranquilles, ſi elle avoit quelque choſe de caché pour lui, elle lui dit que ſon nouveau mariage

la vengeoit du procédé de Naz-Rayyar, dont elle lui fit le récit. Le prince, plus au fait qu'elle-même, & trouvant la générosité de son ami d'autant plus grande qu'il ne lui avoit seulement pas fait entrevoir l'obligation qu'il lui avoit, sentit, mais trop tard, une imprudence qu'il se reprocha. On ignoroit le lieu de la retraite de son ami, ses esclaves disoient qu'il avoit fait les dispositions d'un très-long voyage, le prince avoit de plus indiqué son départ pour le lendemain, il ne pouvoit plus différer, & les lettres qu'il avoit écrites à son père avoient annoncé son arrivée & celle de sa femme : toutes ces raisons l'obligèrent à partir. Mais ne voulant point être moins généreux que son ami, il résolut de se vaincre lui-même, & de ne point toucher à sa femme. Quelque peine qu'il lui en coutât, il sut y parvenir, il l'accabla de toutes les attentions qu'elle pouvoit désirer ; & malgré l'amour qu'elle conservoit à Naz-Rayyar, elle étoit étonnée d'une modération dont elle ne pouvoit concevoir la raison.

Ce fut dans cette résolution, & agissant en conséquence, que le prince arriva sans obstacle dans le Koraſſan ; il trouva son père, qui ne désirant plus rien dans ce monde, après l'avoir embrassé, se démit de son royaume en sa faveur, & ne fut plus occupé le reste de ses jours, qui ne furent pas de longue durée, que

de la prière & de la contemplation des choſes céleſtes.

Le prince devenu roi, combla la fille de Bezzas de riches préſens, & la voyoit ſouvent, mais toujours en préſence de la reine ſa mère, entre les mains de laquelle il l'avoit remiſe en arrivant.

Naz-Rayyar de retour à Babylone y rapporta la triſteſſe qui ne l'avoit point quittée depuis qu'il s'étoit ſéparé de ſa femme; il négligea ſes affaires, le déſordre s'y mit; ſes richeſſes lui avoient attiré des envieux, & les miniſtres profitant de ce que l'envie débitoit contre lui, trouvèrent moyen de le dépouiller de tous ſes biens, & de lui ôter ſon gouvernement; en un mot, cet homme ſi noble, ſi riche, ſi chéri, ſi conſidéré, fut obligé d'avoir recours à la charité des fideles pour arriver dans le Koraſſan; il ne lui reſtoit de toutes ſes immenſes richeſſes que le diamant qu'il avoit reçu du prince, & qu'il avoit toujours conſervé. Tout accoutumé que l'on ſoit dans les Indes à ces affreuſes révolutions par les exemples fréquens, elles ſont toujours terribles à ſoutenir. Cependant Naz-Rayyar prit la choſe comme un homme qui connoiſſoit la fortune, d'autant plus aiſément qu'il diſoit: J'irai dans le Koraſſan, je me préſenterai au roi, il ſera ſans doute touché de ma miſère, de l'état où je ſuis réduit; mais il n'oſoit s'avouer qu'il ſe diſoit auſſi, je reverrai peut-être ma femme.

Il arriva enfin dans le Koraſſan, après avoir ſouffert des peines incroyables; & quand il fut à la porte du palais, il dit au premier officier qu'il rencontra : « Je vous prie de porter ce diamant » à votre maître, rendez-lui compte de l'état où » vous me voyez, & dites-lui que j'attends ſes » ordres. ». L'officier s'acquitta de ſa commiſſion, & le roi comprit d'abord que la fortune perſécutoit ſon ami; il s'approcha d'une fenêtre, & fut pénétré de le voir dans un ſi cruel état, il dit à l'officier d'aller ſur le champ faire donner ſon troupeau de moutons à celui qui l'avoit chargé de ce diamant, & de lui ordonner d'en avoir ſoin, & de venir lui en rendre compte au bout de l'année. Naz-Rayyar fut extrêmement ſurpris de recevoir un ordre pareil. Eſt-ce-là, s'écria-t-il, la reconnoiſſance qu'il me témoigne de tout ce que j'ai fait pour lui! Hélas! mon ſort eſt ſi cruel qu'il ne me permet pas de déſobéir à ces ordres, & qu'il ne me reſte aucun parti à prendre; j'irai donc habiter les montagnes, & commander aux animaux, il eſt plus doux mille fois de vivre avec eux qu'avec les hommes. Il prit le troupeau en compte, ſortit de la ville, fit paître les brebis, & ſe nourrit du lait qu'elles lui fournirent. Les maladies ou les tigres lui enlevèrent tout ſon troupeau dans le courant de l'année; il revint donc au palais ſans un ſeul mouton, & le roi lui fit donner un autre

troupeau. L'infortuné berger ne fut pas plus heureux cette seconde année, il ne conserva pas plus de moutons, & se présenta encore au palais du roi, qui, sans le voir, le traita comme les années précédentes. Cette troisième année fut heureuse à Naz-Rayyar, son troupeau multiplia au triple, il revint & fit instruire le roi de son heureux succès. Ce prince comprenant alors que son ami n'étoit plus en butte aux coups de la fortune, & qu'elle s'étoit enfin lassée de le persécuter, ordonna qu'on le conduisît au bain, qu'on lui donnât ses propres habits, & qu'on le ramenât au palais. Les ordres du roi furent exécutés, & quand il fut qu'il étoit prêt d'arriver, il courut au-devant de lui, l'embrassa, le conduisit dans un palais qu'il avoit fait préparer, & lui fit présent de cent pieces d'étoffes, de dix caisses pleines d'or, & de cinquante chevaux arabes. Indépendamment de tout ce qui pouvoit lui être nécessaire, il lui envoya vingt esclaves, & quinze filles de la Chine, d'une beauté surprenante.

Naz-Rayyar voulut témoigner sa reconnoissance au roi, qui lui dit : Que ne vous dois-je point ? Cependant, pour réparer l'impression qu'à dû vous faire la façon dont je vous ai reçu, il est juste que je vous en donne l'explication. Quand j'ai su votre arrivée & l'état où vous étiez réduit, j'ai vu sans peine que la fortune vous persécutoit; j'ai

voulu que le terme de votre malheur fût expiré, pour exécuter les desseins que j'ai sur vous, & pour en être assuré, je vous ai confié mes troupeaux. Ce que vous avez souffert m'a plus fait souffrir que vous; mais enfin, je puis aujourd'hui, sans exposer mes peuples au danger de partager votre infortune, vous prier de gouverner mon royaume avec moi, je vous fais mon visir, & je suis assuré que mes affaires prospèreront autant entre vos mains que le dernier troupeau; je ne doute point encore que l'esprit & les sentimens généreux que le ciel vous a si amplement départis, joints aux réflexions que vous avez faites pendant ces trois dernières années, ne vous aient rendu plus capable du gouvernement que nul autre au monde. Naz-Rayyar voulut encore remercier le roi; mais le prince lui dit: Ce que je viens de faire ne mérite aucune reconnoissance, je crois travailler utilement pour mon peuple en vous choisissant; mais pour commencer à m'acquitter en mon particulier, je veux vous faire épouser ma sœur. Cet honneur est si fort au-dessus de moi, répondit Naz-Rayyar, que je n'oserois y prétendre. Vous en êtes plus digne que vous ne pensez, répliqua le roi, ne vous opposez pas davantage à ce que j'ai dessein de faire. Et Naz-Rayyar lui dit qu'il étoit prêt d'obéir.

Le roi fit assembler tous les grands de son

royaume, & prenant par la main la fille de Bezzas, qui étoit couverte de ſon voile : Voilà ma ſœur, lui dit-il, je jure par le ſaint alcoran que je l'ai regardée comme telle. La ſurpriſe de la femme fut ſi grande, en reconnoiſſant ſon mari, qu'elle tomba évanouie. Le roi fit ſortir tout le monde, & Naz-Rayyar pour la ſecourir leva ſon voile, & reconnut ce qu'il avoit tant aimé. La voir & tomber lui-même ſans connoiſſance fut une même choſe. Le roi ſe retira, & quand ils eurent repris leurs ſens, ils s'embraſſèrent les yeux baignés de larmes, les paroles ne pouvant exprimer la tendreſſe de leur cœur. Après ces premiers témoignages de leur conſtance, qui ne leur permit pas de ſonger qu'ils avoient des queſtions à ſe faire, la curioſité qui ſuit ordinairement l'amour les engagea à ſe raconter leurs aventures. La fille de Bezzas lui apprit que le roi ne l'avoit jamais regardée que comme une ſœur, & qu'heureuſement il avoit appris le motif de leur ſéparation le jour même de leurs nôces. Je vous ai toujours aimée, reprit Naz-Rayyar. Mais vous m'avez ſacrifiée, lui répondit ſa femme. Que ne m'en a-t-il pas coûté pour remplir les devoirs de l'hoſpitalité & de l'amitié ? s'écria Naz-Rayyar; n'en parlons plus, tous les ſacrifices que j'ai pu faire ſont récompenſés, puiſque je ne ſerai jamais ſéparé de vous.

Le roi fit un grand feſtin auquel il invita les

deux époux, il fit des vœux pour la prospérité de leur union, & déclara Naz-Rayyar son premier visir. Ce ministre se jetta aux pieds du roi : Je m'étois imaginé, lui dit-il, que j'étois l'homme le plus généreux, par ce qu'il m'en avoit coûté, mais votre majesté m'a surpassé sur cet article autant qu'elle surpasse les autres monarques en vertus. Je sais combien je vous suis inférieur en ce même point, lui répondit le roi, je n'oublierai jamais tout ce que vous avez fait pour moi à Babylone, la fille de Bezzas en est un témoin convaincant ; vivons heureux & amis.... Ce qu'ils firent pendant le cours d'une longue vie, que les habitans du Koraſſan regrettent encore.

Vous voyez, prince, reprit Edrenouck, qu'il y a des exemples dans le monde, qui prouvent que l'on a pu vaincre l'amour, & je souhaite que celui-ci puisse faire impression sur l'esprit d'un prince né pour le bonheur de l'Égypte. Mais voyant que Seifulmulouk ne lui répondoit que par des discours généraux, il jugea plus à-propos de se retirer & de laisser produire au tems les impressions que son histoire pouvoit faire. Cependant, s'étant apperçu que le prince, au bout de quelques mois, étoit toujours dans la même situation, il résolut de faire une seconde tentative. Il se rendit chez lui, & après lui avoir parlé de son

amour avec toute l'insinuation & la douceur dont un vieillard aimable est plus capable que tout autre, il le pria de lui montrer le portrait qui l'avoit séduit. Le visir lui donna les éloges qu'il méritoit, & lui dit : Ce n'est pas assurément, prince, que je veuille faire aucune comparaison avec ce portrait, qui dans la vérité est incomparable, mais il me fait souvenir de celui qu'une esclave que j'ai eue dans mon sérail m'a autrefois montré; c'étoit celui d'une princesse des Indes, qui n'étoit pas assurément si belle que Bedihuldgemal, mais elle avoit la physionomie modeste, le regard doux, & la vertu étoit peinte sur son front, à un tel degré que je ne pouvois me lasser d'admirer tous ses traits. L'esclave après m'avoir laissé long-tems dans une erreur qui me plaisoit, me dit : Voyez par ce que je vais vous conter, si l'on doit juger sur la physionomie. Je vous en ferai le récit au nom de l'esclave, poursuivit Edrenouk, si vous croyez qu'il puisse vous amuser. Le prince y consentit assez froidement, & le visir prit ainsi la parole.

HISTOIRE
DE
CHADUL,
PRINCESSE DE L'INDE.

J'étois esclave de la princesse Chadul dès sa plus tendre enfance, & les bontés qu'elle avoit pour moi m'avoient non-seulement admise au service le plus particulier, mais je possédois toute sa confiance, & je serois morte auprès d'elle, si par un événement inutile à ce sujet, je n'eusse été enlevée & vendue aux marchands de qui vous m'avez achetée. Quand Chadul fut parvenue à l'âge de quinze ans, la vivacité de son caractère se développa, & lui faisoit chercher sans cesse tout ce qui pouvoit la dissiper ; souvent même elle se déguisoit pour aller aux bains. (1) Un jour, en venant

(1) Les bains sont les lieux où les femmes ont le plus de liberté, elles y mangent, elles y jouent entre elles, & s'y trouvent moins retenues que dans leurs maisons.

de prendre ce divertissement, elle apperçut un jeune tailleur, qui lui fit tant d'impression & qui lui parut si beau, qu'elle m'ordonna de le suivre & de le conduire dans son appartement le plutôt qu'il me seroit possible. Je voulus, mais en vain, lui faire quelques représentations, le ton dont elle me parla m'obligea de lui obéir; je suivis le tailleur, & je l'engageai aisément à me suivre, en lui proposant de me faire un habit. Quand il fut dans l'appartement de la princesse, elle lui fit apporter à manger, s'assit à ses côtés, l'embrassa plusieurs fois; mais l'embarras du jeune-homme étoit si grand & sa pudeur, sa honte ou sa foiblesse si forte qu'il refusa ses caresses, & les repoussa même avec une sorte de mépris. La princesse, du moins à ce qu'elle m'a toujours dit, feignit de se mettre en fureur, & poussa sa main contre lui, sans penser qu'elle tenoit encore le couteau qu'elle avoit pris pour le servir à table : ce jeune-homme en fut malheureusement atteint au cœur, & si cruellement qu'il en mourut sur le champ. La princesse m'appella pour la tirer de cet embarras; notre premier soin fut de cacher le corps, ensuite elle me recommanda de ne rien négliger pour le faire enlever. Ces commissions étoient délicates, & n'étoient nullement de mon goût, j'espérai cependant que cette dernière aventure rendroit la princesse plus réservée; elle me le promit dans les premiers instans

inſtans de ſon embarras. Après y avoir beaucoup penſé, je ne trouvai point de meilleur expédient pour me défaire du tailleur, que de m'adreſſer à un arabe nommé Uboulouk, c'étoit un ſoldat de la garde, dont j'avois entendu citer la force & le caractère vif & prompt à la répartie; j'eſpérai que ſon emploi & que ſa gaieté lui fourniroient les moyens de tromper la vigilance des autres gardes. Je trouvai en effet le moyen de le faire entrer dans le palais, & de le conduire à la princeſſe, qui lui donna cinquante ſequins, & lui dit : Emporte ce coffre, en lui montrant celui dans lequel nous avions enfermé le tailleur. Je ne puis vous obéir, lui dit-il, ſi vous ne me montrez ce que renferme ce coffre; l'appartement des femmes eſt une choſe de trop grande conſéquence pour expoſer des jours auſſi précieux que les miens. Ce fut en-vain que la princeſſe redoubla ſes inſtances, cinquante autres ſequins qu'elle lui donna ne produiſirent pas davantage, il fallut ouvrir le coffre. Ta curioſité, lui dit-elle, eſt préſentement ſatisfaite, va-t-en, prends ce coffre, & pars au plutôt. Je ne ſuis point encore aſſez inſtruit, reprit Uboulouk, en s'aſſeyant ſans aucun reſpect, mais je commence à m'en douter, & plus je vois ce cadavre, & plus je veux ſavoir dans le plus grand détail à quoi je m'expoſe; enfin, puiſque je dois l'emporter, je ne dois point ignorer quel eſt ce corps, comment

& pourquoi il ſe trouve ici, & ſur-tout qui l'a mis en cet état. Tu l'as vu, il ne s'agit que de l'emporter, reprit la princeſſe avec impatience. Uboulouk lui laiſſa dire, auſſi bien qu'à moi, tout ce qui nous parut capable de le perſuader, il n'en fut point émû; & quand nous eûmes ceſſé de parler: Je ſaurai, nous dit-il, ce que j'ai demandé ou je ne l'emporterai pas. La princeſſe fut donc obligée de lui tout avouer. Voilà qui va fort bien, lui répondit l'arabe, je ne ferai point ce que vous attendez de moi, que je ne faſſe ce que vous attendiez du tailleur. Inſolent! s'écria la princeſſe, ne crains-tu point mon reſſentiment? Non, lui répondit-il froidement; vous êtes déja aſſez embarraſſée du tailleur, que feriez-vous encore de moi dans la même ſituation? Cela peut être, répliqua la princeſſe; mais de quel front oſes-tu me faire une pareille propoſition? Vous n'avez pas imaginé vous abaiſſer, lui répondit Uboulouk, en prenant un tailleur, qu'avoit-il au-deſſus de moi? Au contraire, je ſuis d'une condition plus noble. Chadul voyant qu'elle étoit des deux côtés dans un égal danger, me pria de la tirer de ce mauvais pas, & de ſatisfaire Uboulouk; j'y réſiſtai, & Uboulouk, lui dis-je, a raiſon, c'eſt vous, princeſſe, que cette affaire regarde uniquement, c'eſt donc à vous à vous en tirer. Ainſi Chadul fut obligée de conſentir à ſes deſirs, & le ſoldat ayant enveloppé

le coffre de quelques vieilles hardes, trouva moyen de tromper la vigilance de ſes camarades, & de ſe débarraſſer du corps, dont nous n'avons jamais entendu parler. Uboulouk, non-content d'avoir deshonoré la fille de ſon roi, voulut encore rendre ſa honte publique : un jour qu'il faiſoit la débauche avec des gens de la garde du palais, il ſe vanta, dans la chaleur du vin, d'avoir une maîtreſſe fort au-deſſus de celles qu'ils avoient jamais eues & qu'ils pourroient avoir. Plus on ſe moqua de lui & plus il s'échauffa ; il en vint au point de parier cinquante ſequins, & quand il eut nommé la fille du roi, ſes camarades étonnés lui dirent : Penſe à ce que tu dis, ſonge à la diſtance qu'il y a d'elle à toi. Vous ne voulez pas me croire ? leur dit-il, je parie cinquante autres ſequins que je la ferai venir tout-à-l'heure ici. Le pari fut accepté ; il entra dans le palais & trouva la princeſſe qu'il pria de le ſuivre pour lui faire gagner ſon pari ; le roi malheureuſement ſe trouvoit dans une chambre ſi près d'elle, qu'Uboulouk l'ayant menacée d'élever la voix, ce qui ſuffiſoit pour la perdre, ſi elle continuoit à lui refuſer ſa demande, qu'elle fut obligée d'y conſentir. La rage qu'elle avoit dans le cœur contre un homme auſſi dangereux, ne lui faiſant reſpirer que la vengeance, elle prit un gros morceau d'opium & le ſuivit. Elle trouva en effet pluſieurs hommes, qui malgré

l'état où le vin les avoit mis, furent étonnés de la voir paroître, & qui voulurent lui témoigner le reſpect qu'ils lui devoient; mais Uboulouk qui en faiſoit les honneurs, leur dit de ne ſe point contraindre pour elle, & quand il eut pris les cent ſequins du pari, il lui commanda de leur ſervir à boire. Ce fut alors que la princeſſe eut peine à ſoutenir de ſi grandes inſolences, mais elle eut auſſi la facilité de mettre l'opium qu'elle avoit apporté, dans la bouteille qu'on lui donna; le vin qu'ils avoient déja bu rendit ſon effet beaucoup plus prompt, & la mit en état de s'aſſurer bientôt de la vengeance qu'elle méditoit; auſſi elle leur perça à tous le cœur, & ſur-tout au perfide Uboulouk. Après cette ſanglante & juſte expédition, la princeſſe revint dans le palais ſans avoir donné le moindre ſoupçon de ſon abſence. On apprit le lendemain ce maſſacre avec étonnement; mais quelque perquiſition que le roi pût ordonner, on ne put jamais en découvrir l'auteur. Quelque tems après, le père de Chadul conclut le mariage de ſa fille avec un prince voiſin de ſes états, & la princeſſe ne pouvant abſolument refuſer ce mariage, fit faire pluſieurs copies de ſon portrait; & c'eſt, ajouta Edrenouck, ſuivant le rapport de ſon eſclave, une de ces copies qu'elle m'avoit fait admirer. La princeſſe m'ordonna donc, pourſuivit-elle, de les donner à différens marchands d'eſ-

claves, en leur promettant le prix qu'ils demanderoient d'une eſclave vierge à-peu-près de ſon âge, & qui lui reſſembleroit. L'eſpoir d'une récompenſe qui n'avoit point de bornes produiſit ſon effet; un marchand m'en préſenta une dont la reſſemblance m'étonna, on lui donna tout ce qu'il demanda; après qu'on l'eut examinée & qu'on l'eut trouvée telle qu'on la deſiroit, la princeſſe la déroba avec un ſoin extrême aux regards de ſes eſclaves & de ſes eunuques; je demeurai ſeule dans le ſecret, & pour éviter tous les accidens, elle n'eut point d'autre lit que le mien. Chadul cependant ne négligea rien pour gagner ſon amitié, elle ſe flatta bientôt d'y être parvenue, & ce fut alors qu'elle s'ouvrit à elle, & la pria d'occuper ſa place, dans le lit de ſon mari, la première nuit de ſes noces; l'eſclave y conſentit, ainſi on la coucha aux côtés du roi, qui fut très-ſatisfait; quelques momens après, la princeſſe fort attentive à tout ce qui ſe paſſoit, voyant le ſommeil de ſon mari, s'approcha du lit, & dit à l'eſclave: Leve-toi, c'en eſt aſſez, je te donnerai tout ce que je t'ai promis, & je reconnoîtrai le ſervice que tu m'as rendu. Je ſuis auprès de mon mari, lui répondit-elle, que demandez-vous? Quoi, perfide! lui répondit la princeſſe à voix baſſe, c'eſt ainſi que tu me trompes! Loin de continuer la converſation, elle embraſſa le prince,

& ſes careſſes qui le réveillèrent, obligèrent la princeſſe à s'éloigner. Chadul, dans un extrême embarras, jugea qu'elle avoit affaire à une femme qu'elle ne pourroit chaſſer d'auprès de ſon mari, ſans ſe perdre elle-même; elle prit auſſi-tôt ſon parti, & deſcendit dans les cuiſines, ramaſſa tout le bois qu'elle put trouver, & y mit le feu. L'incendie ne fut pas long-tems ſans embrâſer une partie de la maiſon; on accourut de tous côtés pour l'eteindre; le prince ſe leva pour donner les ordres néceſſaires, & monta ſur une terraſſe, où l'eſclave le ſuivit; la princeſſe qui les obſervoit s'approcha d'eux & trouva le moment de conjurer le prince ſon époux de ne pas s'expoſer, l'aſſurant que ſa préſence n'étoit point néceſſaire dans un endroit que le feu commençoit même à gagner; perſuadé par ſes conſeils, il ſe retira, & la princeſſe pouſſa ſi à-propos l'eſclave perfide, qu'elle la précipita dans les flammes; elle feignit d'être fort affligée de ſa perte, le roi même s'empreſſa d'eſſuyer ſes larmes; on éteignit le feu & rien n'empêcha Chadul de goûter les douceurs du ſommeil dans les bras de ſon époux. Depuis ce tems, elle a vécu tranquille & a donné trois enfans mâles au roi ſon époux, qui n'a pas eu le moindre ſoupçon de ce qui étoit arrivé à ſa femme avant qu'il l'eût épouſée; il en a jugé ſur la phyſionomie. Voyez, ſeigneur, reprit alors le viſir, quelles ont été ſes erreurs, & combien les

jugemens des hommes peuvent être trompeurs.

Seifulmulouk ne fut nullement touché de cette hiſtoire, & ne daigna pas même faire la moindre application ſur les dangers qu'il pouvoit courir; il n'y a point d'amant qui ne ſe croie excepté de la loi commune, & la prévention de l'amour n'eſt pas un de ſes moindres inconvéniens.

Cependant les deux cens perſonnes que le roi Haſin avoit dépêchées dans les quatre parties du monde, revinrent quand l'année fut expirée, après avoir été, les uns dans la Grèce, les autres dans la Kiovanie; quelques-uns avoient parcouru l'Aſie, d'autres avoient traverſé l'Afrique; mais leurs peines & leurs ſoins avoient été inutiles, & ils ne rapportèrent qu'un état circonſtancié des plus belles filles qu'ils avoient trouvées dans leurs voyages. Moins le prince eut d'eſpérance, plus ſa douleur augmenta quand il vit que les recherches avoient été inutiles. Je n'ai rien épargné pour vous ſatisfaire, lui dit le plus tendre des pères, il eſt à préſumer que vous aimez un phantôme, un objet idéal, la beauté qui vous enflamme eſt inconnue ſur la terre, & l'on n'a pas même, dans les quatre parties du monde, la moindre connoiſſance du pays d'Irem; comment donc pouvoir y parvenir, comment peut-on obtenir cette beauté prétendue? Ce qu'il y a de certain c'eſt que les larmes & le

déſeſpoir ne ſont pas des moyens pour obtenir l'objet de ſa paſſion. Voilà, mon cher fils, continua le roi, un état circonſtancié de l'âge & des qualités de toutes les beautés qui ſont dans le monde connu : choiſiſſez, il n'y en a point que je ne puiſſe vous donner. Rien ne peut me faire oublier Bedihuldgemal, reprit le prince avec vivacité ; quand celles que vous m'offrez ſeroient plus belles que le ſoleil, elles ne pourroient toucher mon cœur, & je préfère l'idée de ma princeſſe à la poſſeſſion réelle de toutes les autres. Mais, ſeigneur, ajouta-t-il, je n'ai point encore perdu l'eſpérance de la trouver, je n'ai plus qu'une grace à vous demander, ſi vous me l'accordez je n'aurai plus rien à deſirer du meilleur père que le ſoleil ait éclairé ; elle m'eſt néceſſaire pour ne point mourir, ajouta-t-il, en verſant un torrent de larmes. Le roi le voyant ſi cruellement déterminé lui promit de lui accorder ſa demande. Permettez-moi, lui dit-il, de parcourir moi-même le monde, je ſerai plus heureux que vos envoyés, mon cœur me le dit, du moins ce cœur ſera-t-il ſatisfait, il aura fait tout ce qu'une auſſi forte paſſion lui inſpire, & pour lors je mourrai content. Ce fut en-vain que ce bon roi voulut s'oppoſer à ce deſſein, il fut obligé de donner tous les ordres néceſſaires pour un départ dont il avoit le cœur percé. Rien ne peut exprimer la douleur du père en embraſſant ce cher fils,

le deuil de toute l'Égypte fut général & ſincère; enfin, le prince s'embarqua ſur la mer-rouge, & monta la ſuperbe & nombreuſe flotte que le roi avoit fait armer pour le ſuivre, la jeuneſſe la plus brillante de ce grand royaume, les ſoldats les plus aguerris, & les meilleurs aſtrologues s'embarquèrent avec le prince.

La flotte traverſa la mer-rouge ſans aucun accident, & navigua très-heureuſement juſqu'à la chine; le prince mouilla dans les ports de ce grand empire, & le roi Faquefour ayant appris l'arrivée du prince, lui rendit tous les honneurs dus à ſon rang; non-content de la réception magnifique qu'il lui fit dans ſon palais, il eut aſſez de confiance en lui pour recevoir une fête ſuperbe qu'il lui offrit ſur ſon vaiſſeau. Faquefour, étonné de la triſteſſe qui obſcurciſſoit les graces & la beauté du prince Seifulmulouk, voulut en ſavoir la raiſon; & le prince lui demanda des nouvelles de Bedihuldgemal, fille du roi d'Irem; Faquefour lui proteſta que la princeſſe & le pays lui étoient également inconnus. Mais il y a, continua-t-il, un homme dans mes états, âgé de 170 ans, qui peut ſeul, je crois, dans tout le monde, ſatisfaire votre curioſité. Auſſitôt il donna ordre qu'on allât le chercher : il fut conduit avec beaucoup de diligence, & le roi lui ayant fait des queſtions ſur l'Irem & ſur la princeſſe, en préſence du prince, il avoua qu'il ne lui

restoit plus qu'une idée confuse de ce pays, dont il avoit entendu parler dans sa jeunesse. Mais allez, continua-t-il, à Kebr, le plus grand abord qu'il y ait au monde pour les marchands de tous les pays de l'univers, vous y trouverez de plus un nommé Madehour, qui pourra, je crois, satisfaire votre curiosité. Il indiqua précisément la route qu'il falloit tenir pour aller à Kebr, & ajouta qu'il falloit au moins trente jours de navigation pour y arriver. Le prince voyant qu'il ne pouvoit trouver de plus grands éclaircissemens en ce pays, prit congé du roi; ils se quittèrent en se jurant une éternelle amitié. Après une navigation fort heureuse pendant vingt-cinq jours, il survint une tempête, ou plutôt un de ces terribles ouragans, qui font tant de ravage dans les mers des Indes, & le prince eut non-seulement la douleur de voir périr l'élite de la nation Égyptienne, mais il eut encore celle d'être témoin de la perte du vaisseau sur lequel Saïd avoit passé la veille, il le vit s'ouvrir & s'abîmer. Ce funeste accident le rendit insensible à sa propre conservation; plongé dans la douleur de la perte d'un ami si cher, il ne s'apperçut pas que son vaisseau, meilleur ou plus heureux, avoit résisté seul à la violence de la tempête. Cher Saïd, s'écria-t-il, c'est moi, c'est mon funeste amour qui te cause la mort; ces idées lui rappellèrent tout ce que son père lui avoit dit en le quittant; il ne

fut tiré de l'abîme affreux de ſes penſées que par l'attaque d'un vaiſſeau que les officiers de ſon bord avoient pris d'abord pour un marchand, mais qui étoit un corſaire noir; celui-ci profita du déſordre que la tempête avoit cauſé dans le vaiſſeau du prince, & malgré ſa valeur, le déſeſpoir qu'il avoit dans le cœur de l'inutilité de ſa recherche & de la perte de ſon ami, malgré les efforts que firent tous les Égyptiens pour conſerver leur liberté, Seifulmulouk ſe vit enfin priſonnier avec un ſeul homme de ſa ſuite, tous les autres ayant péri dans le combat. Le prince, chargé de fers & dépouillé, arriva bientôt après à la côte, les Noirs lui firent prendre le chemin de la montagne, & le préſentèrent à leur roi. Ce grand homme noir, dont les yeux étoient auſſi brillans que des étoiles, étoit aſſis ſur ſon trône; le prince lui parut ſi délicat & ſi bon à manger, qu'il l'envoya à la princeſſe ſa fille, avec celui qui l'accompagnoit, lui conſeillant de les garder l'un & l'autre comme des mêts dont il ſe privoit pour rétablir ſa ſanté, & lui faire paſſer le dégoût qui la tourmentoit depuis quelque-tems. La princeſſe noire fut ſenſible à la grace & à la beauté du prince, l'une & l'autre ne perdent jamais de leurs droits, & la vue du prince produiſit ſur la ſanté de cette princeſſe l'effet que le cœur occupé produit volontiers ſur le tempérament. Elle l'aima donc, & ſe porta bien,

malgré le jeûne austère qu'elle avoit observé pour conserver l'un, puisqu'elle l'aimoit, & l'autre dans la crainte que l'objet de son amour ne s'ennuyât. Quelques jours après, le roi son père lui demanda comment elle avoit trouvé les esclaves dont il s'étoit privé pour elle ; elle lui répondit qu'elle les avoit trouvés excellens, & qu'il y en avoit un sur-tout qui l'avoit guérie de tous ses maux. Cependant, la princesse ne fut occupée que du soin de plaire à son nouvel esclave ; mais eût-elle été plus aimable, le prince n'en auroit pas été plus touché, il fut même long-tems sans remarquer l'impression qu'il avoit fait sur elle, il ne s'en apperçut qu'en la voyant paroître un jour le visage blanchi de chaux, & les sourcils noircis avec du charbon ; elle avoit imaginé qu'un moyen de lui plaire étoit de prendre sa couleur, mais il ne lui réussit pas plus que les autres. Enfin, le prince lui paroissant insensible, elle fut mille fois au moment de l'immoler à la vengeance de ses charmes & de ses bontés. Vingt fois elle prononça l'ordre fatal, vingt fois elle le suspendit ; mais lassée de ne rien gagner sur son cœur, elle ordonna qu'on le fît travailler aux ouvrages les plus pénibles. Ses ordres furent exécutés avec la plus grande rigueur, & on lui fit porter tant de pierres que son dos ne fut bientôt plus qu'une plaie. Le prince, au moment de succomber sous le poids de tant de maux, se dé-

termina avec le compagnon de ſes infortunes à mourir plutôt que de ſouffrir plus long-tems ; ils travailloient aſſez près de la mer , & parvinrent à conſtruire un radeau ſur lequel ils partirent ſans aucun obſtacle ; leurs proviſions furent ſuffiſantes pour les conduire dans une île où ils trouvèrent des fruits , de l'eau & des rafraîchiſſemens , ils ſe couchèrent aux pieds des arbres ; & quand la nuit fut venue , ils virent ſortir de la mer une grande quantité de poiſſons de différentes couleurs & de différentes tailles , qui mangèrent de ces fruits , jouèrent ſur le ſable , & retournèrent dans leur élément avant la pointe du jour. Cependant , le prince ne pouvant apprendre dans cette île des nouvelles de la princeſſe Bedihuldgemal ; dont il étoit toujours également occupé , réſolut de ſe confier encore une fois à ſon radeau ; quelques jours après ce ſecond embarquement ſon camarade de voyage mourut , & le prince accablé de ce nouveau malheur arriva dans l'île du bois de ſandal & d'aloës. C'étoit le plus grand danger qu'il pouvoit courir , les fourmis dont cette île eſt remplie l'auroient indubitablement mangé , ſi par bonheur ce n'eût pas été le tems de la retraite de ces animaux terribles ; elles ſont groſſes comme des dogues , & beaucoup plus carnaſſières ; en un mot , elles dévorent tout ce qu'elles trouvent , & quand les marchands , que l'ardeur du gain conduit dans

cette île pour couper les bois précieux qu'elle renferme, arrivent, ils sont obligés, pour avoir assez de tems pour les couper & les emporter, de s'y trouver avant la saison qui oblige les fourmis de se retirer ; ils parcourent l'île sur des chevaux très-vîtes, en jettant des morceaux de viande à celles qui les poursuivent, pour avoir la liberté de marquer les arbres qui leur conviennent, & qu'ils reviennent ensuite prendre quand l'île est débarrassée de ce danger. Seifulmulouk affligé de la perte de son ami, ne pouvant rien apprendre de la princesse Bedihuldgemal, étoit prêt à s'abandonner au désespoir ; il étoit sur-tout déterminé à ne plus s'exposer à l'inconstance & à l'ennui de la mer, quand il apperçut un oiseau, grand comme un chameau, dont la tête étoit noire & les jambes vertes, qui paissoit comme les animaux à quatre pieds ; il aima mieux courir les risques d'un nouveau danger. Pour cet effet, il s'attacha doucement à un pied de cet oiseau, il ferma les yeux dans la crainte que l'élévation du vol ne lui fît tourner la tête. L'oiseau en effet s'envola & emporta le prince ; il a toujours ignoré le chemin que cet animal lui fit faire ; mais ce qu'il avoit craint lui arriva, car il ouvrit les yeux, &, soit à cause de la fatigue, soit à cause du défaut de respiration, la foiblesse lui fit lâcher les mains, la corde qui le tenoit attaché se cassa ; il est constant qu'il étoit

perdu, si l'oiseau qui l'avoit très-bien apperçu n'avoit plongé son vol avec plus de rapidité qu'il ne tomboit, & ne l'eût reçu sur son dos, sans lui faire le moindre mal : il avoit intérêt de le ménager, car il le porta tout de suite sur un grand arbre qui renfermoit son nid, & le donna à manger à ses petits qui se préparoient à le dévorer. Le prince alloit encore périr sans ressource, si dans le moment il ne fût arrivé un grand serpent qui renversa le nid, & mangea tous les petits; Seifulmulouk, quoiqu'un peu étourdi de sa chûte du haut de l'arbre, se releva promptement, trop heureux d'avoir échappé à d'aussi grands dangers. Après avoir marché quelque tems, il apperçut une montagne dont la mer battoit le pied, & sur laquelle brilloit un palais éclatant par sa magnificence ; avec une peine infinie il parvint jusqu'à la porte, & fit de grands efforts pour détacher une clef qui lui parut être celle de la porte, & qui ne tenoit cependant qu'à un clou. Enfin, sa bague toucha le talisman sans qu'il s'en apperçût, & rien ne l'empêcha de prendre la clef. Il ouvrit le palais, & ses yeux furent éblouis de tout ce qu'il découvrit de richesses; il parcourut un appartement immense, au fond duquel il trouva une fort belle fille couchée sur un trône & couverte d'un tapis magnifique. Le prince la considéra quelque-tems, mais surpris de ne l'avoir point éveillée par le bruit qu'il avoit fait, il

ne douta point qu'une pierre gravée sur laquelle elle avoit la tête appuyée ne fût encore un talisman qui lui causoit ce profond sommeil, il y toucha; aussi-tôt la fille se leva sur son séant : Que voulez-vous encore, cruel Sedifbach? dit-elle en s'éveillant à moitié; pourquoi me tourmenter toujours? Mais un instant après, reconnoissant son erreur : Qui êtes-vous? dit-elle au prince; comment vous trouvez-vous ici? Belle princesse, lui dit Seifulmuloük, je suis un malheureux amant que l'amour persécute encore plus que la fortune; daignez m'apprendre les raisons de tout ce que je vois dans ce palais que vous paroissez occuper seule. Je suis fille, dit-elle, du roi de Serendib, ce prince n'a reçu du ciel que trois filles; nous avions, mes sœurs & moi, un jardin qui faisoit notre unique amusement, un bassin de marbre qui recevoit une fontaine, nous servoit souvent à prendre le plaisir du bain; il y a peut-être un an (car le sommeil cause un peu de dérangement dans mes dates) que nous étions déshabillées pour jouir de ce plaisir, il s'éleva tout-à-coup un vent terrible qui causa une poussière si épaisse qu'on ne distinguoit plus aucun objet : dans ce moment nous vîmes au milieu de nous un homme qui me saisit malgré mes cris, & me porta dans ce palais; quand nous y fûmes arrivés, il me dit qu'il étoit fils d'un roi des esprits, & frère de Kilsém aujourd'hui sur le trône.

trône. Je vous ai vue, m'ajouta-t-il, & dans ce moment je vous ai aimée. Mais pour un esprit, lui dis-je, vous avez avec moi un procédé bien singulier; quand on veut plaire, on s'y prend autrement, & vous m'inspirez un éloignement que rien ne pourra vaincre. Vous ne pouvez espérer de me plaire, ajoutai-je, qu'en me reportant tout-à-l'heure dans l'endroit où vous m'avez trouvée. Tant que je vous aimerai, rien ne pourra me séparer de la belle Méliké, me dit-il avec vivacité, j'aurai du moins la satisfaction de vous avoir en ma puissance. Mes prières furent inutiles, & ses refus m'ayant encore prévenue à son désavantage, il fut bientôt convaincu que sa vue & le brillant de son palais ne faisoient qu'une impression désagréable sur mon cœur; aussi-tôt il m'endormit dans la situation où vous m'avez trouvée. Il vient une fois par mois m'éveiller comme vous avez fait, je crois toujours, à chaque fois qu'il me réveille, n'avoir dormi qu'une nuit. Mais, prince, parlez-moi de vous-même; vous êtes donc un autre esprit, & vous avez autant de pouvoir que Sedifbach? hélas! c'est peut-être lui qui veut connoître mes sentimens sous un déguisement aussi agréable: Eh bien, connoissez-les dans toute leur étendue; je ne me repens pas de l'aveu que je vous ai fait, & jamais je n'aimerai Sedifbach. Non, princesse, je suis tel que je vous en ai fait l'aveu, lui ré-

pondit Seifulmulouk, & je ne ſuis pas capable de me déguiſer, quand j'en aurois le pouvoir; mes malheurs m'ont conduit ici, j'ignore comment j'ai pu rompre les enchantemens qui vous environnoient. Et pour achever de la convaincre, il lui conta l'abrégé de ſon hiſtoire, car ils craignoient l'un & l'autre l'arrivée de l'eſprit, la princeſſe ne pouvant ſavoir la date de ſon dernier voyage. Le prince ne put retenir ſes larmes en parlant de ſon ami Said, & de la recherche inutile qu'il avoit faite juſques-là de la princeſſe Bedihuldgemal. Quand il eut fini ſon hiſtoire, Méliké lui dit : Je puis vous donner des nouvelles de cette beauté. Le prince, à ces mots, baiſa la terre en action de graces, & tranſporté de la joie la plus vive, il la conjura de le tirer de la plus grande peine que jamais homme eût éprouvé. Pendant la groſſeſſe de ma mère, reprit-elle, il ſe répandoit une odeur de muſc, dont tout le palais étoit embaumé, quand le terme de ſa groſſeſſe approcha, mon père fit dreſſer une tente dans un endroit délicieux de ſon parc pour la faire accoucher, & la ſoulager des incommodités de la chaleur, & ſur-tout pour éviter le danger de l'odeur, dont le palais étoit rempli. Un inſtant après que ma mère m'eut miſe au monde, on la laiſſa ſeule, & elle vit deſcendre d'un arbre ſous lequel ſa tente étoit dreſſée, une belle femme qui s'approcha de ſon lit, & lui dit : Je vous ai

des obligations que je ne pourrai jamais reconnoître ; il y a long-tems qu'une jalousie de mon mari, assurément très-mal fondée, l'a obligé de m'enchanter sur cet arbre ; mon mari & moi nous sommes des esprits, cependant je n'ai jamais pu comprendre comment il s'est abandonné à une idée si déraisonnable. Enfin, le projet de vous faire abandonner votre palais par l'odeur du musc a réussi, & la fumée de votre manger vient de rompre un enchantement qui, sans la circonstance de vos couches au pied de cet arbre, auroit été d'une longueur infinie. Mon mari ne le pouvoit plus rompre, il a fait d'inutiles efforts, car j'ai eu depuis long-tems la consolation de voir qu'il m'a rendu justice. Mais avant de retourner dans l'Irem, mon pays, donnez-moi la petite Méliké dont vous venez d'accoucher, je veux la nourrir moi-même, & pour vous assurer de l'envie que j'ai de vous la rapporter quand je l'aurai sevrée, je vous laisserai ma fille Bedihuldgemal dont je suis accouchée sur cet arbre. Ma mère y consentit ; la femme esprit me reçut dans ses bras, & remit son enfant à la reine dans un berceau tout garni de rubis. Ma mère prit tant d'amitié & s'attacha si vivement à la jeune Bedihuldgemal, qu'elle ne voulut point la rendre à l'esprit sa mère quand elle me rapporta à elle, sans lui avoir fait jurer de l'amener chez elle plusieurs fois dans l'année. Bedihuldgemal mérite

en effet qu'on l'aime, car elle eſt accomplie; vous voyez que ſi je pouvois retourner chez mon père, il me ſeroit aiſé de vous la faire voir, & de vous convaincre de tous ſes agrémens. La choſe ne vous ſeroit pas difficile, s'écria le prince, partons. Ce départ me paroît de la plus grande difficulté, lui répondit la princeſſe, car vous-même je ne ſais comment vous pourrez ſortir d'ici, vous en allez juger : Tout ce que j'ai pu ſavoir de l'eſprit cruel qui m'a enlevée, c'eſt qu'il ſe nomme Sedifbach; ſi cette île n'avoit pas été inacceſſible, il n'en auroit pas fait choix pour m'y retenir, il a pris ſoin de s'en aſſurer, la façon dont nous y ſommes arrivés l'un & l'autre me confirme dans cette idée; mais quand je lui ai demandé s'il y avoit loin d'ici au pays des hommes, il m'a répondu qu'il n'y avoit pour lui qu'une médiocre diſtance, mais qu'il y en avoit une conſidérable ſuivant le calcul des hommes; & quoiqu'il ait répondu avec peine à toutes les queſtions que je lui ai faites, voici ce que j'en ai pu ſavoir. Je lui demandai quel âge il avoit, il me répondit qu'il avoit ſept cens ans. Mais où ſe cache votre ame, lui dis-je, pour vivre ſi long-tems? Cette queſtion le fâcha, il me répondit avec aſſez de brutalité, que cela devoit m'être fort indifférent; je lui dis en pleurant : Ne m'avez-vous pas fait aſſez de peine en me ſéparant d'avec mes parens, ſans me témoigner auſſi peu de con-

fiance ? que craignez-vous de la curiosité que je vous témoigne ? Sedifbach sentit bien que les refus n'étoient pas un moyen de me plaire ; il me dit donc : Tout inutile qu'il vous puisse être de savoir où se retire mon ame, pour vous prouver l'excès de ma confiance, sachez qu'il y a dans un cercueil de verre un pigeon dans lequel mon ame est renfermée, & que ce cercueil est au fond de la mer. L'anneau de Salomon présenté à la surface de cet élément, peut seul l'en faire sortir, celui qui auroit ce secret seroit maître de mon sort. Ah! princesse, s'écria Seifulmulouk, vous serez délivrée, voici la bague ; l'amour dont je suis occupé me prive de toute réflexion, c'est elle sans doute qui a détruit les talismans qui m'auroient empêché de vous voir jamais, & de savoir des nouvelles de Bedihuldgemal; allons, princesse, ne perdons point de tems, craignons tout d'un ennemi dangereux. La princesse le suivit; ils arrivèrent en peu de tems sur le bord de la mer, & d'abord que l'anneau eut été présenté, le cercueil de verre parut ; le prince l'ouvrit, & saisissant le pigeon, il lui coupa la tête, en disant : Plût à dieu pouvoir ainsi traiter tous les mauvais esprits ! A-peine cette exécution étoit-elle achevée, qu'il s'éleva un vent terrible, & ils virent tomber à leurs pieds du sang avec un corps & une tête séparée ; Méliké la reconnut avec plaisir pour être celle de Sedifbach ; le prince fit

alors avec plus de tranquillité un radeau avec lequel il embarqua des raisins, des grenades, & ce qu'il put rassembler de provisions, & montant dessus avec la princesse, ils profitèrent d'un vent frais qui les éloigna du rivage, à l'aide d'une voile que le prince avoit eu le soin de disposer. Le lendemain de leur embarquement, pendant que Seifulmulouk prenoit quelque repos, un des plus grands crocodiles vint les attaquer; la princesse éveilla le prince, qui tira son sabre, & avec autant de force que d'adresse le coupa en deux. Quelques jours après, ils rencontrèrent un vaisseau qui vint à eux pour leur donner du secours. Méliké apprit avec joie qu'il venoit de Vasir, & qu'il appartenoit au roi Tadjelmulouk. C'est un de mes oncles, dit-elle, & qui paie tribut au roi de Serendib, mon père. Les gens du vaisseau la reconnurent pour la niece de leur roi, se prosternèrent devant elle, & suivant ses ordres la conduisirent très-heureusement à Vasir. Méliké y fut reçue avec des transports de joie infinis, & les obligations dont elle fit le détail, & qu'elle convint d'avoir au prince d'Égypte, lui firent partager le bon accueil qu'on lui fit. Le roi dépêcha un courier à celui de Serendib, pour lui faire part du retour de sa fille; ce bon père partit aussi-tôt pour la venir chercher : avec quelle joie l'embrassa-t-il? Il combla de présens Seifulmulouk, & lui donna une superbe peliſſe. Le con-

tentement qu'il éprouva en apprenant que sa fille étoit encore aussi vertueuse que le jour de son enlévement, malgré les séductions de l'esprit, & malgré les graces & la jeunesse du prince d'Égypte, lui firent imaginer avec raison qu'il étoit père de la fille du monde la plus sage. Le roi de Serendib ne fit pas un long séjour chez celui de Vasir, il partit promptement pour retourner à sa cour, & ne pouvoit plus se séparer de Seifulmulouk; aussi il ne négligea rien pour lui en rendre le séjour agréable.

Un jour Seifulmulouk en revenant de la chasse, accablé de la tristesse que lui causoit l'amour & l'amitié, apperçut dans la foule de ceux qu'il rencontra sur le chemin du palais un jeune-homme qui ressembloit à Saïd, ce cher ami de son cœur; il le fit remarquer à un homme de sa suite, & le chargea de le conduire dans son appartement, pour repaître au-moins ses yeux d'une ressemblance dont son cœur seroit flatté. Ses ordres furent exécutés, on conduisit le jeune-homme, qui fit quelques difficultés d'obéir; alarmé de se voir arrêté, il assuroit qu'on le prenoit pour un autre. Quand il fut devant le prince, il étoit si troublé qu'il le méconnut; Seifulmulouk lui demanda de quel pays il étoit, il répondit: Je suis Égyptien, & mon nom est Saïd, il y a trois ans que je souffre éloigné de mon pays. Le prince fut si touché de retrouver son

ami, & sentit si vivement le reproche que l'état où il le retrouvoit faisoit à son cœur, qu'il ne put s'empêcher de lui sauter au col. Avec quels transports ces amis ne s'embrassèrent-ils pas ! Avec quelle vivacité ils se firent le détail de leurs aventures ! La joie ou le chagrin se peignoient sur leur visage selon la situation représentée. Quand le prince eut fait un récit fidele à Saïd de tout ce qui lui étoit arrivé, Saïd lui apprit que la tempête ayant brisé le vaisseau sur lequel il se trouvoit le jour qu'il avoit été séparé de lui, il s'étoit sauvé sur des débris que la mer avoit poussés contre une île. J'avoue, continua-t-il, que le désespoir que me causoit la perte de mon prince, que je croyois certaine, pensa me coûter la vie; cependant l'épreuve que je faisois moi-même des bontés du ciel me donna quelques espérances; les fruits de l'île à laquelle j'abordai étoient excellens, & réparèrent aisément la fatigue que j'avois essuyée sur la mer. Mais je ne fus pas long-tems sans me repentir du séjour que j'y avois fait. Je n'avois pas remarqué que cette île étoit remplie de singes; quand je m'en apperçus, ils ne me causèrent aucune méfiance, au contraire, leurs sauts & leur agilité me donnoient un spectacle amusant; ils profitèrent de mon sommeil pour me saisir, ensuite ils m'enfermèrent dans une cage de bois, qu'ils suspendirent à un arbre, autour duquel ils faisoient la garde en dan-

sant & en faisant des cris épouvantables. Ils ne me donnèrent d'abord que de l'herbe à manger; mais ma cage étant tombée le jour d'un grand vent, je passai les bras à-travers les barreaux pour attraper quelques fruits; les singes s'apperçurent que je les aimois, & ne m'en laissèrent point manquer; cependant ils s'ennuyèrent de me garder, & s'étant tout-à-fait écartés, je rompis la cage, & je pris la fuite; je me chargeai de tous les fruits que je trouvai sur mon chemin, & je ramassai sur le rivage les débris qui m'avoient apporté. Je fus à-peine vingt-quatre sur la mer, que je rencontrai un vaisseau qui envoya sa chaloupe pour me prendre; il étoit monté par des hommes noirs, qui me parurent d'une grande férocité; un vent forcé les poussa sur la côte d'Human, ils y périrent; les gens du pays firent les Noirs esclaves, & me délivrèrent. J'ai vécu plus d'un an réduit à travailler pour vivre; enfin, j'ai trouvé une caravane de marchands qui venoit dans cette ville, je l'ai suivie en conduisant les chameaux. J'étois résolu de courir l'univers pour vous trouver, & de ne point retourner en Égypte sans avoir appris de vos nouvelles. Le prince embrassa mille fois son ami, lui donna ses plus beaux habits, & le mena lui-même au roi de Serendib, qui obligea Saïd de lui conter son histoire; ensuite Seifulmulouk présenta son ami à Méliké, qui ressentit à sa première vue ce charme

ſecret, & cette douce illuſion que le prince des eſprits n'avoit jamais pu lui inſpirer. Saïd, qui de ſon côté n'avoit jamais aimé, n'attribua qu'à la reconnoiſſance des bontés que cette princeſſe avoit pour ſon ami, les ſentimens qu'il reſſentit pour elle; il ne les regarda même pendant long-tems que comme une juſtice qu'il rendoit à ſon mérite. Mais ils ne furent pas long-tems l'un & l'autre ſans démêler plus clairement leurs véritables ſentimens. Seifulmulouk fut charmé de voir ſon ami attaché à la ſœur de Bedihuldgemal; il ne lui pouvoit rien arriver qui lui fît enviſager un plus agréable avenir, leurs ſentimens croiſſoient chaque jour, & le prince voyant leur bonheur ſans envie, deſiroit ardemment d'en éprouver un pareil. Enfin, Méliké annonça au prince que Bedihuldgemal devoit arriver le lendemain; quelle joie pour un prince autant éperdu d'amour! Mais, quelle méfiance de lui-même! Il aimoit, étoit-il aſſuré de plaire? pouvoit-il s'en flatter? Bedihuldgemal étoit un eſprit, le prince n'avoit d'autre eſpérance que celle que lui pourroit donner la vérité de ſes ſentimens, & l'amitié dont Méliké l'avoit ſi ſouvent aſſuré. Bedihuldgemal arriva enfin, & quand elle eut embraſſé la reine ſa nourrice, & Méliké, qu'elle appelloit ſa ſœur, ces jeunes princeſſes s'entretinrent en particulier. Méliké lui conta tous les maux que l'eſprit lui avoit faits, & les obligations qu'elle avoit au

prince Seifulmulouk. Mais ce qui m'engage, ajouta-t-elle, à l'aimer peut-être encore plus, c'eſt l'amour qu'il a pour vous, ma chère ſœur. Alors elle lui conta dans le plus grand détail, avec la vivacité que donne la reconnoiſſance, tout ce que ce prince avoit ſouffert pour l'amour d'elle. S'il a fait tant de choſes pour un ſimple portrait, continua-t-elle, que fera-t-il quand il vous aura vue, quand vos graces animées par votre eſprit auront produit à ſes yeux tout ce qui peut ſéduire à-la-fois! Bedihuldgemal fut touchée de ce récit, mais elle ne voulut jamais conſentir à ſe laiſſer voir par le prince. Que diroit Chesbal, mon père, répliqua-t-elle, s'il venoit à ſavoir que j'euſſe fait une telle démarche, ces anciens eſprits comme lui ne veulent pas que l'on ſe communique avec tant de facilité. Je ſais gré au prince, continua-t-elle, de ce qu'il a ſouffert pour moi, je ſuis touchée de reconnoiſſance pour les ſervices importans qu'il vous a rendus; ne me ſachez pas mauvais gré de mes refus. A quoi cette entrevue nous conduiroit-elle? Vous ſavez que je ne pourrois l'épouſer. Enfin, tout ce que Méliké put obtenir de ſa ſœur, c'eſt qu'elle le verroit, & qu'il ne la verroit pas. J'y conſens, lui répondit Bedihuldgemal, pourvu qu'il l'ignore. Méliké le lui promit, & voici l'arrangement qu'elle fit. Dans de certaines ſaiſons, on abandonne les maiſons de Serendib pour habiter des tentes qui renferment toutes

les commodités & tous les agrémens de la vie ; la cour étoit alors campée dans un grand parc, Méliké vint chercher le prince dans sa tente, le fit passer assez près de celle de Bedihuldgemal pour en être vu & même entendu ; elle n'eut pas de peine à lui faire parler de l'amour qu'il ressentoit, il s'en acquitta d'une façon si tendre & si sincère que la princesse en fut émûe, & que son esprit commença dès-lors à n'avoir plus que de foibles droits sur son cœur. Ces sentimens étoient absolument nouveaux pour la princesse, ils sont peu d'usage parmi les esprits, elle en fut touchée, mais elle résista constamment au plaisir de se laisser voir au prince, elle fit des voyages plus fréquens qu'elle n'en avoit encore fait à la cour de Serendib, elle consentit à recevoir des lettres du prince, qui la charmèrent parce qu'elle n'y trouvoit que du sentiment. Enfin, la douleur de ne pas voir la princesse causa une grande maladie à Seifulmulouk, & le réduisit dans un état dont Méliké sut lui faire des peintures aussi vives que touchantes, & qui l'engagèrent une nuit à sortir de sa tente pour s'approcher de celle du prince. Elle le vit en effet qui pleuroit d'amour en considérant son portrait ; il lui parut abattu, la tendre pitié qui précede ordinairement l'amour la saisit, elle fut alarmée de sentir qu'elle aimoit malgré elle, & le combat de son cœur avec son esprit la fit tomber évanouie. Le

cri qu'elle fit en tombant fit accourir le prince avec un flambeau. Que devint-il, en reconnoissant l'incomparable Bedihuldgemal! Voici donc celle que je cherche, s'écria-t-il tendrement; mais en quel état la trouvé-je! Les gardes étoient heureusement endormis, il ne voulut éveiller personne, pour ne pas exposer la princesse; il s'assit à ses côtés, leva doucement sa tête, & la posa sur ses genoux; ses joues luisantes comme la lune le mirent si fort hors de lui-même qu'il l'embrassa en répandant ces larmes chaudes qui partent véritablement du cœur, & que la tendresse fait couler avec délices; il ne put lui donner d'autre secours pour la rappeller à la vie. Surprise de la situation où elle se trouvoit, elle prit son voile pour cacher sa rougeur & son embarras. Ah! prince, qu'avez-vous fait! lui dit-elle, & quelle est votre insolence! Beauté du monde, lui répondit-il, pardonnez à l'amour dont je brûle, souffrez que je vous admire, laissez-moi parler. Je ne dois point vous entendre, lui répondit la princesse. Serfulmulouk, la conjura au nom de l'amitié qu'elle avoit pour sa sœur, & ses prières furent si touchantes qu'elle lui donna audience; quand il eut exprimé son amour, Bedihuldgemal lui répondit: On m'a fort assuré que la fille du roi de Zimpar vous aimoit. Je ne la connois seulement pas, reprit-il, avec vivacité; n'écoutez jamais ce que vous diront les esprits, si vous voulez

être heureuſe en amour ; ils ſont méchans, les ſentimens leur ſont non-ſeulement inconnus, mais il ſemble qu'ils en ſoient jaloux, & qu'ils ne s'occupent que du ſoin de les détruire. On dit, lui répliqua la princeſſe, que tous les hommes ſont infideles. Peut-on l'être en vous aimant, lui répondit-il. Si nous étions mariés, ſi tant eſt que notre alliance fût poſſible, pourſuivit Bedihuldgemal, nos enfans ne pourroient s'accorder. Ils auront tous de l'eſprit, ſans doute, reprit le prince avec ardeur, car ils tiendront de vous, & notre union leur ſervira de regle & d'exemple. Mes parens m'aiment trop, interrompit la princeſſe, pour me permettre de vous ſuivre, ils ne conſentiront jamais à une telle alliance. La vérité de mon coeur, la pureté de mon amour, les toucheront, pourſuivit Seifulmeluk, ſi vous me permettez de les voir : mais ſi vous m'aimiez, ce même attachement qu'ils ont pour vous les engageroit ſans doute à vous ſatisfaire, c'eſt la ſeule occaſion où mon coeur puiſſe vous pardonner d'avoir encore de l'eſprit. La princeſſe à moitié perſuadée, répandoit cependant un torrent de larmes cauſées par les retours que l'eſprit lui faiſoit faire ſur elle-même ; la réflexion lui peignoit les engagemens qu'elle prenoit & les embarras dans leſquels elle ſe précipitoit. Mais n'y a-t-il pas dans le monde, lui dit-elle, encore des princeſſes plus aimables que moi, qui vous con-

viennent mieux, & qui pourront faire votre bonheur? O beauté du monde! lui répliqua-t-il, toutes les beautés célestes descendroient pour moi sur la terre, que je vous préférerois à elles. Tout ce que je vous dis ne vous persuade point, dit-il en pleurant à son tour; j'aime mieux mourir que de vivre si cruellement. En disant ces mots, il tira son poignard dans le dessein de se frapper; la princesse alarmée le lui arracha des mains, & touchée de cette dernière marque d'amour, elle lui avoua tout celui qu'elle ressentoit. Ce n'est point encore assez, dit elle, que d'être obligée de vous aimer, malgré toutes les raisons qui s'y opposent, il faut que j'éprouve les plus vives inquiétudes; songez qu'il y a sept mille esprits qui ont juré votre perte, & qui veulent ne vous laisser aucun repos qu'ils n'aient vengé la mort de Sedifbach. Je ne crains plus rien puisque vous m'aimez, lui répondit le prince, quand il y auroit encore mille fois plus d'esprits acharnés contre moi. Il faut, lui dit-elle, que vous alliez voir Surouchanuan, l'esprit ne fait pas toujours perdre les droits du sang, c'est mon aieule, elle m'aime & son naturel est excellent, elle peut seule obtenir le consentement de mes parens. Bedihuldgemal lui permit ensuite de l'accompagner jusqu'à sa tente, ils se firent les plus tendres adieux, & quand ils furent séparés, leurs idées furent bien différentes; Seifulmulouk étoit dans la joie que son

bonheur lui inſpiroit, & reſſentoit toutes les eſpérances flatteuſes de l'amour; la princeſſe au contraire ne pouvoit revenir de l'étonnement que lui cauſoient, & ſa nouvelle démarche, & les engagemens qu'elle venoit de prendre; elle étoit étonnée ſur-tout d'avoir parlé ſans eſprit, & d'avoir été ſéduite ſans en avoir entendu. Elle ne pouvoit ſe rappeller un mot de la converſation qu'elle venoit d'avoir; il lui en étoit cependant demeuré une idée élégante; & quand elle fit part à Méliké de l'étonnement où elle étoit d'aimer & d'être aimée d'un autre que d'un eſprit; ſon aimable ſœur lui dit: Vous ne devez pas en être étonnée, ſongez qu'une mortelle vous a nourrie, & vous a rapprochée de l'humanité; conſolez-vous, vous aimez Seifulmuluk, & j'aime Saïd: nous avons fait un bon choix, ne penſons qu'à nous rendre heureuſes. Bedihuldgemal chargea quelques eſprits eſclaves de conduire le prince dans la ville de Simine par-delà la mer de Diouchan où Surbucbanuuan faiſoit ſa demeure ordinaire. Leurs adieux furent tendres, & Méliké obtint du prince de laiſſer Saïd à la cour de Serendib: c'eſt ainſi que l'amour ſépare les amis ſans leur cauſer de regret.

Le prince, car les eſprits voyagent en diligence, arriva promptement, & les eſclaves l'abandonnèrent en arrivant dans la ville, qui lui parut plus brillante que toutes celles qu'il avoit vues juſqu'alors.

La

La terre étoit d'argent, les maisons étoient bâties d'émeraudes & de rubis, on n'y voyoit que des sandales & des aloës; les tentes de toutes les couleurs, & des plus riches étoffes étoient, dans cette saison, mêlées avec ces superbes maisons. Il en distingua une plus superbe que les autres, & comprit aisément que c'étoit celle de la reine mère, il y tourna ses pas; elle parut assise sur un trône d'or avec des habits couverts de diamans brillans. Le prince se prosterna devant elle. Qui vous a donné la témérité de venir ici? lui dit-elle, vous êtes le premier homme qui ait eu la hardiesse d'y pénétrer. Seifulmulouk, effrayé d'un accueil si sévère, lui conta les malheurs & les dangers auxquels il s'étoit exposé pour le seul portrait de sa petite-fille; la reine lui dit: L'alliance à laquelle vous aspirez est impraticable, & n'a jamais eu d'exemple; elle ajouta même, que l'inconstance des hommes y mettroit toujours un obstacle qu'elle ne pourroit se dispenser de représenter au roi son fils, si jamais il avoit la foiblesse d'être ébranlé. Le prince, frappé comme d'un coup de foudre à ces mots redoutables, tomba, sans connoissance. Il est bon de savoir que Bedihuldgemal avoit prévenu la bonne Suroucbanuuan, & qu'elle ne lui parloit ainsi que pour éprouver son amour; elle étoit la femme du meilleur naturel, aussi elle se repentit bientôt d'avoir poussé trop loin son épreuve, elle

le fit revenir avec de l'eau roſe, & lui dit : Prince, vos procédés & vos récits m'ont touchée, vous méritez l'amour de ma fille, & loin de m'oppoſer à votre mariage, je vais ne rien négliger pour le faire réuſſir ; venez dans l'Irem, & vous jugerez de la ſincérité de mes paroles. Ils partirent en effet, & leur voyage ne fut ni long ni fatigant. En arrivant, elle dit au prince de l'attendre dans les jardins du palais, pendant qu'elle iroit trouver ſon fils le roi Chesbal. Elle lui fit un récit exact de tout ce que le prince lui avoit appris, elle ne lui déguiſa point le tendre retour dont ſa fille payoit ſes ſentimens. Enfin, dit-elle, ſi vous trouvez que ſon eſprit réponde aux ſentimens que je lui ai trouvés, vous ne pouvez faire une meilleure alliance ; un homme bien-né, dont le cœur eſt droit, doit, à mon ſens, l'emporter ſur les princes des eſprits qui pourroient vous ſolliciter pour obtenir votre alliance. Le roi, touché du diſcours de ſa mère, ſe trouva bien diſpoſé, & demanda à le voir pour juger de ſon eſprit ; car Suroucbanuuan lui avoit avoué qu'elle l'avoit conduit avec elle. Chesbal ordonna donc qu'on le fît entrer, & déclara qu'il le prenoit ſous ſa protection, pour le garantir du nombre d'ennemis qui le cherchoient. Quelques fins que puſſent être les eſprits qu'il chargea de lui ramener le prince, ils étoient bien éloignés de le trouver. Chesbal & Suroucbanuuan furent affligés de ſavoir leur re-

cherche inutile. Bedihuldgemal qui n'avoit pas fait un long séjour à Serendib après le départ du prince, en fut promptement instruite, & jura de retrouver le prince ou de ne jamais revenir dans ses états. Tant de soins étoient inutiles, car les trois frères de l'esprit dont le prince avoit coupé la tête, l'avoient rencontré dans les jardins du palais, rêvant à son amour & se repaissant des idées flatteuses de l'espérance. Il ne s'apperçut point que l'anneau de Salomon étoit tombé de son doigt ; dénué d'un secours qui l'avoit garanti jusques-là de toute insulte, ils le rencontrèrent & lui demandèrent s'il n'étoit pas celui qui avoit coupé la tête de Sedifbach. Le prince les reconnoissant pour des esprits avec lesquels il jugea que la feinte étoit inutile, convint de la vérité : aussi-tôt ils l'enlevèrent dans les airs, & s'abattirent sur une montagne, où, après l'avoir lié, en lui annonçant sa condamnation, mille esprits s'assemblèrent pour voir le supplice. On ne voulut point le faire mourir sur le champ, dans la crainte de rendre ses peines trop courtes, mais on se contenta de le faire garder à vue par quatre esprits plus méchans que l'enfer, qui préparoient les différens instrumens qui devoient servir à son martyre ; mais le plus cruel de tous étoit sans contredit celui de l'assurer qu'il ne verroit jamais la princesse Bedihuldgemal, que son père avoit enfermée pour lui faire souffrir des tourmens in-

concevables, & la punir de la foiblesse qu'elle avoit eue pour lui. D'autres fois, ils l'assuroient qu'elle ne parloit de lui que pour en faire les plus amères plaisanteries; souvent ils lui disoient qu'elle s'étoit rendue à un prince des grands esprits, & que dans ses bras, elle ne se souvenoit de l'avoir aimé que pour en rougir.

Cependant Chesbal envoya de tous côtés des espions pour savoir ce que le prince étoit devenu: enfin, il apprit la vérité. Ces nouvelles animèrent les princesses, & il leur fut aisé de déterminer le roi Chesbal à assembler une armée de quatre cens mille esprits pour marcher à Kilsem. Ce prince, de son côté, ayant appris ces préparatifs, assembla un grand nombre d'Ifrites (1); ces deux armées formidables s'étant mises en marche au milieu des airs, le roi de Kilsem envoya des ambassadeurs à Chesbal pour savoir le sujet de la guerre qu'il lui déclaroit. Vous avez pris, répondit ce dernier, un homme dans mes états, sans savoir si je le trouvois bon; indépendamment de ce que cet homme m'est cher, je me plains de ce procédé, ainsi je veux que non-seulement vous me rendiez le prisonnier, mais que vous me fassiez réparation de cette insulte. Il a tué le frère de notre roi, lui répondirent-ils, rien ne peut nous engager à le rendre, & nous voulons

(1) C'est le nom des esprits, ses sujets.

venger sa mort. Le roi fut affligé de cette réponse, qui dans le fonds méritoit quelque réflexion. Mais Bedihuldgemal, qui s'étoit mise à la tête de l'armée, sans attendre le succès de la négociation, ni savoir la réponse que Chesbal feroit aux ambassadeurs du roi de Kilsem, engagea le combat; les deux armées se joignirent, les foudres & les tonnerres éclairèrent cette bataille aërienne. Le roi de Kilsem fut pris & conduit devant Chesbal. Cruel! lui dit-il quand il fut en sa présence; si tu as fait périr le prince d'Égypte, tu dois t'attendre à tout. Kilsem, touché de l'état où lui parut Bedihuldgemal, les rassura sur la destinée du prince, & leur avoua les tourmens qu'on lui faisoit souffrir; aussi-tôt il fit partir un esprit, auquel il donna sa bague comme une preuve de l'ordre qu'il portoit, & quelques momens après on le vit arriver chargé du prince. Chesbal, Surouchanuuan, & sur-tout Bedihuldgemal, coururent lui témoigner le plaisir que son heureux retour leur causoit. Je vous retrouve fidelle, tout ce que j'ai souffert n'est donc rien, lui dit le prince. La princesse qui tous les jours avoit un peu perdu de son esprit, ne lui répondit que par le règard le plus tendre & le plus éloquent; mais Chesbal conservant toujours son caractère de justice & d'équité, dit à la princesse : Seifulmulouk n'a rien fait encore qui nous mette en état de juger de lui : il est vrai qu'il a témoigné un amour extrême, & qui n'est pas commun

parmi les hommes, je conviens encore que ſes procédés ſemblent répondre d'une conſtance extraordinaire; mais il faut juger à-préſent s'il mérite par ſon eſprit de devenir notre allié; & dans le deſſein où je ſuis de prouver toujours qu'aucune prévention ne me gouverne, je prie le roi de Kilſem, qui ne doit pas lui être favorable, de lui faire quelques queſtions. Ce prince s'en défendit quelque-tems, mais enfin il ſe rendit à ſes inſtances, & lui demanda quelle étoit la choſe la plus naturelle aux hommes: *La mort*, lui répondit le prince. Qu'y a-t-il de plus à ſouhaiter dans le monde? pourſuivit le roi de Kilſem; *La ſanté*, répliqua Seifulmulouk. Pendant que l'on faiſoit ces queſtions à ſon amant, Bedihuldgemal étoit dans une grande inquiétude; non qu'elle craignît pour l'eſprit du prince, mais l'amour s'alarme de tout; ainſi tous les reſſorts de ſon ame étoient alors en ſuſpens, pour juger de la réponſe du prince, lui en inſpirer une s'il ne s'en préſentoit point à lui, ou bien expliquer celle qu'il avoit faite. Kilſem voulut encore ſavoir quel étoit le plus grand nombre des hommes ou des femmes ſur la terre; Seifulmulouk dit qu'il y avoit beaucoup plus de *femmes*, parce qu'il y avoit un nombre infini d'hommes qui leur reſſembloient par leur molleſſe. Quand arrivera le jour du jugement? lui demanda enſuite le prince qui l'interrogeoit: *Dieu le ſait*, répondit Seifulmulouk. Les rois, charmés

de ces réponses, donnèrent mille éloges à ce jeune prince, qui rougit d'être applaudi pour si peu de chose : mais il ne témoigna point le peu de cas qu'il faisoit de ces sortes d'épreuves. Il fit bien de cacher cette impression, car les grands esprits du monde sont ordinairement attachés à des minuties, la plus légère contrariété les révolte & leur cause une aigreur que rien ne peut éteindre. Enfin, Chesbal ne voyant rien qui pût s'opposer au bonheur de sa fille & au desir de la reine mère, pour cette alliance, renvoya le roi Kilsem, libre, & comblé de présens, dans ses états, & consentit au mariage de ces jeunes amans. Quand il en eut fait la déclaration, Bedihuldgemal sauta d'elle-même au col de Seifulmulouk; car le véritable esprit n'est jamais contraint par les préventions, qui pour l'ordinaire ne sont que ridicules. La bonne Suroucbanuuan, charmée d'avoir la cérémonie d'une noce à faire, maria ces amans avec beaucoup d'éclat, en présence & au gré de tous les grands esprits de l'Irem, que le prince avoit séduits par ses graces aisées & naturelles. On lui rendit l'anneau de Salomon, qu'on retrouva dans les jardins.

Quand les premiers jours du mariage furent passés, Chesbal dit à son gendre : Votre père est fort âgé, il voudroit vous voir avant de mourir; de plus, vous vous devez à un royaume que le ciel vous a confié, partez donc pour le gouverner; nous pourrons nous

voir quand il vous plaira, les voyages ne sont pas des objets pour nous. Le prince lui témoigna des sentimens de reconnoissance & d'amitié dont il fut infiniment content. Aussi-tôt on chargea mille esprits compilateurs & traducteurs, qui sont les esclaves de l'Irem; on les fit ployer sous le faix de l'or, de l'argent, des pierres précieuses & des étoffes les plus riches, qu'ils furent obligés de porter : mille autres historiens & savans furent choisis pour les escorter, & l'on commanda deux cens poëtes, faiseurs de contes, de nouvelles & autres bagatelles pour l'amusement des princes, avec ordre de marcher à pied autour de la voiture. Leur voyage fut heureux & agréable. Ces heureux amans arrivèrent bientôt à Serendib, d'où ils renvoyèrent tous les esclaves, que la quantité de noirceurs & de tracasseries auroient mille fois empêché d'arriver, si on ne les avoit obligés de marcher : ils n'en gardèrent que trois ou quatre pour leur amusement. Cependant, ils séjournèrent assez de tems à Serendib, pour donner à Seifulmulouk celui d'obtenir sa belle-sœur Méliké pour son cher Saïd. Ils prirent ensemble le chemin de l'Égypte, & jamais l'Asie ne verra de caravane aussi brillante & aussi agréable que fut la leur; car le roi de Serendib leur donna une magnifique armée pour les escorter, après les avoir comblés des présens les plus rares. Ils arrivèrent enfin en Égypte, où Seifulmulouk trouva

ſon père qui n'avoit plus qu'un ſouffle de vie ; l'abſence de ſon fils & l'inquiétude qu'il lui avoit cauſée, avoit beaucoup avancé ſes jours. Il fut au moment de mourir de joie en apprenant ſon arrivée & ſon heureux mariage : auſſi-tôt il envoya tout le peuple d'Égypte au-devant de la princeſſe, & remit à ſon fils la couronne dans le moment qu'il l'embraſſa. Le ciel m'eſt témoin, lui dit-il, qu'il y a long-tems que je ne la garde que pour vous. Edrenouk remit également à ſon fils Saïd les ſceaux de l'empire. Le roi Haſm mourut quelques jours après ſon abdication, & Seifulmulouk eut une nombreuſe poſtérité, & régna plus de cent cinquante ans dans la plus grande union avec Bedihuldgemal.

LETTRE
SUR
UNE AVENTURE
VÉRITABLE.

N'ÉTANT point nouvelliſte, madame, & n'aimant que les vieilles nouvelles ſur la guerre & ſur la politique, parce qu'elles me paroiſſent les plus certaines, pour tenir la parole que je vous ai donnée, il faut avoir recours aux événemens & aux hiſtoires de la ville; je ne réponds pas de l'impreſſion que celle-ci vous fera, mais je vous réponds de ſa vérité.

Vous ſavez toutes les liaiſons qui nous uniſſent, Alcidor & moi, ainſi vous ne trouverez point étrange la confidence qu'il m'a faite. Jugez de l'étonnement qu'il m'a cauſé, en m'avouant qu'il étoit jaloux! Il eſt de tous les hommes celui que j'aurois le moins ſoupçonné de cette foibleſſe; ſa gaieté naturelle, ſon peu de ſouci, & la connoiſſance

qu'il a du monde, m'auroient engagé à répondre de lui ſur cet article, pluſque de moi-même; cependant il étoit jaloux, mais en galant homme : vous en allez juger par le diſcours qu'il me tint. Je ſais, me dit-il, tout ce que vous allez m'alléguer en faveur de ma femme, je n'ignore aucun des lieux-communs que l'on emploie pour remettre l'eſprit d'un mari, j'en ai fait uſage pour les autres, ainſi ne me les étant point diſſimulés, épargnez-vous la peine de me les tenir. Ecoutez-moi donc, pourſuivit-il, ſongez que les interruptions ſeroient inutiles. Je lui promis audience, & il pourſuivit ainſi :

Je ne ſuis plus amoureux de ma femme, j'en conviens, ainſi l'amour ne m'aveugle point; mais le ſentiment que j'ai eu pour elle, eſt bleſſé, non de ce qu'elle a fait un choix, mais de l'eſpece de ſon choix. Je ſuis peut-être piqué de lui avoir imaginé plus de goût. Si, ne l'aimant plus, je m'étois flatté d'empêcher une femme de vingt-quatre ans de ſuivre les mouvemens de ſon cœur, je ſerois un inſenſé, & jamais je ne ſerai capable d'une telle injuſtice; mais comptant ſur la bonté de ſon diſcernement, je m'attendois qu'elle choiſiroit un galant-homme, dont les ménagemens ne la commettroient point, & dont l'eſprit & le caractère me fourniroient une ſociété plus agréable. Vous voyez, pourſuivit Alcidor, qu'un mari ne peut guère être plus raiſonnable.

J'en conviens, lui répondis-je, quoiqu'on pût vous objecter que, supposant que votre femme ait fait un choix, il lui seroit difficile d'en faire un qui fût à votre gré. Cela peut-être, reprit Alcidor, mais ce n'est pas tant encore le choix du chevalier qui me fâche, que l'affectation avec laquelle il lui parle en ma présence, & l'envie qu'il semble avoir de me piquer; la chose est au point que cent fois j'ai eu besoin de toute ma raison pour ne point éclater, je suis même très-assuré que ma femme s'en est apperçue; cependant, elle a si peu changé de conduite, & m'a si peu ménagé, qu'il faut absolument que la tête lui ait tourné. J'avois la bouche fermée par les discours dont il m'avoit prévenu, cependant je voulois lui parler, lui témoigner ma surprise sur le choix du chevalier, dont vous connoissez la légèreté & les ridicules; mais c'étoit augmenter son mécontentement, c'étoit douter de ce qu'il me disoit, c'étoit donner un démenti à un homme qui parloit sagement & sans prévention. Il s'apperçut de mon embarras, il le démêla parfaitement, & me dit : Ne cherchez point à me parler, je n'attends point de conseils de vous, non que vous ne fussiez plus capable qu'un autre de m'en donner, mais je n'ai voulu que soulager mon cœur, & peindre à mon ami la cruelle situation où je me trouve. Car enfin, c'est une insulte que me fait un jeune écervelé, c'est mon honneur qu'il atta-

que, non cet honneur qui n'est que dans l'idée du vulgaire, mais celui qu'offense un procédé insultant & avantageux qu'un honnête homme ne souffre sur rien de ce qui lui appartient. ... Cette première conversation, madame, fut toujours sur ce même ton, & par conséquent elle fut très-embarrassante pour moi. Quand nous eûmes quitté la promenade, car il m'avoit conduit aux allées du Roule pour être assuré de n'être point interrompus, vous croyez aisément que ma première idée fut d'avoir un entretien particulier avec sa femme, & de l'avertir de tout ce que j'avois appris, pour lui recommander d'être plus réservée, & de penser un peu plus à ce qu'elle se devoit à elle-même, ainsi qu'à son mari. J'en cherchai vainement l'occasion, Alcidor ne quitta point sa femme, & c'eût été me rendre suspect & absolument inutile que de lui parler bas devant lui, & d'avoir l'air de l'avertir. Il est vrai que je fus témoin de tout ce qu'il m'avoit annoncé de la conduite & du maintien du chevalier; il vouloit toujours être à ses côtés, il lui parloit toujours bas, & la lorgnoit avec scandale. Je ne sais si les aveux d'Alcidor & la crainte que j'avois de ses emportemens, contribuèrent à me faire trouver tout ce qui se passoit, trop fort: mais je sais que j'en sortis, non-seulement convaincu de sa patience & de la justice de ses plaintes, mais étonné de l'indiscrétion de ces deux amans. Enfin, plus résolu que

jamais de parler à sa femme, à quelque prix que ce fût, je sortis avant-hier de chez moi sur le midi, persuadé qu'alors je la trouverois plus aisément seule, quand on m'annonça Alcidor ; son air abattu, consterné & triomphant tout ensemble, me surprit & m'inquiéta. Quand mes gens furent retirés : Qu'avez-vous, lui dis-je ? Je ne sais quel jugement porter sur l'air dont vous m'abordez. J'avois raison, me dit-il avec une douloureuse satisfaction, je ne puis plus douter de mon malheur, l'affaire est liée, c'en est fait, & le chevalier triomphe. J'avoue, continua-t-il, que je ne la croyois pas aussi avancée, & que je m'étois flatté qu'une coquetterie pourroit s'interrompre aisément, & dégoûter par elle-même une femme du caractère dont j'ai connu la mienne ; mais il triomphe, & ma femme sera bien à plaindre : ces sortes d'affaires nourries sans éclat, finissent par des coups de tonnerre. En achevant ces mots, lisez, me dit-il en me donnant une lettre, voyez le dessus. Je vis en effet que le nom & la demeure du chevalier étoient écrits sans aucun équivoque. Ah ciel ! qu'avez-vous fait ? m'écriai-je ; comment cette lettre se trouve-t-elle entre vos mains ? Je ne doutai pas un moment qu'il ne l'eût achetée de la vie du chevalier ou d'une violence extrême contre sa femme. Remettez-vous, me dit-il, d'un grand sang-froid, le hazard seul m'en a rendu possesseur. Il y a une heure que je

ſuis ſorti de chez moi, allant dans mon voiſinage dire un mot pour une affaire; je n'avois point fait mettre de chevaux, j'étois à pied, rêvant & profitant du beau jour, quand un ſavoyard m'a prié de lire le deſſus de la lettre que vous voyez, & de lui enſeigner le chemin qu'il devoit tenir pour la rendre à ſon adreſſe. Jugez de ce que je ſuis devenu quand j'ai reconnu l'écriture de ma femme! la certitude de ma honte, & plus encore du mépris du choix, ne m'a pas fait perdre le jugement; j'ai dit au ſavoyard de me ſuivre; je ſuis entré dans un café où l'on m'a donné tout ce qu'il falloit pour écrire. Eh bien! lui dis-je; eh bien! m'a-t-il répondu : Jugez de ce que j'ai ſouffert en copiant la lettre la plus emportée que jamais femme ait écrite. Voyez à quel point elle eſt aveuglée par ſa paſſion! elle commet un ſecret de cette importance au premier venu. C'eſt hier qu'elle s'eſt abandonnée à ſon indigne chevalier. Remarquez, continua-t-il, comment je ſuis déſigné pour celui qui l'a interrompue dans ſes plaiſirs. Ce que je ne comprends pas, pourſuivit-il, c'eſt de ne m'être apperçu de rien hier, quand en effet je les trouvai tête-à-tête chez moi. Qu'une femme eſt adroite pour tromper! Malgré l'attention que j'y apportai, je n'apperçus pas la moindre altération dans le geſte, dans le maintien, dans les yeux, ni ſur le viſage de ma femme & du chevalier; ils eurent l'air de continuer

une conversation fort indifférente que mon arrivée ne dérangea pas. Pour vous achever mon récit, continua-t-il, j'ai donc copié cette cruelle lettre, j'ai mis le dessus bien exactement, & gardant l'original, j'ai payé le savoyard, & je lui ai enseigné le chemin, lui recommandant de la porter avec soin, & je suis accouru chez vous pour vous faire juge de la justice de mes plaintes. Ce fut alors que je lus cette fatale lettre où rien de tout ce qui peut blesser un mari, n'étoit oublié; je ne voulus pas la lui rendre, & je convins avec lui de ne le point abandonner à lui-même dans le désordre où il étoit, & je le suivis chez sa femme. Jugez de l'embarras de ma situation! Heureusement nous la trouvâmes seule: elle vint à nous avec l'air agréable & ouvert que vous lui connoissez; mais elle ne le garda pas long-tems, car son mari l'accabla des reproches les plus sanglans. La pauvre femme, étonnée & tremblante, se laissa tomber de sa hauteur sur le parquet, si saisie qu'elle ne pouvoit pleurer; j'en fus touché malgré ses torts, je fus à son secours. Quoi, monsieur, me dit-elle, vous souffrez que l'on me traite avec cette indignité! où suis-je? sont-ce-là les conseils d'un ami aussi sage? Je ne veux pas d'autre juge que lui, reprit Alcidor avec vivacité. Je fis mon possible pour établir une espece de calme au milieu d'une scène, à mon avis, aussi terrible; j'y parvins: mais comme la colère

répete

répète pour l'ordinaire le même propos, & qu'Alcidor parloit des preuves convaincantes qu'il avoit de l'infamie de sa femme, & qu'il avoit souvent entremêlé des mots de lettre & de style, dont il ne l'auroit jamais soupçonnée; sa femme protestant de son innocence avec une fermeté dont je fus étonné, releva plus d'une fois & la lettre & les preuves. Ainsi, ne doutant point que malgré la difficulté, elle n'eût imaginé quelque détour heureux pour se tirer d'affaire; de plus, me trouvant pressé par Alcidor, je fus obligé de montrer la lettre, malgré les vives instances que je fis auprès de l'un & de l'autre pour qu'il n'en fût jamais question. Quand la femme l'eut considérée, elle dit fièrement: Ce n'est pas-là mon écriture, se peut-il que monsieur la méconnoisse! Alcidor ne fut point frappé de cette réponse, qu'il regarda comme une défaite; moi-même je vous avoue que je ne la pris point pour autre chose; cependant, telle qu'elle pût être, je voulus l'appuyer, & je n'avois, ce me semble, point d'autre parti à prendre. Mais, bientôt interrompu par la femme d'Alcidor, voici ce qu'elle nous dit: J'ai toujours aimé mon mari, c'est avec douleur que je me suis apperçue de son refroidissement pour moi; mais il peut dire, malgré son injustice, si je l'ai jamais ennuyé d'aucuns reproches; persuadée que j'étois de leur inutilité, le seul tort que j'ai à me reprocher, c'est d'avoir employé pour le ramener,

une voie aussi dangereuse que celle de la jalousie : J'en ai prévu les conséquences, mais j'ai cru les réparer par le choix d'un homme qui me paroissoit incapable de me faire aucun tort dans l'esprit de ceux qui me connoissent, & d'un homme qui se livroit de lui-même au dessein que j'avois formé. Cependant, je m'apperçus hier de la peine que je causois à Alcidor : aussi, dès ce moment, j'ai fait fermer ma porte au chevalier, & j'en ai donné l'ordre devant lui pour qu'il n'en prétendît cause d'ignorance. Si vos gens me démentent pour les ordres que j'ai donnés, je consens que vous me croyiez coupable d'avoir écrit cette infâme lettre, dont vous avez l'injustice & la cruauté de me soupçonner. Je conviens d'un rapport d'écriture ; mais c'étoit à vous à ne pas confondre les caractères, dit-elle regardant Alcidor avec sévérité ; pouvez-vous vous méprendre à ceux-ci ? Ah ciel ! que vois-je ! mes yeux se dessillent, s'écria-t-il de son côté.... Le silence fut alors observé pendant quelques momens, & je vous avoue, madame, que je ne savois plus où j'en étois, quand Alcidor se jettant aux pieds de sa femme, la conjura de lui pardonner, ce qu'elle fit avec autant de douceur que de noblesse. Je voulus alors me retirer, mais Alcidor me pria de tenir quelque-tems compagnie à sa femme. Cette affaire n'est pas finie, me dit-elle en souriant ; laissez-le aller. Alcidor sortit en

effet avec vivacité, & rien ne m'empêchant de témoigner ma curiosité, je priai sa femme de la satisfaire. A tout autre qu'à vous, me dit-elle, je ne dirois rien de ce que je vais vous conter. Alcidor est peut-être aussi fâché dans le fond de son ame, qu'il l'étoit avant d'être désabusé. Voilà ce que je ne comprends pas, lui répondis-je. Ecoutez, me dit-elle, la fin de l'énigme : il est vivement attaché à Céphise; vous n'ignorez pas quelle a toujours été la conduite de cette femme ? eh bien, c'est elle qui a écrit la lettre en question, nos écritures ont quelque rapport, & la jalousie dont mon mari étoit prévenu l'a empêché de distinguer aucune différence; ce rapport de caractères, l'adresse au chevalier, tout lui a paru ne convenir qu'à moi, pendant qu'en effet tout appartient à Céphise. Ce n'est pas tout, ajouta-t-elle; le chevalier en est véritablement amoureux, il n'a feint de s'attacher à moi que pour éloigner Alcidor de la maison de sa maîtresse, & vous savez pour quelle raison j'ai eu l'apparence de l'écouter. Au reste, continua-t-elle, demeurez avec nous, on a besoin d'un ami quand on éprouve l'infidélité d'une maîtresse; Alcidor est soulagé dans un sens, mais la découverte qu'il vient de faire n'est peut-être pas moins affligeante pour être d'un autre genre. Notre conversation se soutint aisément, la matière ne nous manquoit pas, elle étoit même fort éloignée de languir

quand nous vîmes revenir Alcidor. Je viens de chez Céphise, nous dit-il, pour lui rendre sa lettre, &, comme de raison, rompre avec elle. Le croiriez-vous ? me dit-il, on m'a refusé la porte ; cependant elle y étoit, j'ai même apperçu le caroſſe du chevalier. La lettre que j'ai copiée, & qu'il a sans doute reçue, l'aura inquiété, il aura couru chez elle pour l'avertir & prendre conseil. J'en suis charmé, lui dis-je, ils ont pris un sage parti, ils ne vous verront plus, & vous êtes trop heureux. L'offense étoit trop récente, pour convaincre Alcidor de la sageſſe de ma réflexion, il affecta plusieurs fois un dégagement dont il est encore bien éloigné ; je ne néglige rien pour le conduire par le mépris à l'indifférence que Céphise mérite de sa part. Sa femme est, en verité, bien respectable ; elle n'est point avantageuse du malheur de son mari, & ne garde aucun ressentiment des traitemens injustes qu'elle en a essuyés ; enfin, j'admire l'un & je console l'autre. Voilà, madame, une occupation dont j'ai d'autant plus voulu vous rendre compte, qu'elle me semble liée avec une aventure assez singulière, pour vous amuser un moment.

J'ai l'honneur d'être,

LETTRE VÉRITABLE.

Le soin que vous prenez pour rassembler des aventures véritables, & qui ne paroissent pas vraisemblables, m'engage à vous faire part, monsieur, de celle qui vient de m'arriver. Je ne croyois pas augmenter votre recueil quand vous me l'avez confié; mais je vois avec douleur que je n'y tiendrai que trop une place considérable & distinguée.

Quand je n'aurois pas la permission de vous instruire de cet événement, je vous en aurois fait part sans vous nommer la personne intéressée, pour vous demander la seule consolation que mon cœur puisse espérer en vous parlant de ma douleur.

Vous connoissez Éliante, vous avez partagé les délices de sa société, que l'absence de son mari lui permettoit de montrer dans tout leur jour, vous avez rendu justice à ses agrémens, à sa figure, à son caractère & à sa vertu : Mais qui, plus séduit que moi par tout ce qu'elle mérite, a pu se soumettre à toutes les complaisances qu'une femme

aimable, & qui ſe ſent aimée, ſait exiger ? Diſcours flatteurs, lettres vives, careſſes tendres, tout m'étoit prodigué, j'en vivois ; tout enfin m'étoit accordé, à la réſerve d'une faveur qui met le comble à l'amour, qui en eſt la preuve & le ſceau, & qu'une honnête-femme ne compte plus pour rien quand elle a donné ſon cœur. Perſuadé de cette vérité, je me ſuis ſouvent plaint à vous de cette cruelle réſerve, & je vous en ai parlé d'autant plus librement qu'elle vous avoit fait l'aveu du goût qu'elle diſoit reſſentir pour moi. Flatté de ſa confidence, ou peut-être pour adoucir mes peines, vous avez toujours pris ſon parti, quand l'amour me forçoit à la condamner ; & quand je vous diſois que ces femmes ſi réſervées, qui ſavoient ſe battre de ſang-froid, étoient les plus dangereuſes de toutes les coquettes, quelles raiſons n'avez-vous point ſu m'apporter pour excuſer ce prétendu raffinement de coquetterie que je lui reprochois ? Je me ſuis laiſſé condamner, charmé peut-être d'éprouver cette contradiction, car on ne peut prévoir, décrire & définir les cruels combats de la réflexion & de la paſſion. Enfin, le croiriez-vous ! cette Eliante que vous avez vue ſi vive, ſi enjouée, morne, abattue depuis quelque-tems, m'inquiétoit, & me perçoit le cœur par de nouvelles inquiétudes : tous les jours je la conjurois, les larmes aux yeux, de me confier ſes peines. A qui pouvoit-elle s'en

expliquer ? Qui pouvoit les partager auſſi parfaitement ? Jugez de mes inſtances. Enfin, après quinze jours des importunités les plus réitérées, elle m'a donné un rendez-vous chez elle. De quoi l'eſpérance de l'amour n'eſt-elle pas aſſez ſotte pour ſe flatter ! Dans l'inſtant mes idées ont changé, je n'ai point douté de mon bonheur, mon cœur s'eſt perſuadé que ſa triſteſſe étoit l'effet d'une vertu mourante, & je me ſuis rendu chez elle avec les deſirs de l'amour & la confiance d'un amant triomphant. Je l'ai trouvée triſte, & ma vue a ſemblé redoubler ſes douleurs, ſes larmes ont coulé, les ſanglots ont mille fois interrompu ſes paroles. Quelle ſituation pour un amant ! J'ignore tout ce que j'ai pu lui dire pour la raſſurer, mais je ſais que j'ai parlé long-tems ſans rien avancer. Enfin, après avoir fait l'éloge de ma probité, juré même l'excès de l'amour qu'elle avoit pour moi, elle a fini par me dire, en tombant à mes pieds : Je vais vous donner des preuves de la plus grande confiance ; mais à qui puis-je confier d'auſſi grands malheurs ? Qu'allez-vous devenir ? a-t-elle ajouté, vous m'aimez.... ſes larmes l'ont encore interrompue. Achevez donc de m'éclaircir, lui ai-je dit, eſt-il un état plus cruel que l'incertitude où vous me laiſſez ? Après quelques inſtances réitérées, elle m'a dit enfin : Je ſuis groſſe..... A ces mots cruels, mon état & le ſerrement de mon cœur ont été plus affreux que ſa propre ſitua-

tion ; nous avons gardé quelque-tems le plus cruel silence. Elle attendoit l'arrêt que j'allois prononcer ; la probité l'a emporté sur les reproches, je lui ai offert les secours qui dépendoient de moi. Vous savez que son mari est absent depuis un an, & je crois que vous êtes un des principaux motifs de cette singulière confidence, car vous pouvez seul retenir son mari dans l'éloignement : aussi pour vous engager plus surement à lui sauver la vie, elle a exigé de moi de vous en conjurer, & vouloit sans doute, pour conserver votre estime, que vous ayant fait l'aveu du penchant qu'elle avoit pour moi, je me chargeasse dans votre esprit du malheureux état où elle se trouve réduite : mais je suis trop sincère pour blesser la vérité. Après vous avoir conjuré de lui rendre cet important service par toute l'amitié que vous avez pour moi, & tous les sentimens dont vous êtes capable, convenez qu'il n'y a point de situation comparable à la mienne. Je la tirerai de peine, & je ne puis m'en séparer qu'elle n'ait plus aucun sujet de crainte. Que de douleurs je vais essuyer ! son aveu revient sans cesse me déchirer le cœur. Un jeune-homme, qu'elle connoissoit à-peine, est l'auteur de sa disgrace ; elle n'a pas voulu le voir depuis, & je n'en puis douter par toutes ses lettres qu'elle m'a remises, & qu'elle me remet tous les jours ; il a profité d'un instant que mon amour, ma constance, sa con-

fiance & ſa tendreſſe même n'ont pu me procurer. Mais, le pourrez-vous croire ! mon cœur ſouffre encore d'autant plus qu'il l'adore, le détail de ſon aventure me la fait excuſer, pendant que l'événement me la rend mépriſable ; le choix qu'elle a fait de moi pour ſe tirer de peine, la juſtice qu'elle rend à ma probité, l'aveu même qu'elle vouloit que je vous fiſſe, tout préſente à mon eſprit une excuſe dont mon cœur eſt révolté. Plaignez votre malheureux ami, ſecourez la malheureuſe Eliante : hélas ! nous n'avons plus de commun que le malheur. Adieu, je ſuccombe à tant de peines, & jamais votre préſence ne me ſera plus néceſſaire.

Fin du Pot-pourri.

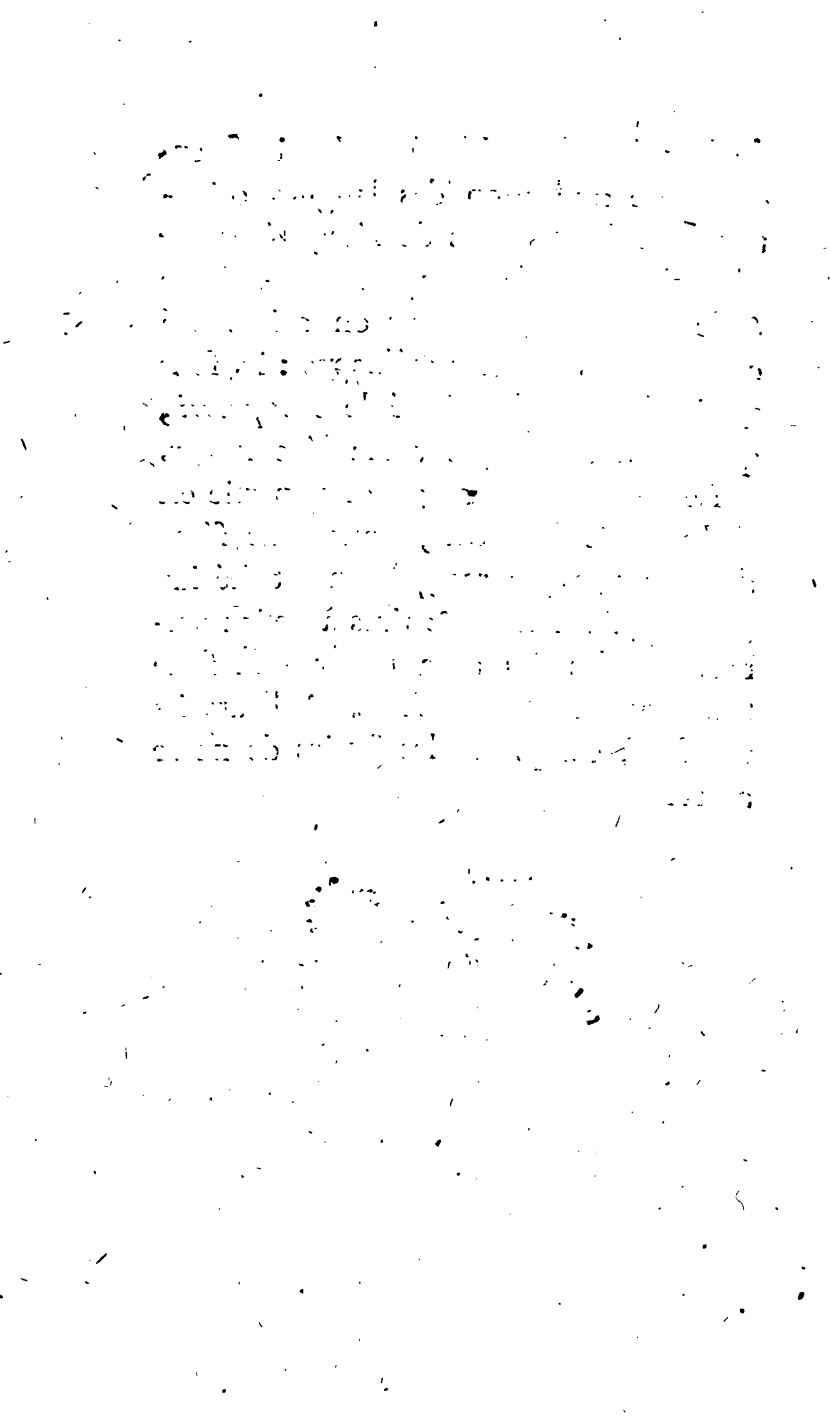
NOUVEAUX
CONTES
ORIENTAUX.

PREMIÈRE PARTIE.

AVERTISSEMENT
DES ÉDITEURS.

Nous devons les *Contes Orientaux* au ſéjour que le Comte de Caylus a fait à Conſtantinople, à la ſuite de l'ambaſſadeur de France. Tous ces contes ſont traduits ou imités du Turc, l'auteur en a fait un choix & les a raſſemblés ſous un cadre qui a quelque reſſemblance avec ceux des mille & une nuits & des mille & un jours; mais ces ſortes de cadres ſont ce qu'il y a de moins intéreſſant dans l'ouvrage, & l'on ne cherchera pas à juſtifier le peu de vraiſemblance que l'on trouve dans celui-ci. On reconnoît dans ces contes le goût ou la manière des Orientaux; une imagination riche qui ſert à dicter les préceptes de la morale la plus ſaine & la plus approfondie, en ſont le principal caractère : on diſtingue ſur-tout le conte de la *Corbeille*.

Les Féeries nouvelles offrent une lecture



NOUVEAUX CONTES ORIENTAUX.

HISTOIRE DE MORADBAK.

HUDJIADGE, un des rois célebres de Perse, éprouva une si grande insomnie, qu'elle n'avoit jamais eu d'exemple; elle lui alluma si prodigieusement le sang, qu'il devint cruel & barbare, de doux & d'humain qu'il étoit quand il jouissoit du repos comme les autres hommes.

Il avoit employé depuis vingt ans tous les remedes des ſages & des médecins célebres de l'Orient ; mais tous leurs conſeils & tous leurs remedes avoient été inutiles. Enfin, ne ſachant plus à quel moyen avoir recours pour retrouver le ſommeil, il donna ordre à ſon viſir, qui le veilloit ordinairement, de faire monter un nommé Fitéad, qui avoit la garde des portes de ſon palais & d'une priſon particulière qui y étoit jointe. Hudjiadge s'étoit perſuadé qu'un homme auſſi ſédentaire qu'un portier & geolier tout-à-la-fois, pourroit avoir entendu pluſieurs perſonnes conter leurs hiſtoires ou leurs malheurs, & que ces récits lui feroient peut-être retrouver le ſommeil. Quand Fitéad fut en ſa préſence, il lui dit : Je ne puis prendre aucun repos, je veux que tu me contes des hiſtoires. Hélas ! ſouverain ſeigneur, dit Fitéad en ſe proſternant, je ne ſais pas lire, & je n'ai point de mémoire ; je me ſuis toujours contenté d'ouvrir & de fermer exactement la porte du palais de votre majeſté, & de garder fidélement les priſonniers qu'elle m'a confiés ; je n'ai jamais penſé à autre choſe. Je crois que tu dis vrai, reprit Hudjiadge ; mais ſi tu ne me trouves quelqu'un qui me conte des hiſtoires capables de m'endormir ou de m'amuſer quand je ne puis dormir, je te ferai mourir. Va-t-en ; je te donne trois jours pour m'obéir, ſinon je te tiendrai parole.

Fitéad en s'en allant, disoit en lui-même : Jamais je ne pourrai faire ce que le roi me demande; je n'ai point d'autre parti à prendre que celui d'abandonner le pays, & d'aller chercher fortune ailleurs. Cependant il traversa la ville, demandant à tous ceux qu'il rençontra, s'ils ne connoissoient personne qui sût des histoires ou des contes capables de faire dormir; mais tout le monde se moquoit de sa question, & le laissoit dans le même embarras. Il revint chez lui fort triste & fort affligé.

Fitéad étoit veuf, & il avoit une fille âgée d'environ douze ans, qui étoit très-belle, & qui avoit beaucoup d'esprit; elle se nommoit Moradbak (1). Elle s'apperçut aisément du chagrin qui dévoroit son père, elle lui fit des questions d'une façon si touchante, qu'il eut bientôt satisfait sa curiosité. Moradbak le conjura de ne se point affliger, & de mettre sa confiance en dieu, en l'assurant qu'elle espéroit trouver le lendemain ce que le roi ne lui demandoit que dans trois jours, & Fitéad attendit avec impatience l'exécution de la parole de sa fille.

Quand la nuit fut venue, Moradbak passa dans sa chambre, elle leva la natte qui étoit entre son lit & la muraille, entra dans le souterrein, des-

(1) Desir accompli.

cendit à la grille de fer, & vint consulter le sage Aboumélek sur une conjoncture si délicate.

Pour l'intelligence de cette histoire, il faut savoir que le roi Hudjiadge avoit autrefois fait mettre en prison ce grand homme, avec ordre de ne lui donner que du pain & de l'eau pour sa subsistance, & de l'empêcher de parler à qui que ce pût être. Ce prince avoit absolument oublié & le sage & les ordres qu'il avoit donnés il y avoit déja quinze ans. Ce sage, qui ne l'étoit guère de vouloir corriger un roi, avoit été attiré à la cour de ce prince pour guérir son insomnie, &, pour y parvenir, il lui avoit représenté combien la cruauté aigrissoit le sang & devoit éloigner le sommeil; mais il avoit été puni de cet avis salutaire, par une prison plus cruelle que la mort. Il y avoit alors environ trois ans que la jeune Moradbak, en jouant dans la chambre qu'elle habitoit, avec un oiseau qui depuis quelques jours faisoit tout son amusement, avoit trouvé derrière son lit une natte, & derrière cette natte un endroit de la muraille assez mal construit, & qui laissoit quelques ouvertures dans lesquelles l'oiseau qui faisoit ses délices étoit entré. Sa voix pour le faire revenir étant inutile, & touchée des plaintes de ce petit animal, elle ôta quelques pierres avec tant de facilité, qu'en très-peu de tems elle entra dans un souterrein dont la porte avoit été très-mal murée. Moradbak reprit son

oiſeau ; & dans la crainte d'être grondée d'avoir démoli la muraille, elle eut ſoin de cacher la porte du ſouterrein avec la natte, de façon qu'on ne pouvoit la diſtinguer. La jeuneſſe eſt curieuſe. Ce ſouterrein, tout horrible qu'il paroiſſoit à la première vue, étoit aſſez large & aſſez élevé pour laiſſer paſſer un homme. Moradbak s'accoutuma peu-à-peu à le voir ſans horreur. Quelques plaintes qu'elle entendit à l'extrémité du ſouterrein, lui cauſèrent d'abord des frayeurs qui ſe calmèrent ; elle voulut ſavoir d'où elles partoient ; vingt fois elle s'avança, & vingt fois elle revint ſur ſes pas ; mais enfin elle trouva que le ſouterrein conduiſoit au cachot qui renfermoit le ſage Aboumélek, & n'en étoit ſéparé que par deux effroyables grilles de fer. Qui que vous ſoyez, lui dit le ſage, ayez pitié de ma miſère. Hélas ! lui répondit Moradbak, que puis-je faire pour vous ? Je ſuis la fille de Fitéad, je n'ai que neuf ans ; & mon père me grondera peut-être de vous avoir parlé. Êtes-vous, continua-t-elle, le priſonnier auquel il porte tous les jours du pain & de l'eau, & qu'il ne veut pas que je voie. Je le ſuis, lui répondit Aboumélek : alors Moradbak devenue plus hardie, vint à ces grilles de fer, & bientôt elle y porta tout ce qui étoit en ſon pouvoir, & les petits ſoulagemens dont elle ſe privoit ſouvent pour adoucir les rigueurs de la captivité du ſage. Pour reconnoître un ſi bon naturel, il réſolut de ſon côté d'élever

ſon ame à la vertu & aux ſublimes connoiſſances. Dans le deſſein d'y parvenir, & de lui rendre les leçons de morale plus agréables, il lui avoit conté pluſieurs hiſtoires. Ainſi Moradbak en promettant à ſon père de lui trouver un homme tel que le roi Hudjiadge lui avoit demandé, n'avoit ſongé d'abord qu'à lui propoſer le ſage Aboumélek ; elle avoit même regardé le deſir d'Hudjiadge comme un moyen de lui procurer la liberté, & une occaſion dont elle profitoit pour reconnoître les obligations qu'elle lui avoit. Cependant elle voulut le conſulter avant que de faire aucune propoſition à ſon père, pour ſavoir comment elle pourroit parler de lui ſans lui faire tort, ou comment enfin elle pourroit engager Fitéad à ſe ſervir de lui dans l'occaſion préſente, d'une façon qui parût naturelle, & qui ne pût les commettre ni l'un ni l'autre. Ce fut dans ces intentions qu'elle deſcendit à la grille du cachot, & qu'elle fit part au ſage & de ce qui lui étoit arrivé, & de ſes projets. Aboumélek lui répondit qu'Hudjiadge ſe ſouviendroit peut-être encore des menaces qu'il lui avoit faites, & que ce ſeroit l'expoſer inutilement que de le propoſer ; qu'il valoit mieux que ce fût elle-même qui ſe préſentât pour conter les hiſtoires que l'on deſiroit. Vous avez de la mémoire, ajouta-t-il, je vous en ai conté pluſieurs, & je vous en apprendrai tant que vous en aurez beſoin,

Allez, & n'oubliez pas qu'il n'eſt rien à quoi vous ne deviez vous expoſer pour ſauver les jours de votre père. Ce diſcours fit impreſſion ſur la jeune Moradbak, qui, malgré ſon mérite, ne préſumoit pas d'elle, & la détermina à ſe propoſer le lendemain à ſon père. Mon père, lui dit-elle, je ſuis aſſez heureuſe pour vous tirer de la peine où vous êtes, & mettre ainſi vos jours à l'abri de la cruauté d'Hudjiadge. Ah! ma fille, que je t'ai d'obligations, lui dit-il en l'embraſſant les larmes aux yeux; où trouverai-je le perſonnage illuſtre à qui je vais être ſi redevable? Je veux aller me proſterner à ſes pieds, & lui donner des marques de la plus vive reconnoiſſance. Vous n'irez pas loin, reprit Moradbak, pour le remercier d'une choſe que le devoir & les ſentimens lui font entreprendre avec joie. C'eſt moi, continua-t-elle. C'eſt toi! répondit Fitéad avec une ſurpriſe mêlée de chagrin, je te ſais gré de ta bonne volonté; mais puiſque tu n'as point d'autre reſſource à m'offrir, je vois bien qu'il faut me réſoudre à quitter le pays. Prépare-toi à me ſuivre dans ma fuite; je n'ai plus d'autre parti à prendre, & nous ſerons peut-être plus heureux ailleurs. Si vous étiez obligé d'abandonner votre patrie, il eſt certain, lui répliqua Moradbak avec tendreſſe, que je vous ſuivrois avec joie; mais vous n'êtes pas réduit à cette peine. Soyez tranquille, je vous réponds de tout. Le roi ne peut

dormir, je ne compte assurément pas lui faire des questions embarrassantes, & qui tiennent l'esprit en suspens, selon l'usage des philosophes Indiens, comme est celle-ci, par exemple :

Une femme est entrée dans un jardin où elle a ramassé des pommes. Ce jardin a quatre portes, gardées chacune par un homme. Cette femme a donné la moitié de ces pommes à celui qui gardoit la première porte ; quand elle est arrivée à la seconde, elle a donné la moitié de ce qui lui restoit au second portier ; à la troisième elle a fait la même chose ; enfin elle a encore partagé avec le quatrième, de façon qu'elle n'avoit que dix pommes ; alors on demande combien elle en avoit ramassé.

Fitéad étonné, voulut deviner combien la femme en avoit ramassé ; mais Moradbak l'interrompit dans son calcul, & lui dit : Elle en avoit pris cent soixante. Soyez donc assuré, poursuivit-elle, que je saurai demeurer dans les justes bornes que peut exiger mon entreprise ; ne craignez point que je fasse comme la femme dont Ebouali Sinâ avoit fait la fortune, & qui ne put se renfermer dans les bornes que le sage lui avoit prescrites. Ecoutez-en l'histoire.

Fitéad y consentit, & Moradbak poursuivit ainsi :

Ebouali Sina, sage derviche & fort aimé du grand prophete, passa la nuit chez une pauvre

femme, qui avoit exercé à ſon égard tous les devoirs de l'hoſpitalité. Il fut touché de l'état malheureux où elle étoit réduite; & voulant la ſoulager dans ſa miſère, il détacha une pierre du mur de ſa maiſon, & prononça quelques paroles ſur elle, enſuite il la remit à ſa place, & la perça d'un petit canal, au bout duquel il eut ſoin de placer un robinet. Alors il dit à la femme en la remerciant & lui diſant adieu : Ma bonne mère, quand vous voudrez avoir du *permets* (1), ouvrez le robinet, & tirez-en autant qu'il vous plaira. Prenez-en la quantité qui vous ſera néceſſaire pour votre uſage, & portez le ſurplus au marché. Soyez ſure que la ſource n'en tarira jamais. Tout ce que j'exige de vous, c'eſt de ne pas détacher cette pierre, & de ne point regarder ce que j'ai mis derrière. La bonne femme le lui promit, & pendant quelque tems elle obſerva ce que le ſaint homme lui avoit recommandé. Elle reprit des forces, l'opulence régna bientôt dans ſon petit ménage; enfin la curioſité devint ſi forte en elle, qu'elle y ſuccomba. Elle déplaça la pierre, & ne trouva deſſous qu'une grappe de raiſin. Elle remit les choſes comme elle les avoit trouvées, mais le permets ne coula plus & s'évanouit pour jamais. Soyez donc perſuadé, mon cher père, pourſuivit Moradbak, que je ne

(1) C'eſt un vin cuit fort célebre.

déplacerai point la pierre, par un trop grand desir de bien faire ; que je profiterai des conversations que j'aurai avec le roi, & que vous ne vous repentirez point de m'avoir conduite pour lui faire des histoires.

Fitéad, charmé du grand esprit de Moradbak, l'embrassa plusieurs fois, & se rendit à ses instances, persuadé qu'il n'en auroit point de reproches ; il alla donc au lever du roi, ou pour mieux dire à sa première audience qui se donnoit de bon matin, car il ne dormoit point, & il lui dit en se prosternant : Votre majesté me donna hier trois jours pour trouver quelqu'un qui lui contât des histoires ; cependant, je suis en état de lui présenter dès aujourd'hui quelqu'un dont j'espère qu'elle sera contente : tu as bien fait de le trouver, reprit Hudjiadge, ta tête m'en répondoit. Mais qui dois-tu m'amener ? Sire, lui répondit Fitéad, c'est ma fille. Ta fille ! reprit le roi ; quel âge a-t-elle ? Douze ans, lui répondit Fitéad ; tu te moques de moi, interrompit Hudjiadge en colère ; que peut-on conter à cet âge ? Visir, continua-t-il, faites punir tout-à-l'heure cet insolent. Le visir lui représenta avec beaucoup de ménagement, que l'on seroit toujours à portée de le punir, s'il avoit abusé de la confiance de son souverain ; heureusement pour Fitéad, Hudjiadge en convint, & dit à son portier : Viens donc ce soir, amène ta fille, nous

entendrons, le visir & moi, les beaux contes que peut faire un enfant : Je veux, même, dit-il, en se tournant du côté de Fitéad, que tu juges toi-même de son mérite, selon lequel, j'en jure par ma barbe, tu seras puni ou récompensé.

Fitéad se retira, & vint apprendre à Moradbak, ce qui s'étoit passé, en lui disant que sa vie étoit entre ses mains; mais elle avoit tant de confiance aux paroles du sage Aboumélek, qu'elle dit à son père tout ce qu'il falloit pour le rassurer.

Le soir étant venu, Fitéad la conduisit à l'appartement du roi, qui la vit paroître avec étonnement, la grandeur de sa taille & sa beauté adoucirent un peu la férocité d'Hudjiadge; cependant, il lui dit : Fais-moi un conte qui m'endorme ou qui m'amuse; voyons si tu pourras sauver la vie à ton père. Moradbak ne s'étonna point d'un début si peu prévenant; Aboumélek l'avoit mise au fait du caractère d'Hudjiadge : Elle prit la parole avec assurance, après avoir reçu ordre du roi de s'asseoir aussi bien que le visir, & même Fitéad, & commença dans ces termes.

HISTOIRE
DE
DAKIANOS
ET DES
SEPT DORMANS.

LES historiens rapportent qu'il y avoit dans l'ancienne Perse, un berger nommé Dakianos, qui depuis trente ans conduisoit des moutons, sans avoir jamais négligé la sainte habitude de faire ses prières. Tous ceux qui le connoissoient, rendoient justice à sa probité, & la nature l'avoit doué d'une éloquence capable de l'élever aux plus grands emplois, s'il avoit vécu dans le monde.

Un jour, dans le tems qu'il faisoit sa prière, son troupeau prit l'épouvante & se dispersa. Dakianos en courant de tous côtés pour le rassembler, apperçut un de ses moutons qui étoit entré jusqu'à sa moitié du corps dans un trou dont il ne pouvoit

ſortir, il courut à lui & le retira; mais il fut frappé d'une lumière très-brillante qui ſortoit de cette ouverture; il examina ce qui la produiſoit, & reconnut ſans peine qu'elle partoit d'une lame ou table d'or, d'une aſſez médiocre étendue; il augmenta l'ouverture du trou, & ſe trouva dans un ſouterrein qui n'avoit pas plus de ſept pieds de haut ſur quatre ou cinq de large. Il conſidéra cette table d'or avec beaucoup d'attention; mais il ne ſavoit pas lire, & ne pouvoit comprendre ce que ſignifioient quatre lignes qu'il y voyoit écrites : Pour s'en éclaircir, il l'emporta, & quand la nuit fut venue, il la mit ſous ſa veſte, & revint à la ville. Son premier ſoin fut de la montrer aux ſavans qu'on lui indiqua, mais quelque verſés qu'ils fuſſent dans les ſciences, il n'y en eut aucun qui pût lui expliquer cette inſcription; cependant un de ces docteurs, lui dit : Perſonne ne peut ici traduire ces caractères, allez dans l'Égypte, vous y trouverez un vieillard âgé de trois cens ans, qui ſait lire les plus anciennes écritures & qui poſſede toutes les ſciences, lui ſeul peut ſatisfaire votre curioſité. Dakianos remit le troupeau à celui à qui il appartenoit, & partit ſur le champ pour l'Égypte.

Dès qu'il y fut arrivé, il s'informa du vieillard. Il étoit ſi célebre que tout le monde lui montra ſa maiſon. Il alla le trouver, lui dit le ſujet de ſon voyage, & lui préſenta la table d'or. Le vieillard

le reçut avec bonté, & fut frappé d'étonnement à la vue de cette merveille. Il lut les caractères avec la plus grande facilité; mais après avoir réfléchi quelque tems, il jetta les yeux sur Dakianos, & lui dit : Comment cette table est-elle tombée entre vos mains ? Dakianos lui en rendit compte. Ces caractères, reprit le vieillard, promettent à celui qui l'aura trouvée, des choses qui vraisemblablement ne doivent pas vous arriver. Vous avez, continua-t-il, la physionomie heureuse, & cette inscription parle d'un infidele dont la fin doit être tragique & funeste; mais puisque la fortune vous a donné cette table, ce qui est écrit dessus, vous regarde sans doute. Dakianos, surpris de ce discours, lui répondit : Comment ce que vous dites peut-il être ? Je prie dieu tous les jours depuis trente ans; jamais je ne lui ai été infidele; comment puis-je être réprouvé ? Quand il y auroit trois cens ans, lui répondit le vieillard, que vous serviriez dieu, vous n'en serez pas moins une victime de l'enfer. Ces dernières paroles percèrent le cœur de Dakianos. Il poussa des soupirs, il pleura même, & s'écria : Plût à dieu que je n'eusse jamais trouvé cette table d'or, que je ne vous l'eusse jamais montrée, & que je n'eusse jamais entendu une sentence aussi terrible ! Que vous auroit servi, lui dit alors le savant homme, de ne me la point apporter, la prédestination de dieu est de toute éternité,

ce qui eſt écrit dans le livre de vie, ne ſe peut effacer ; mais je peux me tromper : le ſavoir des hommes eſt quelquefois douteux, dieu ſeul eſt infaillible. Je puis cependant vous apprendre que cette table d'or indique un tréſor des plus conſidérables, & que toutes les richeſſes appartiennent à celui qui ſera poſſeſſeur de la table d'or. Ces mots de richeſſes conſolèrent Dakianos, & dans le tranſport de ſon ame, il dit au vieillard : Ne tardons point, allons chercher le tréſor, nous le partagerons comme deux frères ; mais le vieillard lui dit en ſoupirant : Vous ne ſerez pas plutôt le maître de toutes ces richeſſes, que vous en abuſerez. Il n'eſt pas aiſé de ſavoir être riche, & je ſerai peut-être le premier à me repentir de vous avoir rendu ſervice. Quels diſcours me tenez-vous, s'écria Dakianos ! Quoi, je vous ai obligation de me procurer des tréſors, vous faites ma fortune, & vous voulez que je manque à la reconnoiſſance ! Un infidele ne ſeroit pas capable de cette ingratitude, & je ne puis jamais en avoir ſeulement la penſée. Je fais donc ſerment, par le grand dieu, de vous regarder comme mon père, & de partager exactement toutes ces richeſſes avec vous ; ou plutôt, vous ne m'en donnerez que ce qu'il vous plaira, & je ſerai toujours content.

Ces proteſtations n'auroient que médiocrement raſſuré le vieillard ; mais l'avarice, la ſeule paſſion

qui se fasse sentir à un certain âge, l'emporta sur les réflexions ; il consentit au départ. Ils arrivèrent au lieu où Dakianos avoit trouvé la table d'or. Le vieillard lui ordonna de creuser la terre environ de vingt pieds. Il découvrit bientôt une porte d'acier, & le vieillard dit à Dakianos de l'ouvrir. Dakianos obéit avec tant d'empressement, qu'il rompit la porte avec son pied, quoique la clef fût à la serrure. Ils entrèrent l'un & l'autre dans le souterrein, sans être découragés par la grande obscurité qui y régnoit. Après avoir fait quelques pas, une foible lumière leur fit distinguer les objets. Plus ils avançoient, & plus la lumière augmentoit. Ils se trouvèrent à la fin devant un grand & magnifique palais, dont les sept portes étoient fermées, mais sur lesquelles les clefs étoient attachées ; Dakianos prit celle de la première porte, & l'ouvrit. Le premier appartement renfermoit des parures & des ajustemens de la plus grande magnificence, & sur-tout des ceintures d'or garnies de pierreries. Ils ouvrirent le second, qu'ils trouvèrent rempli de sabres, dont la poignée & le fourreau étoient couverts des pierres les plus précieuses.

Le troisième étoit orné d'un nombre infini de cuirasses, de cottes de mailles, & de casques d'or de différentes façons, & toutes les armes étoient enrichies de pierreries superbes.

Le quatrième renfermoit des harnois de chevaux

vaux qui répondoient à la magnificence des armes.

Le cinquième offroit des piles de lingots d'or & d'argent.

Le sixième étoit rempli d'or monnoyé, & l'on pouvoit à-peine entrer dans le septième, tant on y trouvoit de saphirs, d'améthistes & de diamans. Ces trésors immenses éblouirent Dakianos; dès ce moment, il fut fâché d'avoir un témoin de sa bonne fortune. Sentez-vous, dit-il au vieillard, de quelle conséquence le secret & le mystère sont en cette occasion? Sans doute, lui répondit-il. Mais, reprit Dakianos, si le roi a la moindre connoissance de ce trésor, son premier soin sera de le confisquer; êtes-vous bien sûr de vous? Ne craignez-vous rien de votre indiscrétion? Le desir de posséder la moitié de ces richesses, lui répliqua le vieillard, vous en doit être un sûr garant. La moitié de ces richesses! interrompit Dakianos, avec une sorte d'altération: mais cette moitié surpasse les trésors des plus grands rois. Le vieillard s'apperçut de cette altération, & lui dit: Si vous trouvez que la moitié soit trop pour moi, vous pouvez ne m'en donner qu'un quart. Volontiers, reprit Dakianos. Mais quelle précaution prendrez-vous pour l'emporter surement? Vous nous ferez découvrir, & vous serez cause de notre malheur. Eh bien, lui répondit le vieillard, quoique vous m'ayiez promis beaucoup davantage, ne me donnez

qu'un des appartemens, j'en ſerai content. Vous ne répondez point à ma queſtion. Nous examinerons à loiſir le parti que vous me propoſez, reprit Dakianos : Je ſuis toujours bien-aiſe que vous ſoyez plus raiſonnable, & que vous commenciez à vous rendre juſtice. Dakianos examina de nouveau ces richeſſes avec plus d'avidité, & ſes yeux en furent encore plus éblouis. Après avoir bien conſidéré le ſuperbe appartement des diamans où ils étoient alors : Vous ſentez bien, dit-il au vieillard, que celui-ci eſt ſans contredit le plus riche, & qu'il n'eſt pas naturel que je vous cede des droits auſſi légitimes que les miens. Vous avez raiſon, reprit le vieillard, & je ne vous le demande pas. Ils paſſèrent enſuite à l'appartement qui étoit rempli de l'or monnoyé. Ce tréſor, dit Dakianos après l'avoir conſidéré quelque tems, eſt aſſurément celui qui cauſera le moins d'embarras, & dont on peut ſe défaire le plus aiſément; il peut encore ſervir à conſerver tous les autres, ſoit en établiſſant une garde, ſoit en élevant des murailles; ainſi je vous crois trop raiſonnable, continua-t-il, pour ne pas convenir de la néceſſité qui m'engage à le garder. J'en conviens, lui répondit le vieillard; paſſons à un autre. Ces piles de lingots d'or & d'argent ne vous ſont pas toutes néceſſaires, dit-il en voyant le cinquième appartement. Non, lui répondit Dakianos, je pourrois abſolument me paſſer de quelques-

unes; mais je vous ai trop d'obligations pour vous exposer, en vous les donnant : comment pourriez-vous les emporter? Quelle peine n'auriez-vous point à vous en défaire? Ce sera mon affaire, lui répliqua le vieillard. Non, non, ajouta Dakianos, je vous aime trop pour y consentir. De plus, ce seroit le moyen de me faire découvrir; on vous arrêteroit, & vous ne pourriez vous empêcher de me dénoncer. Voyons les autres. Ils ouvrirent le quatrième appartement. Ces harnois de chevaux ne peuvent absolument vous convenir, votre âge est un obstacle à leur usage. Il lui fit encore la même difficulté pour lui refuser les cuirasses & les armes qui rempliſſoient le troisième. Quand il l'eut refermé avec autant de soin que les autres, ils se trouvèrent dans celui qui renfermoit les sabres; & le vieillard lui dit : Ces armes sont aisées à porter; j'irai les offrir aux rois des Indes : je les vendrai séparément, & vous ne courrez aucun risque. Vous avez raison, reprit Dakianos, je puis vous en donner quelques-uns. En disant ces mots, il les examinoit, soit pour le poids de l'or, soit pour le prix des diamans. Enfin il en tira un de son fourreau. Alors il compara toutes les richesses dont il pouvoit être le seul possesseur, avec la tête d'un homme; & ne pouvant concevoir comment il avoit si long-tems mis les choses en balance : Je me défie de toi, dit-il en courant sur le vieillard. Le vieil-

lard embraſſa ſes genoux : Soyez touché, lui dit-il, de ma vieilleſſe ; les tréſors ne me ſont plus aucune impréſſion, & je n'y prétends rien. Je le crois bien, lui répondit Dakianos, ils ſont à moi, la table d'or me les donne. Le vieillard lui rappella ſes ſermens : Mais je vous en releve, pourſuivit-il ; pour prix de l'obligation que vous m'avez, je ne vous demande que la vie. Je t'ai trop offenſé, reprit Dakianos, ta vie ſeroit ma mort, elle me donneroit trop d'inquiétude. Mon ſecret eſt à moi, dit-il, en faiſant voler la tête de ce ſavant vieillard.

Le premier ſoin de Dakianos fut de faire promptement une foſſe & d'enterrer cette malheureuſe victime de ſon avarice. Il craignoit les témoins, & non pas les remords. Son cœur n'étoit occupé que du tréſor qu'il poſſédoit ; & ſon eſprit, que des moyens de le conſerver. Mais après l'avoir dévoré des yeux, & joui de tout ce que la cupidité peut avoir de ſatisfaiſant, dans quel trouble ne ſe trouva-t-il pas, quand il ſe ſentit obligé de s'éloigner pour aller chercher des vivres ? Combien ſe reprocha-t-il de n'en avoir pas apporté avec lui ? Et s'il eut quelque ſouvenir du vieillard, ce ne fut que pour accuſer ſa mémoire, & pour ſe perſuader qu'il avoit eu de mauvais deſſeins, puiſqu'il ne l'avoit pas averti d'une choſe que l'on pouvoit prévoir ſans être auſſi ſavant qu'il l'étoit en effet.

Pour ne pas mourir de faim dans le ſouterrein,

il falloit en sortir ; quel secours trouver dans une campagne aussi aride que celle dont il étoit environné ? Il falloit donc s'en éloigner ; mais comment pouvoir s'y déterminer, sur-tout dans un tems où la terre nouvellement remuée pouvoit attirer la curiosité des voyageurs ? Dakianos fut au moment de se laisser mourir pour ne pas perdre de vue ce trésor. Tout ce qu'il put faire pour calmer ses inquiétudes, fut de partir quand la nuit fut venue. Il avoit pris quelques poignées de l'or monnoyé, & il se rendit à la ville. Il acheta un cheval qu'il chargea de biscuit & d'une petite barique d'eau ; & revint avant le jour trouver un trésor qu'il appereut avec autant de plaisir dans l'état où il l'avoit laissé, qu'il avoit eu de chagrin pour s'en éloigner.

Son premier soin fut de faire lui-même, avec une fatigue inconcevable, un fossé très-profond autour de la caverne. Il ménagea un passage sous terre dont il couvrit l'ouverture avec ses autres habits, sur lesquels il coucha les premiers jours. Il fit ensuite une cahute de terre pour se mettre à l'abri. Tout ce qu'il souffrit en faisant des travaux si considérables, ne se peut concevoir, & l'on n'auroit jamais imaginé, en le voyant exténué par la peine & le travail, qu'il fût le plus riche habitant de la terre.

Quand il eut conduit ses travaux au point de

pouvoir s'en éloigner sans crainte, il se rendit encore à la ville, mais avec les mêmes précautions, c'est-à-dire, il n'y fut que la nuit. Il l'employa toute entière à faire emplette de quelques esclaves, par le secours desquels il fit venir peu-à-peu toutes les choses qui lui étoient nécessaires pour sa sureté & sa commodité. Bientôt il assembla des ouvriers avec lesquels il construisit plus solidement les ouvrages qu'il avoit commencés. Il fit jusqu'à trois enceintes de pierre autour de sa caverne, & coucha toujours entre la première & la seconde. Il eut grand soin de faire répandre ensuite le bruit qu'il faisoit le commerce étranger, & parla beaucoup de la fortune qu'il avoit faite en Égypte : Sur ce prétexte, car il en faut pour être riche, il bâtit un superbe palais; celui de mille colonnes élevé par Mélik Joüna, ancien roi des Indes, n'étoit rien en comparaison.

Tant de magnificence le fit bientôt considérer & rechercher de tout le monde, & les peines qu'il s'étoit données pour conserver ses richesses flattèrent non-seulement son amour-propre, mais lui persuadèrent aisément qu'il les avoit acquises, & qu'il en pouvoit jouir sans remords; aussi ne pensa-t-il plus au vieillard.

Il lui fut aisé de tirer tous les trésors du souterrein dont il ne confia jamais le secret à personne. Il envoya des caravanes de tous les côtés de l'Inde pour autoriser les dépenses qu'il faisoit en esclaves,

en bâtimens, en femmes & en chevaux; & la fortune favoriſoit encore un commerce qui l'intéreſſoit fort peu. Son cœur ſatisfait du côté des richeſſes ne fut pas long-tems ſans être ſenſible à l'ambition. Les cours ont beaucoup d'attrait pour les gens riches; on les y reçoit avec tant d'accueil, on les loue d'une façon ſi fine & ſi déliée, qu'ils ſont ordinairement ſéduits; & Dakianos qui joignoit à l'opulence une ambition démeſurée, ne négligea rien pour s'introduire à la cour du roi de Perſe; il fit des préſens aux viſirs pour obtenir leur protection, & ſe rendit par-là leur eſclave; ſa magnificence & ſa généroſité parvinrent, comme il l'avoit prévu & deſiré, juſques aux oreilles du roi qui voulut le voir. Dakianos eut audience dès qu'il parut; mais pour donner une impreſſion favorable de lui, & mériter la faveur du roi, il lui porta des préſens que les plus grands rois n'auroient peut-être pu raſſembler. C'eſt ordinairement par neuf qu'on les préſente quand on veut pouſſer la magnificence à ſon dernier degré. Il ſe fit donc précéder par neuf chameaux ſuperbes.

Le premier étoit chargé de neuf parures d'or, garnies des plus belles pierreries, où les ceintures tenoient le premier rang.

Le ſecond portoit neuf ſabres, dont les poignées d'or étoient garnies de diamans.

On voyoit ſur le troiſième neuf armures de la même magnificence.

Le quatrième avoit pour charge, neuf harnois de chevaux, assortissans aux autres présens.

Neuf caisses pleines de saphirs étoient sur le cinquième.

Neuf autres caisses combles de rubis, chargeoient le sixième.

Un pareil poids d'émeraudes se trouvoit sur le septième.

Les améthistes, dans un nombre égal de caisses, faisoient la charge du huitième.

Enfin, l'on vit paroître neuf caisses de diamans sur le neuvième chameau.

Neuf filles de la plus grande beauté & superbement parées suivoient cette petite caravane, & huit jeunes esclaves qui n'avoient point encore de barbe, précédoient immédiatement Dakianos.

Au milieu de l'éblouissement que ces présens causoient au roi & à toute la cour, quelqu'un de ceux qui la composoient, & qui, suivant l'usage de ces lieux, cherchoit à critiquer, ou vouloit faire de la peine à celui que l'on applaudissoit, ou ne vouloit peut-être que montrer la justesse de son esprit, demanda où étoit le neuvième esclave; Dakianos qui s'attendoit à la question, se montra: le roi sensible au tour délicat qu'il joignoit à des présens si considérables, le reçut avec une extrême distinction, & son éloquence naturelle acheva de lui mériter ses bonnes graces. Bientôt il ne fut plus

possible au roi de se passer de lui ; il le faisoit asseoir à ses côtés, il lui donnoit le plaisir de la musique ; il lui envoyoit tous les jours des plats de sa table, & très-souvent les vins les plus exquis ; pendant que de son côté il répondoit à tant de bontés par des présens dont la quantité étonnoit autant que la magnificence. Enfin, sa continuelle libéralité & son éloquence lui donnèrent un si grand crédit sur l'esprit du roi, qu'il le fit son visir pour ne jamais s'en séparer ; cependant la confiance & l'amitié qu'il lui témoignoit, lui donnoient encore plus de crédit que la charge dont il étoit revêtu.

Dakianos gouvernoit la Perse avec un pouvoir absolu ; il auroit dû jouir d'un bonheur qui contentoit sa vanité ; mais l'ambition peut-elle être jamais satisfaite ? La montagne de Kaf peut borner le monde, mais jamais les idées & les souhaits d'un ambitieux. Ce fut alors qu'on apprit au roi l'arrivée d'un ambassadeur de Grece, il lui donna promptement audience : l'ambassadeur, après avoir baisé le pied de son trône, lui remit une lettre qu'il fit lire à haute voix par son secrétaire ; elle étoit conçue en ces termes :

« Moi, empereur & sultan des sept climats, à » vous, roi de Perse. Aussi-tôt que ma lettre » royale vous aura été rendue, ne manquez pas » de m'envoyer le tribut de sept années. Si vous

» faites difficulté de me satisfaire, sachez que j'ai » une armée toute prête à marcher contre vous. »

Cette lettre causa tant d'étonnement au roi qu'il ne sut quelle réponse il devoit faire. Dakianos, pour tirer le roi de l'embarras où il étoit, se leva de sa place, frappa la terre de sa tête, & voulut lui remettre l'esprit. La lettre de l'empereur de Grece ne doit pas, dit-il, vous affliger; il est aisé d'y répondre, & de le faire repentir de ses menaces & de son insolence : ordonnez à vos sujets de me venir trouver, moi, qui suis le plus humble de vos esclaves, je leur dirai ce qu'ils auront à faire. Ces paroles consolèrent le roi; il donna des ordres en conséquence, & Dakianos leva plus de cent mille hommes pour le roi, pendant que de son côté il assembla dix mille hommes qu'il équipa à ses dépens; le roi joignit à cette troupe d'élite deux mille soldats des mieux aguerris qu'il tenoit toujours auprès de sa personne, & dont il forma la garde de Dakianos qu'il déclara général de cette armée composée de cent douze mille hommes. Le nouveau général prit congé du roi, & se mit à la tête des troupes qui servirent d'escorte à toutes ses richesses, qu'il eut grand soin d'emporter avec lui, & que dix mille chameaux portoient avec peine; le roi de Perse qui se séparoit avec regret de son visir, l'accompagna pendant trois journées, & ne le

quitta que les larmes aux yeux, en lui donnant mille bénédictions, & lui répétant mille fois qu'il étoit sa force, son appui, & qui plus est, l'ami de son cœur.

Dakianos choisit dans toutes les villes de son passage les hommes les plus aguerris, il les équipoit à ses dépens, & leur donnoit tout l'argent qu'ils demandoient. Le bruit qui se répandit de cette magnificence attira des hommes de tous les côtés de l'univers, & son armée se trouva bientôt forte de trois cens mille hommes.

L'empereur de Grece assembla promptement ses troupes sur les nouvelles qu'il eut de l'armée de Perse, & vint au-devant de Dakianos avec sept cent mille hommes. Dès qu'il apperçut l'ennemi, il partagea son armée en deux corps & donna le signal du combat. Les troupes de Dakianos marchèrent avec tant de valeur, & leur premier choc fut si terrible, que l'armée de l'empereur de Grece eut à-peine le tems de se reconnoître; elle fut presqu'aussi-tôt défaite qu'attaquée. Dakianos fit couper la tête à l'empereur de Grece qu'il avoit fait prisonnier, & se rendit sans peine maître de tous ses états, dont il se fit reconnoître pour le souverain.

Le premier soin de ce nouveau monarque fut d'écrire cette lettre au roi de Perse:

« J'ai défait & vaincu Céſar (1), j'ai conquis » ſes états, je ſuis monté ſur ſon trône, & j'ai » été reconnu ſouverain de tout ſon empire. Dès » que ma lettre vous aura été rendue, ne différez » pas d'un moment à m'envoyer le tribut de ſept » années; ſi vous faites la moindre difficulté de » me le payer, vous ſubirez le même ſort que » Céſar. »

Cette lettre mit avec raiſon le roi de Perſe hors de lui-même. Sans perdre de tems, il aſſembla ſes troupes. Mais avant que de ſe mettre à leur tête pour marcher du côté de la Grece, il fit cette réponſe à Dakianos :

« Un homme auſſi mépriſable que toi, peut-il » s'être emparé de la Grece; tu me trahis, moi » qui ſuis ton roi, & qui me vois aſſis ſur le » trône d'or de mes aïeux; tu m'attaques malgré » la fidélité & la reconnoiſſance que tu me dois; » je pars pour faire périr juſques à ta mémoire, » remettre la Grece en ſon premier état & la ren- » dre à ſon ſouverain légitime.

Cette réponſe mépriſante du roi de Perſe jetta

(1) Les Orientaux donnent toujours ce nom à tous les empereurs de Grece.

Dakianos dans un emportement de colère épouvantable; il fit sur le champ un détachement de deux cens mille hommes de son armée pour aller combattre le roi de Perse; ces troupes ne furent pas long-tems sans le rencontrer, le combat fut très-opiniâtre; mais enfin le roi de Perse fut défait, pris & conduit devant Dakianos.

Quand ce prince fut en sa présence; Méchant, lui dit-il, comment peux-tu soutenir mes regards, toi, le plus ingrat de tous les hommes? Moi, ingrat! reprit Dakianos; j'ai levé des troupes à mes dépens, j'ai dépensé la plus grande partie de mes trésors, j'ai donc acheté cette conquête; de plus, j'ai combattu, j'ai vengé ta querelle; que peux-tu me reprocher? Je t'ai aimé, reprit le roi.

On soutient mal des reproches aussi bien fondés, quand on a la puissance en main. Ainsi Dakianos, pour toute réponse, ordonna qu'on lui coupât la tête. Aussi-tôt il envoya des troupes & s'empara de tous les états du roi de Perse. Il choisit Ephèse pour y fixer son séjour; mais ne trouvant pas cette ville assez superbe, il la fit rebâtir avec magnificence, & donna tous ses soins à la construction d'un palais qui n'avoit point son pareil pour la solidité, l'étendue & la magnificence. Il fit élever au milieu un kiosch dont les murailles avoient deux cens toises de longueur, & dont le ciment & toutes les liaisons étoient d'or & d'argent. Ce kiosch con-

tenoit mille chambres, & chacune renfermoit un trône d'or ſur lequel on voyoit un lit de ſemblable métal; il fit faire trois cens ſoixante & cinq portes de cryſtal, qu'il plaça de façon que le ſoleil levant regardoit tous les jours de l'année une de ces portes; ſon palais avoit ſept cens portiers; ſoixante viſirs étoient occupés de ſes affaires; on voyoit tous les jours dans la ſalle d'audience ſoixante trônes ſur leſquels ceux qui s'étoient ſignalés à la guerre étoient aſſis; il y avoit ſept mille aſtrologues, qui s'aſſembloient tous les jours & qui lui marquoient à tous les momens les différentes influences; il étoit toujours environné de dix mille ichoglans qui portoient des ceintures & des couronnes d'or, & qui du reſte étoient magnifiquement vêtus; ils n'avoient point d'autre emploi que d'être toujours prêts à recevoir ſes ordres. Il établit ſoixante pachas, chacun deſquels avoit ſous ſes ordres deux mille jeunes hommes bien faits, qui commandoient chacun en particulier deux mille ſoldats.

Un jour que Dakianos étoit au milieu de toute ſa ſplendeur, un vieillard ſortit de deſſous le trône ſur lequel il étoit aſſis. Le roi ſurpris, lui demanda qui il étoit; mais loin de lui en faire l'aveu, puiſqu'il étoit un génie infidele : Je ſuis, lui dit-il, le prophete de dieu, j'obéis à ſes ordres en venant vous trouver; ſachez donc qu'il m'a fait le dieu des cieux, & qu'il veut que vous ſoyez le dieu de la

terre. Dakianos lui répondit : Qui pourra croire que je le ſois ? Et le génie diſparut auſſi-tôt. Quelque tems après, Dakianos eut encore la même apparition, & le génie lui dit les mêmes choſes ; mais il lui répondit : Vous me trompez ; comment pourrois-je être le dieu de la terre ? Votre puiſſance, vos grandes actions & le ſoin que dieu a pris de vous, doivent vous le perſuader ; mais ſi vous ne me croyez pas, pourſuivit le vieillard, faites ce que je vous dirai, & vous ſerez bientôt convaincu. Dakianos, dont l'orgueil étoit flatté & qui n'avoit plus rien à deſirer du côté des grandeurs humaines, lui promit de conſentir à tout. Que l'on porte votre trône ſur le bord de la mer, pourſuivit le vieillard. On exécuta ce qu'il deſiroit ; & quand Dakianos s'y fut placé : Prince, lui dit le génie, il y a au fond de la mer un poiſſon dont dieu ſeul connoît la grandeur, & qui vient tous les jours à terre, il y demeure juſqu'à midi pour adorer dieu, perſonne ne l'interrompt dans ſes prières, quand elles ſont finies, il ſe replonge au fond de la mer. Le poiſſon parut à ſon ordinaire & le génie, dit à Dakianos : Quoique le poiſſon ne veuille rien croire de votre puiſſance, il a cependant déclaré à tous les poiſſons de la mer que vous êtes le dieu de la terre ; il ne redoute rien & vient aujourd'hui pour s'en informer. Vous ſaurez la vérité de ce que je vous annonce, continua-t-il, ſi vous daignez

seulement lui dire : Je suis le dieu de la terre ; votre voix redoutable le glacera d'effroi, il ne pourra l'entendre sans frémir, & certainement il prendra la fuite. Cette proposition fit plaisir à Dakianos, il appella le poisson & lui dit : Je suis le dieu de la terre. Ces paroles infidelles firent plonger le poisson jusqu'au fond de la mer, dans la crainte où il étoit que le dieu tout-puissant ne lançât ses foudres pour punir cet imposteur. Dakianos se persuada sans peine que le poisson étoit infidele, & que sa présence lui avoit fait prendre la fuite. Dès-lors il ajouta foi aux fausses paroles du génie, & bientôt il ne douta plus de sa divinité. Non-seulement son peuple l'adora, mais l'on venoit de tous les coins du monde lui donner toutes les marques du culte qu'il exigeoit ; car il faisoit jetter dans un brâsier ardent tous ceux qui refusoient de l'adorer.

Dans le nombre des dix mille jeunes esclaves qui demeuroient toujours devant lui les mains croisées sur l'estomac, il y avoit six grecs qui avoient toute sa confiance & qui approchoient le plus de sa personne. Ils se nommoient Jemlikha, Mekchilinia, Mechlima, Debermouch, Chaznouch & Dreznouch. Ils étoient ordinairement placés en nombre égal à sa droite & à sa gauche, & Jemlika étoit celui qu'il aimoit le plus. La nature l'avoit favorisé de ses graces, son visage étoit beau, ses paroles étoient plus douces que le miel, & son esprit

esprit étoit brillant & agréable ; en un mot, ce jeune-homme renfermoit en lui toutes les perfections, & son devoir l'engageoit aussi bien que ses camarades à rendre à Dakianos les hommages qui ne sont dus qu'à dieu.

Un jour que Dakianos étoit à table, Jemlikha tenoit un éventail, pour chasser les mouches qui le pouvoient incommoder ; il en vint une qui se posa avec tant d'acharnement sur le plat qu'il mangeoit qu'il fut obligé de l'abandonner. Jemlikha frappé de cet événement, trouva ridicule qu'un homme qui ne pouvoit chasser une mouche qui l'importunoit, prétendît à la divinité ; il me semble, continua-t-il, que l'on ne doit faire aucun cas d'un semblable dieu. Quelque tems après, Dakianos entra dans un de ses appartemens pour dormir quelques heures ; & Jemlikha étoit encore devant lui avec l'éventail. Dieu envoya la même mouche, & cette fois elle se plaça sur le visage du prince. Jemlikha voulut la chasser, dans la crainte qu'elle n'interrompît son sommeil ; mais ses soins furent inutiles, elle éveilla Dakianos, & le mit dans la plus cruelle impatience. Jemlikha, déja frappé de ses premières réflexions, dit en lui-même : Cet homme assurément n'est pas plus Dieu que je le suis moi-même. Il ne peut y avoir qu'un Dieu, & c'est celui qui a créé le soleil qui m'éclaire. Depuis ce tems Jemlikha prit l'habitude de dire tous les soirs en se

couchant, le vrai dieu eſt celui qui a créé le ciel, qui ſe ſoutient ſur l'air ſans piliers.

Il eſt bien difficile de faire des réflexions ſérieuſes, & de n'en point faire part à ſes amis. Jemlikha communiqua tous ſes doutes à ſes camarades. Un homme qui n'a pu ſe débarraſſer d'une mouche, a-t-il beaucoup de pouvoir ſur la nature, leur dit-il? Alors il leur conta les aventures de la mouche. Mais ſi notre Roi n'eſt pas Dieu, lui dirent-ils, quel eſt celui qu'il faut adorer? Jemlikha leur dit ce qu'il en penſoit. Ils en furent perſuadés, & depuis ce jour ils paſſèrent toutes les nuits en prières avec lui.

Les aſſemblées qu'ils faiſoient en des lieux écartés, devinrent bientôt le ſujet des converſations. Dakianos en fut inſtruit, & les fit venir en ſa préſence, pour leur dire: Vous adorez un autre dieu que moi? Ils ſe contentèrent de lui répondre: Nous adorons le ſouverain maître du monde. Le roi qui prit cette réponſe pour lui, les accabla de careſſes, & leur donna la robe d'honneur. Ils ſe retirèrent comblés des faveurs de leur maître, & leur premier ſoin fut d'aller adorer & remercier le grand dieu de ſes bienfaits. Jemlika leur dit enſuite: Si l'on fait encore au roi un rapport pareil à celui qui nous a mis dans un ſi grand danger, nous ne devons eſpérer aucune grace de ſa part. Je crois donc que le ſeul parti que nous ayons à prendre,

c'eſt de quitter le pays, & d'en chercher un où nous puiſſions adorer dieu ſans crainte. Mais comment prendre la fuite, lui répondirent ſes compagnons ? Nous ne connoiſſons point d'autre pays que celui-ci. Mettons notre confiance en dieu, reprit Jemlika, & profitons des circonſtances. Nous ne ſuivons pas Dakianos quand il va faire ſes grandes chaſſes pendant ſix jours, à la tête de ſon armée; qui nous empêche de prendre ce tems pour notre départ ? Nous demanderons aux eunuques qui nous gardent, la permiſſion de jouer au teheukian (1); nous ſortirons de la place, nous le jetterons fort loin de nous, & nous prendrons la fuite ſur les bons chevaux que l'on nous donne ordinairement. Ils approuvèrent ce projet; & ils attendirent avec beaucoup d'impatience le tems de pouvoir l'exécuter. Enfin Dakianos partit avec ſa puiſſante armée, & recommanda à ſes eunuques de bien garder les ſix jeunes eſclaves.

Le lendemain du départ du roi, ils exécutèrent ce qu'ils avoient projetté. Les eunuques coururent après eux & voulurent les forcer de revenir au palais, mais ils leur répondirent : Nous ſommes ennuyés de votre roi; il veut ſe faire paſſer pour le dieu de la terre, & nous n'adorons que celui qui a créé tout ce que nous voyons. Les jeunes

(1) Ou mail à cheval.

eſclaves avoient déja le ſabre à la main, & ils mirent les eunuques en un moment hors d'état de les pourſuivre. Mes amis, leur dit alors Jemlika, nous ſommes perdus, ſi nous ne faiſons toute la diligence poſſible. Ils pouſſèrent donc leurs chevaux, & ce fut avec ſi peu de ménagement, que bientôt ils ſe rendirent. Ils furent alors obligés de continuer leur chemin à pied; mais enfin, épuiſés de fatigue, de faim & de ſoif, ils s'arrêtèrent ſur le bord du chemin, & prièrent dieu avec confiance de les tirer de peine. Des génies fideles les entendirent, & touchés de leur ſituation, ils inſpirèrent à Jemlikha de monter ſur une montagne au pied de laquelle ils étoient. Ce ne fut pas ſans peine qu'il y arriva; mais enfin il apperçut une fontaine, dont l'eau claire & pure étoit l'eau de la vie, & un berger aſſis, qui chantoit pendant que ſon troupeau paiſſoit. Jemlikha appella ſes compagnons; le peu de paroles qu'il put leur faire entendre, augmenta leurs forces, & leur en donna ſuffiſamment pour arriver ſur la montagne.

Le berger qui ſe nommoit Kefchtetiouch, leur donna quelques vivres, & ils burent de l'eau de cette charmante fontaine. Ces ſecours rétablirent leurs forces, & leur premier ſoin fut d'en rendre graces à dieu. Alors Kefchtetiouch leur dit : Comment avez-vous trouvé le chemin d'un lieu où je n'ai jamais vu perſonne ? Si je ne me trompe,

vous prenez la fuite : confiez-moi vos peines, je pourrai peut-être vous être de quelqu'utilité. Jemlikha lui raconta tout ce qui leur étoit arrivé. Ses discours portèrent la lumière de la foi dans le cœur de ce berger, dieu l'éclaira, & sur le champ il apprit & répéta leurs prières. Ensuite il leur dit : Je ne veux plus vous quitter. Ephèse est si près d'ici, que vous y courrez toujours quelque danger; ne doutez pas que Dakianos ne fasse tous ses efforts pour vous faire arrêter. Je connois assez près d'ici une caverne que l'on ne trouveroit peut-être pas en quarante ans de recherche; je vais vous y conduire; & sans attendre plus long-tems, ils se mirent en chemin.

Le berger avoit un petit chien que l'on appeloit *Catnier*, qui les suivoit; ils ne vouloient pas le mener avec eux, & ils firent tous leurs efforts pour l'éloigner. Ils lui jettèrent une pierre qui lui cassa une jambe; mais il les suivit en boîtant. Ils lui en jettèrent une seconde qui ne le rebuta point, quoiqu'elle lui eût cassé l'autre jambe de devant; au contraire, en marchant sur les deux de derrière, il ne rallentit point sa marche. La troisième pierre lui en ayant encore cassé une, il ne fut plus en état de marcher. Mais dieu, pour faire éclater sa toute-puissance, donna le don de la parole à ce petit chien, qui leur dit : Hélas! vous allez chercher dieu, & vous m'avez ôté toute espérance de

pouvoir y aller comme vous ! Ne ſuis-je pas auſſi une créature de dieu ? N'y a-t-il que vous qui ſoyez obligés de le connoître ? Ils furent étonnés d'une ſi grande merveille, & ſi touchés de l'état auquel ils l'avoient réduit, qu'ils le portèrent l'un après l'autre, en priant dieu de les protéger.

Ils ne furent pas long-tems ſans arriver dans la caverne où le berger les conduiſoit. Ils ſe trouvèrent ſi fatigués en y arrivant, qu'ils ſe couchèrent & s'endormirent ; mais par une permiſſion toute particulière de dieu, ils dormoient les yeux ouverts, de façon qu'on ne les auroit jamais ſoupçonnés de goûter un repos ſi parfait.

La caverne étoit ſombre, les ardeurs du ſoleil ne pouvoient jamais les incommoder ; un vent doux & léger les rafraîchiſſoit ſans ceſſe ; une ouverture longue & étroite laiſſoit entrer les rayons du ſoleil à ſon lever, & la bonté de dieu alla juſqu'à leur envoyer un ange qui les tournoit deux fois la ſemaine, tantôt d'un côté & tantôt d'un autre, pour empêcher la terre de les incommoder.

Cependant les eunuques qui avoient échappé à la fureur des ſabres des jeunes eſclaves, vinrent promptement rendre compte à Dakianos de ce qui s'étoit paſſé. Il fut au déſeſpoir de leur fuite ; & dans le tems qu'il repaſſoit dans ſon eſprit toutes les bontés qu'il avoit eues pour eux, & qu'il les accuſoit de la plus grande ingratitude, le même génie

infidele qui lui avoit apparu plusieurs fois, se présenta devant lui, & lui dit : Vos esclaves ne vous ont quitté que pour aller adorer un autre dieu, dans lequel ils ont mis toute leur confiance. Ce discours réveilla la colère de Dakianos; il conjura le génie de lui apprendre au moins le lieu de leur retraite. Je puis seul vous y conduire, reprit le génie. Les hommes feroient en-vain des recherches pour le trouver, & je vous y conduirai à la tête de votre armée. Ils partirent aussi-tôt, & ne furent pas long-tems sans arriver devant la caverne. Le génie dit alors à Dakianos : C'est ici qu'ils se sont retirés. Dakianos qui n'étoit occupé que du desir de se venger, se présenta pour y entrer. Dans le moment il en sortit une vapeur épouvantable, qui fut suivie d'un vent furieux, & les ténebres se répandirent dans cette partie du monde. L'armée recula de frayeur ; mais la colère redoublant le courage de Dakianos, il avança jusqu'à l'entrée de la caverne ; ce fut avec des peines incroyables, &, malgré tous ses efforts, il lui fut absolument impossible d'y entrer, tant l'air étoit impénétrable. Il apperçut Catnier qui dormoit la tête posée sur ses deux pattes. Il distingua parfaitement les six jeunes grecs & le berger qui goûtoient les charmes du sommeil ; mais il ne les en soupçonna pas, car ils avoient les yeux ouverts. Dakianos ne fut pas assez téméraire pour redoubler ses efforts ; une,

ſecrette horreur le retint; la vue de cette caverne, & tous les prodiges du ciel, répandirent la terreur dans ſon eſprit; enfin il vint rejoindre ſon armée, en diſant qu'il avoit trouvé ſes eſclaves; qu'ils s'étoient proſternés devant lui ſans avoir le courage de lui parler; qu'il les avoit laiſſés priſonniers dans la caverne, en attendant le parti qu'il prendroit ſur leur punition. En effet, il conſulta ſes ſoixante viſirs; & leur demanda quelle vengeance éclatante il pouvoit tirer de ces jeunes eſclaves; aucun de leurs avis ne put le ſatisfaire. Il eut donc recours à ſon génie, qui lui conſeilla de commander à ſes architectes qui marchoient toujours avec lui, d'élever une muraille très-épaiſſe qui fermât exactement l'entrée de la caverne, pour ôter toute eſpece de ſecours à ceux qui s'y trouvoient enfermés. Vous aurez ſoin pour votre gloire, ajouta-t-il, de faire écrire ſur cette muraille, le tems, l'année & les raiſons qui vous ont engagé à la conſtruire; c'eſt le moyen d'apprendre à la poſtérité que vous avez ſu vous venger avec grandeur.

Dakianos approuva ce conſeil, & fit élever une muraille auſſi épaiſſe que celle d'Alexandrie; mais il avoit eu la précaution de réſerver un paſſage dont il connoiſſoit ſeul l'ouverture, dans l'eſpérance de pouvoir quelque jour s'emparer de ſes eſclaves, & dans la vue d'examiner les événemens de la caverne, dont il étoit continuellement occupé

malgré lui. Il avoit ajouté à toutes ces précautions celle de poser une garde de vingt mille hommes, qui campoient devant la muraille. Toutes ses armées eurent ordre de relever chaque mois ce corps de troupes, auquel il étoit consigné de faire périr tous ceux qui voudroient approcher d'un lieu qui renfermoit ceux dont la révolte & la fuite étoient le premier malheur de sa vie; car jusqu'à ce moment tout lui avoit heureusement succédé. Les beautés qu'on lui amenoit de toutes les parties de la terre, les délassemens & les fêtes que son sérail lui donnoit tous les jours, les amusemens qu'il prenoit avec les jeunes gens de sa garde, ne pouvoient remplacer Jemlikha dans son cœur, ni lui faire oublier ses procédés & ceux de ses compagnons. Un desir de vengeance se joignoit à l'insulte qu'il croyoit en avoir reçue; elle lui paroissoit d'autant plus grande, que rien encore ne lui avoit résisté. Pour un homme enivré de sa gloire, & dont il avoit été lui-même l'artisan, une opposition aussi formelle à ses volontés, étoit une cruelle situation; aussi rien ne pouvoit l'empêcher d'aller tous les jours à la caverne faire de nouveaux efforts pour y entrer, du moins pour repaître ses yeux des objets dont il méditoit la vengeance.

Le calme dont jouissoient ceux qu'il regardoit toujours comme ses esclaves, redoubloit ses fureurs. Les yeux qu'ils avoient ouverts, leur silence à tous

les reproches & à toutes les injures dont il les accabloit, leurs attitudes même, tout étoit en eux la marque du plus grand mépris. Un jour qu'il joignit les imprécations contre le grand dieu, aux discours qu'il tenoit ordinairement, dieu permit que Catnier, sans se remuer, lui répondît : Méchant, peux-tu blasphémer un dieu qui t'a laissé vivre, malgré les crimes que tu as commis? Crois-tu qu'il ait oublié de venger la mort du savant Egyptien que ton avarice a fait périr malgré tes sermens? Dakianos, dont la colère étoit impuissante, sortit outré des reproches accablans qu'il recevoit du chien de ses esclaves. Quel sujet d'humiliation! Mais loin de recourir à dieu & d'implorer sa clémence, son orgueil se révolta; & par un sentiment naturel aux méchans, qui rendent ordinairement ceux qui leur sont soumis responsables des choses qui ont blessé leur vanité, il fit, à son retour, exécuter dans la place publique, plus de deux mille hommes qui refusoient de l'adorer. Ces exemples de sévérité répandirent le feu de la révolte qui s'alluma de tous côtés, dans l'immensité de ses états; & malgré les occupations que ces troubles lui donnoient pour en arrêter le cours, un mouvement intérieur auquel il ne pouvoit résister, le conduisoit toujours à la caverne. Qu'y vais-je chercher? disoit-il en lui-même. Les reproches & le mépris d'un des plus vils animaux, pendant que l'on m'adore de tous

côtés, qu'un mot de ma bouche ſacrée eſt révéré. Que ſuis-je cependant aux yeux d'un animal que dieu protege ? Un objet d'impuiſſance. Ah ! Dakianos, quelle honte ! Mais du moins j'ai ſu la cacher, malgré ce dieu qui veut me tourmenter, & ſes efforts ſeront impuiſſans contre mon arrangement. Que je ſuis heureux d'avoir dérobé à mes ſujets la connoiſſance d'un tel malheur ! Que j'ai eu d'eſprit en faiſant élever une muraille qui défende l'entrée de la caverne, & d'empêcher, par les troupes que j'ai diſpoſées, tous les hommes de pouvoir y aborder ! Mais comment mes eſclaves peuvent-ils y ſubſiſter depuis que je les y tiens enfermés ? Sans doute ils ont quelque communication dans la campagne, & cette communication m'eſt inconnue. Pour remédier à cet inconvénient, il faut que j'environne la montagne de mes troupes. Auſſi-tôt il donna ordre à ſix cens mille hommes de former une enceinte des plus exactes, & de ne laiſſer approcher perſonne d'un lieu ſi odieux pour lui. Quand il eut pris ces nouvelles précautions, il revint à l'entrée de la caverne, & dit d'une voix haute & fière : C'eſt à-préſent que vous ſerez obligés de vous remettre en ma puiſſance. Catnier lui répondit encore : Nous ne te craignons point, dieu nous protege ; mais, crois-moi, retourne à Ephèſe, ta préſence y devient néceſſaire. Dakianos voyant qu'il ne lui répondoit plus, revint à la ville, &

trouva que l'on avoit égorgé plusieurs eunuques de son sérail, violé & enlevé ses femmes. Dakianos, outré de cet affront, ne put s'empêcher de retourner à la caverne, & de dire à Catnier (parce qu'il étoit le seul qui lui répondoit) : Si ton dieu pouvoit me rendre l'honneur qu'on m'a ravi, je verrois.... Catnier lui répondit : Dieu ne peut rendre l'honneur quand on l'a perdu. Va, retourne à Ephèse, d'autres malheurs t'y attendent. Ces paroles émurent Dakianos. Il revint aussi-tôt sur ses pas, & trouva que le démon de la haîne s'étoit emparé de ses trois fils, qu'ils avoient mis le sabre à la main, & que l'ange de la mort alloit les enlever, ce qu'il fit à ses yeux. Quelle douleur pour un père ! quel chagrin pour un ambitieux, qui comptoit leur donner à chacun l'empire d'une des parties du monde ! Dans la douleur dont il étoit accablé, il ne put s'empêcher d'aller encore à la caverne. Méchans, leur dit-il, quels tourmens ne dois-je pas vous faire souffrir, quand vous serez entre mes mains ? Mais rendez-moi mes enfans, & je vous pardonne tout ce que vous m'avez fait. Catnier, prenant toujours la parole, lui répondit : Dieu ne rend point des enfans quand il les a bannis du monde pour punir leur père de ses crimes. Va, retourne à Ephèse, tu mérites d'éprouver encore de nouveaux malheurs. C'en est trop aussi, s'écria Dakianos en se retirant ; & dans la rage & le

déſeſpoir de ſon cœur, il ordonna à toutes ſes troupes & à tous les habitans d'Ephèſe d'apporter chacun une bûche ou un fagot. Ses ordres furent exécutés. Il fit placer cette énorme quantité de bois devant la caverne, dans l'eſpérance d'étouffer ceux qu'elle renfermoit ; mais le vent rabattit toutes les flammes de ce grand feu contre l'armée qui prit la fuite, & contre la ville. Aucune maiſon n'en fut cependant incommodée ; mais le feu s'attacha au palais de Dakianos, qui fut abſolument réduit en cendres, & toutes les richeſſes qu'il avoit toujours amaſſées avec tant de ſoin, s'évanouirent à ſes yeux, pendant que la caverne n'éprouva pas la moindre altération. Ce dernier prodige l'engagea à faire des prières aux ſept Dormans, & à Catnier lui-même, en les priant d'intercéder pour lui. Le petit chien lui répondit : C'eſt la crainte, & non la piété qui ſemble amollir la dureté de ton cœur. Eloigne-toi, dieu connoît tes penſées, tu ne peux le tromper.

Dakianos ſe retira confus de ce dernier reproche, mais encore plus outré de s'être humilié.

Au milieu de tous les malheurs qui ſe ſuccédoient pour accabler cet ennemi de Dieu, la révolte qui s'étoit conſidérablement augmentée, exigeoit des exemples, & la ſituation du cœur de Dakianos l'engageoit à les rendre de la plus grande ſévérité. Il fit pour cet effet élever au milieu de la

place publique & sur les ruines de son palais, un trône de fer ; il ordonna à toute sa cour & à toutes ses troupes de s'habiller de rouge (1), & de porter des turbans noirs ; il eut soin de prendre le même ajustement, pour faire périr en un instant cinq ou six cens mille hommes qu'il vouloit sacrifier à la fois à la sureté de son trône, aux mânes de ses enfans, à son honneur perdu, & qui plus est, aux remords qui déchiroient son cœur. Mais avant de faire cette cruelle exécution, il voulut encore aller visiter la caverne ; il espéra que ses armes, qui sont ordinairement la confiance des méchants, pourroient intimider ceux dont il n'avoit pu rien obtenir, ni par prières ni par menaces. En arrivant, il redoubla ses blasphêmes. Tremble, méchant, lui dit alors Catnier sans s'émouvoir plus qu'à son ordinaire, sans même lever la tête qu'il avoit appuyée sur ses pattes. Que je tremble ! reprit Dakianos ; Dieu ne peut me faire trembler : Mais il peut te punir, poursuivit Catnier, tu touches à ton dernier instant. Dakianos n'écoutant plus alors que son ressentiment, prit son arc & ses fleches : Nous verrons, dit-il, si je ne suis pas au moins redoutable. Alors il lui décocha une fleche de toute la force de son bras ; mais un pouvoir surnaturel

(1) Cette couleur est en Orient la marque des vengeances du prince.

la fit tomber aux pieds de celui qui la tiroit, & dans le même instant, il sortit de la caverne un serpent qui avoit plus de six-vingt pieds de longueur, & dont le regard terrible & enflammé le fit trembler. Dakianos voulut prendre la fuite, mais le serpent l'eut bientôt atteint; il le prit par le milieu du corps, & lui fit traverser la ville pour rendre tous ses sujets témoins de ses craintes & de sa punition; il le porta sur le trône de fer qu'il avoit préparé pour sa cruelle vengeance. Ce fut là que le dévorant peu-à-peu & par les extrémités, il donna, par les souffrances qu'il lui fit endurer, un exemple terrible de la punition que méritoient son ingratitude & son impiété. Le serpent revint ensuite dans la caverne, sans avoir fait le moindre mal à personne, & tous les habitans d'Ephèse en rendirent graces au Tout-Puissant.

Plusieurs rois succédèrent à Dakianos, & occupèrent son trône pendant cent-quarante ans, après lesquels il tomba entre les mains des anciens Grecs, qui en jouirent encore l'espace de cent soixante-neuf ans.

Quand le tems du sommeil des sept Dormans fut accompli, ce qui étoit écrit dans les livres de Dieu leur arriva; un des sept se réveilla dans le moment où l'aurore commençoit à paroître. Il se leva sur son séant, en disant en lui-même: Il me semble que j'ai dormi tout au moins pendant vingt-

quatre heures; & peu-à-peu les autres se réveillèrent, frappés de la même idée.

Jemlikha, toujours plus vif que les autres, se leva promptement, & fut très-étonné de trouver à l'ouverture de la caverne une muraille construite de gros quartiers de pierre, qui la fermoit exactement. Il revint trouver ses camarades, & leur conta le sujet de sa surprise. Malgré cet inconvénient, ils convinrent qu'il falloit absolument envoyer quelqu'un à la ville pour acheter des vivres. Ils jettèrent les yeux sur le berger, & Jemlikha lui donna de l'argent, en lui disant: Tu ne cours aucun risque en y paroissant. Le berger sortit pour leur rendre ce service. Dans ce moment, Catnier (1) s'éveilla, parfaitement guéri de ses trois pattes, & vint le caresser. Le berger fit de vains efforts pour sortir de la caverne, car le passage que Dakianos s'étoit réservé étoit comblé; mais en examinant avec soin, il remarqua les énormes quartiers de pierre dont la muraille étoit construite, il reconnut non sans étonnement,

(1) Il y aura dix animaux qui doivent entrer dans le paradis; la baleine qui a reçu Jonas dans son ventre; la fourmi de Salomon; le bélier d'Ismaël; le coucou de Belkis; la chamelle du prophete de dieu; l'âne d'Aazis, reine de Saba; le veau d'Abraham; la chamelle du prophete Saleh; le bœuf de Moïse; & le chien qui étoit avec les sept Dormans.

étonnement, qu'une partie des arbres étoit séchée, qu'une autre étoit tombée, que l'eau des fontaines étoit différemment placée; en un mot, il fut si troublé des grands changemens qu'il apperçut, qu'il rentra dans la caverne pour faire part de son étonnement à ses camarades. Ils se levèrent aussi-tôt & sortirent pour en juger, mais chaque objet ne servit qu'à redoubler leur embarras. Jemlikha dit alors au Berger : Donne-moi tes habits, Je vais moi-même à la ville chercher ce qui nous est nécessaire, & m'éclaircir sur ce que nous ne pouvons comprendre. Le berger lui donna ses habits & prit les siens. Jemlikha se fit avec beaucoup de peine un passage à travers les ruines de cette épaisse muraille, suivit le chemin de la ville, & remarqua sur la porte un étendart où l'on voyoit écrit: *Il n'y a point d'autre Dieu que le vrai Dieu.* Il fut très-étonné qu'une nuit eût produit un si grand changement. N'est-ce point disoit-il, une vision? veillé-je? n'éprouverois-je pas l'illusion d'un songe? Pendant qu'il faisoit ces embarrassantes réflexions, il vit sortir un homme du château; il s'en approcha & lui demanda si cette ville ne se nommoit pas Ephèse; cet homme lui répondit simplement qu'elle s'appelloit ainsi. Comment nommez-vous celui qui la gouverne? reprit aussi-tôt Jemlika. Elle appartient à Encouch, il en est le roi, il y fait son séjour, lui repliqua le même homme. Jemlikha toujours plus étonné poursuivit

ſes queſtions : Que ſignifient ces mots écrits ſur cet étendart ? lui demanda-il. L'homme ſatisfit ſa curioſité, en lui diſant qu'ils repréſentoient les noms purs de Dieu. Mais il me ſemble, interrompit Jemlikha avec vivacité, que Dakianos eſt le roi de cette ville, & qu'il s'y fait adorer comme dieu. Je n'ai jamais entendu parler d'aucun roi qui ſe nommât ainſi, reprit l'habitant de la ville. Quel ſommeil ſingulier éprouvai-je à-préſent, s'écria Jemlikha ? Réveillez-moi, je vous conjure, lui dit-il. Cet homme, ſurpris à ſon tour, ne put s'empêcher de lui dire : Quoi ! vous me faites des queſtions ſages & raiſonnables, vous avez compris mes réponſes, & vous croyez que vous dormez ? Jemlikha, honteux de l'opinion qu'il donnoit de lui, le quitta, diſant en lui-même : Grand dieu, m'avez-vous privé de la raiſon ! Dans ce trouble d'idées il entra dans la ville, qu'il ne reconnut en aucune façon ; les maiſons, les temples, les ſérails lui parurent ſous une forme nouvelle ; enfin il s'arrêta à la porte d'un boulanger, il choiſit pluſieurs pains & préſenta ſon argent. Le boulanger l'examina & regarda Jemlikha avec beaucoup d'attention ; il en fut alarmé, & lui dit : Pourquoi me regardes-tu, donne-moi ton pain, prends ton argent, & ne t'embarraſſe pas d'autre choſe. Le boulanger lui répondit avec une vive curioſité : Où as-tu trouvé cet argent ? Que t'importe ? reprit Jemlikha. Je ne connois

point cet argent, lui répliqua le boulanger, il n'eſt point frappé au coin du roi qui regne aujourd'hui, fais-moi part du tréſor que tu es aſſez heureux ſans doute pour avoir trouvé, je te promets le ſecret. Jemlikha prêt à s'impatienter, lui dit : Cet argent eſt marqué au coin de Dakianos, le maître abſolu de ce pays ; que puis-je te dire de plus ? Mais le boulanger, toujours frappé de ſon idée, pourſuivit ainſi : Tu viens de la campagne, crois-moi, ton métier de berger ne t'a pas rendu aſſez fin pour me tromper, ni pour m'en impoſer. Dieu t'a fait la grace de te faire trouver un tréſor, ſi tu ne conſens à le partager avec moi, je vais te déclarer au roi, il ſaura te faire arrêter, on ſaiſira tes richeſſes, & l'on te fera peut-être mourir pour n'avoir pas fait de déclaration.

Jemlikha, impatienté de tous les diſcours du boulanger, voulut prendre du pain, & s'éloigner. Le boulanger le retint ; la diſpute s'échauffa, & le peuple s'aſſembla pour les écouter. Jemlikha diſoit au boulanger : Je ne ſuis ſorti qu'hier de la ville, je reviens aujourd'hui, qui peut te faire imaginer que j'aie trouvé un tréſor ? Rien n'eſt plus vrai, reprenoit le boulanger, & je veux en avoir ma part. Un homme qui appartenoit au roi, accourut au bruit, & dans l'incertitude de l'événement, il fut chercher la garde, qui ſaiſit Jemlikha & le conduiſit devant le roi. On lui expoſa le ſujet de

la dispute, & le prince lui dit : Où as-tu trouvé les vieilles monnoies dont on parle ? Sire, lui répondit Jemlikha, je les ai apportées hier de la ville, mais en une nuit Ephèse a pris une forme si différente, que je ne la connois plus ; tous ceux que j'ai rencontrés, tous ceux que je vois, me sont inconnus ; cependant je suis né dans cette ville, & je ne puis exprimer le trouble de mon esprit. Le roi lui dit : Tu parois avoir de l'esprit, ta physionomie est heureuse & n'a rien d'altéré, comment tes paroles peuvent-elles être si peu raisonnables ? Est-ce pour m'abuser que tu feins d'avoir perdu l'esprit ? Je veux absolument savoir où tu as caché le trésor que ta bonne fortune t'a fait rencontrer. La cinquième partie m'appartient de droit, & je consens à te laisser le reste. Sire, lui répondit Jemlikha, je n'ai point trouvé de trésor, mais je crois avoir perdu l'esprit. Jemlikha n'osoit parler trop clairement, il craignoit toujours que ce roi qu'il ne connoissoit pas, ne fût un visir de Dakianos qui le feroit conduire à ce prince qui pouvoit être absent.

Heureusement pour lui, Encouch avoit un visir dont l'esprit étoit pénétrant, & qui avoit une très-grande connoissance des préceptes de la loi & de l'histoire ; celle de Dakianos ne lui étoit pas inconnue, & l'on avoit par-conséquent quelque notion des sept Dormans que l'on croyoit être dans

la caverne voiſine. Les diſcours de Jemlikha lui donnèrent des ſoupçons, & pour les éclaircir, il dit tout bas au roi : Je ſuis fort trompé ou ce jeune-homme étoit attaché à Dakianos; Dieu l'éclaira, il quitta ce prince, & ſe retira dans une caverne avec cinq de ſes compagnons, un berger & un petit chien; ces ſept perſonnes doivent ſortir de cette caverne après avoir dormi trois cens neuf ans, leur réveil doit attacher le peuple à la prière, & tout me porte à croire que ce jeune-homme eſt celui que Dakianos aimoit avec tant de paſſion.

Encouch avoit avec raiſon beaucoup de confiance en ſon viſir, ainſi s'adreſſant à Jemlikha : Conte-nous ton aventure ſans aucun déguiſement, lui dit-il, ou je vais te faire arrêter. Jemlikha qui ſentoit le beſoin que ſes amis avoient de ſon retour, lui obéit, malgré la frayeur qu'il avoit de retrouver Dakianos, & finit ſon récit qui ſe trouva conforme à tout ce que le viſir avoit lu dans l'hiſtoire; mais ce qui pouvoit encore plus convaincre le roi, c'eſt qu'il ajouta : Votre majeſté ſaura que j'ai une maiſon, un enfant & des parens dans la ville, ils rendront témoignage de tout ce que je viens de dire. Songe, lui dit alors le prudent viſir, que ce que tu as raconté au roi eſt arrivé il y a trois cens neuf ans. Il faudroit donc nous donner une preuve, reprit le roi. Je ne réponds point, par reſpect, reprit Jemlikha, à la difficulté que l'on

me fait; mais pour vous persuader tout ce que je viens d'avancer, c'est que dans la maison qui m'appartient j'ai caché un trésor assez considérable, moi seul j'en ai connoissance. Le roi & toute sa suite se mirent aussi-tôt en marche pour se rendre à cette maison. Mais Jemlikha qui marchoit le premier pour les conduire, regardoit de tous côtés, & ne reconnoissoit ni son quartier ni sa maison.

Il étoit dans cet embarras, quand dieu permit qu'un ange, sous la figure d'un jeune-homme, vînt à son secours, & lui dit : Serviteur de dieu, vous me paroissez bien étonné. Comment voulez-vous que je ne sois pas surpris ? lui répondit Jemlikha, cette ville est si changée en une nuit que je ne puis trouver ma maison, pas même le quartier où elle est située : Suivez-moi, lui dit l'ange de dieu; je vais vous y conduire. Jemlikha, toujours accompagné du roi, des beys & des visirs, suivit l'ange de dieu, qui s'arrêta quelque tems après devant une porte, & disparut en lui disant : Voilà votre maison. Jemlikha, par un effort de confiance, y entra, & ne vit qu'un vieillard qui lui étoit inconnu & qui étoit entouré de plusieurs jeunes-gens; il les salua tous fort poliment, & dit au vieillard avec douceur : Cette maison m'appartient, à ce que je crois; pourquoi vous y trouvai-je & qu'y faites-vous ? Je crois que vous vous trompez, lui répondit

le vieillard avec la même douceur ; cette maiſon eſt depuis long-tems dans notre famille ; mon grand-père l'a laiſſée à mon père qui n'eſt pas encore mort, & qui, dans la vérité, n'a plus qu'un ſouffle de vie. Les jeunes-gens voulurent répondre, & s'emportèrent contre Jemlikha. Mais le vieillard leur dit : Ne vous fâchez point, mes enfans, l'emportement n'eſt jamais néceſſaire. Il a peut-être quelque bonne raiſon à nous donner, écoutons-le. Enſuite il ſe tourna du côté de Jemlikha, & lui dit : Comment cette maiſon peut-elle vous appartenir ? de quel droit le prétendez-vous ? qui êtes-vous ? Ah ! mon cher vieillard, reprit Jemlikha, comment pourrois-je vous perſuader mon aventure ; aucun de ceux à qui je l'ai racontée n'a voulu y ajouter foi, je n'y puis rien comprendre moi-même ; jugez de la ſituation où je ſuis. Le vieillard, touché de ſa douleur, lui dit : Prenez courage, mon enfant, je m'intéreſſe à vous, mon cœur s'eſt ému en vous voyant. Jemlikha, raſſuré par ce diſcours, raconta au vieillard tout ce qui lui étoit arrivé ; & celui-ci n'eut pas plutôt entendu ſon récit, qu'il alla chercher un portrait pour le comparer à Jemlikha. Quand il l'eut examiné quelque tems, il ſoupira, ſon trouble & ſon émotion redoublèrent ; il baiſa pluſieurs fois le portrait, & ſe jetta aux pieds de Jemlikha en frottant ſon viſage tout ridé, & tenant ſa barbe blanchie par les années ;

il s'écria : Ah! mon cher grand-père. Les torrens de larmes qui couloient de ſes yeux l'empêchèrent d'en dire davantage. Le roi & ſes viſirs, que cette ſcène avoit rendus forts attentifs à la converſation, dirent alors au vieillard : Quoi! vous le reconnoiſſez pour votre grand-père? Oui, ſire, lui répondit-il, c'eſt le père de mon père. Mais il ne put achever ces mots ſans fondre encore en larmes. Enſuite il le prit par la main & le conduiſit par toute la maiſon. Jemlikha dit en appercevant une poutre de cyprès : C'eſt moi qui ai fait placer cette poutre, on trouvera ſous ſon extrémité une grande pierre de grenat, elle couvre dix vaſes pareils à ceux qui ſont dans le tréſor des rois; ils ſont remplis de pieces d'or marquées au coin de Dakianos, & chacune de ces pieces peſe cent drachmes. Pendant que l'on travailloit à découvrir la poutre de cyprès, le vieillard s'approcha de Jemlikha avec le plus grand reſpect, & lui dit : Mon père, qui eſt votre fils, eſt encore en vie; mais il a ſi peu de force que j'ai été obligé de l'envelopper dans du coton, & de le mettre dans un panier que j'ai pendu à un clou. C'eſt lui qui m'a conté quelques-unes des choſes que vous venez de me dire; venez voir, continua-t-il, mon père & votre fils. Jemlikha le ſuivit dans une chambre voiſine. Il décrocha un petit panier dont il tira un paquet de coton; le paquet renfermoit un vieillard qui n'étoit pas plus gros qu'un

enfant qui vient de naître; on lui fit avaler un peu de lait; il ouvrit les yeux & reconnut encore Jemlikha l'objet de son amour. Il ne put s'empêcher de verser un torrent de larmes, & Jemlikha ne put retenir les siennes. Quel étonnement pour tous ceux qui voyoient un jeune-homme dont le fils étoit dans cet excès de décrépitude, le fils de son fils, un vieillard accablé d'années, & les enfans de ce vieillard ressemblans pour la force & la vigueur à leur bisaïeul. Le peuple, à la vue de cette merveille, ne put s'empêcher d'admirer la grandeur & la puissance de dieu. On examina les annales, on vit que les trois cens neuf ans étoient accomplis le même jour.

Quand la poutre de cyprès fut levée, on trouva tout ce que Jemlikha avoit annoncé; il fit présent d'une partie de ce trésor au roi, & donna l'autre aux enfans de son fils.

Le roi dit ensuite à Jemlikha : Nous sommes à-présent convaincus de la vérité de ton histoire, allons trouver tes camarades dans la caverne, & leur porter des secours. Je n'ai point d'autres vœux à former, lui répondit Jemlikha. Le prince fit porter beaucoup de vivres avec lui, & partit accompagné du peuple & de son armée pour se rendre à la caverne; elle parut si affreuse que personne n'eut le courage d'y entrer. L'on assure cependant que le roi s'y détermina, qu'il vit les compagnons de

HISTOIRE
DE
LA NAISSANCE
DE
MAHOMET.

Il y avoit un Iſraélite nommé Oucha, qui vécut pluſieurs années dans la ſainte ville de Jéruſalem, ſa patrie, long-tems après la mort du prophete Salomon. Il étoit docteur de la loi; & ſon reſpect pour les livres de Moïſe, étoit ſi grand, qu'il les méditoit ſans ceſſe; les prédictions qui annonçoient la venue de Mahomet & les louanges que dieu lui donnoit lui-même, le ſaiſirent d'admiration. Le deſir de s'inſtruire lui fit entreprendre de très-grands voyages qui lui apprirent tous les ſecrets de la nature. Ainſi toujours occupé de la venue du ſaint prophete, il fut de plus-en-plus convaincu des bénédictions de dieu pour ſon grand ami, & pénétré

de la grandeur de ce qu'il apprendroit aux hommes; mais il se soumettoit à la nécessité de ne les point révéler.

Les mêmes connoissances lui avoient appris que Mahomet devoit naître à la Mecque, & cette raison l'engagea à fixer son séjour dans cette ville prédestinée par-dessus toutes celles qui ont existé, qui qui subsistent, & qui seront élevées.

Après avoir parcouru la ville avec le saint zele qui l'y avoit conduit, il découvrit un espace qui n'étoit qu'un grand jardin inculte; il en baisa trois fois la terre, & donna à celui qui le possédoit tout ce qu'il en vouhut avoir: l'argent est-il à considérer pour les choses saintes?... Il bâtit une belle maison sur ce terrein & résolut d'y terminer ses jours.

Son mérite & la réputation de sage qu'il avoit si bien méritée lui firent bientôt trouver une femme qui le rendit heureux. Il en eut, dès la première année, une fille qui fut nommée Zesbet, & qui, devenue l'objet de son amour & de ses attentions, se trouva dans la suite, quoique dans un âge très-peu avancé, en état de connoître & de pratiquer la vertu. Une aussi bonne éducation rendit son cœur préférable à sa beauté, quoiqu'elle eût tous les avantages de la figure. Son teint plus blanc que le plus bel albâtre oriental, ses yeux plus noirs que les plumes du corbeau, ses joues plus vermeilles que le pavot de Perse, formoient une des plus rares beautés.

Oucha avoit ſouvent annoncé aux Iſraélites de la Mecque la venue du grand prophete; mais loin de les perſuader, ils avoient voulu déchirer les feuillets ſur leſquels ce grand événement étoit ſi clairement énoncé. Oucha avoit eu même beaucoup de peine à ſauver de leur fureur les feuilles honorées de ces divins paſſages. Il les avoit gardées avec ſoin & renfermées comme ſon plus grand tréſor, ne voulant point expoſer les preuves convaincantes de la bonté de dieu & de la gloire du ſaint prophete à l'impiété des Iſraélites.

Le ſage Oucha, par ſes profondes connoiſſances, poſſédoit des richeſſes immenſes dont on ignoroit la ſource; ſa maiſon étoit abondante & nombreuſe en eſclaves; il y recevoit les étrangers comme ſes enfans; & jamais il ne refuſoit l'aumône. Il diſoit ſouvent à ſa fille qui le louoit de ſes bonnes actions & le félicitoit d'avoir aſſez de bien pour les pouvoir exécuter: Ma fille, ce n'eſt pas la valeur des dons qui rend la charité recommandable, les pauvres peuvent pratiquer les mêmes vertus que les riches; la fumée du ſandal & de l'aloës s'éleve-t-elle plus haut que celle de la réſine? Oucha mourut enfin âgé de cent ans; ſa femme ſaiſie de douleur ne lui ſurvécut que fort peu de jours. La perte de perſonnes qui lui étoient auſſi chères fut infiniment ſenſible à Zesbet, ce fut à ce premier chagrin que l'on attribua la retraite à laquelle elle

ſe livra ; mais l'étonnement de tous ceux qui prétendoient à ſa poſſeſſion redoubla, quand après quelques mois on ne la vit point changer de conduite. L'étonnement fit enſuite place à l'admiration ; & l'admiration fit à ſon tour place à l'oubli ; car le monde abandonne aiſément ceux qui le veulent véritablement éviter.

Zesbet n'étoit âgée que de quinze ans ; mais ſon eſprit étoit abſolument formé. Son père lui avoit recommandé, en lui diſant les derniers adieux, de ne jamais vendre la maiſon qu'il lui laiſſoit, quelque choſe qui lui pût arriver ; & cette recommandation étoit ſuffiſante pour l'engager à l'habiter toute ſa vie. Après s'être abandonnée quelque tems à la vivacité de ſa douleur, la raiſon engagea Zesbet à donner quelque ordre à ſes affaires. Elle ignoroit la ſource des tréſors de ſon père ; tous les eſclaves de ſa maiſon n'en étoient pas mieux inſtruits. On ne connoiſſoit aucun des parens du célebre Oucha ; & Zesbet étoit, pour ainſi dire, ſeule dans l'univers. Elle employa pluſieurs jours à parcourir toute la maiſon ; il n'y eut point d'endroit qui ne fût inutilement viſité ; on avoit à-peine trouvé quelque argent pour les frais de ſa ſépulture. Dans cette ſituation, Zesbet ne balança point à donner la liberté aux eſclaves de l'un & de l'autre ſexe, & à ne réſerver qu'une vieille pour la ſervir. Elle fit enſuite vendre tous les meubles qu'elle trouva dans la maiſon ;

mais les meubles d'un ſage ne ſont pas ordinairement d'une grande reſſource. Auſſi Zesbet n'en retira-t-elle qu'une ſomme aſſez médiocre, avec laquelle elle réſolut de vivre dans lieu le plus reculé de la maiſon, en attendant les bontés du ciel, auquel elle avoit mis ſa confiance, ſuivant les paroles que ſon père lui avoit dites ſouvent : *Le ciel récompenſe tôt ou tard ceux qui ſuivent les conſeils de la ſageſſe, & qui n'abandonnent point la vertu.* Les préceptes & les exemples d'un père ſi ſage étoient donc toujours préſens à ſon eſprit ; auſſi, malgré ſon peu d'opulence, qui lui fourniſſoit à-peine le néceſſaire, un pauvre qui frappoit à ſa porte, ou qui ſe préſentoit à elle en allant faire ſes prières, un malade dont ſa vieille eſclave entendoit parler en allant chercher ce qui leur étoit néceſſaire, étoient aſſurés d'être ſecourus.

Cependant l'argent diminua, & Zesbet n'étant plus en état de nourrir ſa vieille eſclave, ſe vit contrainte de lui donner la liberté. Cette ſéparation fut ſenſible de part & d'autre, mais elle étoit indiſpenſable.

Cette beauté que tout le monde ſe ſeroit empreſſé à ſecourir, & dont tout le monde ſeroit devenu l'eſclave, ſe trouva donc dans la ſolitude la plus complette, oubliée de tous les Habitans de la Mecque, & de tous les jeunes-gens qui l'avoient vue dans la maiſon de ſon père. L'idée de ſes tréſors,

ſors, les avoit ſans doute autant attachés à elle, que ſa beauté.

Il y avoit environ deux ans que le vertueux Oucha étoit allé jouir avec les anges blancs, du bonheur de voir le ſaint prophete, lorſque les reſſources de Zesbet furent ſi épuiſées, qu'un jour elle ſe trouva ſans argent & ſans aucune proviſion. Celui qui ne ſe confie pas en dieu, ne peut être heureux.... Zesbet pratiqua cette grande vérité avec tant de ſuccès, qu'elle dormit encore ce jour-là comme à ſon ordinaire, ſans même avoir à ſon réveil le moindre deſir de vendre la maiſon qu'elle habitoit. Le fonds en étoit cependant plus que ſuffiſant pour la tirer de peine. Oucha lui avoit ordonné de la garder, c'en étoit aſſez pour l'engager à tout ſouffrir.

Au point du jour, elle ſe leva avec cette tranquillité que ne connoît point celui qui a quelque reproche à ſe faire, & vint encore viſiter l'appartement que ſon père avoit habité. Ces lieux lui rappellèrent toute l'étendue de la perte qu'elle avoit faite, & toute l'horreur de ſa ſituation préſente, elle répandit quelques larmes. Mais enfin elle apperçut dans un arrière-cabinet un vieux morceau de courroie qui tenoit au plancher, & auquel elle n'avoit jamais fait attention. Par un mouvement de curioſité naturelle, ou par une eſpérance ſourde, pour ainſi dire, qui regne toujours en nous, elle

tira cette courroie, & leva par ſon moyen des planches qui lui découvrirent un trappe dans laquelle elle apperçut un coffre de cedre. Qui pourroit peindre ſa joie ? qui pourroit exprimer la peine qu'elle eut à en faire l'ouverture ? Cependant elle vint à-bout de le caſſer ; mais quelle douleur pour la pauvre Zesbet, en voyant qu'il en renfermoit un autre d'ébene ! Nouveaux travaux, nouvelles inquiétudes ſur ce qu'elle trouveroit dans celui-ci. Vingt fois elle fut obligée de ſe laiſſer tomber ſur le plancher, de laſſitude, de foibleſſe & de beſoin. Enfin elle parvint encore à en faire l'ouverture. Ce ſecond coffre ne renfermoit que les feuilles détachées du corps de la bible, qu'Oucha avoit eu tant de peine à ſauver de la fureur des impies. Tout autre que Zesbet, dans le cruel etat où elle étoit réduite, auroit déſeſpéré de ſon ſort, & n'auroit fait aucun cas de ces précieuſes reliques qu'elle trouva cachetées avec du muſc ; mais Oucha les ayant reſpectées, elle les lut avec dévotion, ſe ſoumettant aux ordres de ſon père, & s'abandonnant toujours à la providence. Enfin elle découvrit dans un coin de ce grand coffre un morceau de parchemin ſur lequel elle apperçut pluſieurs lignes écrites en différens caractères qui lui étoient preſque tous inconnus ; mais il lui fut aiſé de lire celles qui étoient au haut de la page, & qui diſoient : Prends courage, Zesbet, eſpère au ſaint prophete, & ſouviens-toi des conſeils de ton

père..... Cette légère consolation fut accompagnée d'une autre; ce fut celle d'une petite piece d'or qu'elle découvrit dans le fond du coffre; elle la prit, remit les choses dans l'état où elle les avoit trouvées, & alla chercher les vivres & les soulagemens qui lui étoient nécessaires. Ce ne fut pas sans donner plus de la moitié de la piece d'or aux pauvres qui s'adressèrent à elle; Aussi se trouva-t-elle bientôt réduite à son premier état de malheur & d'embarras. Cependant elle se persuada qu'elle n'avoit pas assez bien cherché dans le coffre d'ébene, & n'ayant point d'autre ressource, elle revint encore le visiter; elle lut les feuilles de la bible; elle jetta les yeux sur le parchemin qui lui avoit parlé d'elle-même. Elle fut bien étonnée d'y trouver des caractères qu'elle n'avoit pas apperçus la première fois, & d'y lire: Ce que l'on donne à Dieu, il le rend au centuple..... En effet, elle trouva cent pieces d'or qui lui aidèrent à vivre pendant quelque tems. Enfin le coffre ne lui en laissa jamais manquer; de façon qu'il lui fut aisé de soulager les pauvres à son gré, & de reprendre sa vieille esclave, qui ne pouvoit vivre éloignée d'elle; car l'attachement que la vertu inspire ne peut être comparé.

Zesbet vécut ainsi dans la pratique des bonnes œuvres & de la prière, sans imaginer de finir autrement ses jours. Cependant, frappée d'avoir découvert sur le parchemin des caractères qu'elle n'y

avoit point apperçus la première fois, elle alloit souvent l'examiner avec une attention d'autant plus scrupuleuse, qu'elle le regardoit comme la seule regle de sa conduite.

Il y avoit environ trois ans que Zesbet vivoit à la Mecque comme si elle eût été dans le fond d'un désert, lorsqu'un jour, en examinant le parchemin, elle y lut distinctement : Le bonheur de Zesbet approche, il faut qu'elle se marie..... Zesbet n'avoit jamais eu aucune envie de se marier, mais un ordre si précis, & qu'elle ne pouvoit attribuer qu'au seul Oucha, la déterminèrent, quoiqu'avec peine, à prendre ce parti. Comment faire cependant pour y parvenir ? L'affaire étoit embarrassante, elle ne connoissoit personne, on l'avoit oubliée dans le monde. A qui pouvoit-elle s'adresser ? Mais que ne peut le respect que l'on doit à son père, quand il est vivement imprimé dans le cœur ! Elle prit donc le parti d'aller trouver le roi qui étoit à la Mecque, il s'appelloit Nophailah. Ce prince connu par ses vertus étoit d'un facile accès. Elle sortit donc un matin, couverte de son voile ; & pour n'avoir pas l'air d'en imposer, elle eut soin de porter avec elle le parchemin auquel elle vouloit obéir, & sur lequel il y avoit encore quatre lignes, dont la lecture lui étoit impossible. Zesbet se présenta devant le roi, qui donnoit lui-même audience devant la porte de son palais, & lui dit : Sire, je vous prie

de me donner un mari. Cette ſingulière demande ſurprit & fit ſourire le roi, qui lui fit ſigne avec douceur d'attendre la fin de l'audience. Quand elle fut achevée, ce roi qui avoit beaucoup d'eſprit, mais qui laiſſoit ordinairement parler ſon viſir, pour juger de ſes réponſes, lui dit de faire approcher Zesbet, car elle s'étoit toujours tenue à l'écart, & toujours voilée. Elle obéit, & Nophailah lui demanda pour quelle raiſon elle vouloit avoir un mari de ſa main. Sire, lui dit-elle, je n'ai plus de parens; un roi doit être le père de ſes ſujets, c'eſt donc à vous à me marier. Cela eſt juſte, viſir, ce me ſemble, lui dit le roi. Oui, Sire, lui répondit-il, cela eſt conſéquent; mais permettez-moi de lui faire quelques queſtions. Zesbet y ſatisfit avec autant de juſteſſe que d'eſprit; & quand elle déclara qu'elle étoit fille d'Oucha, le viſir s'écria: O branche d'un tronc ſans pareil! quoi, vous êtes la belle Zesbet? Je croyois que vous aviez ſuivi votre vertueux père dans le ſein des juſtes; comment peut-on ne plus parler de vous? Zesbet plus confiante qu'auparavant, leur fit le récit de ſes aventures, & leur montra le parchemin qui lui donnoit ordre de ſe marier. Le roi l'examina, & les quatre dernières lignes lui furent auſſi impoſſibles à déchiffrer qu'à ſon viſir. Que ferons-nous? reprit Nophailah en ſe tournant de ſon côté. Je crois, lui répondit-il après y avoir un peu penſé, que ces der-

nières lignes doivent être lues par celui que le ciel lui destine pour époux ; sans cela, pourquoi seroient-elles d'un caractère différent ? Tu pensès juste, reprit le roi, car je le pense comme toi ; mais comment le trouver, celui que le ciel lui destine ? Il faudroit, selon moi, reprit le visir, faire publier par toute la ville que vous voulez marier une fille aussi belle que sage à celui qui pourra lire des caractères qui vous sont inconnus. Zesbet viendra, continua-t-il, tous les matins à votre audience, elle présentera les caractères à ceux qui demanderont à les lire, & votre majesté jugera s'ils sont bien lus, ou par le sens qu'on leur donnera, ou par le caractère & les questions que vous pourrez faire à celui qui se sera présenté. Cela ne laisse pas d'avoir sa difficulté, reprit Nophailah ; mais nous n'avons point d'autre parti à prendre. Aussi-tôt il donna ses ordres, & la publication fut faite. Cependant, avant que de quitter Zesbet, il prit une inquiétude au roi. Visir, dit-il, il faudroit, ce me semble, juger un peu de sa beauté ; nous l'annonçons belle, je veux croire que tu l'as vue telle, mais que sais-tu si elle n'est point changée ? Le poëte fameux des anciens Persans ne dit-il pas qu'il ne faut qu'un rien pour détruire la beauté ?... Je reconnois toujours votre prudence & votre équité, lui répondit le visir en s'inclinant profondément. Zesbet, que le roi juge de tes appas, lui dit-il. Elle obéit, & ils

la trouvèrent si belle, qu'ils ne parlèrent que de ses charmes, long-tems même après qu'ils l'eurent congédiée.

Il y avoit déja quelques jours que Zesbet presentoit inutilement ses caractères à l'audience du roi, lorsqu'il parut un jeune-homme très-beau & très-bien fait, qui lut sans peine la première ligne des quatre qui jusques-là étoient demeurées inconnues, & prononça d'une voix haute : Mahomet est l'ami de Dieu, il est plus élevé que les nues... Mais il avoua qu'il ne pouvoit entendre les trois autres. Cet aveu persuada le roi & le visir que ce qu'il avoit lu étoit véritablement écrit. Cependant, avant de rien déterminer, le roi voulut lui faire quelques questions; il lui demanda de quel pays étoient les caractères qu'il venoit de lire. Sire, lui répondit-il, ils sont d'une des plus anciennes langues que l'on parlât après la tour de Babel; c'est une de celles que les Sages emploient, & que j'ignorerois, si mon père, toujours occupé des sciences abstraites, ne me l'avoit apprise. Fort bien, dit le roi; mais quel est ce Mahomet que tu viens de nommer? Sire, lui répliqua-t-il, je crois que c'est un prophete que Dieu doit envoyer sur la terre; il y a même, à ce que l'on dit, quelques livres composés par les sages qui en font mention. Nophailah demanda ensuite au fils du sage comment il se nommoit. Je m'appelle Abdal Motallab, reprit-il, & je suis de la Mecque.

C'en eſt aſſez, pourſuivit le roi; Abdal Motallab, je te donne Zesbet, tu en as lu plus qu'aucun de ceux qui ſe ſont préſentés juſqu'ici; rends Zesbet heureuſe, & conduis-la chez elle, dit-il en les quittant.

Les nouveaux époux prirent le chemin de la maiſon de Zesbet. Quand ils y furent arrivés, elle lui rendit un fidele compte de toutes ſes aventures; mais ce qu'elle lui apprit dans le plus grand détail le frappa moins que le nom d'Oucha; il étoit ſi célebre parmi les ſages, que ſon père lui en avoit fait mille fois l'éloge. Ses deſirs alors ſe trouvèrent mêlés d'admiration en voyant la fille de ce grand homme; mais en regardant un parchemin écrit avec tant d'art, que l'écriture n'étoit lue que ſelon les événemens, il apperçut au revers ces cruels mots écrits : Le mari de Zesbet ne la peut approcher qu'il n'ait vu le ſaint prophete, elle lui ſera fidelle pendant un an.... Ah! chère Zesbet, s'écria tendrement Abdal Motallab, pourquoi t'ai-je vue? Je vais chercher le prophete, je connois trop l'importance des conſeils des ſages pour m'expoſer plus long-tems avec toi, & il ſortit. Zesbet demeura fort étonnée, cependant toujours réſignée à la volonté de dieu, ainſi qu'aux ordres de ſon père. Mais voyant au bout de l'année qu'Abdal Motallab n'étoit point de retour, elle alla trouver le roi, qui la reçut encore avec la même bonté, & qui fit publier la même ordonnance.

Après plusieurs tentatives inutiles, un docteur de la loi, de la ville de Médine, & nommé Aboutalab, lut la ligne qui suivoit celle d'Abdal Motallab, & qui disoit : Mahomet est le dépositaire des loix de dieu, il enveloppera la terre de sa parole; .... mais il ne put aller plus loin. Zesbet lui fut donnée par les mêmes raisons; elle eut la même confiance en lui, & lui parla comme elle avoit fait à Abdal Motallab; & quand il eut examiné avec soin l'ordre de la séparation, il partit avec le même regret. La fin de l'année ne le vit point paroître, & Zesbet épousa de la même façon Yarab, de Médine, parent d'un cadi de cette ville, qui lut la troisième ligne; elle disoit : Mahomet, le sauveur des croyans, est une île flottante qui offre son port à tous les naufrages.... Il se soumit encore à l'ordre du départ; mais n'ayant pas été plus exact que les autres à reparoître au bout de l'année, Zesbet épousa Temimdari, qui lut la quatrième ligne; elle signifioit: Mahomet, l'envoyé de dieu, va au-devant de celui dont le cœur le cherche.... Les trois premiers maris de Zesbet étoient fils de sages; celui-ci n'avoit été qu'adopté par un des plus savans, à la vérité, mais jamais il n'avoit été initié dans les mystères; il avoit pris le parti des armes, & servoit dans les troupes de Nophailah; son devoir l'avoit éloigné de la Mecque, sa patrie, quand les trois premiers maris avoient lu les caractères, il n'avoit même

jamais eu aucune connoiſſance de cet événement. Zesbet, toujours ſoumiſe aux volontés de ſon père, le conduiſit chez elle, comme elle avoit fait les autres; mais elle ne le trouva pas auſſi docile pour la ſéparation. Je veux bien que ton père ait été un ſage, lui dit-il avec vivacité; je conſens que Mahomet ſoit un jour envoyé de dieu; comment cela peut-il m'engager à me ſéparer aujourd'hui de ma femme? Crains une juſte punition de ces diſcours impies, lui dit avec douceur l'aimable Zesbet. Mais un homme prévenu, un homme animé par les deſirs fait-il aucune attention aux réflexions les plus ſenſées? Peut-on même l'exiger? Ainſi Temimdari réſolu de n'être point auſſi dupe que ſes prédéceſſeurs, paſſa dans la cour pour quelque beſoin, & feignant d'être frappé des menaces de Zesbet, il lui dit: Ma femme, j'ai peur, parle-moi pour me raſſurer. Sans rien imaginer de ſon côté, elle dit en plaiſantant: *Génies, emportez-le*; depuis ce tems elle n'en entendit plus parler. Quelque ſurprenant que cet événement lui parût, comme elle étoit fort attachée à ſes devoirs, elle lui garda une égale fidélité, & voulut attendre que l'année fût révolue avant de ſe déterminer au parti qu'elle prendroit; car il n'y avoit plus de lignes à lire ſur le parchemin. Elle paſſa donc encore cette année dans la pratique des vertus; & n'ayant point apperçu de nouvelle écriture le jour que l'année fut

expirée, elle se préparoit à sortir pour aller demander conseil au roi & à son visir; car enfin les paroles étoient positives : *Il faut qu'elle se marie.*

Elle étoit dans ces saintes dispositions, lorsqu'elle entendit un grand bruit dans sa cour; elle y courut, & vit, avec le plus grand étonnement, ses quatre maris, dont la jeunesse & la beauté n'étoient point altérées, ils avoient seulement l'air un peu fatigués. Ils n'avoient heureusement aucune espece d'armes sur eux; car se trouvant les uns & les autres dans la maison de leur femme, la jalousie les animoit d'une fureur que rien n'auroit été capable de calmer. Cependant, au défaut des armes, ils étoient au moment de s'attaquer, tout sages qu'ils étoient; tant la sagesse a peu de droits sur les cœurs passionnés! Mais Zesbet leur parlant avec cette douceur que la pratique des vertus & la vérité inspirent toujours, leur dit : Ecoutez-moi, il est vrai que je vous ai tous épousés; vous savez quels sont les ordres qui m'ont donnée à vous, je ne vous ai rien caché, & l'on ne peut vous avoir été plus fidelle.

Après ce que j'ai souffert pour toi, s'écrièrent-ils tous en même-tems, te trouver mariée, non pas à un, mais à trois autres! cela peut-il se soutenir?

Vous auriez raison, leur dit encore Zesbet, si tout ce qui nous arrive étoit dans l'ordre naturel;

mais avez-vous jamais rien vu qui ſoit comparable à notre aventure ? J'ai ſuivi les ordres de mon père, je ne puis m'en repentir, je ſais, comme vous, que j'aurois mal fait en tout autre cas ; mais enfin, avez-vous des nouvelles de Mahomet ? Oui, lui répondirent-ils tous à la fois ; l'avez-vous vu ? reprit-elle. Tu pourras en juger, ſi tu veux ſavoir ce qui nous eſt arrivé, lui dirent-ils avec une égale vivacité. Zesbet conſentit à les écouter ; le ſort décida de l'ordre dans lequel ils feroient leur récit, après qu'elle les eut fait jurer de s'y ſoumettre, & de ſe donner l'un à l'autre une paiſible audience.

Voyons, interrompit Hudjiadge, en ſe retournant, comment tout ceci va ſe démêler ; Sire, reprit Moradbak, j'ai bien peur que votre majeſté ne ſoit pas ſatisfaite ; les hiſtoires de ces quatre maris ont un peu d'uniformité, elles ſont remplies de choſes myſtiques, que tout bon muſulman devroit pourtant ſavoir.... Qu'importe ? lui répliqua le Roi ; ces choſes-là, toutes belles & toutes néceſſaires qu'elles puiſſent être, endorment tout auſſi bien qu'aucune autre. Conte toujours, tu ſais que je ne veux que dormir ; mais, Sire, pourſuivit Moradbak, je voudrois que votre majeſté eût la bonté de me dire quand elle les aura entendues, quelle eſt l'hiſtoire des quatre maris, qui lui aura fait le plus de plaiſir ? Je te le dirai ſans peine, lui répondit Hudjiadge, c'eſt une des choſes que je fais le plus volontiers

que de juger ; tu peux commencer, je t'écoute.

Zesbet se plaça donc au milieu de ses quatre maris, poursuivit Moradbak ; & le sort étant tombé sur Abdal Motallab, il prit ainsi la parole.

HISTOIRE D'ABDAL MOTALLAB, SAGE.

Convaincu de tout ce que la belle Zesbet m'avoit dit, & persuadé que l'homme sage doit être absolument soumis à la providence, je partis. Celui qui croit en dieu, ne doit point regarder derrière lui.... Cependant je n'avois aucun pays déterminé pour le voyage que j'entreprenois. Mais dieu étant par-tout, & Mahomet, qui vive à jamais, reposant dans le sein de sa gloire, tous les chemins me parurent égaux. Je pensai seulement que dieu se manifestoit plus difficilement dans les villes, & qu'ainsi je devois les éviter & chercher les déserts. Je les parcourus long-tems avec des peines infinies, sans être rebuté par les fatigues, les ennuis & la mauvaise nourriture. Enfin, au bout d'un

certain tems, je rencontrai un ange, je le saluai profondément; je lui demandai des nouvelles de Mahomet. Il me répondit: Il n'est pas tems encore d'en instruire les hommes; qu'il te suffise seulement d'avoir trouvé grace devant dieu qui t'a permis d'arriver jusqu'ici, & prépare-toi à voir de grandes merveilles; continue ton chemin. Avant de suivre ses conseils, je fus frappé de son attitude. Il avoit un bras étendu du côté de l'orient, & l'autre du côté de l'occident. Je le priai de m'apprendre qui il étoit; voici ce qu'il me répondit: Je m'appelle Nourkhail; le jour & la nuit me sont confiés. Je tiens le jour, continua-t-il, dans la main droite, & la nuit dans la gauche; je maintiens l'équilibre entr'eux, & je suis obligé de me servir de toute mon autorité pour le conserver: car si l'un ou l'autre l'emportoit, l'univers seroit ou consumé par les feux du soleil, ou périroit par le froid dans l'horreur des ténebres. Je remarquai, pendant qu'il me faisoit ce récit, une table que cet ange avoit devant les yeux, sur laquelle étoient gravées deux lignes, l'une blanche, & l'autre noire. Je lui demandai de quelle utilité elle lui pouvoit être, & il eut encore la bonté de me répondre: Je regarde continuellement cette table, & ces deux lignes m'apprennent quand je dois augmenter ou diminuer le jour ou la nuit; elles m'instruisent encore des différentes variations que je dois donner à l'un & à

l'autre. Je le remerciai de ce qu'il m'avoit appris ; & je le quittai. Je l'avois à-peine perdu de vue, que je rencontrai un autre ange qui étoit debout, ayant une main levée vers le ciel, & l'autre penchée sur l'eau. Il m'apprit qu'il se nommoit Semkail. Mais pourquoi, lui dis-je, êtes-vous dans cette attitude ? Je tiens, me répondit-il, les vents en respect, avec la main que vous voyez en l'air, & j'empêche sur-tout le vent Haidgé de sortir du ciel ; si je lui en laissois la liberté, il réduiroit tout l'univers en poudre ; avec la main que je tiens sur l'eau, j'empêche la mer de se déborder ; sans cette précaution, elle couvriroit toute la surface de la terre. En achevant ces mots, il me fit signe de continuer mon chemin. A force de marcher, j'arrivai à la montagne de Kaf, qui entoure le monde, & qui n'est composée que d'un seul morceau de saphir vert. J'y fis la rencontre d'un ange, qui me demanda ce que je voulois. Je lui répondis : Je cherche le prophete Mahomet, j'ai quitté mon pays, j'ai parcouru la terre & les mers, sans pouvoir le trouver ; je ne sais plus où le chercher, & le souvenir de Zesbet rend ma recherche importune. L'ange me répondit : Espere, & continue d'avoir la foi. Daignez m'apprendre au moins qui vous êtes, repris-je avec douceur. Il me répondit avec autant de bonté que ceux que j'avois rencontrés jusqu'alors : Le grand dieu m'a donné le commandement de cette impor-

tante montagne. A quoi peut vous servir, lui dis-je, cette épée flamboyante dont votre main est armée? Lorsque dieu, dit-il, est irrité contre un peuple & qu'il veut lui faire sentir le poids de ses vengeances, je secoue les flammes de cette épée; aussi-tôt la famine ou la peste ravagent ses contrées; souvent même je cause les tremblemens de terre, dont tu as toujours ignoré la cause. Mais quand dieu veut récompenser les hommes, c'est alors que je quitte cette épée redoutable, & que l'on voit régner la paix & naître l'abondance; la terre devient féconde & prévient les desirs de l'homme. Charmé d'entendre ces merveilles, j'eus la curiosité de lui demander ce qu'il y avoit derrière la montagne de Kaf. On y trouve, me dit-il, quarante autres mondes, tous différens de celui-ci; chacun d'eux a quatre cens mille villes, & chaque ville quatre cens mille portes; les habitans y sont exempts de tout ce que les hommes souffrent, le jour y regne continuellement, la terre est toute d'or, & les extrémités de tous ces mondes sont fermées par de grands rideaux; les villes ne sont habitées que par des anges qui chantent continuellement les louanges de Dieu & celles de son prophete Mahomet. Les bontés de l'ange me rendant plus hardi à lui faire des questions, je voulus savoir ce qu'il y avoit derrière les rideaux dont il m'avoit parlé; & il me répondit: Tu me demandes ce que nous ne pouvons

comprendre

comprendre, & nous gardons un respectueux silence sur ce que nous en pouvons savoir. Tout ce que je puis en révéler, c'est que le peuple de Dieu est rassemblé en cet endroit, & que la puissance divine s'y manifeste plus qu'ailleurs. J'admirai Dieu avec lui; mais avant de le quitter, je le priai encore de me dire sur quoi la montagne de Kaf étoit appuyée. Elle est placée, me répliqua-t-il, entre les cornes d'un bœuf blanc nommé Kirnit; sa tête touche à l'orient, & sa queue à l'occident; la distance qui se trouve entre ses deux cornes peut être comparée au chemin que l'on pourroit faire dans le cours de cent mille ans. Mais curieux de m'instruire, je lui demandai pour dernière question, combien il y avoit de terres & de mers, & dans quel lieu étoit l'enfer. Il y a sept terres, me dit-il, & autant de mers; l'enfer est également sous les unes & sur les autres. Je le quittai après cette réponse, & j'arrivai jusqu'au voile qui termine le monde. Je vis le ciel au-dessus de ce voile, & l'eau au-dessous. Je remarquai qu'il y avoit une porte fermée au milieu de ce même voile, & que la serrure étoit scellée d'un cachet. Les deux anges qui la gardoient consentirent à me laisser passer; & marchant toujours sur la mer, j'arrivai dans un lieu tel que je n'en avois trouvé aucun dans le cours de mes voyages. Le premier habitant que j'y rencontrai, fut un jeune homme beau comme la lune lorsqu'elle est dans son

plein ; je lui demandai qui il étoit. Il me répondit ſans s'arrêter : Celui qui vient après moi te le dira. Après avoir marché un jour & une nuit, je trouvai celui dont le premier m'avoit parlé ; il étoit beau comme la lune demi-pleine. Je lui fis la même queſtion, & toujours en marchant il me répondit la même choſe que le premier. Enfin, je rencontrai le troiſième qui reſſembloit à la lune dans ſon premier quartier. Je le conjurai de s'arrêter, il le fit, & me demanda ce que je deſirois de lui. Je répondis que les deux qui le précédoient m'avoient renvoyé à lui pour ſavoir qui ils étoient ; & voici ce qu'il me dit : Le premier ſe nomme Iſraphil, & commande aux hommes ; le ſecond s'appelle Mikiail, & diſpoſe des biens & des ſaiſons ; je m'appelle Gabriël, & je ſuis ſerviteur du Dieu tout-puiſſant ; crois-moi, continua-t-il, retourne ſur tes pas, tu ne peux aller plus avant. Je ne verrai donc point Mahomet, répondis-je avec douleur, & je ſuis pour jamais ſéparé de Zesbet ? Tu ignores ce que tu as vu, me répondit-il, les deſſeins de Dieu ſont incompréhenſibles ; tu trouveras, ajouta-t-il, des conſolations ſur la terre. Je le priai de m'indiquer le chemin que je devois prendre pour m'abandonner encore à ma recherche ; il me le montra en s'éloignant de moi. Après avoir marché prodigieuſement long-tems, je me trouvai dans une prairie d'une étendue immenſe ; elle étoit non-ſeu-

lement remplie de safran & d'anémones, mais elle étoit encore arrosée de ruisseaux bordés d'une infinité de lions qui les défendoient. Mes yeux s'attachèrent sur un vieillard assis sur un trône placé au milieu de cette prairie; il me fit signe d'approcher, les lions auxquels je me présentai s'humilièrent devant moi & me laissèrent passer. Je me présentai devant le trône; ce vieillard me reçut avec bonté; il voulut savoir mes aventures, je les lui contai; & il me dit: Tu vois la gloire dont je jouis par la bonté du grand Dieu; je suis le prince Daniel. Tu as été comblé des graces du Très-Haut, continue de les mériter; tu n'es pas loin du terme, ne te décourage point. Mais, prince, lui dis-je, qui daignez prendre autant d'intérêt à moi, combien y a-t-il que je suis en chemin? les tems se sont évanouis dans les pays célestes que j'ai parcourus, & je crains bien que Zesbet ne soit plus engagée à moi. Il y a quatre ans moins quelques jours que tu es absent de la Mecque, me répondit le vieillard. Quatre ans! m'écriai-je avec douleur. La mesure des tems, reprit-il avec douceur, n'est pas facile à conserver, quand on est occupé des choses mystiques, & les sages qui doivent en faire un bon usage sont tranquilles quand ils sont employés pour acquérir des connoissances. Adieu, continua-t-il, espère, prends ce chemin, & console-toi par les grandes choses qui te sont réservées. Ces paroles

étoient néceſſaires à mon cœur pour m'aider à ſoutenir la crainte de trouver Zesbet infidelle ; Zesbet pour qui j'avois toujours conſervé l'amour le plus tendre & le plus pur, & qui ne méritoit pas le ſort cruel qu'il éprouve. Plein de ces idées, je marchai encore quelques jours, & j'apperçus un très-gros oiſeau perché ſur un arbre ; ſa tête étoit d'or, ſes yeux étoient de ſaphir, ſon bec de perles, ſon corps de rubis, & ſes pieds de topaze ; il y avoit, ſur le haut de cet arbre, une table bien ſervie, & ſur-tout en poiſſon. Je m'en approchai, je montai ſur l'arbre avec beaucoup de facilité, je ſaluai l'oiſeau, & je lui dis : Vous êtes le plus bel oiſeau que j'aie jamais vu. Enſuite je lui demandai qui il étoit, il me répondit qu'il étoit un des oiſeaux du paradis, que dieu l'avoit envoyé ſur la terre avec cette table, pour tenir compagnie & manger avec Adam, lorſqu'il avoit été chaſſé du paradis : depuis qu'il eſt mort, continua-t-il, je ſuis demeuré ici par l'ordre de dieu, pour ſoulager les ſaints voyageurs & les prédeſtinés, je ferai mon ſéjour ici juſqu'au jour du jugement. Mais, lui dis-je, les mets qui ſont ſur cette table, ne ſe corrompent-ils point ? Comment les remplacez-vous quand ils ſont gâtés ou qu'on les a mangés ? Ce qui ſort du paradis peut-il être altéré, me répondit-il ? Je lui demandai la permiſſion de me mettre à table, & l'ayant obtenue, je mangeai des mets qui me

parurent délicieux. Enſuite je voulus ſavoir s'il étoit toujours ſeul. Il me répondit qu'Abouxlabas, un des plus grands prophetes de dieu, venoit quelquefois lui rendre viſite. A-peine avoit-il ceſſé de parler, que je vis en effet paroître ce ſaint prophete ; il étoit vêtu de blanc, ſa barbe étoit d'une grande longueur & d'une grande beauté, le plus beau gazon naiſſoit ſous ſes pas. Il s'approcha de nous, & voulut ſavoir de moi comment j'étois arrivé dans cet endroit ; il comprit par mon récit combien l'envie que j'avois de me retrouver à la Mecque, auprès de ma chère Zesbet, étoit balancée dans mon cœur par le deſir de voir le ſaint prophete. Je fus au déſeſpoir quand il m'apprit qu'il falloit marcher pendant cent cinquante ans pour me retrouver ici ; cependant il m'offrit de me conduire. Je ne puis y retourner, lui dis-je, ſans avoir vu le prophete. Eh bien ! continua-t-il, je vais examiner ce que je puis faire pour te rendre ſervice ? En effet, après avoir lu quelque tems dans un petit livre qu'il tira de ſon ſein, il me dit : O homme prédeſtiné, c'eſt à la Mecque que tu dois retourner, je puis t'y conduire en cent cinquante mois ; & moi, reprit l'oiſeau, je te ferai faire le voyage en cent cinquante jours. Le prophete répliqua : Et moi je m'engage à t'y faire arriver en moins de ſix jours. L'oiſeau qui ne vouloit pas lui céder, dit qu'il m'y rendroit dans une heure. J'acceptai ſa propoſition ; il chargea le

prophete Abouxlabas de faire en ſon abſence les honneurs de la table, & me fit couvrir les yeux. Mais à-peine étois-je monté ſur ſon dos, qu'il me dit d'ôter le bandeau qu'il m'avoit ordonné de prendre; & c'eſt avec une extrême ſurpriſe que je me ſuis trouvé dans ma cour. Cette joie n'a pas été de longue durée, continua-t-il, en appercevant des hommes qui prétendent avoir autant de droit ſur Zesbet que le ciel m'en avoit accordé. Faites-nous part de vos aventures, reprit Zesbet, en ſe tournant du côté d'Yarab; & il commença en ces termes :

HISTOIRE D'YARAB, JUGE.

AU déſeſpoir de quitter la belle Zesbet, & ne penſant qu'aux moyens de rencontrer Mahomet, je partis, belle roſe du paradis. Tout incertain que j'étois de la route que je devois tenir, je me confiois en la ſageſſe du célebre Oucha, qui n'auroit pas recommandé une choſe impoſſible, & je diſois :

On peut le voir puiſqu'il impoſe cette condition au mariage de ſa fille ; je ne fus pas long-tems ſans rencontrer le déſert. La chaleur, la fatigue, & la mauvaiſe nourriture, me firent beaucoup ſouffrir. Cependant, un jour je dormis juſqu'au lever du ſoleil, & je me remis en marche avec une nouvelle confiance. A-peine avois-je fait quelques pas, que j'apperçus un animal compoſé de tous les quadrupedes, qui s'approcha de moi, en me diſant : Homme de Médine, ſois le bien arrivé, dieu m'a ordonné de venir ici pour te montrer le chemin. Il ſentoit le muſc & l'ambre : je lui témoignai une reconnoiſſance mêlée d'étonnement. Tu veux ſavoir qui je ſuis, me dit-il ? Je convins de ma curioſité. Je m'appelle Dabetul, me dit-il, & je dois demeurer ici juſqu'au jour du jugement ; le grand dieu m'a créé pour conſoler ceux qui ſont égarés, je n'ai point d'autre occupation. En achevant ces mots, il me dit le chemin que je devois ſuivre, & il me quitta.

Je marchai quatre jours & quatre nuits ſans autre nourriture que celle des racines que je trouvois avec beaucoup de peine. Enfin j'apperçus la retraite d'un ſolitaire, bâtie au plus haut d'un rocher qui dominoit ſur la mer ; je redoublai mes pas pour y arriver. Quand je fus à la porte, je demandai du ſoulagement, & je vis paroître un vénérable vieillard. Il me demanda qui j'étois, d'où je venois ?

& ce que je faisois dans ce lieu désert, où jamais il n'avoit vu venir personne du côté de la terre. Je lui contai le motif & les raisons de mon voyage ; & voyant par mon récit l'envie que j'avois de voir le saint prophete, il me dit : Dieu veuille que tu puisses réussir ; soixante ans de prières & de recueillement n'ont encore pu me faire obtenir une pareille faveur ; cependant dispose de tout ce qui peut dépendre de moi. Je lui demandai comment il pouvoit trouver des vivres dans le désert. Cette question, me répondit-il, me fait imaginer que tu as besoin de manger ; descends dans cette vallée, poursuivit-il, tu trouveras de quoi suffire à tes besoins & tu viendras ensuite me retrouver. Je descendis à l'endroit qu'il m'avoit indiqué, & j'y trouvai un jardin rempli de toutes les especes de meilleurs fruits ; il étoit coupé de plusieurs ruisseaux d'une eau vive & claire ; je mangeai de ces fruits, je bus de cette eau, & je revins trouver le vieillard, à qui je témoignai ma reconnoissance ; je lui demandai comment il trouvoit dans le désert les autres choses qui pouvoient lui être nécessaires ; il me répondit que les vaisseaux qui passoient quelquefois à la vue de la côte, lui fournissoient abondamment tous ses besoins. Nous apperçûmes à l'instant même un bâtiment, auquel le solitaire fit des signaux. Aussi-tôt le vaisseau mouilla, & la chaloupe vint à terre pour demander au vieillard ce qu'il avoit à leur

ordonner. Je desire que vous embarquiez ce jeune homme, leur dit-il, en me montrant à eux; ayez beaucoup d'égards pour lui, continua-t-il, car il est favorisé de dieu. Nous ferons toujours ce que vous ordonnerez, lui répondirent-ils. Nous fîmes ensuite nos adieux au solitaire, & nous nous embarquâmes. La nuit même, une tempête effroyable fit périr le bâtiment, & je fus le seul qui évitai la mort, à l'aide d'une planche dont je me saisis. Je luttai contre les flots pendant sept jours, & le huitième je fus assez heureux pour aborder dans une île. En me promenant sur le bord de la mer, je vis sortir du milieu des eaux un animal, qui fit un cri dont je fus si fort épouvanté que je montai sur l'arbre le plus épais pour me cacher. J'entendis trois fois pendant la nuit une voix qui fit autant de bruit qu'un tonnerre, en prononçant en arabe les louanges de dieu & celles de son prophete. Le jour parut, & je vis sortir un serpent monstrueux qui vint au pied de l'arbre où j'étois; il leva la tête, me salua, & me demanda qui j'adorois. J'adore le grand dieu, lui dis-je. Il me parut que cette réponse l'adoucissoit. Ainsi, voulant satisfaire ma curiosité, je fus assez hardi pour lui demander quelles étoient les voix que j'avois entendues pendant la nuit. Tu as entendu, me dit-il, les princes de la mer, qui sortent ainsi toutes les nuits, & qui publient les louanges de dieu. Tu es bien heureux, ajouta-t-il, d'être

cri épouvantable, & disparut. Je remerciai dieu d'avoir évité le malheur où la compagnie des méchans fait nécessairement tomber.

Je continuai mon chemin, & je ne fus pas longtems sans appercevoir une caverne, qui s'embellissoit à mesure que j'en approchois, & qui me parut à la fin un grand château orné d'or & de pierres précieuses. La curiosité m'engagea d'en visiter les appartemens; tout y respiroit les plaisirs & la volupté : tout ce que je rencontrai, esclaves & maîtres, tout étoit d'un abord agréable, tout étoit prévenant; enfin je vis au milieu d'un grand salon un sopha sur lequel une belle fille étoit assise; elle avoit autour d'elle cent esclaves, qui par-tout ailleurs auroient remporté le prix de la beauté; mais qui ne paroissoient pas plus devant leur maîtresse, que les étoiles devant la lune quand elle est dans son plein. Frappé de sa beauté, je m'arrêtai; elle me fit signe d'approcher, ce que je fis avec beaucoup de respect; elle m'ordonna de m'asseoir à ses côtés; elle fit signe à ses esclaves de prendre des instrumens, & dans l'instant j'entendis une musique sur les modes *ochac* & *Ozzul*, destinés pour les chants amoureux, qui charmèrent mon cœur; aussi-tôt une belle esclave me présenta une coupe remplie d'un vin exquis. Enfin je me livrois insensiblement à tous les plaisirs, quand je me souvins de Zesbet & de tout ce que j'avois fait pour elle. Pénétré des graces que j'avois reçues

du tout-puissant, je ne pus m'empêcher de le remercier de ses bontés. Et la belle fille m'ayant surpris dans cette action, me dit : Tu ne seras jamais heureux sur la terre, & tu n'es point fait pour habiter parmi nous ; ainsi je te conseille de n'y pas faire un plus long séjour. Mais du moins, continua-t-elle, si tu veux m'obliger, tu me feras un récit exact de ce qui t'est arrivé. J'y consentis, & je m'apperçus que plusieurs endroits de mon récit l'avoient touchée. Je voulus en profiter pour la ramener au culte du véritable dieu. Elle convenoit de tout ce que je lui disois ; mais elle ne pouvoit se détacher des plaisirs. Je la suppliai de vouloir bien m'apprendre à son tour quelque chose de son histoire ; & voici ce qu'elle eut la complaisance de me dire.

Je suis la fille d'un grand roi de l'Inde ; depuis un an j'ai été enlevée de sa cour, & conduite ici par un génie, qui, selon toutes les apparences, est celui qui fut tranformé en aigle, & que tu as contraint à prendre la fuite par ta prière. Ce génie enlevoit ordinairement toutes les filles qu'il trouvoit à son gré, & les apportoit ici. Je fus d'abord affligée de m'y trouver, mais il m'aimoit plus que toutes celles qu'il avoit rassemblées pour ses plaisirs, & me fit leur souveraine ; ma vanité fut flattée du triomphe de mes charmes. Il est jeune, aimable & attentif ; je l'aimai donc bientôt à mon tour, & je m'étourdis

aiſément ſur le genre de vie que je menois, ſi fort oppoſé aux impreſſions que l'on m'avoit données dans mon enfance. Cependant un mouvement intérieur me reproche ſouvent tout ce qui ſe paſſe : mais qui peut quitter les plaiſirs? qui peut renoncer à l'amour? Que deviendrois-je ſi je ſuivois tes conſeils? Que mettrois-je à la place des plaiſirs? Croismoi, quittons-nous, tu ne peux me donner que des remords. Cependant pour reconnoître ton zele & la confiance que tu m'as témoignée, je veux te rendre ſervice. Tout ce que je puis faire, c'eſt de te faire retourner au plutôt dans ta patrie. Je crains que le génie ne te retrouve ici, & qu'il ne veuille ſe venger de toi. Qui ſe confie en dieu, lui répondis-je, ne craint rien. Cependant quelle obligation ne vous aurois-je point, ſi vous me faiſiez voir le prophete! c'eſt l'unique moyen qui puiſſe me faire poſſéder Zesbet. Livre-toi à la providence, me dit-elle, je ne puis faire autre choſe pour ton ſervice; & puiſque tu n'as pas d'autre moyen, il eſt à croire, après tout ce qui t'eſt arrivé, que c'eſt celui que tu dois ſuivre. Je la remerciai de ſes bontés, & je me rendis à ſes raiſons. Quand tu ſeras arrivé au lieu où l'on va te porter, reprit-elle, tu donneras cet anneau, (en me donnant le ſien) au dragon qui va te conduire dans mon char; c'eſt un génie que je vais charger de cette commiſſion. Je ſaurai, par ce moyen qu'il t'aura conduit en ſureté. Je la re-

merciai mille fois, & la belle fille ayant fait appeller un dragon, qui étoit un génie ſubalterne, elle lui donna des ordres très-précis pour ma ſatisfaction, en lui diſant cependant qu'elle s'en rapportoit à ſes lumières. Je ſuis monté ce matin dans le char, & le dragon s'eſt envolé avec une ſi grande rapidité, que ſans pouvoir diſtinguer aucun objet, je me ſuis trouvé tout étourdi dans ma cour; je n'ai pas même ſenti que le dragon m'ait pris l'anneau de la belle fille; cependant je ne l'ai plus à mon doigt. Mais plus je ſens vivement le bonheur de revoir Zesbet, plus je ſens l'horreur de la ſituation où je ſuis, en trouvant ſon cœur partagé & ſa foi donnée à mon préjudice.

C'eſt à vous, Temimdari, que le ſort ordonne à préſent de parler, lui dit Zesbet en voyant qu'Yarab ne parloit plus; & Temimdari prit ainſi la parole :

HISTOIRE
DE
TEMIMDARI,
SOLDAT.

IL y a préciſément aujourd'hui deux ans que je vous épouſai, belle Zesbet. Vous devez être perſuadée que je n'avois en ce moment aucune envie de voyager, & vous pouvez vous ſouvenir que, par un uſage qui n'eſt que trop ordinaire à ceux qui ſuivent la profeſſion des armes, je fis le courageux par vanité, en paroiſſant me révolter contre les prophéties du ſage Oucha, ſans m'embarraſſer de la venue du grand prophete, qui ſoit à jamais loué, & que tous les cieux célebrent. Mais les principes de l'éducation ne ſortent jamais de nos cœurs. Je voulois me raſſurer contre moi-même; une voix ſourde à laquelle je ne pouvois réſiſter, me parloit intérieurement.

Je paſſai pour un moment dans cette même cour; la pluie, le vent, les éclairs & le tonnerre me ſaiſirent, je l'avoue, de la crainte de Dieu, & me reprochèrent

reprochèrent les discours que je venois de tenir. Ce fut donc avec peine, & même en prenant beaucoup sur moi, que je pris un air léger & brave, pour te dire : Zesbet, parle-moi pour me rassurer. Je fus surpris de t'entendre dire : Génies, emportez-le. Ces paroles n'étoient pas achevées, que je vis la muraille s'écrouler ; elle me découvrit un grand feu au milieu duquel il y avoit un homme dont le visage étoit noir & les yeux rouges & enflammés. Il étoit aussi grand que la plus haute tour, & suivi de plusieurs petits génies. Ce monstre me saisit & m'emporta dans une île habitée par des génies infideles & qui ne croyoient point l'unité de Dieu. Je ne fis pas un long séjour avec eux, car il vint une armée de génies fideles qui les attaqua. Celui qui m'avoit emporté fut tué dans le combat, & les vainqueurs m'emmenèrent avec ceux qu'ils firent esclaves. Ce fut alors que, chargé de chaînes & obligé de vivre avec des génies aussi mal-faisans, je regrettai mille fois les conseils du sage qui m'avoit adopté, mais plus encore ceux de la belle Zesbet, dont j'avois si mal profité. Je soutins avec assez de courage l'année pendant laquelle Zesbet me devoit être fidelle ; mais quand je la vis révolue, le désespoir s'empara de mon cœur, & je desirois tous les jours de voir la fin d'une vie aussi malheureuse. Enfin après dix-huit lunes d'un séjour si terrible, le roi des génies, dont nous étions esclaves, voulut

faire la revue de ſes priſonniers. Auſſi-tôt qu'il m'apperçut, il me dit: Tu es un homme; que faiſois-tu parmi les infideles? Je lui racontai de quelle façon j'avois été emporté, & comment l'on m'avoit fait eſclave. Mais Zesbet étant toujours préſente à mon eſprit, & voulant du moins profiter de mes malheurs par rapport à elle, je lui demandai des nouvelles de Mahomet, & voici ce qu'il me répondit: Il eſt très-difficile de le voir; moi-même je ne l'ai jamais vu, ajouta-t-il, il repoſe dans le ſein de dieu; nous ſuivons la loi qu'il doit prêcher: voilà tout ce que je puis t'en apprendre. Je ſuis le plus malheureux des hommes, m'écriai-je avec une douleur dont il me parut touché; ſi je ne vois le prophete, je dois renoncer à la plus parfaite des femmes. D'où es-tu? me dit-il. Seigneur, lui répondis-je, je ſuis de la Mecque. Sais-tu que ton pays eſt éloigné de ſoixante & dix ans de chemin? A cette nouvelle je m'évanouis. Quand j'eus repris mes eſprits, les larmes coulèrent de mes yeux en ſi grande abondance, que le roi me dit: Ne t'afflige point, prens courage, Temimdari, je te ferai conduire cette nuit chez un ſage qui pourra t'inſtruire mieux que moi du parti que tu dois prendre. Alors il me prit par la main, & me conduiſit dans un jardin ſur lequel donnoit la priſon des principaux génies qu'il avoit fait eſclaves. Le geolier en ouvrit la porte, & fit ſortir un de ceux que le roi lui avoit déſi-

gnés ; il l'amena devant lui. Il étoit effroyable ; son visage étoit noir comme de la poix, sa voix rauque ressembloit au tonnerre. Il se prosterna devant le roi, qui lui dit : Je te promets la liberté, si tu conduis cet homme chez le sage Touloukia. Combien demandes-tu de tems pour le conduire dans le lieu de sa retraite ? Le génie lui répondit : Je la connois, j'y ai souvent été dans le dessein de le tenter ; je m'engage, poursuivit-il à l'y conduire en trois heures. Cette réponse me fit grand plaisir. Alors le roi me regardant avec bonté, me dit : Temimdari, j'aurois fort desiré de te garder avec moi ; mais tes regrets sont légitimes : Va chercher les moyens de retrouver celle que tu as une si grande envie de revoir ; il ne me reste plus qu'à te recommander de prendre bien garde à toi. Ce génie est infidele ; je vais t'apprendre une prière qui te le soumettra, & qui l'obligera à te conduire sans aucun danger. Songe que si tu es un seul moment sans la répéter, il te laissera tomber & prendra la fuite. J'appris aisément la prière ; elle n'étoit pas longue. Le roi me recommanda encore une fois au génie. Il me prit sur son col, & s'éleva dans les airs. Il passa des mers, des montagnes & des plaines, & moi je répétois toujours ma prière. Enfin il s'éleva si haut, que le monde ne me parut pas plus gros qu'une pomme ; mais aussi les étoiles étoient grandes à mes yeux comme des montagnes. Le

génie voulut plus d'une fois me précipiter ; & la vertu de la prière me garantit toujours de ſa mauvaiſe intention. Cependant la ſituation où j'étois me fatiguoit & m'affoibliſſoit conſidérablement, quand je vis dans les airs une ſi grande quantité d'anges, qu'il n'y a que dieu qui puiſſe en ſavoir le nombre. Ils portoient tous une lance de feu dans la main, & chantoient les louanges de dieu. Leur vue me fit un ſi grand plaiſir, que ceſſant de répéter ma prière, je commençai à chanter les louanges de dieu avec eux. Le génie s'appercevant que je ne prononçois plus les paroles qui contraignoient ſa mauvaiſe volonté, me ſecoua, & prit la fuite. Je tombai en roulant, tantôt la tête, tantôt les pieds les premiers, pendant ſept jours, au bout deſquels dieu fit élever un vent qui me ſoutint, & me laiſſa tomber doucement ſur le bord de la mer. Il étoit nuit. Je voulus marcher; mais je me ſentis ſi fort étourdi, que je me couchai par terre. Je dormis juſqu'au lever du ſoleil; à mon réveil je me trouvai en très-bonne ſanté; & quand j'eus rendu graces à dieu, je ſuivis le bord de la mer, & je vis un chameau qui s'approcha de moi, en me diſant: Homme de la Mecque, ſois le bien arrivé. Je le ſaluai avec ſurpriſe. Mais je fus encore plus étonné quand il ajouta : Dieu m'a ordonné de venir ici pour te faire paſſer la mer; prépare-toi à voir des choſes ſurprenantes. Ah! beau chameau, m'écriai-

je, faites-moi voir Mahomet, & donnez-moi les moyens de revoir bientôt ma chère Zesbet. Je n'entre point dans les desseins de dieu, me répondit simplement le chameau, sois soumis comme moi à ses volontés. Ces paroles m'engagèrent à le regarder avec beaucoup d'attention; son ventre étoit rouge & noir, & ses yeux étoient du plus beau jaune; il répandoit une odeur admirable; je ne pus m'empêcher de lui témoigner l'étonnement que sa vue me causoit; il me parut très-peu sensible à mes éloges, & me plaça sur son dos. Quand il m'eut fait passer la mer avec une incroyable rapidité, il me dit adieu, & me quitta. Je marchai pendant quatre jours & quatre nuits, sans autre nourriture que celle des coquillages que la mer fournissoit en assez petite quantité. Enfin je rencontrai au bout de quelque tems une caverne qui avoit soixante & dix portes, j'en poussai doucement une; je vis que l'espace qu'elle fermoit, étoit d'une prodigieuse étendue, qu'il étoit rempli d'un nombre infini de génies de différentes figures, & qui tous étoient enchaînés & retenus par les plus fortes chaînes. Il est à croire que, sans cette précaution, ils se seroient déchirés les uns & les autres, car ils blasphémoient & s'accabloient d'injures. Je m'approchai d'un vieillard dont la physionomie étoit audacieuse, il étoit couché sur le côté, & n'avoit qu'un œil; mais cet œil étoit étincelant. Il me demanda d'où je venois, &

de quel pays j'étois. En apprenant que la Mecque étoit ma patrie, il voulut ſavoir ſi Mahomet avoit paru, je lui dis que je l'ignorois. Tu mens, me dit-il : cependant il me fit approcher de lui, & me demanda ſi le monde étoit toujours vicieux. Je l'aſſurai qu'il étoit plus que jamais ſouillé de crimes. Auſſi-tôt il fit un mouvement pour ſe lever, en diſant : Cela étant ainſi, mon heure eſt proche. Mais dans l'inſtant je vis paroître un ange qui tenoit une maſſue de feu, dont il lui donna pluſieurs coups ſur la tête, en prononçant ces mots : O! maudit, ton heure n'eſt pas encore venue, j'ai long-tems encore à te faire ſouffrir. Je demandai avec beaucoup d'humilité à l'ange, quel étoit cet homme, & dans quel lieu j'étois. Il me répondit : Cet homme eſt l'antechriſt, & tu es à l'entrée de l'enfer. Mahomet que je cherche, ne peut être ici, dis-je en ſortant ; où puis-je le trouver, lui demandai-je ? Dieu eſt grand, me répliqua-t-il, ne te décourage point, continue ton chemin. Je ſuivis ſon conſeil, & j'arrivai dans un déſert que je trouvai ſi aride, que je ne pus retenir mes larmes. Cependant à force de marcher, j'apperçus un château carré qui répandoit une grande lumière de chacune de ſes faces ; l'eſpérance de le trouver habité me donna de nouvelles forces ; & je découvris en l'approchant que les pierres dont il étoit conſtruit, étoient alternativement d'or & d'argent. Je vis enſuite ces mots écrits

ſur la porte : Il n'y a qu'un dieu, Mahomet eſt ſon grand ami, Adam eſt la créature pure & ſincère de dieu.... Ces paroles m'inſpirèrent une grande confiance, & j'entrai ſans balancer dans ce château, où je ſentis une odeur divine de parfums qui m'étoient inconnus. Je vis enſuite un grand nombre de ſophas couverts des plus riches tapis travaillés en or & en argent ; je levai un rideau également magnifique, contre lequel ces ſophas étoient appuyés, & j'apperçus un très-grand nombre de beaux jeunes hommes qui avoient leurs ſabres nuds & pendus à leur côté ; les uns étoient debout, les autres étoient aſſis ; mais le ſang couloit avec abondance des bleſſures dont ils étoient percés. Je trouvai plus loin un autre rideau que je levai pareillement, & je vis couler un fleuve dont l'eau étoit plus douce que le miel, plus fraîche que la neige, & plus blanche que le lait. On voyoit ſur les bords de ce fleuve pluſieurs tables bien garnies, j'en profitai. Je n'avois aucune envie de quitter un lieu ſi rempli de délices ; mais un grand lion vert, & qui avoit les louanges de dieu & celles de Mahomet écrites ſur les deux flancs, voulut ſe jetter ſur moi, & la peur qu'il me cauſa, me fit prendre la fuite, & ſortir du château.

Après avoir fait quelques pas, j'apperçus un jeune homme qui prioit dieu, & dont tous les habits étoient verts ; il avoit devant lui un grand écriteau

de même couleur. Je n'osai par respect regarder ce qui étoit écrit ; j'approchai de lui, & je lui demandai le nom du château dont je sortois, & voici sa réponse : Mahomet, pour reconnoître la peine que tu prends à le chercher, a obtenu de dieu la permission de te faire voir une image du paradis qu'il destine à ceux qui périront pour défendre & pour soutenir sa foi ; remercie dieu, me dit-il, d'avoir obtenu une semblable faveur : je lui obéis. Prends cette grenade, ajouta-t-il ensuite, & mange-là. Je la pris, & jamais je n'ai trouvé de fruit si agréable. Nous étions auprès d'une fontaine, qui servit à me désaltérer, & l'eau m'en parut délicieuse. Il voulut savoir mon histoire ; je la lui racontai, & quand il m'eut appris qu'il étoit Enoch que dieu avoit enlevé, je redoublai mon respect & mon admiration, mais je ne pus m'empêcher de lui témoigner l'envie que j'avois de voir Mahomet. Tout ce que j'ai souffert, lui dis-je, pour satisfaire ce desir, loin de l'éteindre en moi, semble l'avoir redoublé ? Prends courage, homme protégé de dieu, me dit-il, tu seras bientôt où tu desires d'arriver, & tu reverras celle que ton cœur desire ; on trouve dieu, & l'on éprouve ses bontés lorsque l'on s'y attend le moins. Pendant que ce jeune-homme me parloit, je vis paroître une nuée noire au-dessus de nos têtes ; elle étoit soutenue par des anges. Le jeune-homme leva les yeux, salua les anges, & leur demanda dans

quel pays ils alloient ; ils lui dirent qu'ils étoient envoyés pour ravager le pays des idolâtres. Enoch leur dit : Suivez les ordres de dieu, & continuez votre chemin. Elle étoit suivie d'une autre, dont la blancheur étoit extrême ; il salua encore les anges qui la soutenoient, & leur fit la même question. Les anges lui répondirent : Nous allons porter la miséricorde dans le pays qui doit donner le jour au grand ami de dieu. Alors en me montrant à eux, regardez ce jeune-homme, leur dit-il, & portez-le où il doit arriver, vos intelligences sont assez subtiles pour savoir ce qui lui convient, & ce que vous en devez faire. Dans le même tems, les anges abaissèrent la nuée pour me prendre ; je fis de nouveaux remerciemens au prophete Enoch, & la nuée m'a rapporté dans la cour de ma maison presqu'en un instant ; mon impatience pour la revoir, & tout ce que j'ai souffert, ne méritoient pas tout ce que j'y ai trouvé.

C'est à vous à présent, Aboutaleb, dit Zesbet, à nous conter tout ce que vous avez vu. Aussi-tôt il commença en ces termes :

HISTOIRE D'ABOUTALEB,

DOCTEUR DE LA LOI.

FRAPPÉ de tout ce que la belle Zesbet m'avoit appris, & curieux de m'instruire de tout ce que l'on pouvoit savoir de Mahomet qui devoit naître un jour pour le salut des hommes, je partis il y a aujourd'hui un an. Ce fut inutilement que je traversai une très-grande partie de l'Inde; les sages que je consultai pendant plus de six mois, ne m'apprirent que ce que je savois déja. Enfin je m'embarquai sur le grand Océan, & n'ayant aucune route déterminée, le vaisseau qui se trouva le premier prêt à faire voile fut celui que je préférai. Après une navigation assez heureuse pendant quelques mois, il fit naufrage, & j'échappai seul à la fureur des flots, en me sauvant sur une planche qui me porta à la côte d'une île que je trouvai remplie de serpens. Je les considérois avec attention, quand j'apperçus au milieu d'eux un petit serpent jaune, d'une couleur admirable, & qu'un des gros portoit sur son dos. Mais ce qui m'étonna

le plus, ce fut de voir tous les autres ſerpens accourir du plus loin qu'ils l'appercevoient, & venir ſe ranger autour de lui, comme pour lui ſervir de gardes. Il ſiffla, & tous les autres ſaiſis de crainte, s'enfoncèrent dans la terre. J'admirois ces merveilles, lorſque le petit ſerpent me demanda qui j'étois; je contentai ſa curioſité, & je le priai de ſatisfaire la mienne. Je me nomme Temliha, me répondit-il, & mon autorité eſt ſi abſolue ſur tous les ſerpens de cette île, que d'un ſeul mot je les fais deſcendre dans les eaux qui ſont ſous la terre; telle eſt la volonté du grand Dieu: ſi je ne les retenois ainſi dans le devoir, il y a long-tems qu'ils auroient détruit les enfans d'Adam. Je lui demandai des nouvelles de Mahomet, il me dit qu'il devoit annoncer aux hommes la véritable parole de Dieu, mais il ajouta qu'il ne l'avoit point vu. Enſuite je le priai de m'apprendre comment je pourrois ſortir de l'île qui lui étoit ſoumiſe. Auſſi-tôt il appella un de ſes plus grands ſerpens, & lui ordonna de me porter au plutôt, & ſans me faire aucun mal, à la côte de la terre ferme qui n'étoit pas éloignée. Ses ordres furent exécutés; & quand je fus à terre, je voulus remercier le ſerpent; mais, ſans m'écouter, il s'éloigna promptement de moi. Je remerciai Dieu de toutes ſes bontés; & le cœur toujours occupé des beautés de Zesbet, & des moyens de voir le grand prophete pour la poſſéder, je revins chez

les Assyriens, & je me rendis à Babylone pour y voir un sage des plus renommés, appellé Uffan. J'étois à-peine entré dans sa maison, qu'il me dit : Aboutaleb, tu cherches inutilement le saint prophete; je sais cependant un moyen qui pourroit te satisfaire, malgré le nombre des années qui doivent encore s'écouler avant sa naissance; je ne crois pas que tu puisses jamais jouir de la belle Zesbet, si tu n'acceptes le parti que je vais te proposer. Je sais par mes livres que tu connois l'île des serpens, celle où regne le serpent Temliha. Si tu veux m'y conduire, je trouverai les moyens de nous rendre l'un & l'autre riches & célebres dans le monde, & de nous faire parvenir à une si grande vieillesse, que nous verrons Mahomet pendant long-tems, & que nous serons ses premiers disciples & les fideles observateurs de sa loi. Je fus charmé des propositions du sage Uffan, je les acceptai avec empressement, & je lui promis de le conduire dans l'île du serpent jaune. Dès-lors nous ne fûmes plus occupés que des soins de notre départ. Ils ne furent pas longs; Uffan prit un arc & des fleches; il remplit deux petits vases d'argent, l'un de vin & l'autre de lait, & les mit dans une boëte de fer qu'il emporta. Nous arrivâmes sans obstacles à la terre ferme où le grand serpent m'avoit conduit par ordre de Temliha. Nous achetâmes une petite barque avec quelques provisions, & nous mettant l'un & l'autre à ramer, nous

débarquâmes en peu de tems dans l'île où le serpent faisoit sa demeure.

Le premier soin d'Uffan fut de mettre à terre le petit coffre de fer & de l'ouvrir; nous nous mîmes ensuite à l'écart, de façon que sans être vus nous pouvions examiner ce qui se passeroit. Le petit serpent, attiré par l'odeur des deux liqueurs, accourut avec empressement, & bientôt il les but avec avidité; mais le vin l'ayant étourdi, il tomba dans le coffre. Le sommeil suivit de près son ivresse: aussi-tôt Uffan courut sans faire de bruit, ferma le coffre & l'emporta. Nous parcourûmes le reste de l'île, pour trouver une plante que le sage Uffan cherchoit avec empressement. Quand nous fûmes auprès de la plante, par la toute-puissance de Dieu elle tint ce discours au sage Uffan: Coupe & pile quelques-unes de mes branches, elles te fourniront une huile si merveilleuse, qu'en s'en frottant la plante des pieds, on peut marcher sur les eaux sans aucun risque. C'est toi précisément que je cherche, lui répondit Uffan, & je te devrai le succès de mes desseins. Il fit aussi-tôt ce que la plante lui avoit conseillé; il recueillit l'huile dans une bouteille qu'il avoit eu soin d'apporter; & le petit serpent ne devant servir à Uffan que pour lui faire trouver cette merveilleuse plante, qui se nommoit *Feéarz*, à ce qu'il m'apprit, il ouvrit le coffre & lui rendit la liberté. Aussi-tôt il s'éleva dans les airs, en disant:

Le grand Dieu ſait punir les téméraires; ... & il diſparut. Tu ne dois avoir aucune inquiétude, me dit alors Uſſan, nous avons l'article le plus eſſentiel pour obtenir ce que je t'ai promis; allons ſur le bord de la mer, continua-t-il. Nous y fûmes promptement rendus; nous nous frottâmes la plante des pieds de l'huile merveilleuſe de Feéarz, & nous fûmes aiſément convaincus du ſingulier effet de ſa vertu, car nous marchâmes ſur les eaux ſans même avoir les pieds mouillés.

Après avoir fait un chemin aſſez conſidérable, nous apperçûmes un rocher qui n'étoit cependant pas des plus élevés, & dont le ſommet étoit couvert d'un nuage blanc. Quand nous y fûmes arrivés, Uſſan marcha droit à une caverne, dont la porte étoit fermée avec une ſerrure d'or: il tira une fleche contre cette porte, & elle s'ouvrit; il entra & je le ſuivis. Nous vîmes paroître deux lions furieux, contre leſquels il tira deux fleches, & ils diſparurent. Nous trouvâmes enſuite une autre porte fermée; une fleche la fit encore ouvrir. Il parut alors deux dragons, qu'il fit diſparoître comme les deux lions; & rien ne nous empêcha plus d'arriver en face d'un trône magnifique. Il étoit peint de différentes couleurs, & couvert d'un riche tapis de ſoie brodé en or. On voyoit ſur ce trône un homme d'une figure reſpectable, couché ſur le dos; il avoit au petit doigt de la main droite un anneau qui é-

clairoit toute la salle. On lisoit distinctement sur cet anneau : Il n'y a qu'un seul Dieu, & Salomon est son prophete.... Une lampe d'or étoit suspendue au-dessus de la tête de ce prince; deux dragons étoient à sa tête, & deux autres à ses pieds. Uffan les fit encore disparoître par le moyen de ses fleches; & se tournant de mon côté : C'est à-présent, me dit-il Aboutaleb, mon cher frère, que j'ai besoin de tes services; si je viens à bout de mon entreprise, nous aurons tout ce que je t'ai promis, & tu rendras Zesbét heureuse. Je vais approcher de ce prince, continua-t-il, pour tirer l'anneau qu'il porte à son doigt; mais je sais qu'un serpent doit s'élancer contre moi dans le moment même, & qu'il me fera mourir; prends mon arc & ces trois fleches, dit-il, en me les présentant, & quand tu me verras mort, tire contre moi une de ces fleches, & je ressusciterai. Je lui promis de faire exactement ce qu'il me recommandoit. Cependant je le priai de me dire le nom de celui que nous voyions couché sur ce trône. C'est, me répondit-il, le prophete Salomon; son anneau est tout-puissant, c'est par son moyen qu'il s'est asservi les hommes, les génies & tous les animaux, & qu'il s'est rendu le maître de tout le monde, en acquérant la connoissance de tous les secrets de la nature; & si je puis mettre cet anneau à mon doigt, je serai un second Salomon. En disant ces mots, il mit le pied sur le

trône, & fit tous ses efforts pour s'emparer de l'anneau. Alors il sortit de dessous le trône un serpent, qui du seul poison de son haleine fit tomber Uffan & le fit mourir. Quand je le vis dans cet état, je lui tirai une fleche qui lui rendit aussi-tôt la vie. Uffan fit de nouveaux efforts; ils n'eurent pas plus de succès que les premiers, l'haleine empoisonnée du serpent le fit mourir une seconde fois. Je me servis avec succès du même moyen. Si tu me ressuscites encore une fois, me dit Uffan, je n'ai plus rien à craindre, & je suis le plus heureux des hommes. Il voulut encore prendre l'anneau; le serpent le fit encore mourir. Et dans le moment que j'allois tirer la troisième fleche, le ciel s'obscurcit, un tonnerre affreux se fit entendre, tout le rocher s'ébranla; je tombai le visage contre terre. Et quand j'eus repris mes esprits, le serpent me regarda avec indignation, & me dit: Es-tu donc un rebelle? Qui t'engage à rendre service à ce sacrilège? Si tu n'avois pas la protection du grand ami de dieu, je te ferois éprouver un sort pareil au sien. Je jettai promptement mon arc & ma troisième fleche; cette soumission fit retirer le serpent; l'air redevint calme, & je ne pensai qu'à m'éloigner de ce lieu terrible. Je me frottai les pieds de l'huile merveilleuse dont Uffan m'avoit heureusement remis la bouteille, & je marchai sur la mer; j'en traversai six différentes, sans rien rencontrer. Ce ne fut qu'après

qu'après être parvenu à la septième, que j'apperçus une île qui paroissoit d'or. Quand j'y fus entré, je la trouvai couverte de saffran, de palmiers & de grenadiers; à l'aspect de ces fruits, je crus être arrivé dans le jardin d'Eden. Je cueillis de ces fruits qui réparèrent mes forces épuisées; mais je fus très-effrayé quand, en jettant la vue sur l'île, j'apperçus des hommes d'une figure singulière, qui accouroient de tous côtés le sabre à la main, & qui me venoient attaquer; je prononçai le nom de dieu, & ils s'arrêtèrent aussi-tôt, & mirent leur sabre dans leur fourreau, en prononçant eux-mêmes le nom de dieu. Qui cherches-tu dans cette île? me demandèrent-ils. Je cherche Mahomet, leur répondis-je. A ce nom sacré, ils redoublèrent d'attention pour moi, & me dirent qu'ils étoient des génies qui habitoient autrefois avec les anges du tout-puissant, mais qu'ils avoient été envoyés sur la terre, où ils devoient demeurer jusqu'au jour du jugement, pour détruire les idolâtres & ceux qui dans la suite ne croiroient pas la loi du saint prophète. Ils ajoutèrent qu'il ne m'étoit pas permis de demeurer avec eux, & que je devois m'éloigner au plutôt. Leur chef prit alors la parole, & me dit, que dieu ayant permis que je parûsse dans leur île, ils devoient tout employer pour avoir soin de moi, & qu'ainsi il alloit me donner les moyens d'en sortir. Je lui témoignai ma reconnoissance, &

je le priai de me faire conduire le plutôt qu'il le pourroit dans les lieux où il croiroit que je pourrois saluer le saint prophete. Je ne puis, me dit-il, te rien répondre sur ce sujet; je vais faire pour toi l'unique chose qui soit en mon pouvoir. Aussi-tôt il ordonna que l'on sellât un de leurs chevaux, & qu'on lui couvrît les yeux : Car, sans cette précaution, il n'auroit pas été possible à aucun homme de le monter. Il me recommanda de mettre ma confiance en dieu, & m'assura que j'arriverois heureusement dans un port de la mer rouge, où je trouverois un vieillard & un jeune-homme auxquels je remettrois le cheval qu'ils me confioient. Ils te rendront, continua-t-il, les services qui pourront dépendre d'eux, & t'apprendront peut-être ce que tu cherches, & que j'ignore moi-même. Je partis après leur avoir donné toutes les marques de ma reconnoissance. Mon voyage fut très-heureux; mais le cheval s'éleva si haut dans les airs, que je ne vis aucun objet; il rabattit sur un port de mer, où je trouvai ceux que l'on m'avoit annoncés; je leur remis le cheval. Le vieillard me demanda s'il y avoit long-tems que j'avois quitté l'île des génies. Je lui répondis que j'en étois parti sur le midi. Combien crois-tu avoir fait de lieues ? reprit le vieillard. Cinq ou six, lui répondis-je. Tu as fait, me dit-il, plus de huit mille lieues. Je ne pouvois me lasser d'admirer tous les prodiges qui m'arri-

voient ſucceſſivement. Je convins avec le vieillard qu'il n'y avoit rien d'impoſſible à dieu ; mais toujours occupé de l'envie de voir Mahomet, il me parut que je l'attendriſſois. On doit tout faire pour un auſſi bon motif, me dit-il ; enſuite il ajouta : Quoique notre cheval ſoit aſſez fatigué, & qu'il ne ſoit pas accoutumé à porter un auſſi grand poids que le tien, le lieu où tu dois aller, ſelon les décrets de la providence, eſt ſi peu éloigné, que je vais lui ordonner de t'y conduire ; en effet, une cinquantaine de lieues qui peuvent nous en ſéparer, eſt une bagatelle ; de plus, le tems preſſe. Je lui témoignai ma reconnoiſſance par mes larmes ; je voulus embraſſer ſes genoux, il m'en empêcha, & le cheval étant arrivé, il lui dit un mot à l'oreille. Je le montai avec les mêmes précautions ; & dans un moment il m'a conduit ici, m'a jetté dans la cour, & je l'ai perdu de vue.

Si je n'ai point vu Mahomet, reprit alors Aboutaleb, vous devez au moins convenir, belle Zesbet, que ce ne n'eſt point ma faute, que je n'ai rien épargné pour y parvenir, & que les trois rivaux que mon malheur m'attire, & qui ont eu l'avantage de partir avant moi, ne ſont pas plus heureux, quant au principal objet de leur voyage, & qu'ils n'ont pas éprouvé plus de bontés & de faveurs du Tout-puiſſant que je confeſſe en avoir reçu.

Alors Zesbet prenant la parole, leur dit : Vous

êtes témoins de ma ſoumiſſion aux ordres de mon père, vous les voyez écrits de ſa main, le prodige eſt convaincant, & la bonté de Dieu pour vous ſe manifeſte : je vous jure que je vous deſire également tous les quatre ; cependant je ne puis épouſer que celui qui aura vu Mahomet ; aucun de vous n'eſt donc mon mari.

Cette douceur & cette égalité de ſentimens, loin de calmer les rivaux, ne ſervant qu'à leur donner la certitude d'être approuvés par l'objet de leurs vœux s'ils pouvoient écarter ceux qui mettoient obſtacle à leur ſatisfaction, alloit encore augmenter leur animoſité. Zesbet la remarquoit avec un trouble & un embarras qu'elle ne pouvoit diſſimuler, quand un coup de tonnerre qui ſe fit entendre malgré la ſérénité du ciel, attira toute leur attention. Alors ils virent paroître un vieillard auguſte par la beauté de ſes traits & par la grandeur de ſa barbe, dont la blancheur ſe confondoit avec celle de ſes vêtemens. Il étoit appuyé ſur un ſabre nud, dans lequel il mettoit ſa confiance ; un nuage blanc le portoit, il étoit ſuivi d'un rayon de la gloire de Dieu, qui ſe perdoit dans l'immenſité des cieux. A cet aſpect ils ſe proſternèrent, n'oſant enviſager celui qui leur apparoiſſoit avec un ſi grand éclat.

Levez-vous, leur dit-il. Ils obéirent, ſe tenant dans le plus profond reſpect, & il leur dit : Abdal Motallab, Yarab, Aboutaleb, Temimdari, vous

avez trouvé grace devant le Tout-puissant; tout ce que vous avez vu par sa permission est une récompense de m'avoir cherché. Regardez-moi, je suis Mahomet, je suis le grand ami de Dieu, celui qui, par sa permission, doit répandre la lumière sur la terre; & jouissez d'un bonheur que nul autre que vous dans le monde ne peut connoître à-présent, & qui sera envié dans la suite de tous les siecles. Les promesses du sage Oucha vont être accomplies en ta personne, Zesbet; tes vertus & tes beautés m'ont engagé à te préférer sur toutes les filles de la Mecque: tu te nommeras dorénavant *Amina*. & se tournant ensuite du côté des maris: Vous m'avez vu, leur dit-il, elle est à vous, vous êtes à elle, travaillez donc avec un saint zele à me faire voir le jour pour éclairer l'univers. Tous ceux qui suivront la loi que je dois prêcher pourront avoir quatre femmes; Zesbet sera la seule qui aura légitimement quatre maris à la fois; c'est le moins que puisse avoir celle dont je veux naître.

En achevant ces mots, Mahomet disparut; ils le suivirent des yeux autant qu'ils leur fut possible; & ils le virent se perdre dans la gloire de dieu.

Zesbet se livrant aux quatre maris que la providence lui avoit destinés, se soumit avec résignation aux ordres du ciel. Le sort décida des arrangemens particuliers; ils vécurent dans la plus parfaite intelligence, au milieu de l'abondance que leur four-

nirent ſans peine les tréſors du célebre Oucha, qui ſe découvrirent à leurs yeux; & le grand prophete naquit.

Moradbak, après avoir fini ſon hiſtoire, regarda fort attentivement ſi le roi n'étoit point endormi. Et le voyant éveillé, elle lui demanda quel jugement il portoit de ces grandes aventures & de ce grand miracle. Je crois, lui dit le roi, que cette hiſtoire ne m'eût pas été moins ſalutaire que la première, ſi je ne m'étois pas aviſé d'être attentif pour juger de la préférence; mais j'ai la tête ſi remplie de génies & de prodiges, que je ne ſuis pas en état de prononcer. Au lieu de t'aviſer de me faire juger de ces extravagantes hiſtoires, ne devois-tu pas voir toi-même que j'ai toujours dormi; & que la fin m'a un peu réveillé? N'importe, raconte-moi ſeulement des hiſtoires, & ne t'embarraſſe pas d'autre choſe: En voilà cependant aſſez pour aujourd'hui, va te repoſer, je t'attends demain. Elle obéit, & le lendemain elle commença en ces termes:

HISTOIRE
DE
NAOUR,
ROI DE CACHEMIRE.

NAOUR roi de Cachemire, gouvernoit depuis l'âge de quinze ans cette heureuse contrée, avec justice, mais avec sévérité; il vouloit que ses sujets fussent heureux, & qu'ils méritassent de l'être. L'oisiveté ne trouvoit jamais grace devant lui; il faisoit acheter la diminution des impôts par un travail assidu, qui par-là devenoit pour ses sujets une double source de richesse. Il exigeoit la plus prompte obéissance, & ne commandoit rien sans raison; & par une conséquence nécessaire, ceux auxquels il donnoit des preuves de sa générosité subissoient le plus rigoureux examen de leur mérite. Ses armes heureuses l'avoient rendu conquérant; son caractère fier l'avoit toujours suivi dans ses conquêtes & dans sa politique; ses voisins le redoutoient, & ses peuples l'admiroient en le craignant : c'est le sort de la vertu qu'accompagne trop d'austérité. C'est ainsi que Naour régnoit depuis

vingt ans, & ſon pouvoir paroiſſoit ſi bien établi ſur le courage, l'eſprit & la juſtice, que jamais on n'eût imaginé qu'il pût éprouver les revers de la fortune.

Ce roi n'avoit jamais connu les charmes de l'amour, il avoit toujours regardé cette paſſion comme une foibleſſe de l'humanité : les beautés qu'il avoit eues ſans nombre dans ſon harem, le lieu ſecret de ſes plus doux plaiſirs, ne lui avoit jamais fait imaginer que l'on pût être ſoumis à la volonté de celles que l'on ſoumettroit à la ſienne, & devenir l'eſclave de ſes eſclaves. Il étoit plus que jamais prévenu de cette erreur, lorſque l'intendant de ſon harem lui préſenta l'incomparable Fatmé; elle parut devant lui plus fière des avantages dont la nature l'avoit comblée, que Naour ne l'étoit de ceux du trône. La fermeté de l'eſprit de ce prince qui jugeoit ſévèrement de tous les objets, la dureté même de ſon cœur, qui n'étoit ſenſible qu'au mérite ſurnaturel; tous ces ſentimens nés en lui, augmentés par l'habitude & la vanité de les pratiquer, furent en un inſtant humiliés devant ſa nouvelle eſclave. Cependant elle ne témoignoit aucun orgueil qui pût révolter; tout étoit graces & beautés dans ſa perſonne; ſa fierté même étoit néceſſaire à la majeſté de ſa taille, & à l'arrangement de ſes traits.

Naour ſentit ſa défaite, il en fut piqué, il voulut ſe la diſſimuler; &, dans l'eſpérance de l'éviter,

son premier soin fut de se priver d'un objet dangereux; mais l'amour ne fut pas long-tems sans le ramener. Fatmé feignit de ne pas s'appercevoir des mouvemens qu'elle faisoit naître dans un cœur si fier; elle s'en applaudit, son amour-propre en fut flatté, & elle ne se rendit aux desirs emportés de son maître, qu'après en avoir triomphé. Le Roi de Cachemire étoit trop excusable de céder à une aussi parfaite beauté; ses cheveux noirs le disputoient en longueur à ceux de la nuit la plus obscure, & son brillant visage disoit à la lune lorsqu'elle étoit à son quatorzieme jour : Parois, ou je parois. Si un derviche qui passe la nuit dans le recueillement de la prière, avoit seulement vu en songe un objet qui pût lui être comparé, il en auroit perdu l'esprit Ses dents étoient encore mieux rangées que le plus beau fil de perles; la fossette de son menton étoit la prison des cœurs; la délicieuse odeur que toute sa personne répandoit naturellement, surpassoit celle du musc le plus estimé; & le signe noir qu'elle avoit à-côté de l'œil gauche, étoit une des plus grandes séductions que l'amour eût attachées à toute sa personne.

Naour, le fier Naour, devint en peu de tems si passionné pour la belle Fatmé, au milieu même de la plus vive jouissance, qu'il ne pouvoit vivre sans contempler ses beautés, & sans admirer ses beaux cheveux tressés. Il étoit étonné de tous les

ſentimens que la nouveauté rendoit encore plus agréables à ſon cœur ; il ſe livroit ſans ceſſe à l'amour le plus tendre, & s'enivroit des attraits de ſa belle eſclave, qu'il voyoit tous les jours avec un nouveau plaiſir. Le ſigne noir dont il étoit encore plus frappé que de tous ſes autres agrémens, étoit un grain ſemé dans ſon cœur, qui y produiſoit un amour infini. Ce prince, dans les tranſports de ſa paſſion, compoſa cette tendre chanſon que la Perſe chante encore aujourd'hui :

Ce ſeroit envain que je ne voudrois pas la ſuivre ; ſes beaux cheveux m'ont enchaîné, & m'entraînent malgré moi.

Naour, amoureux pour la première fois, ne connoiſſoit encore ni la défiance ni la jalouſie ; ſon caractère ne lui avoit juſqu'alors laiſſé voir les femmes qu'avec une ſorte de mépris, & ſon amour le livra d'abord à la confiance la plus tranquille. Ce qui lui reſtoit même de fierté auprès de Fatmé ne lui laiſſoit pas douter de ſa reconnoiſſance & de ſa tendreſſe. Puiſque j'aime enfin, diſoit-il en lui-même, je ſuis aimé.

Quand la belle eſclave fut bien aſſurée du pouvoir de ſes charmes, & qu'elle crut avoir ſuffiſamment aſſuré ſon crédit ſur l'eſprit de ſon maître, & ſubjugué ſon cœur ; quand elle n'eut plus d'inquiétude ſur ſa conquête, celle de ſon ſouverain ne lui parut pas ſuffiſante ; elle en étoit aſſurée, il

en falloit une autre pour ſon bonheur particulier. Et peu flattée d'un amant dans lequel elle reconnoiſſoit toujours un maître, elle voulut bleſſer un cœur qui ne dût qu'à ſon mérite le don qu'elle lui feroit du ſien.

Dans ces tems où Cachemire avoit un roi particulier, les harems n'étoient pas gardés avec une grande ſévérité; il y avoit même pluſieurs officiers deſtinés pour le ſervice du prince, qui n'étoient point eunuques, & qui entroient dans l'intérieur du palais. Naour avoit un favori, nommé Aboucazir, qu'il menoit toujours avec lui; il étoit grand, bien fait, & d'une beauté raviſſante; ſes paroles étoient auſſi douces que le miel, & ſon viſage n'étoit couvert que d'un duvet ſi doux, qu'il reſſembloit à la verdure qui croît ſur les bords des fleuves de lait qui coulent dans le paradis. C'étoit lui qui ſervoit toujours le roi quand il étoit dans l'appartement de Fatmé, & jamais aucun autre officier ne ſe tenoit à ſes côtés quand il ſoupoit avec cette belle eſclave. Ce fut ſur Aboucazir qu'elle jetta les yeux: elle eſſaya mille fois ſes regards pour dénouer le nœud de ſa penſée. Quelquefois elle croyoit entrevoir des rayons d'eſpérance; mais auſſi-tôt elle ne voyoit plus dans toute ſa perſonne que les apparences d'un reſpect qui la mettoit au déſeſpoir. Ces tourmens de ſon cœur lui rendirent à la fin le repos inconnu, ſa beauté même en fut altérée.

Naour en reſſentit les plus vives, alarmes ; mais bientôt elle ne regretta plus la diminution de ſes charmes, les regards tendres & compatiſſans qu'Aboucazir ne put s'empêcher de laiſſer tomber ſur elle, ne tardèrent pas à la ranimer, comme une jeune fleur qu'un triſte orage a courbée & flétrie, reprend ſon éclat & ſa fraîcheur au premier rayon d'un ſoleil bienfaiſant. Il eſt vrai que ces témoignages furent ſi ſages & ſi modérés, que Fatmé n'en pouvoit tirer qu'une légère eſpérance ; elle s'y livra cependant avec tranſport.

Ces premières démarches accoutumèrent bientôt l'amante & l'amant à ſe ſervir de leurs yeux & de leurs paupières pour ſe faire des demandes & des réponſes, en attendant l'heureuſe occaſion de pouvoir exprimer ces tendres reproches, ces douces queſtions & ces aimables aſſurances qui ſont le charme de tous les amours, mais plus encore de l'amour naiſſant.

Le tems qui leur étoit le plus favorable étoit celui des ſoupers, parce qu'ils ſe voyoient de plus près & plus long-tems. Fatmé qui ne croyoit vivre que lorſqu'elle voyoit ſon amant, ne ſongea qu'à les rendre plus fréquens, & la propoſition qu'elle en fit au roi, dont il attribuoit la cauſe au deſir de le voir plus ſouvent, ne ſervit encore qu'à l'enflammer davantage.

Un jour que le prince & la belle eſclave étoient

à table vis-à-vis l'un de l'autre, Fatmé laiſſoit tomber ſes regards, toutes les fois qu'elle le pouvoit faire ſans danger, ſur Aboucazir. Il ſervoit ſon maître, & plus libre dans ſes regards, puiſqu'étant derrière lui il ne pouvoit en être apperçu, il la dévoroit des yeux; tandis que Naour la regardoit elle-même avec tant de paſſion, qu'il ne voyoit qu'elle dans la nature, & croyoit lire ſur ſes joues vermeilles ce paſſage du divin alcoran: La femme eſt le plus bel ouvrage du créateur. Les regards n'étant pas ſuffiſans pour raſſurer & nourrir le cœur de Fatmé; cette belle des belles qui vouloit prolonger le plaiſir de voir ſon nouvel amant, & celui d'en être vue, qui vouloit encore trouver les moyens de lui faire connoître l'étendue de ſon amour, & rendre le ſien plus hardi, propoſa au roi de lui conter une hiſtoire. J'y conſens, reprit-il, quand nous ſerons ſortis de table; je jugerai avec tranſport des charmes de ton eſprit; je ſuis ſûr qu'ils égalent ceux que toute ta perſonne offre à mes yeux. Si j'oſois repréſenter quelque choſe à mon ſouverain ſeigneur, reprit la belle fille, il me ſemble qu'une hiſtoire doit être plus agréable dans la ſituation où nous ſommes. Lorſqu'elle eſt moins intéreſſante, on prend un fruit, on demande un cherbet, ou quelques coupes de vin de Chiras; il augmente la vivacité de celui qui raconte, & dédommage celui qui écoute des inſtans d'ennui, &

je ſens que cette reſſource m'eſt abſolument néceſſaire. Cette feinte modeſtie lui attira les éloges qu'elle en attendoit, & ne donna que plus d'envie de l'entendre; les regards d'Aboucazir, & les diſcours du roi lui témoignèrent combien ils en ſeroient charmés. La gaieté vive & la grace dont elle avoit accompagné cette propoſition, avoit diſpoſé leurs eſprits par ſes plus fortes illuſions. Fatmé n'ayant plus rien qui l'empêchât de parler, prit ainſi la parole :

HISTOIRE
DE
NAERDAN
ET DE
GUZULBEC.

HUSSENDGIAR, riche marchand de Pierreries, habitoit Erzerum; il étoit déja dans un âge avancé, & de toutes ſes eſclaves & de ſes femmes il n'avoit obtenu du ciel qu'une fille. Si elle ne pouvoit le ſatisfaire du côté des eſpérances de ſon commerce, elle le rendoit heureux par les graces dont la na-

ture avoit orné sa figure, en même tems qu'elle avoit rendu son esprit susceptible de tous les talens. Elle n'avoit que six ans, lorsqu'Ali, surnommé Timur, qui avoit toujours été des amis d'Hussendgiar, vint à mourir, ne laissant aucune fortune à son fils unique, malgré la réputation qu'il avoit toujours eue d'être riche. En rendant les derniers soupirs entre les bras d'Hussendgiar, il lui recommanda ce fils, seul objet de ses regrets. Ce véritable ami s'en chargea avec plaisir; ce fut d'abord sans autre vue que celle de satisfaire à l'amitié, qu'il donna tous ses soins à cet enfant; mais Naerdan, c'est le nom du fils de Timur-Ali, les mérita bientôt lui-même. La douceur faisoit son caractère, & son intelligence étoit au-dessus de son âge; la reconnoissance fut le premier sentiment de son cœur. Hussendgiar s'applaudissoit du legs que lui avoit fait son ami, & partageoit sa tendresse entre Naerdan & Guzulbec sa fille unique. Ils étoient élevés ensemble; leur enfance qui les unissoit par des plaisirs communs, la liberté qu'ils avoient d'être toujours ensemble; ou plutôt les charmes naissans de Guzulbec & le mérite de Naerdan, établirent dans leurs cœurs un goût que rien ne put détruire. Hussendgiar s'en apperçut; mais loin d'apporter aucun obstacle à leurs sentimens, il paroissoit au contraire les approuver. Le ciel qui lui avoit refusé un successeur, lui en donnoit un dans le fils de son ami, qui s'en rendoit

plus digne chaque jour, & Huſſendgiar avoit le plaiſir de faire un éleve au gré de ſes deſirs.

Quand Naerdan, qui ſe trouvoit de fort peu d'années plus âgé que Guzulbec, eut atteint l'âge de douze ans, on ne lui permit plus de la voir, elle fut renfermée dans l'appartement des femmes, & Naerdan confié à ceux qui devoient lui donner une éducation convenable aux deſſeins qu'Huſſendgiar avoit formé pour ſon établiſſement. Cette ſéparation lui fut infiniment ſenſible; mais elle le fut pour le moins autant à Guzulbec, qui moins diſtraite que lui, ne s'occupa plus que d'un amour dont la privation de ce qu'elle aimoit, venoit de lui découvrir toute la violence. Il s'accrut long-tems dans la ſolitude, & n'oſant écrire à ſon amant, elle n'avoit d'autre reſſource, pour le faire lire dans ſon cœur, que les ſalams qu'elle lui envoyoit par un eſclave qui en ignoroit le myſtère. Le premier qu'elle lui fit tenir fut un petit paquet de gingembre (1): c'étoit faire de grandes avances, ſans doute; mais une paſſion auſſi vive que la ſienne ne conſultoit plus la retenue; elle trembloit dans l'attente de la réponſe; elle craignoit de n'être plus aimée. Quelle fut ſa joie, lorſqu'on lui rapporta de la part de Naerdan un petit morceau de drap bleu (2)! Ce

(1) Mon cœur ne brûle que pour toi.
(2) Je ſuis toujours amoureux de vous.

ſigne

signe n'exprimoit pas, à la vérité, un sentiment aussi tendre qu'elle l'auroit desiré; mais enfin elle n'étoit pas oubliée, on l'aimoit encore; le charme de cette idée dura peu de tems. Il fit place à des regrets & à des desirs d'autant plus vifs, qu'elle ne doutoit point que Naerdan ne les partageât. En prononçant ces derniers mots, Fatmé les adressoit à Aboucazir, & les accompagnoit des regards les plus tendres. Il faut avouer, dit-elle, en interrompant elle-même son récit, & fixant, pour un instant, sur le roi de Cachemire, ses beaux yeux qu'elle ramena insensiblement sur l'attentif Aboucazir; il faut avouer, continuait-elle, que la malheureuse Guzulbec étoit à plaindre; renfermée dans un serail trop respecté par son amant, elle comptoit les instans de sa jeunesse & de sa beauté. Quels avantages, disoit-elle, quels trésors dissipés sans fruit! De quel retour ma tendresse ne devroit-elle pas être payée! Ah! combien le germe de notre amour, cultivé par mes soins, auroit poussé de rameaux qui se seroient courbés sous le poids des fruits les plus délicieux! Mais, non; celui que j'adore ne m'aime point, puisqu'un vain respect.... Je ne vous rapporterai point, seigneur, continua Fatmé, les soupçons qui succédoient aux plaintes de la triste Guzulbec; je vous ai promis son histoire, & je la reprends. Naerdan, parvenu à l'âge de quinze ans, sentit à tel point les avantages du commerce, & profita si

parfaitement des leçons qu'il avoit reçues, que la reconnoissance qu'il avoit pour Hussendgiar, jointe à son intelligence naturelle, lui fit avoir un soin particulier de ses affaires; ce bon maître les lui confia pendant le cours de plusieurs voyages qu'il fit aux Indes. Elles prospérèrent entre ses mains, & la vente des marchandises qu'il lui avoit laissées dans ses magasins d'Erzerum, produisit encore plus de profit à Hussendgiar, que ses voyages. Cependant Naerdan, par une délicatesse & une fidélité rares à trouver dans un cœur amoureux, avoit rompu le commerce qu'il avoit avec Guzulbec; son amour ne s'éteignit pas; mais il lui imposa silence, & il en sacrifia tous les dehors à la probité. Il n'osoit plus prétendre à épouser la fille de son maître, à qui le ciel, contre toute espérance, venoit enfin d'accorder un fils. Cette générosité, continua Fatmé, loin de diminuer les sentimens de Guzulbec, ne servit qu'à les entretenir. Hussendgiar, dans la joie que lui causoit la naissance imprévue de son fils, ne pouvoit tarir sur les louanges que Naerdan méritoit, & disoit publiquement que l'héritier dont la nature avoit satisfait ses desirs, étoit seul capable de déranger les projets qu'il avoit formés en sa faveur; ajoutant que sa vertu, sa droiture & son intelligence l'auroient déterminé à lui donner sa fille & tous ses biens, mais qu'il espéroit faire la fortune d'un de ses amis, en lui donnant un pareil gendre.

Ces éloges engagèrent Cara Mehemmet, beau-frère d'Huſſendgiar à lui demander Naerdan pour ſa fille; il prétendoit même conclure le mariage auſſi-tôt qu'il ſeroit de retour d'un voyage aux Indes, qui devoit au moins l'occuper pendant huit ou neuf mois. Comme il étoit jouailler de ſa profeſſion, Naerdan conſentit à cette propoſition, non par aucun deſir de richeſſe & d'établiſſement, mais pour ſe guérir d'un amour qu'il ne pouvoit plus regarder que comme une ingratitude.

Ces nouvelles parvinrent aux oreilles de Guzulbec; elles couvrirent ſon cœur de ſurme (1), elle envoya inutilement à ſon amant une pomme (2), un morceau d'étoffe couleur d'aurore (3), une olive (4), & un charbon de bois (5). Ces tendres ſignes de l'excès de ſa douleur & de ſa jalouſie ne firent point changer la cruelle réſolution du trop vertueux Naerdan. Ici Fatmé s'interrompant encore, ne put ſe refuſer une réflexion, dont le ſens, qui

(1) Herbe dont les femmes ſe noirciſſent les cheveux & les ſourcils, & qui eſt une image de la douleur & du chagrin.

(2) Ne t'éloigne point de moi, ô printems de ma vie.

(3) Otes-moi donc la vie.

(4) J'aimerois mieux te voir mort, que vivant inconſtant.

(5) Mais non; que je meure, & que tu vives longtems.

n'avoit rien que de ſimple pour le roi de Cachemire, étoit un reproche pour Aboucazir. On peut, dit-elle, je le conçois, ſe ſacrifier ſoi-même aux ſentimens d'une juſte reconnoiſſance; mais la vertu nous permet-elle d'autres victimes? On eſt charmé de trouver, dans le cœur de ce qu'on aime, les principes de la vertu, mais ils dégénèrent en barbarie, quand on les pouſſe trop loin. Eh! comment peut-on ſe réſoudre à lui ſacrifier ce que l'on aime? Car enfin Naerdan ne pouvoit ignorer que Guzulbec ne ſurvivroit pas à ſon malheur; mais le juſte ciel, le ciel moins ſévère que lui, ne conſentit pas à ſa perte. Cette tendre amante au déſeſpoir, ne ſachant à qui s'adreſſer dans ſon infortune, confia ſes peines à une vieille Juive qui lui vendoit ſouvent des bijoux étrangers. La vieille parut ſenſible à ſon état, mais plus encore à la récompenſe qu'elle lui promit, ſi elle pouvoit empêcher le mariage. Prends tout ce qui eſt en mon pouvoir, lui dit tendrement Guzulbec; que Naerdan ne ſoit point à une autre; & je te jure par le ſaint prophete, que je ne poſſede rien qui ne ſoit à toi. Que n'ai-je tous les tréſors de l'Inde, pour t'engager à me ſervir! La Juive la quitta, en lui promettant de la ſecourir, & l'aſſurant qu'elle auroit bientôt de ſes nouvelles.

Le jour qui ſuivit celui où la Juive avoit fait à Guzulbec des promeſſes ſi conſolantes, Huſſendgiar

rencontra dans les rues d'Erzerum Cara Mehemmet, qui n'en étoit parti que depuis quatre mois. Il lui témoigna la surprise que lui causoit un si prompt retour. Cara Mehemmet, lui répondit, qu'il avoit trouvé un de ses correspondans à motié chemin du lieu où il vouloit aller, qu'il lui avoit remis les fonds qu'il avoit dans l'Inde, d'une façon très-avantageuse, & qu'il étoit résolu de ne plus s'exposer à de si grandes fatigues que son âge ne permettoit pas de soutenir, qu'il vouloit enfin goûter le repos que ses richesses lui permettoient de trouver dans sa patrie. Hussendgiar le fit souvenir sur le champ de l'engagement qu'il avoit pris avec lui, pour le mariage de Naerdan & de sa fille. Cara Mehemmet lui dit, qu'il étoit prêt de le remplir; mais qu'il vouloit que les noces se fissent dans une maison de campagne, dont il avoit fait l'acquisition. Hussendgiar consentit sans peine à cette proposition. Ils partirent sur le champ pour aller chercher Naerdan; ils le trouvèrent occupé des affaires d'Hussendgiar. Et Cara Mehemmet lui dit: Mon fils, si vous voulez me suivre, je vous ferai voir ma fille, elle n'est âgée que de quinze ans, & vous l'épouserez, si elle vous convient. Naerdan lui répondit avec politesse, mais cependant avec froideur, & les suivit avec une espece de joie, dans l'espérance de détruire par ce moyen une passion à laquelle il croyoit ne devoir plus s'abandonner.

Cara Mehemmet les conduiſit hors des portes de la ville. Huſſendgiar en lui voyant prendre ce chemin, lui dit : A-propos, mon ami, que ſignifie donc cette maiſon que je ne vous connois pas ? Cara Mehemmet lui répondit : Il faut jouir de ſes richeſſes ; vous verrez de quelle façon ma nouvelle habitation eſt ornée ; depuis long-tems je me fais un plaiſir de l'étonnement que vous allez avoir ; le mariage de ma fille avec Naerdan eſt le terme du myſtère que j'ai fait juſqu'aujourd'hui d'une retraite délicieuſe dont je vais jouir paiſiblement, en laiſſant à Naerdan avec les avantages de mon commerce, tous les ſoins qu'il me donnoit. En achevant ces mots, ils arrivèrent devant une grande maiſon dont la porte étoit gardée par deux portiers. Naerdan fut étonné de voir un nombreux cortege de pages au pied de l'eſcalier. Ils étoient magnifiquement vétus, leurs chemiſes étoient de ſoie, leurs culottes de ſatin, leurs jupons de taffetas des Indes, leurs caffetans de taffetas ondé, & leurs ceintures de pierres précieuſes taillées aux Indes. Ces pages marchèrent devant eux avec beaucoup de reſpect, & les conduiſirent dans une ſalle d'audience ſuperbement meublée. Quand ils eurent pris leur place ſur le ſopha, on leur apporta du café & des confitures, & bientôt on leur ſervit un repas ſplendide & délicat. Les plats étoient d'argent & le linge étoit richement brodé. Après le dîné, Cara Mehemmet pria

Huſſendgiar de paſſer dans une autre chambre pour le laiſſer avec Naerdan auquel il avoit des affaires particulières à communiquer. Huſſendgiar les laiſſa ſeuls. Cara Mehemmet ouvrit une armoire qui donnoit dans l'appartement de ſes femmes, & il appella ſa fille. Elle répondit ſur le champ avec une voix auſſi douce que celle d'un ange, & ſi agréable, qu'elle cauſa même une ſorte d'émotion à Naerdan. Cette beauté ne fut pas long-tems ſans paroître, & ſans faire voir des charmes frappans; car l'éclat de ſon teint ſurpaſſoit celui de la lune quand elle eſt dans ſon plein. En arrivant auprès de ſon père, elle ſe jetta à ſes genoux, & les embraſſa en diſant: Que ſouhaitez-vous, mon père, de votre eſclave? Je ſuis charmé, lui répondit Cara Mehemmet, de vous trouver dans les diſpoſitions où je vous ſouhaitois; je veux vous donner en mariage à Naerdan que vous voyez: y conſentez-vous? J'ai déja dit à mon père, reprit cette jeune beauté, que ſon eſclave fera tout ce qu'il lui ordonnera; elle eſt prête non-ſeulement à épouſer Naerdan qu'il lui préſente, mais encore le dernier de ſes ſerviteurs; le plaiſir d'obéir à mon ſouverain ſeigneur, ajouta-t-elle, ſera toujours la plus grande ſatisfaction de mon ame. En achevant ces mots, elle ſe retira & ſortit de la chambre. Eh bien, mon fils, dit alors Cara Mehemmet, que dites-vous de ma fille? en êtes-vous content? Quel eſt l'homme,

lui répondit Naerdan, à qui une semblable beauté pourroit ne pas plaire ? Cara Mehemmet satisfait de cette réponse, envoya promptement chercher l'iman du quartier, & tirant ensuite une bourse dans laquelle il y avoit trois mille sequins : Prenez cet argent, mon fils Naerdan, lui dit-il ; & quand je vous demanderai en présence de l'iman ce que vous apportez en mariage à ma fille, vous me répondrez, trois mille sequins ; & pour-lors vous me donnerez cette bourse pour son douaire. L'iman ne se fit point attendre ; il arriva suivi du maître d'école & du Muczin. On servit aussi-tôt la table, & sur la fin de ce nouveau repas, Cara Mehemmet dit à l'iman ; Je donne ma fille à Naerdan que vous voyez, s'il a trois mille sequins pour assurer son douaire. Hussendgiar voulut aussi-tôt les donner, mais Naerdan présenta la bourse que son beau-père lui avoit donnée ; & cette affaire n'éprouvant aucune autre difficulté, fut bientôt terminée. Le contrat fut donc dressé, & la cérémonie de l'iman fut encore suivie d'un nouveau repas. Quand on fut à la fin, Naerdan s'approcha d'Hussendgiar, & lui dit : Je ne dois pas coucher seul cette nuit ; ne seroit-il pas à-propos que j'allasse aux bains ? Cara Mehemmet voulut savoir ce que desiroit son gendre. Quand il l'eut appris, non-seulement il approuva son dessein, mais il l'assura que cette purification étoit nécessaire après la cé-

témonie de l'iman. Il appella des eſclaves qui le conduiſirent aux bains délicieux que l'on avoit préparés dans la maiſon même, & demeura toujours à table. Naerdan vint enſuite l'y retrouver, & ſon beau-père le fit entrer dans l'appartement des femmes, & coucher avec ſa nouvelle épouſe.

Quand il eut éprouvé des plaiſirs qu'il croyoit devoir bannir de ſon cœur le ſouvenir de Guzulbec, il ſentit avec chagrin qu'il ne lui étoit pas moins attaché qu'auparavant. Ces idées l'occupèrent quelque tems; mais enfin il fut obligé de s'abandonner au ſommeil. Le jour ne le réveilla pas tant encore qu'un beſoin très-preſſant, qu'il ne pouvoit cependant ſatisfaire, n'oſant ſe lever ni faire le moindre mouvement, dans la crainte d'éveiller ſa charmante épouſe dont la tête étoit appuyée ſur ſon bras. Enfin ne pouvant plus ſe retenir, il retira ſon bras le plus doucement qu'il lui fut poſſible. Mais quelle fut ſa ſurpriſe quand il vit cette belle tête, cette tête un des chef-d'œuvres de la nature, ſe détacher de ſon corps, & tomber en bas du lit en roulant juſqu'à la porte! A cet affreux ſpectacle, il oublia tous ſes beſoins, & demeura perclus de tous ſes membres.

Il étoit depuis quelque tems dans cette cruelle ſituation, lorſque Cara Mehemmet envoya ſavoir comment les nouveaux mariés avoient paſſé la nuit. On trouva la porte fermée; le malheureux Naerdan n'étoit pas en état de l'ouvrir, ni même d'entendre

frapper, car il avoit perdu toute connoiſſance. On fut donc obligé de l'enfoncer ; la tête & le ſang que l'on apperçut firent pouſſer de grands cris à tous les eſclaves, & ces cris attirèrent Cara Mehemmet, qui fit auſſi-tôt venir le cadi. On mit Naerdan en priſon & on le chargea de fers, pour le livrer bientôt au ſupplice.

Les mauvaiſes nouvelles qui courent avec tant de rapidité, inſtruiſirent bientôt Guzulbec de ces triſtes événemens ; elle eut le cœur percé en apprenant le danger que ſon amant couroit. La juive ne fut pas long-tems ſans ſe préſenter devant elle. Elle lui dit en l'abordant : Eh bien, êtes-vous contente ? Vous ne devez plus craindre de rivale, &..... Ah cruelle ! lui répondit tendrement Guzulbec ; rends-lui la vie, & n'expoſe point les jours de mon amant. Tu ne pourras échapper à ma juſte vengeance, pourſuivit-elle en la regardant avec des yeux animés par la fureur, que dans de pareilles ſituations les caractères les plus doux n'expriment pas d'une façon moins terrible que les plus emportés. La juive ſe retira promptement.

Cependant Huſſendgiar ne fut pas plutôt informé du malheur de Naerdan, car il ne pouvoit le croire coupable d'aucun crime, qu'il ſe rendit à la priſon. Il accouroit pour le conſoler & ſavoir quel ſervice il pourroit lui rendre. Naerdan lui fit un récit fidele de ſon aventure ſur laquelle Huſſendgiar ne ſut que

jugement il devoit porter; & il sortit promptement pour chercher les moyens de travailler à sa justification, sans trop savoir comment il pourroit y réussir. Son premier soin fut d'aller trouver Cara Mehemmet dans sa nouvelle maison où le malheur étoit arrivé, pour s'informer de ce qu'on y disoit. Mais il fut bien surpris de ne pas trouver la moindre trace de ce magnifique bâtiment, & de voir à la place une vieille masure, dans laquelle il apperçut un vénérable vieillard qui lui demanda ce qu'il cherchoit. Je cherche, lui répondit Hussendgiar, une grande maison qui, ce me semble, étoit encore hier ici. Il est vrai qu'il y en avoit une, reprit le vieillard, mais tu vois clairement qu'il n'y en a plus. Ton étonnement cessera, poursuivit-il après quelques momens de silence, quand tu sauras que je suis un génie, & que les sentimens de ta fille Guzulbec pour Naerdan m'ont touché. J'ai pris la figure d'une vieille juive pour en être plus éclairci; j'ai pris encore celle de Cara Mehemmet, qui ne doit arriver que ce soir dans cette ville; j'ai bâti la maison dans laquelle tu as soupé hier, & dans laquelle on a célébré les prétendues noces de Naerdan. Va lui promettre ta fille, continua-t-il d'un ton sévère; un honnête homme dans ta famille vaut mieux que tous les trésors. Naerdan aura soin de ton fils; sa vertu fera tout prospérer chez toi. Si tu ne m'accordois pas une demande aussi juste, je te

ferois repentir mille fois par jour de tes refus. Huſſendgiar promit au génie tout ce qu'il exigeoit de lui; & l'eſprit aérien lui dit: Tu peux aller trouver le cadi qui a fait mettre Naerdan en priſon; obtiens de lui qu'il vienne ici, & quand il aura viſité les lieux, & qu'il les aura trouvés ſi différens de ce qu'ils étoient ce matin, il ne pourra douter que l'aventure de Naerdan ne ſoit un enchantement; & pour-lors tu pourras aiſément obtenir de lui la liberté de celui qui eſt injuſtement priſonnier.

Huſſendgiar obéit au vieillard. Tout ſe paſſa comme il l'avoit prévu. L'arrivée du véritable Cara Mehemmet, qui dans ce moment parut à cheval à la tête de ſes eſclaves, confirma le cadi dans la vérité du rapport qu'on lui faiſoit; il rendit la parole q'Huſſendgiar avoit exigée de lui, de donner ſa fille à Naerdan. Ce tendre amant fut rendu à la conſtante Guzulbec, & le ciel qui les avoit protégés combla leur union de toutes les félicités.

Vous voyez, ſeigneur, pourſuivit alors Fatmé, tout ce qu'inſpire un amour bien vif pour ſe faire entendre, & tout ce qu'il emploie pour réuſſir; ſouvent même il fait courir des riſques à ce qu'il aime par une timidité mal placée. Si Guzulbec & Naerdan euſſent parlé à Huſſendgiar, peut-être ils l'auroient touché; Naerdan auroit pu enlever Guzulbec: que ſais-je ce qu'ils auroient pu faire? Tout, continuat-elle, hors de demeurer dans l'inac-

tion, & ſans le génie, je ne ſais ce qu'ils ſeroient devenus.

Divine Fatmé, lui répondit Naour, charmé du nouveau plaiſir qu'il venoit d'éprouver, j'aime à penſer comme toi; cependant je ne puis blâmer Naerdan, ſa modeſtie & ſa retenue m'ont charmé; mais je ne penſe qu'au ſingulier plaiſir de faire des découvertes agréables dans ce qu'on aime. Je compte ajoutat-il, que tu n'en demeureras pas à cette ſeule hiſtoire, & qu'une autre fois.... Oui, Sire, interrompit Fatmé, je ſuis trop heureuſe de pouvoir vous amuſer; mais je vous prie de m'accorder une grace. Quelle eſt-elle? reprit Naour avec bonté; & que deſire la ſouveraine de mon cœur, & le plaiſir de mes yeux? Il m'a paru, ſeigneur, lui répondit-elle, qu'Aboucazir m'écoutoit avec une attention qui prouve qu'il aime ces ſortes d'hiſtoires. Quand on les aime on en ſait, & je ſouhaiterois lui en entendre conter une. Fatmé vouloit donner au trop timide Aboucazir le moyen de lui répondre; elle comptoit démêler ſes ſentimens pour elle dans quelques traits d'une hiſtoire étrangère; ne voulant pas perdre une reſſource adroite dont elle lui avoit donné l'exemple, elle preſſa le Roi d'ordonner à ſon amant de la ſatisfaire. Je conſens à ce que tu me propoſes, reprit Naour. Aboucazir eut beau s'en défendre quelque tems, le Roi lui dit en ſortant: Je t'ordonne demain, à la fin de notre ſouper, de

conter une hiſtoire ; je te pardonne d'avance, ſi tu ne nous amuſes pas, tout le monde ne peut pas conter ; ne voudrois-tu pas t'en acquitter auſſi bien que Fatmé ? Aboucazir lui témoigna par ſon profond reſpect qu'il lui obéiroit. Et le lendemain après avoir été mille fois raſſuré par les tendres regards de Fatmé, il prit ainſi la parole :

HISTOIRE

DU DERVICHE

ABOUNADAR.

UN derviche, vénérable par ſon âge, tomba malade chez une femme veuve depuis long-tems, & qui vivoit dans une grande pauvreté dans le fauxbourg de Balſora. Il fut ſi touché des ſoins & du zele avec leſquels il avoit été ſecouru, qu'au moment de ſon départ, il lui dit : J'ai remarqué que vous avez de quoi vivre pour vous ſeule, mais que vous n'avez point aſſez de bien pour le partager avec votre fils unique, le petit Abdalla ; ſi vous voulez me le confier, je ferai mon poſſible pour reconnoître en lui les obligations que je vous

Tu peux entrer, mon cher Abdalla, songes qu'il ne tient qu'à toi de me rendre un grand service.

Mavillier, Direx. P. Baquoy, Sculp.

ai de vos soins. La bonne femme reçut sa proposition avec joie; & le derviche partit avec le jeune homme, en l'avertissant qu'ils alloient faire un voyage de deux ans. En parcourant le monde, il le fit vivre dans l'opulence, lui donna d'excellentes instructions, le secourut dans une maladie mortelle dont il fut attaqué; enfin il en eut autant de soin qu'il en auroit eu de son fils. Abdalla lui témoigna cent fois combien il étoit reconnoissant de ses bontés, mais le vieillard lui disoit toujours : Mon fils, c'est par les actions que la reconnoissance se prouve; nous verrons en tems & lieu.

Ils se trouvèrent un jour en continuant leur voyage dans un endroit écarté, & le derviche dit à Abdalla : Mon fils, nous voici au terme de nos courses; je vais employer mes prières pour obtenir du ciel que la terre s'ouvre, & fasse une ouverture qui te permette d'entrer dans un lieu où tu trouveras un des plus grands trésors que la terre renferme dans son sein. Auras-tu bien le courage de descendre dans ce souterrein? continua-t-il. Abdalla lui jura qu'il pouvoit compter sur son obéissance & sur son zele. Alors le derviche alluma un petit feu dans lequel il jetta du parfum; il lut & pria quelques momens, à la fin desquels, la terre s'ouvrit, & le derviche lui dit : Tu peux entrer, mon cher Abdalla, songe qu'il ne tient qu'à toi de me rendre un grand service, & que voilà peut-être la seule

occasion de me témoigner que tu n'es point un ingrat : ne te laisses point éblouir par toutes les richesses que tu vas trouver ; ne pense qu'à te saisir d'un chandelier de fer à douze branches que tu trouveras auprès d'une porte, il m'est absolument nécessaire, viens aussi-tôt me l'apporter. Abdalla promit tout, & descendit plein de confiance dans le souterrein. Mais oubliant ce qui lui avoit été si expressément recommandé, dans le tems qu'il rempliſſoit ses vêtemens de l'or & des diamans dont le souterrein renfermoit des amas prodigieux, l'ouverture par laquelle il étoit entré, se ferma. Il eut cependant la présence d'esprit de saisir le chandelier de fer que le derviche lui avoit si fort recommandé ; & quoique la situation où il se trouvoit fût des plus terribles, il ne s'abandonna point au désespoir. Et ne pensant qu'aux moyens de sortir d'un lieu qui pouvoit devenir son tombeau, il comprit que le souterrein ne s'étoit refermé que parce qu'il n'avoit pas exactement suivi les ordres du derviche ; il se rappella les bontés & les soins dont il l'avoit accablé, se reprocha son ingratitude, & finit par s'humilier devant dieu. Enfin, après beaucoup de peines & d'inquiétudes, il fut assez heureux pour trouver un passage étroit qui le fit sortir de cette caverne obscure. Ce ne fut, à la vérité, qu'après l'avoir suivi un assez long espace de tems, qu'il apperçut une petite ouverture couverte de ronces & d'épines, par

par laquelle il revint à la lumière. Il regarda de tous côtés pour voir s'il n'appercevroit pas le derviche; mais ses soins furent inutiles; il vouloit lui remettre le chandelier qu'il avoit tant envie d'avoir, & formoit le dessein de le quitter, se trouvant assez riche de ce qu'il avoit pris dans le trésor, pour se passer de son secours.

N'appercevant point le derviche, & ne reconnoissant aucun des lieux où il avoit passé, il marcha quelque tems au hazard, & fut très-étonné de se trouver devant la maison de sa mère, dont il se croyoit très-éloigné. Elle lui demanda d'abord des nouvelles du saint derviche. Abdalla lui conta naïvement ce qui lui étoit arrivé, & le danger qu'il avoit couru pour satisfaire une fantaisie très-déraisonnable qu'il avoit eue; ensuite il lui montra les richesses dont il s'étoit chargé. Sa mère conclut en les voyant que le derviche n'avoit voulu que faire l'épreuve de son courage & de son obéissance, & qu'il falloit profiter du bonheur que la fortune lui avoit présenté, ajoutant que telle étoit sans doute l'intention du saint derviche. Pendant qu'ils contemploient ces trésors avec avidité, qu'ils en étoient éblouis, & qu'ils faisoient mille projets en conséquence, tout s'évanouit à leurs yeux. Ce fut alors qu'Abdalla se reprocha son ingratitude & sa désobéissance. Et voyant que le chandelier de fer avoit résisté à l'enchantement, ou plutôt à la punition que

que mérite celui qui n'exécute pas ce qu'il a promis ; il dit en se prosternant : Ce qui m'arrive est juste, j'ai perdu ce que je n'avois pas envie de rendre, & le chandelier que je voulois remettre au derviche m'est demeuré ; c'est une preuve qu'il lui appartient, & que le reste étoit mal acquis. Les premières fautes que l'on commet sont ordinairement accompagnées de remords, mais ils ne sont pas de durée. En achevant ces mots, il plaça le chandelier au milieu de leur petite maison.

Quand la nuit fut venue, sans y faire aucune réflexion, il mit dans ce chandelier la lumière qui devoit les éclairer. Aussi-tôt ils virent paroître un derviche, qui tourna pendant une heure, & disparut après leur avoir jetté un aspre (1). Ce chandelier avoit douze branches. Abdalla, qui fut occupé tout le jour de ce qu'il avoit vu la veille, voulut juger de ce qui pourroit arriver le lendemain, s'il mettoit une lumière dans chacune. Il le fit, & douze derviches parurent à l'instant ; ils tournèrent également pendant une heure, & leur jettèrent chacun un aspre en disparoissant. Il répéta tous les jours cette même cérémonie ; & toujours elle eut le même succès ; mais jamais il ne put réussir qu'une fois dans les vingt-quatre heures. Cette somme modique que leur donnoient les derviches étoit suffisante pour

(1) Petite monnoie.

les faire subsister dans une certaine aisance, lui & sa mère; ils avoient été long-tems sans en desirer davantage pour être heureux, mais elle n'étoit pas assez considérable pour changer avantageusement leur fortune. Ce n'est jamais sans danger que l'imagination se repaît de l'idée des richesses. La vue de ce qu'ils avoient cru posséder, les projets qu'ils formoient sur l'emploi qu'ils en feroient, toutes ces choses avoient laissé des traces si profondes dans l'esprit d'Abdalla, que rien ne pouvoit les effacer. Ainsi, voyant le peu d'avantage qu'il retiroit du chandelier, il prit le parti de le reporter au derviche, dans l'espérance qu'il pourroit obtenir le trésor qu'il avoit vu, ou du moins retrouver les richesses qui s'étoient évanouies à ses yeux, en lui rapportant une chose pour laquelle il avoit témoigné un si grand desir. Il étoit assez heureux pour avoir retenu son nom & celui de la ville qu'il habitoit. Il partit donc au plutôt pour se rendre à Magrebi, il fit ses adieux à sa mère, & se mit en marche avec son chandelier, qu'il faisoit tourner tous les soirs, & qui lui fournissoit par ce moyen de quoi vivre sur sa route, sans avoir besoin de recourir à la compassion & aux aumônes des fideles. Quand il fut arrivé à Magrebi, son premier soin fut de demander à quel couvent ou dans quelle maison Abounadar étoit logé. Il étoit si connu que tout le monde lui enseigna sa demeure; il s'y rendit aussi-tôt,

& trouva cinquante portiers qui gardoient la porte de ſa maiſon, ils avoient chacun un bâton, avec une pomme d'or à la main; les cours de ce palais étoient remplies d'eſclaves & de domeſtiques; jamais enfin le ſéjour d'aucun prince n'avoit étalé tant de magnificence. Abdalla frappé d'étonnement & d'admiration, ne pouvoit ſe déterminer à paſſer plus avant. Certainement, diſoit-il en lui-même, ou je me ſuis mal expliqué, ou ceux à qui je me ſuis adreſſé ont voulu ſe moquer de moi, voyant que j'étois étranger; ce n'eſt point ici la demeure d'un derviche, c'eſt celle d'un roi.

Il étoit dans cet embarras, quand un homme vint à lui, & lui dit: Abdalla, ſois le bien arrivé; mon maître Abounadar t'attend depuis long-tems; enſuite il le conduiſit dans un pavillon agréable & magnifique, où le derviche étoit aſſis. Abdalla frappé des richeſſes qu'il voyoit de tous les côtés, voulut ſe proſterner à ſes pieds; mais Abounadar l'en empêcha, & l'interrompit quand il voulut ſe faire un mérite du chandelier qu'il lui préſenta. Tu n'es qu'un ingrat, lui dit-il, crois-tu m'en impoſer? Je n'ignore aucune de tes penſées; & ſi tu avois connu le mérite de ce chandelier, jamais tu ne me l'aurois apporté. Je vais te faire connoître ſa véritable utilité. Auſſi-tôt il mit une lumière dans chacune de ſes branches, & quand les douze derviches eurent tourné quelque tems, Abounadar leur donna à chacun

un coup de bâton, & dans le moment ils furent convertis en douze monceaux de sequins, de diamans & d'autres pierres précieuses. Voilà, lui dit-il, l'usage que l'on doit faire de cette merveille. Au reste, je ne l'ai jamais desirée que pour la placer dans mon cabinet comme un talisman composé par un sage que je révère, & que je suis bien aise de montrer à ceux qui de tems-en-tems viennent me rendre visite. Et pour te prouver, ajouta-t-il que la curiosité est le seul motif de la recherche que j'en ai faite, voici les clefs de mes magasins, ouvre-les, & tu jugeras quelles sont mes richesses; tu me diras si le plus insatiable des avares ne s'en contenteroit pas. Abdalla lui obéit, & parcourut douze magasins d'une très-grande étendue, si remplis de toutes sortes de richesses, qu'il ne pouvoit distinguer celles qui méritoient le plus son admiration; mais toutes méritoient & produisoient son desir. Cependant le regret d'avoir rendu le chandelier, & celui de n'en avoir pas connu l'usage, déchiroient le cœur d'Abdalla. Abounadar ne fit pas semblant de s'en appercevoir, au contraire, il le combla de caresses, le garda quelques jours dans sa maison, & voulut qu'on le traitât comme lui-même. Quand il fut à la veille du jour qu'il avoit fixé pour son départ, il dit: Abdalla, mon fils, je te crois corrigé par ce qui t'est arrivé, du vice affreux de l'ingratitude. Cependant je te dois une marque de recon-

noiſſance pour avoir entrepris un ſi grand voyage dans la vue de m'apporter une choſe que j'avois deſirée ; tu peux partir, je ne te retiens plus ; tu trouveras demain à la porte de mon palais un de mes chevaux pour te porter ; je t'en fais préſent, auſſi bien que d'un eſclave qui conduira juſques chez toi deux chameaux chargés d'or & de pierres précieuſes que tu choiſiras toi-même dans mes tréſors. Abdalla lui dit tout ce qu'un cœur ſenſible à l'avarice peut exprimer quand on ſatisfait ſa paſſion, & alla ſe coucher en attendant le lendemain, jour fixé pour ſon départ.

Pendant la nuit, il fut toujours agité, ſans pouvoir penſer à autre choſe qu'au chandelier & à ce qu'il produiſoit. Je l'ai eu, diſoit-il, ſi long-tems en ma puiſſance ! jamais Abounadab n'en eût été poſſeſſeur ſans moi. Quel riſque n'ai-je point couru dans le ſouterrein ! Pourquoi poſſede-t-il aujourd'hui ce tréſor des tréſors ? Parce que j'ai eu la bonne-foi, ou plutôt la ſottiſe de le lui rapporter ; il profite de mes peines & du danger que j'ai pu courir dans un ſi grand voyage. Et que me donne-t-il en reconnoiſſance ? deux méchans chameaux chargés d'or & de pierreries ; en un moment le chandelier m'en eût fourni mille fois davantage. C'eſt Abounadar qui eſt un ingrat, diſoit-il. Quel tort lui ferois-je en prenant ce chandelier ? aucun, aſſurément, car il eſt ſi riche, & moi, que poſſédé-je ? Ces idées

le déterminèrent enfin à faire son possible pour s'emparer du chandelier. La chose ne lui fut pas difficile, Abounadar lui avoit confié les clefs de ses magasins. Il savoit où le chandelier étoit placé, il s'en saisit, le cacha au fond d'un des sacs qu'il rempliſſoit de pieces d'or & des autres richeſſes qu'on lui avoit permis d'emporter, & le fit charger avec tout le reſte sur ses chameaux. Il n'eut plus d'autre empreſſement que de s'éloigner, & après avoir promptement dit adieu au généreux Abounadar, il lui remit ses clefs, & partit avec son cheval, son eſclave & ses deux chameaux.

Quand il fut à quelques journées de Balſora, il vendit son eſclave, ne voulant point avoir un témoin de son ancienne pauvreté ni de la source de ses richeſſes. Il en acheta un autre, & se rendit sans obſtacle chez sa mère, qu'il voulut à-peine regarder, tant il étoit occupé de ses tréſors. Son premier soin fut de mettre les charges de ses chameaux & le chandelier dans une chambre au fond de la maiſon; & dans l'impatience où il étoit de repaître ses yeux d'une opulence réelle, il mit des lumières dans le chandelier, & les douze derviches parurent; il leur donna à chacun un coup de bâton de toute sa force, dans la crainte de manquer aux loix du taliſman. Mais il n'avoit pas remarqué qu'Abounadar tenoit, en les frappant, le bâton de la main gauche. Abdalla, par un mouvement naturel, se servit de

ſa droite ; & les derviches, au lieu de devenir des monceaux de richeſſes, tirèrent auſſi-tôt de deſſous leur robe chacun un bâton formidable, dont ils le frappèrent ſi long-tems & ſi fort, qu'ils le laiſsèrent preſque mort, & diſparurent en emportant les charges & les chameaux, l'eſclave, le cheval & le chandelier.

C'eſt ainſi, ſeigneur, qu'Abdalla fut puni par la pauvreté, & preſque par la mort, d'une ambition auſſi démeſurée, peut-être pardonnable s'il ne l'avoit pas accompagnée d'une ingratitude auſſi condamnable que téméraire, puiſqu'il n'avoit pas la reſſource de pouvoir dérober ſes perfidies aux yeux trop éclairés de ſon bienfaiteur.

Naour parut content de ſon hiſtoire, & dit à Aboucazir qu'elle lui avoit fait d'autant plus de plaiſir, qu'elle étoit un exemple du juſte châtiment du plus noir de tous les vices, trop commun parmi les hommes, & que rien ne peut jamais rendre excuſable.

Fatmé étoit trop intéreſſée à cette hiſtoire pour n'en pas dire ſon avis. Elle s'étoit reconnue ſous l'allégorie du tréſor, dont la poſſeſſion ne peut être que deſirée ; elle ne doutoit pas qu'elle ne fût précieuſe aux yeux d'Aboucazir ; mais dans la peinture qu'il avoit faite de l'ingratitude d'Abdalla, elle avoit trop apperçu pour ſon bonheur toute la timidité de ſon amant ; ſa fidélité pour ſon maître n'étoit pas ce qui l'inquiétoit le plus, & les derniers mots qu'il

avoit dits lui prouvoient qu'il étoit moins embarrassé de le trahir que de la tromper.

Je conviens, seigneur, dit-elle, que l'histoire qu'on vient de nous raconter est aussi agréable que la morale en est juste; mais je ne puis m'empêcher d'y voir qu'Aboucazir a voulu faire la critique de la mienne. J'ai blâmé dans Naerdan la timidité que lui inspiroit une reconnoissance mal entendue, qui pensa lui coûter son bonheur & celui de la personne qu'il aimoit; Aboucazir auroit tort de croire que j'ai voulu faire une vertu de l'ingratitude; je pense si différemment, que celle d'Abdalla ne me paroît pas assez punie, c'est un défaut dans son histoire; l'intérêt, qui ne peut lui même être l'objet de la vertu, peut encore moins excuser du vice. Ce que l'amour engage quelquefois à faire doit être moins sévèrement condamné. Il rend les coupables trop à plaindre, & tout l'univers est intéressé à l'indulgence dans ce cas. Abdalla, continua-t-elle, pouvoit, en s'attachant au derviche, partager ses richesses & être heureux; il y avoit de la folie à prétendre le tromper; il faut laisser cet art & cette adresse aux amans à qui seuls ils sont permis; ils savent si bien les mettre en usage, qu'il n'est point de surveillans qu'ils n'abusent.

Aboucazir baissa les yeux pour éviter un regard que le roi surprit, & qui ne l'éclaira pas suffisamment; cependant agité, & l'esprit occupé de ré-

flexions qui lui étoient inconnues, il dit qu'il vouloit ſe retirer ; mais il fit promettre à Fatmé de lui conter une hiſtoire qui lui prouvât ce qu'elle venoit d'avancer. Et le lendemain, à la fin de leur ſoupé, le roi s'étant facilement remis de l'impreſſion légère qu'il avoit reçue, voici ce qu'elle lui conta.

HISTOIRE

DU

GRIFFON.

SULTAN Suleïman (1) en montant ſur le trône, déclara le Griffon qui habitoit la montagne de Kaf, le roi de tous les oiſeaux. Quoique cet animal intelligent eût dix-ſept cens eſpeces d'oiſeaux qui lui fuſſent ſoumiſes, il demeura toujours au ſervice de ce prince, & venoit tous les matins lui faire ſa cour.

Le Griffon étoit un jour préſent à une diſpute, ou plutôt à une conférence que les docteurs de la loi avoient en préſence de Suleïman. Il y en

(1) C'eſt ainſi que les Orientaux nomment Salomon.

eut un qui dit que l'on ne pouvoit aller contre les décrets de dieu. Le Griffon étonné de cette proposition, l'interrompit, & dit à haute voix : Je soutiens que je puis empêcher ce que dieu aura résolu. Les docteurs lui représentèrent inutilement la folie & l'impiété de ce qu'il avançoit; & dieu qui l'avoit entendu, voulut voir quel étoit son projet, & quelles mesures le Griffon pourroit prendre pour faire échouer ce qu'il auroit déterminé. Je veux, dit-il faire épouser la fille roi d'Occident au fils du roi d'Orient. Allez, dit-il à Gabriël, faites savoir mes intentions à Suleïman, nous verrons ce que le Griffon pourra faire pour mettre obstacle à ce mariage. Suleïman fit part au Griffon des volontés de dieu, & lui fit encore des remontrances pour lui faire sentir le ridicule de son entreprise ; mais il persista toujours dans son opinion, & dit qu'il trouveroit les moyens d'empêcher ce mariage. Je veux bien t'avertir, continua l'empereur, que la reine d'Occident vient dans le moment d'accoucher de la fille qu'on destine au fils de l'empereur d'Orient. Le Griffon prit aussitôt son vol, sans avoir trouvé que la Chouette qui fût de son sentiment. Elle fut la seule de tous les oiseaux qui soutînt que le Griffon réussiroit dans son projet. Il traversa les airs avec la plus grande rapidité, & bientôt il arriva en Occident, & chercha quelque tems des yeux, pour reconnoître les lieux que cette petite princesse habitoit : enfin

il l'apperçut dans ſon berceau environnée de ſes nourrices. Il fondit du haut des airs ſur cet endroit; les femmes qui l'environnoient prirent la fuite, & il enleva la princeſſe ſans autre obſtacle, & la porta ſur la montagne du Kaf ou étoit ſon nid. Ce Griffon étoit fémelle; ainſi toutes les nuits il lui donnoit à tetter; & ſon lait fut ſi bon, qu'elle ſe trouva bientôt en état d'être ſevrée. Enfin elle jouit toujours d'une très-bonne ſanté, & devint auſſi grande que belle; le Griffon même n'épargna rien pour lui donner une éducation convenable, ſoit en lui montrant à lire & à écrire, ſoit en s'entretenant avec elle ſur les lectures qu'il lui ordonnoit de faire. La princeſſe qui la regardoit comme ſa mère, lui obéiſſoit aveuglément, & s'occupoit tout le jour dans la ſolitude de ſon nid; car le Griffon continuoit d'aller tous les matins rendre à Suleïman les ſervices que ce prince exigeoit de lui. Il eſt vrai qu'il revenoit tous les ſoirs donner à manger & s'entretenir avec ſa chère petite fille. Elle parvint enfin à l'âge de pouvoir être mariée; & ce fut dans ce tems-là que le fils du roi d'Occident prit poſſeſſion du trône que ſon père lui laiſſa par ſa mort.

Ce prince étoit ſi paſſionné pour la chaſſe, qu'il ne laiſſoit paſſer aucun jour ſans prendre ce divertiſſement; mais enfin s'ennuyant de chaſſer dans les mêmes endroits, & toujours les mêmes animaux, il dit à ſes viſirs : Embarquons-nous pour aller

chaſſer dans des lieux éloignés & qui nous ſeront nouveaux ; pendant notre abſence, nous donnerons à ce pays le tems de ſe repeupler de gibier. Les viſirs lui répondirent : Prince, c'eſt à vous à donner vos ordres, & à nous à les exécuter. Ils firent auſſitôt préparer des petits bâtimens pour aborder plus aiſément les terres. Le jeune roi s'embarqua avec ſa cour & ſes vizirs, & mit à la voile. Comme il n'avoit point d'objet déterminé, tous les vents lui furent convenables. Après avoir chaſſé dans pluſieurs îles où ſa flotte mouilla, il s'éleva une ſi furieuſe tempête, que tous ſes vaiſſeaux furent briſés ou diſperſés ; mais par la permiſſion de dieu, le ſeul vaiſſeau que montoit le prince arriva au pied de la montagne de Kaf. Quelques-uns de ſes officiers mirent pied à terre avec lui, & furent très-ſurpris de trouver le pays inhabité, & de n'appercevoir que des montagnes affreuſes & eſcarpées. Cependant, malgré l'aridité de ce climat, ils ſe mirent à chaſſer. Le prince, ſans y faire aucune attention, ſe ſépara d'eux & ſe perdit. Il marcha quelque tems à l'aventure ; enfin il apperçut un arbre dont la groſſeur l'étonna ; quatre cens hommes n'auroient pu l'embraſſer, ſon élévation étoit proportionnée à la circonférence de ſa tige, & ce fut avec un égal étonnement qu'il découvrit un nid ſur cet arbre. Il étoit à pluſieurs étages, & ſon étendue ſurpaſſoit celle des plus grands châteaux. Il étoit formé par des poutres & des ma-

driers de bois de cedre, de ſandal, & de tous ceux que leur bonne odeur a rendus célebres. Le jeune prince examinoit avec la plus grande attention ces prodiges de l'art & de la nature, quand il apperçut par une eſpece d'embraſure ou d'intervalle que laiſſoient les bois qui formoient cet admirable nid, une jeune perſonne plus admirable encore. Elle ne fut pas long-tems ſans l'appercevoir de ſon côté. Après s'être regardés quelques inſtans ſans pouvoir proférer une parole, tant ils étoient également ſurpris & charmés. Dieu permit qu'ils entendiſſent leur langage. Le prince s'écria : O ſoleil de beauté, que pouvez-vous faire dans une habitation ſi peu digne de vos charmes? Hélas! dit-elle, je paſſe les journées ſeule, & la nuit avec ma mère. Elle eſt au ſervice de Suleïman, ajouta-t-elle. Le prince alloit d'étonnement en étonnement; mais il fut au comble quand elle lui dit que ſa mère avoit des aîles, & que la montagne ſur laquelle ils étoient, ſe nommoit la montagne de Kaf, ſi célebre dans le monde, & ſi peu fréquentée. Le prince lui apprit de ſon côté comment un heureux haſard l'avoit conduit auprès d'elle. La jeune princeſſe, pendant qu'il l'inſtruiſoit de ſa deſtinée, diſoit en elle-même : Ce jeune-homme eſt de mon eſpece, il me reſſemble. Que je ſerois contente de vivre avec lui! Ma mère n'eſt pas aſſez heureuſe pour être faite comme nous, & ſa figure n'eſt pas, à beaucoup près, ſi belle.

Il eſt vrai, continua-t-elle, mais elle a des aîles. Ah! ſi j'en avois, que je ſerois bientôt à ſes côtés pour ne m'en jamais ſéparer! Après cette tendre réflexion, elle lui dit: Ne pourriez-vous pas trouver le moyen de monter dans le nid? Nous aurions moins de peine à nous entretenir. Hélas! je ne le puis, répliqua le prince. Si la choſe étoit poſſible, aurois-je attendu que vous m'en euſſiez fait la propoſition? Me ſerois-je laiſſé prévenir? Dans le doute où je ſuis, reprit la princeſſe, ſi ma mère trouveroit bon que vous fuſſiez avec moi, je crois avoir trouvé un moyen pour vous voir à ſon inſu. Vous voyez, ſeigneur, dit Fatmé en s'interrompant & en jettant un coup-d'œil enflammé ſur Aboucazir, pour l'engager à tout entreprendre; vous voyez dit-elle, que le ſentiment éclaire naturellement ceux que le monde a le moins formés. Le prince, continua Fatmé, demanda à la princeſſe quel moyen elle imaginoit. Il n'en eſt aucun, dit-il, que je ne mette en uſage pour vous voir & vous adorer. Je ſuis charmée, lui dit-elle, de reconnoître en vous des ſentimens ſi conformes aux miens. Vuidez le corps de ce chameau que vous voyez à quelques pas de vous, il vient de mourir; le ſoleil l'aura bientôt ſéché: vous le garnirez de toutes les plantes odoriférantes dont vous êtes environné; vous vous enfermerez enſuite dans ſon corps, de façon à ne pouvoir être apperçu, & je prierai ma mère

de me l'apporter pour en examiner la ſtructure ; elle ne me refuſera pas ; & demain matin, ſon départ nous laiſſera toute la liberté que nous pouvons deſirer. Tout ſe paſſa comme elle l'avoit projetté ; & le prince étant dans le nid, rien ne les empêcha de paſſer enſemble les momens les plus heureux. Quand la mère revenoit à ſon nid, ils l'appercevoient aiſément de loin, & le prince rentroit auſſitôt dans ſon chameau, pour n'en ſortir qu'après ſon départ.

Cependant la princeſſe devint groſſe, & quand elle fut prête d'accoucher, dieu ordonna encore à l'ange Gabriël d'en avertir Suleïman. Il fit auſſi-tôt appeller le Griffon, & lui demanda s'il avoit empêché le mariage du roi d'orient avec la fille du roi d'occident. Sans doute, lui répondit-il, la princeſſe eſt en mon pouvoir depuis long-tems : je défie perſonne de l'avoir approchée ; elle eſt dans mon nid ſur la montagne de Kaf : c'eſt aſſez vous aſſurer qu'elle n'a jamais vu que moi. Va la chercher tout-à-l'heure, lui répondit le prince, je veux la voir & juger par moi-même ſi tu ne m'en impoſes point. Le Griffon y conſentit avec joie ; & Suleïman, pour être sûr de n'être pas trompé, donna ordre à deux autres gros oiſeaux de l'accompagner pour lui rendre compte de ſa conduite.

Les oiſeaux partirent, & Suleïman fit aſſembler un divan compoſé de preſque toute ſa cour & des docteurs

docteurs de la loi, pour être témoins de tout ce qui alloit arriver. La jeune princeſſe entendit heureuſement le bruit que les oiſeaux faiſoient en volant : elle en fut très-étonnée ; car jamais ſa mère n'étoit revenue à une telle heure. Elle n'eut que le tems de faire retirer le prince qui s'entretenoit avec elle, & celui de le cacher promptement dans le chameau. Cependant ſans rien témoigner de la frayeur qu'elle avoit éprouvée, elle ne put s'empêcher de marquer à ſa mère l'étonnement que lui cauſoit ſon retour, & l'arrivée des deux oiſeaux dont elle étoit accompagnée. Ma fille, Suleïman te demande, lui répondit le Griffon, il faut partir à ſa cour. La princeſſe étonnée pour ſon amant qu'elle ne pouvoit abandonner, ne perdit point le jugement, & lui dit : Comment avez-vous réſolu, ma mère, de me conduire ? Je te porterai ſur mon dos, lui répondit le Griffon. Mais en traverſant tant de mers & de montagnes, lui répliqua-t-elle, la tête me tournera, ſans aucun doute, la vue de tous les différens objets, & la rapidité dont vous volez, ne manqueront pas de me faire tomber ; ma mort eſt certaine, & je ne puis me réſoudre à voyager de cette façon. Mettez-moi plutôt dans le corps de ce chameau, ajouta-t-elle, je m'y renfermerai, je ne verrai aucun objet ; par conſéquent je ne courrai aucun riſque. Le Griffon applaudit à cette idée, & ſut gré à ſa fille de l'imagination & de l'eſprit qu'elle

témoignoit ; la princeſſe ſe plaça dans le chameau, où le prince attendoit avec une extrême inquiétude la fin d'une converſation ſi intéreſſante pour ſa maîtreſſe & pour lui. Le Griffon les emporta, & l'hiſtoire aſſure que la princeſſe accoucha, dans le chemin, d'un garçon.

Quand les oiſeaux furent arrivés devant Suleïman qui les attendoit au milieu de ſon divan, il dit au Griffon d'ouvrir lui-même le chameau. Il le fit ; mais quel fut ſon étonnement en voyant le prince & la princeſſe qui tenoit ſon enfant dans ſes bras ? Eſt-ce ainſi, lui dit Suleïman, que tu mets obſtacle aux volontés de dieu ? La honte, la douleur & les ris immodérés de tout le divan, cauſèrent un tremblement affreux au Griffon ; il prit ſon vol, & depuis ce tems il ne ſort plus de la montagne de Kaf. Suleïman demanda où étoit la Chouette qui avoit approuvé la réſolution & l'entrepriſe du Griffon. Mais elle avoit été aſſez ſage pour prendre le parti de la retraite ; & depuis ce tems, elle n'habite que des lieux écartés, & ne paroît que la nuit.

Vous conviendrez, ſeigneur, pourſuivit Fatmé, en s'adreſſant au roi, mais en regardant Aboucazir avec des yeux qui renfermoient en ce moment toute ſon ame, & qui lui diſoient profite de ma leçon. Ce regard fut accompagné d'un ſouris ſi agréable, qu'il remplit l'air de miel & de ſucre. Aboucazir de ſon côté lui rendit un coup-d'œil ſi plein de feu, & qui expri-

moit si vivement tous ses desirs, que Fatmé se troubla; & ses yeux à moitié fermés par la tendresse & l'éblouissement, étoient cependant encore assez ouverts pour prononcer, se faire entendre, & pénétrer son cœur : toutes ces choses si difficiles à rendre & si longues à écrire, sont des éclairs de l'amour.

Naour en sentit toute la force; mais il sut calmer les mouvemens de sa jalousie; & sans l'interrompre, tout convaincu qu'il étoit, il écouta tranquillement en apparence Fatmé qui disoit : Vous conviendrez donc, seigneur, que rien n'est impossible à deux amans qui s'aiment ? Aboucazir qui s'apperçut du trouble qui paroissoit dans les yeux du roi, quelque peine qu'il se donnât pour se contraindre, voulut dire pour détourner ses idées : Permettez-moi, seigneur, de ne pas approuver ici ce que Fatmé vient de raconter. Suis-moi, dit Naour, d'un air froid, & il sortit sans regarder Fatmé, cette Fatmé à laquelle il avoit toujours tant de choses à dire.

Les sentimens que l'on renferme davantage, n'en ont que plus de vivacité; & il semble que les paroles les fassent exhaler & les diminuent. Naour pour n'avoir rien dit, n'en prit pas moins le parti de rompre tout commerce avec cette infidelle, & de se venger de sa perfidie. La contrainte qu'il s'imposa pour un moment, n'eut d'autre motif que la honte de paroître jaloux.

Quand Naour fut retiré dans son appartement, il s'abandonna à tous les troubles & à toute l'horreur de la jalousie. La confiance déçue, la privation de ce qu'on aime encore malgré soi; les partis violens qui se succedent continuellement; cette agitation cruelle de tous les sens, qui rend incapable de toute autre idée que d'un objet que l'on aime, & que l'on haït tout-à-la-fois, les projets de vengeance & de pardon; enfin, la foiblesse que l'on se reproche, tourmentoient le roi, qu'un instant avoit rendu malheureux, lui que l'on pouvoit regarder comme le plus heureux homme de la terre quelques momens auparavant.

Cependant pour ne point agir avec précipitation, & faire usage de la prudence qui lui étoit si naturelle, il voulut consulter son visir sur le genre de punition qu'il feroit éprouver aux coupables. Son amour-propre humilié par les procédés de Fatmé, voulut au moins se soulager en faisant usage d'une patience qui lui paroissoit difficile à pratiquer.

Dès que le soleil eût planté son étendard blanc, & que la nuit, la reine des étoiles, se fut retirée, ce roi monta sur son trône, & sévère pour lui-même comme il l'étoit pour les autres, il ne voulut point, malgré le trouble de son ame, manquer au devoir qu'il s'étoit imposé, & fit publier à son ordinaire que tous ses sujets pouvoient prétendre à sa justice. Il est vrai que tous ceux qui eurent recours

à lui, s'ils n'éprouvèrent pas d'injuſtices, reſſentirent, par la dureté de ſes ordonnances, la colère qui l'animoit en ce moment contre l'humanité en général. Le jaloux ſe ſépare de l'eſpece des hommes, & ſur le tribunal qu'il s'éleve il regarde tous les autres comme autant d'ennemis. La pratique des paſſions, quand l'ivreſſe en eſt diſſipée, ne laiſſe plus dans l'ame que des impreſſions douces qui donnent de l'indulgence pour ceux qui ſont plongés dans les erreurs dont on eſt guéri. Mais Naour étoit bien éloigné de ce calme heureux qui diſpoſe à la philoſophie, qui peut ſeule rendre l'homme maître de lui dans de telles circonſtances, & l'engager à mépriſer ceux qui l'ont offenſé.

Quand Naour eut rempli ce véritable devoir des rois, en exerçant la juſtice par lui-même, il demeura ſeul avec ſon viſir, qu'il regardoit depuis long-tems comme ſon ami. La prudence lui conſeilla plus d'une fois de ne rien déclarer à ſon miniſtre, & de ne s'en rapporter qu'à lui-même, du choix de ſa vengeance. Mais ne pouvant plus renfermer ſa colère, cherchant peut-être quelque ſoulagement dans l'aveu de ſa peine, & ſa jalouſie lui cauſant d'autant plus de tourment, qu'il l'avoit contrainte, il fit à ſon viſir une entière confidence de ce qui s'étoit paſſé, & finit par lui demander ſon avis. Le viſir lui conſeilla ſans balancer de faire périr Abou-gazir & Fatmé. N'étant plus embarraſſés que ſur la

manière dont on satisferoit la vengeance qui fut résolue, ils convinrent enfin qu'on leur donneroit le lendemain un breuvage empoisonné.

Naour, croyant faire un acte de justice, eut peine à différer jusques-là sa vengeance; mais il falloit le tems de préparer ce funeste breuvage, il falloit trouver les moyens de le faire donner sans éclat; & le roi qui vouloit sauver les apparences, uniquement pour cacher sa honte & son déshonneur, fut obligé d'y consentir. Ils se promirent un secret mutuel pour conserver la réputation du prince; quand les secrets de cette nature sont divulgués, ils augmentent le repentir que le crime seul doit causer.

Le visir en quittant Naour revint chez lui; son premier soin fut d'aller voir sa fille unique, qu'il aimoit jusqu'à la folie; la tristesse qu'il remarqua sur son visage l'affligea, & l'inquiétude s'empara vivement de son cœur. Il voulut savoir le sujet de son chagrin; aussi-tôt elle lui apprit qu'elle sortoit du harem du roi, & que Fatmé l'avoit traitée avec un mépris dont malheureusement toutes les autres femmes avoient été témoins. Le visir, piqué pour sa fille, emporté par ces amitiés aveugles dont les effets sont souvent aussi dangereux que ceux des plus grandes inimitiés, oublia de quelle importance étoit le secret que son maître lui avoit confié, & lui dit : Console-toi, ma fille, la rose de sa vie sera bientôt flétrie, & le nom de Fatmé doit être

inceſſamment effacé du regiſtre des vivans. La curioſité de ſa fille n'étant que plus animée par un diſcours ſi vague, & qu'elle pouvoit ſi peu comprendre, l'engagea à faire pluſieurs queſtions à ſon père, & à le conjurer de l'éclaircir & de l'inſtruire. Pouvoit-il douter, lui diſoit-elle, d'un ſecret qu'il lui avoit confié, & d'un ſecret qui pouvoit intéreſſer l'honneur & la vie d'un père auſſi chéri? En un mot, elle fit ſi bien que le viſir lui avoua non-ſeulement tout ce qui s'étoit paſſé, mais encore la vengeance que le roi avoit réſolu d'en tirer. La fille du viſir tranſportée de joie, car la vengeance eſt le ſentiment le plus vif des femmes ordinaires, remercia mille fois ſon père, en lui promettant de toujours garder un ſecret d'une ſi grande conſéquence, pour ſa propre ſatisfaction. Son père la quitta, ne penſant qu'au plaiſir de la laiſſer plus tranquille, & fut travailler aux affaires que ſon emploi lui donnoit. Il étoit à-peine ſorti de chez elle, que Fatmé frappée elle-même du procédé que les idées de ſon amour lui avoient fait avoir avec la fille du viſir, envoya un officier de l'intérieur du palais, pour lui faire des excuſes ſur ce qui s'étoit paſſé. Le compliment n'étoit pas achevé qu'elle l'interrompit, en lui diſant : Tout le monde conviendra que les mépris que j'ai eſſuyés, ne ſe peuvent réparer, & qu'ils méritent d'être punis; cependant je n'en ſuis que médiocrement occupée,

puiſque bientôt elle ne pourra ſe vanter d'en avoir auſſi mal uſé avec moi, & que ſa mort doit me venger ſuffiſamment. L'officier du palais parut charmé d'apprendre cette nouvelle, & lui dit : Que votre diſcours m'eſt doux ! Mon cœur a treſſailli de joie, de l'eſpérance que vous lui donnez. Quand ſerons-nous aſſez heureux pour voir le roi capable d'une réſolution ſi ferme ? mais il eſt trop prévenu en faveur de Fatmé, ajouta-t-il. Si vous aviez la force de garder un ſecret, reprit la fille du viſir, je vous conterois tout le détail d'une affaire, dont je ne ſuis pas encore revenue moi-même, tant elle m'a ſurpriſe. L'officier lui promit plus qu'elle n'exigeoit, & bientôt elle eut ſoulagé ſon cœur. Celui-ci ne fut pas plutôt inſtruit qu'il alla trouver Fatmé, & lui conta ce qu'il venoit d'apprendre ; ſon attachement pour elle, les obligations qu'il lui avoit, & l'amitié qu'il reſſentoit depuis long-tems pour Aboucazir, l'engagèrent à ne perdre aucun inſtant pour l'avertir, & commettre cette eſpece d'infidélité.

Que le ſéjour des cours ſeroit différent, ſi la fauſſeté ou l'indiſcrétion n'étoient employées que pour obliger ſes amis !

Fatmé fut très-ſurpriſe en apprenant cette terrible nouvelle ; elle auroit juré comme tous les amans, qu'elle s'étoit contrainte, que le roi n'avoit pu s'appercevoir de rien. Mais la nouvelle étoit ſi poſitive, & ſi détaillée, que n'enviſageant plus que le mal-

heur qui la menaçoit, elle ſut parler avec tant de force & de vivacité à l'officier du palais, qu'elle l'engagea à conduire Aboucazir dans ſon appartement. Il s'y rendit, déguiſé en eſclave; la converſation fut longue & intéreſſante. De quoi ne vient point à bout l'amour, alarmé pour les jours de ce que l'on aime? Ce même amour ſembla faciliter leurs arrangemens; ils firent ſi bien qu'ils ameutèrent les mécontens qui ſe trouvent dans toutes ſortes de gouvernemens, même dans les plus juſtes. Aboucazir & Fatmé joignirent donc leurs amis aux mécontens; & dans la même nuit, Naour & ſon viſir, qui n'étoient point ſur leurs gardes, furent impitoyablement maſſacrés.

C'eſt bien fait, dit Hudjiadge; il avoit bien affaire auſſi d'être prudent hors de propos, & d'aller demander conſeil à un viſir. Ceux qui ſont ſi avides de conſeils inutiles, n'en demandent jamais quand ils en auroient beſoin. Il eſt vrai, Sire, répondit Moradbak; mais ſi l'excès de la prudence eſt un défaut, les dangers d'une femme qui s'écarte de ſon devoir, ſont encore plus conſidérables. Elles ne ſont pas toutes comme toi, reprit Hudjiadge, avec un air de douceur qu'il n'avoit peut-être pas eu depuis vingt ans; auſſi nos pères ont-ils bien trouvé, continua-t-il, que l'on ne ſauroit trop les captiver & les enfermer. C'en eſt aſſez pour aujourd'hui, continua-t-il, allez tous vous repoſer, & ſoyez

exacts à vous trouver ici demain à l'heure ordinaire. Nous y ſerons, Sire, reprit Moradbak, & j'aurai l'honneur de vous conter une hiſtoire mogole. Le pays n'y fait rien, lui dit-il encore. J'eſpère, pourſuivit la belle fille de Fitéad, en ſe retirant avec modeſtie, qu'elle amuſera votre majeſté. La modeſtie de Moradbak n'étoit peut-être qu'une confiance d'auteur. Le lecteur en jugera mieux qu'elle, & même que le ſultan.

Fin de la première partie des Contes Orientaux.

AVIS.

L'on a cru, pour la plus grande intelligence d'un passage de l'histoire du roi de Cachemire, & pour satisfaire la curiosité du Lecteur sur un usage de l'Orient, devoir lui donner une liste de quelques Mané ou Salams, qui sont des présens simples, en même-tems que des signes dont les amans conviennent pour tromper la vigilance de ceux qui s'opposent à leur bonheur. Les Persans sont plus dans l'habitude de se parler par les différentes especes de fleurs, leurs couleurs & leur arrangement; elles leur servent pour le même objet, & nous en avons plusieurs exemples dans quelques traductions ou livres de cette nation; mais jusqu'ici on n'a fait aucune mention dans notre langue, des Mané, & je ne les ai vu rapportés que dans le voyage de la Motheraye. Il est encore nécessaire de savoir que ce n'est pas la seule fantaisie, ou bien une simple con-

vention, qui font préférer une choſe à une autre pour la déclarer Mané; mais que la terminaiſon du nom de la choſe envoyée doit rimer ordinairement avec un vers ou quelque paſſage connu, comme on dit, par exemple : Gris de lin, amour ſans fin, &c.

LISTE
DE
QUELQUES MANÉ
OU
PRÉSENS MUETS
DONNÉS PAR LES HOMMES.

QUELQUE CHOSE DE BLEU. Je ſuis charmé de toi. *Plus l'étoffe ou la choſe envoyée eſt claire, plus l'expreſſion eſt forte.*

UNE PERLE. Tu me trompes, tu n'es qu'une infidelle.

DU MASTIC. Je t'aime, ô charmante fille.

DU GINGEMBRE. Mon cœur ne brûle que pour toi.

DU BOIS D'ALOÈS. O doux remede de mon cœur !

UNE GRAPPE DE RAISIN. Mes deux yeux.

DU PLOMB. Mon amour eſt fixé en toi, ou, je ſuis ivre d'amour pour toi.

DU FIL. Que ma princeſſe ſache que je ſuis ſon amant.

DU MIRTHE. Que le ciel te livre à mes deſirs.

DU CIPRÈS. Tu m'as fait aſſez ſouffrir.

UNE CAROTTE. Ton cœur fait une cruelle réſiſtance.

UN CHEVEU. Quelle faute puis-je avoir commis ? *Quand une femme l'envoie, il veut dire* : Enleve-moi.

DU JASMIN. As-tu juré d'être inſenſible à mes peines ?

UNE FIGUE. Tu as enchaîné tous mes ſens.

DU PAPIER. Éloigne de toi tous mes rivaux.

DE LA FARINE. Tu as martyriſé mon cœur.

DU THÉ. Soleil de mes jours les plus clairs, & lune de mes nuits les plus ſereines.

DU SANG DE DRAGON. Ame de mon ame.

DU SEL. Le feu de mon amour brûle pour toi jour & nuit; le ſoleil & tous les aſtres m'en ſont témoins.

DE L'ORGE. Si je ne t'ai pas vu hier, c'eſt une nuit pour mon amour, qui a rencontré des obſtacles inſurmontables.

DU TABAC. Mon cœur eſt ſincère & fidele.

DU MUSC. Je ſuis incapable de mentir.

UNE TASSE À CAFÉ. Je te ſacrifierois plutôt mille vies.

DU CORAIL. Je mets tout ce que j'ai à tes pieds.

DE LA CANELLE. Diſpoſe abſolument de moi.

UNE GRENADE. Je ſuis ton ſerviteur fidele.

UN CLOU. Ton eſclave.

PRÉSENS

PRÉSENS
DES
FEMMES.

UNE POIRE. Tu peux avoir quelque espérance ; si tu es rubis, je suis émeraude.

UNE PLUME. Ne crains point, tu seras soulagé.

DE LA TERRE. Défais-toi de tes vieilles amours.

DU MIEL. Viens prendre possession de mon cœur.

UN OIGNON. Tes bras me tiendront lieu de ceinture.

DES CHEVEUX. O toi, couronne de ma tête.

DES JUJUBES. Fais de moi tout ce que tu voudras.

DU FIL. L'eſclave fidelle de ton lit.

DE LA COULEUR DE ROSE. Doux roſſignol de mon cœur.

DE L'AMBRE JAUNE. Tu as d'autres yeux que les miens.

DE LA FILASSE. Mon cœur eſt-il fâché contre moi, m'auroit-il abandonné ?

UNE POMME. Ne t'éloigne pas de moi, ô printems de ma vie.

UN CONCOMBRE. Les rivales me vont déſeſpérer.

DU FIL D'OR. Il y a long-tems que je ne t'ai vu.

DE LA COULEUR DU VIN. Pourquoi t'éloignes-tu de moi ?

UNE FEVE. Je n'ai pas dormi cette nuit.

DE LA CRAIE. Tu m'as ôté la raiſon.

DU CYPRÈS. Viens au plus vîte au rendez-vous.

DE LA COULEUR AURORE. Ôte-moi donc la vie.

UNE OLIVE. J'aimerois mieux te voir mort qu'infidele.

DU CHARBON DE BOIS. Que je meure & que tu vives long-tems.

Fin du septième volume.

TABLE

DU SEPTIÈME VOLUME.

LES MANTEAUX,

SECONDE PARTIE.

AVIS de l'Imprimeur, page 1
Lettre de M. Z, 2
Le Manteau ou Pallium, *par rapport aux monumens antiques*, 7
Les Manteaux des Saints, 11
Manteau d'Élie, ibid.
Manteau de S. Florent, 14
Manteau ou Pallium, *par rapport au Clergé*, 20
Manteaux des Ducs & Pairs, & des Présidens à mortier, 24
Les Blanc-Manteaux, ordre de S. Benoît, 47
La rue Froid-Manteau, 49
Extrait des Dictionnaires, 51
Réflexions historiques sur les Manteaux, 63
Supplément, 66
Notice sur le court Mantel, 75

Avertissement imprimé en tête de l'édition de 1748, page 91
Aphranor & Bellanire, conte, 93
Mélazie, nouvelle, 129
La princesse Minon-Minette & le prince Souci, conte, 160
Histoire de Bedihuldgemal, fille du roi des Esprits, & de Seifulmulouk, fils du roi d'Égypte, 192
Histoire de Naz-Rayyar, gouverneur de Babylone, & d'un prince du Koraſſan, 208
Histoire de Chadul, princesse de la Chine, 223
Lettre sur une aventure véritable, 266
Lettre véritable, 277

CONTES ORIENTAUX ET FÉERIES,

TROISIÈME PARTIE.

Avertissement de l'Éditeur, 285

NOUVEAUX CONTES ORIENTAUX,

PREMIÈRE PARTIE.

Histoire de Moradbak, 289
Histoire de Dakianos & des sept Dormans, 300

Hiſtoire de la naiſſance de Mahomet, page 348
Hiſtoire d'Abdal Motallab, 365
Hiſtoire d'Ydrab, 374
Hiſtoire de Temimdari, 384
Hiſtoire d'Aboutaleb, 394
Hiſtoire de Naour, roi de Cachemire, 407
Hiſtoire de Naerdan & de Guzulbec, 414
Hiſtoire du derviche Abounadar, 430
Hiſtoire du Griffon, 442
Liſte de quelques Mané, ou préſens muets donnés par les hommes, 461
Préſens des femmes, 465

Fin de la Table du ſepième volume.

A SENS,
De l'Imprimerie de la veuve TARBÉ, Imprimeur du Roi, 1787.